

Au pays
DES
Glaciers.

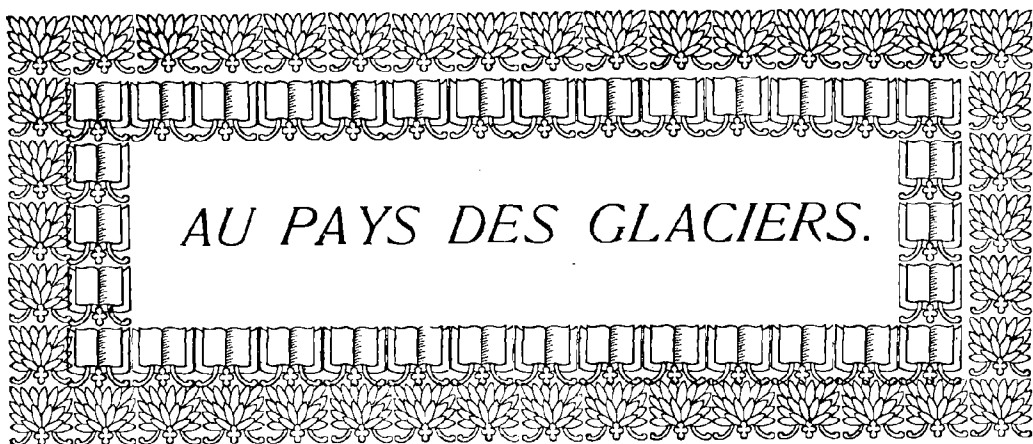
LILLE

(Nord)

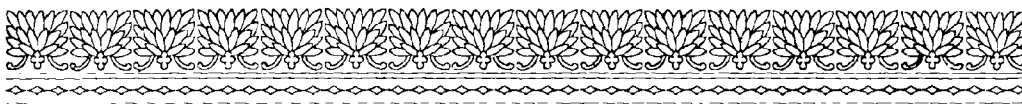
GRAMMONT

(Ardennes)

Maison du Bon Livre - Carre de St Charles



AU PAYS DES GLACIERS.



AUX FUTURS ALPINISTES.



A conquête de l'univers matériel par l'homme, l'asservissement progressif des forces naturelles à des fins utilitaires, suivent sous nos yeux une marche rapide. Cette transformation n'est cependant pas encore complète, ce dont il faut se féliciter. Il y a profit, en effet, pour l'habitant des plaines cultivées, des villes populeuses, à se retrouver en contact avec la nature libre et inviolée. Plus notre vie se charge et se complique, plus la forêt, la mer, la montagne, deviennent pour nous d'inappréciables bienfaitrices. Elles retrempent notre corps en nous faisant respirer un air pur, en nous imposant un exercice salutaire. Elles donnent l'élan à notre intelligence en nous posant des problèmes que l'expérience quotidienne n'a pas à résoudre. Elles développent le sang-froid et la décision en nous mettant en face de situations imprévues et parfois critiques.

Sous plus de formes encore que la forêt ou la mer, la montagne se prête à nous rendre ce triple service, et ni l'âge, ni le sexe, ni même, jusqu'à un certain point, la faiblesse physique, ne doivent nous détourner de recourir à elle. Ce sont des thèses qu'il est devenu presque superflu de plaider dans les pays qui confinent aux Alpes, le nôtre excepté. En France, bien que nos compatriotes aient apporté à l'alpinisme une contribution importante, les bienfaits de la montagne sont demeurés le partage d'un petit nombre de personnes fortunées, ou abandonnés à des indigènes qui n'apprécient guère leur bonheur. C'est à quoi pourra remédier quelque peu ce nouveau Recueil.

Tous les éléments auraient pu en être recueillis dans les publications périodiques des sociétés alpines. Mais cette littérature est devenue trop riche. Elle appelle un travail de condensation ou d'élagage que chaque lecteur ne peut, faute de loisir, entreprendre pour son compte... Dans ce livre tout anecdotique les jeunes Lecteurs trouveront, ce qui vaut mieux pour eux que les descriptions minutieuses ou techniques, un ensemble de situations intéressantes et extrêmement variées, un choix d'épisodes aussi curieux qu'instructifs, une série de souvenirs intimes, captivants, pittoresques, et toujours très exacts, qui les initieront à tous les secrets des courses dans les montagnes et de l'exploration des glaciers.

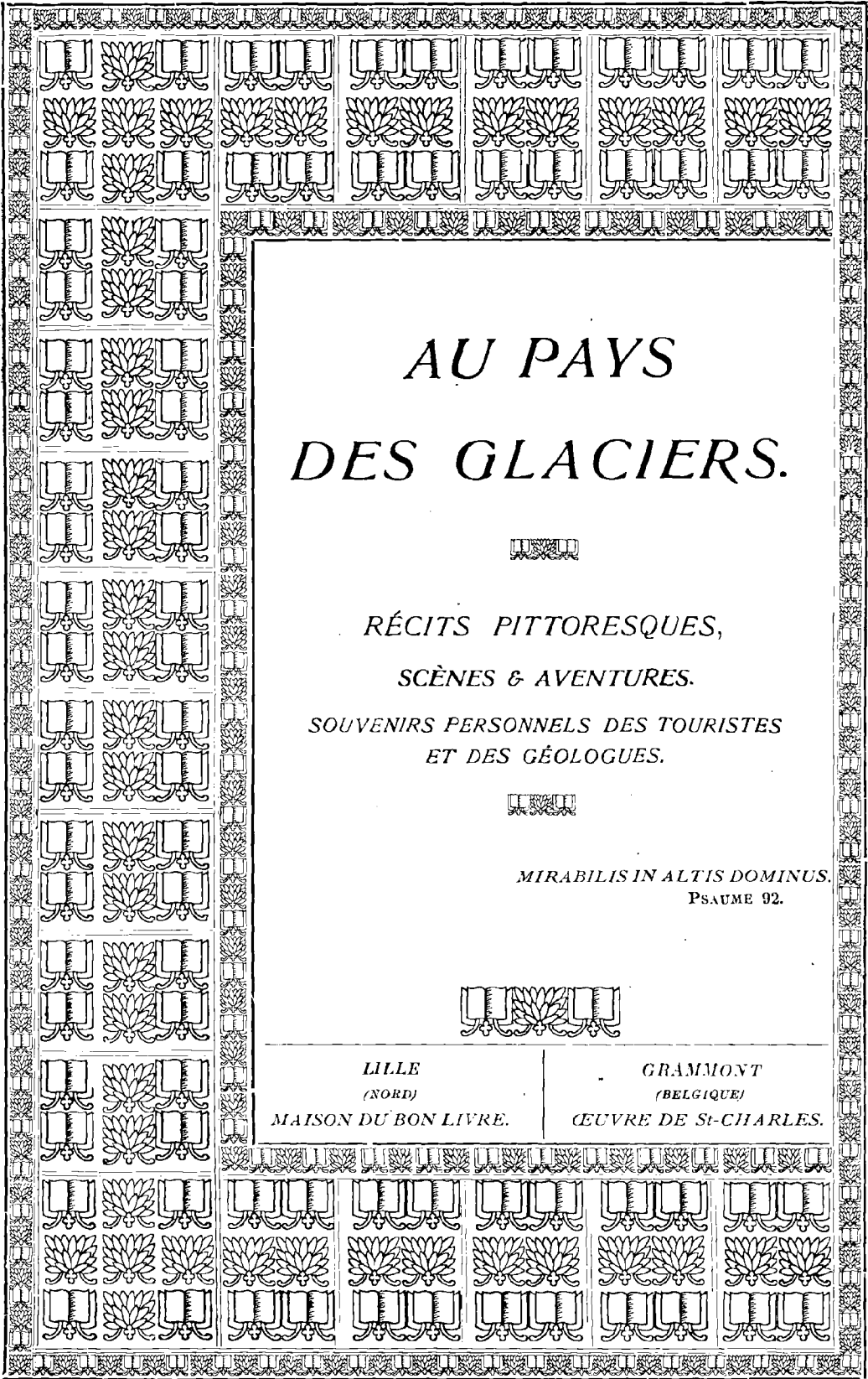
Peut-être, si le succès couronne nos efforts, aurons-nous fait une œuvre vraiment humanitaire en mettant au service d'une cause d'intérêt général cette force d'expansion et de propagande que les étrangers s'accordent communément à reconnaître à nos compatriotes.

D'après P. PUISEUX.





LE JEUNE CHEVRIER DE VEYTAUX ESCALADE NAYE PAR LE CÔTÉ DE L'OUEST. (P. 38).



*AU PAYS
DES GLACIERS.*

*RÉCITS PITTORESQUES,
SCÈNES & AVENTURES.*

*SOUVENIRS PERSONNELS DES TOURISTES
ET DES GÉOLOGUES.*

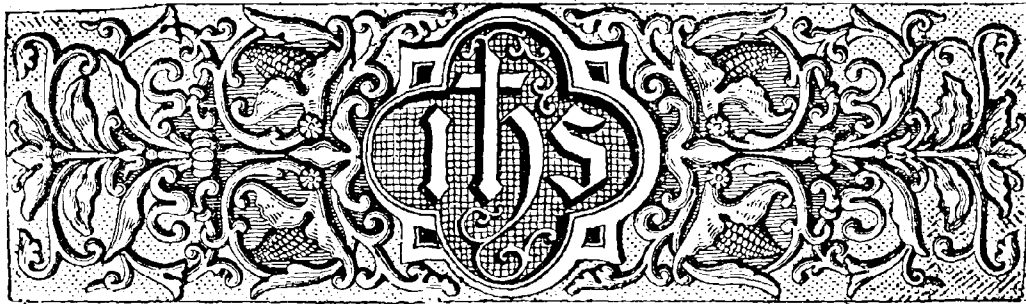
*MIRABILIS IN ALTIS DOMINUS.
PSAUME 92.*

*LILLE
(NORD)
MAISON DU BON LIVRE.*

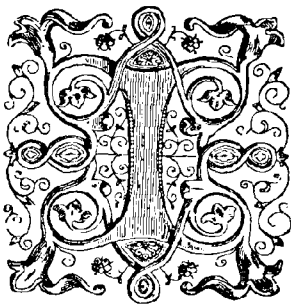
*GRAMMONT
(BELGIQUE)
ŒUVRE DE St-CHARLES.*



GUILLAUME TELL. (P. 10.)



PRÉFACE.



1. N'Y A guère plus d'un siècle que l'on goûte la beauté des montagnes, et spécialement des glaciers. (1) Pour les anciens, les montagnes étaient plutôt un objet de terreur. Ainsi, au témoignage de Tite-Live, quand les soldats d'Annibal arrivèrent au pied des Alpes, ils furent saisis d'épouvante, et il fallut toute l'autorité du grand Carthaginois pour les décider à les traverser. Six siècles plus tard, quand l'armée de Stilicon dut franchir les Alpes pour aller combattre les bar-

bares, la même terreur, d'après Claudien, s'empara des soldats romains. Du reste, à ce que rapporte G. Boissier, les Romains avaient coutume, avant de passer le Saint-Gothard, de faire un vœu à Jupiter *pro ita et reditu* ; (2) ils croyaient être en danger de mort quand ils entreprenaient un voyage à travers les Alpes.

Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle on connaissait à peine le Mont Blanc et on le désignait sous le nom de « Glacières ». C'est en 1741, en effet, que deux Anglais, Windham et Poocke, découvrirent la vallée de Chamonix ; ils y pénétrèrent, à l'instar de certains explorateurs actuels de l'Afrique centrale, à la tête d'une troupe armée jusqu'aux dents.

La cime du Mont Blanc fut atteinte pour la première fois le 8 août 1786 par Jacques Balmat et le docteur Michel Paccard, et c'est un an plus tard, le 1^{er} août 1787, que l'illustre de Saussure faisait à son tour cette ascension.

Mais c'est surtout depuis 35 ans que les grimpeurs de montagnes se sont multipliés. En tête se trouvent naturellement les compatriotes de Guillaume Tell, si bien placés au sein de la nature alpestre, et les Anglais. Parmi ces derniers, il faut citer : H. Russel, devenu l'hôte des Pyrénées ; Whymper, le premier vainqueur du Cervin ; Tyndall, qui s'est

(1) « Je conseille à ceux qui se croient blasés sur les beautés de nos vallées alpines, écrit un ascensionniste des plus distingués, M. Desor, d'aller passer quelque temps au milieu des glaciers, et je leur promets qu'à leur retour ils sauront les apprécier. »

(2) Pour obtenir un bon voyage et un heureux retour.

attaqué aux glaciers, et tant d'autres, Matthews, Kennedy, Gardiner, Leslie Stephen, Ball. Parmi les Allemands, il faut signaler les frères Schlagintweit qui, après avoir fait des ascensions dans les Alpes, sont allés en tenter d'autres dans l'Himalaya. La France, un peu en retard, a rattrapé le temps perdu, et peut nommer avec fierté Abbadie, Dolfus Ausset, Martins, Puiseux. Quant aux contemporains, il faudrait un volume pour en dresser la liste....

S'il est permis à quelques hardis grimpeurs de braver les plus rudes fatigues et parfois de véritables dangers pour gravir des cimes où nul pied humain ne s'était posé avant le leur ou pour arriver, après quelque audacieux précurseur, sur les grands sommets dominateurs des Alpes, cela n'est pas à la portée de tous. Il faut, pour tenter les grandes ascensions, des exercices préparatoires, un entraînement préalable, une dose peu commune de force, de résistance physique, de hardiesse et de sang-froid ; il faut aussi du temps et des loisirs. Mais il y a des montagnes de hauteur moyenne, abordables, accessibles à tous ; et celles-là ont bien aussi leur attraction et leur charme ; leur ascension offre en outre un exercice des plus hygiéniques.

L'exercice, on le sait, a pour but et pour résultat de développer nos forces, de nous faire brûler plus complètement les matériaux de notre nutrition, de nous débarrasser des déchets organiques qui nous encombrant ; de nous faire user une certaine quantité de tissus de réserve accumulés en excès et qui nous surchargent ; d'activer la circulation et la respiration, d'augmenter le volume de la poitrine et l'amplitude des mouvements respiratoires. En un mot il régularise le fonctionnement de nos organes, il augmente notre vigueur et notre résistance physique.

Eh bien, ce que font tous les exercices du corps ; ce que font la marche et la gymnastique ; ce que font la natation, l'escrime, le canotage, l'équitation, etc., c'est-à-dire l'exercice musculaire et l'endurcissement à la fatigue, l'alpinisme le fait mieux encore. L'exercice physique que l'on cherche tant, et avec raison, à remettre en honneur, mais il n'en est pas de plus efficace et de plus complet que celui qui façonne et fortifie les jambes par la marche, tout le système musculaire par l'ascension ; qui exerce le pied à devenir sûr, la tête à demeurer solide sans crainte de vertige ; les épaules à porter le sac, les bras à manier le bâton ferré et à aider parfois les jambes dans certains passages plus ou moins difficiles ; qui fait pénétrer dans les poumons un air plus vivifiant et plus pur ; qui donne à l'œil enfin la perspective des vastes horizons, des vues grandioses et splendides. C'est là une gymnastique de tous nos muscles et de toutes nos articulations, une gymnastique des poumons et du cœur, nous rompant à la marche et à la fatigue.

C'est aussi une gymnastique intellectuelle et morale, une forme d'hygiène de l'âme, qui repose et instruit l'esprit en nous arrachant aux soucis et à l'atmosphère des villes, en nous faisant voir des contrées nouvelles, des merveilles de tout genre, des mœurs ignorées et

intéressantes. C'est un exercice sain entre tous, qui nous rend plus forts, plus courageux et meilleurs.

Si les excursions en montagne nous obligent à faire un exercice salubre, elles ont un second avantage : elles nous placent, nous surtout habitants de la grande ville, dans un milieu plus agréable à l'œil et plus salubre à la santé.

Que peut-on, en effet, imaginer de plus beau, de plus captivant que la montagne avec ses aspects toujours variés, toujours nouveaux suivant les sites, la hauteur, les saisons et les heures ; toujours nouveaux et attrayants, bien qu'on les ait vus maintes fois, peut-être même parce qu'on les a déjà vus et qu'on les sait mieux voir ? La montagne avec ses bois et ses prairies, ses villages pittoresques, ses grands sapins et ses humbles fleurs, ses hautes murailles de rocher et ses grands champs de neige, ses lacs tranquilles, ses fougueux torrents et ses cascades écumantes ? C'est là, dans le grand calme de la nature, au milieu de cet entourage gracieux ou grandiose, que l'on repose son esprit, que l'on oublie pour quelques heures ou pour quelques jours le tumulte de la ville, les soucis quotidiens et les petites misères de la vie. C'est là aussi que l'on respire dans une atmosphère plus saine et plus pure ; que bien des gens, fatigués de leurs occupations urbaines et surmenés par la vie moderne, que bien des santés délicates ou ébranlées, trouvent un lieu de repos, de réconfort, voire même de guérison.

Aussi, depuis quelques années, instruits par les faits, les médecins ont-ils reconnu l'utilité, pour certaines catégories de malades, des séjours à la montagne, de ce que l'on a appelé avec raison des *cures d'altitude*. La France, qui pourrait être si bien pourvue à cet égard, grâce à tous les sites favorables que présentent nos Alpes de la Savoie et du Dauphiné, est demeurée singulièrement en retard, ou plutôt elle n'a à peu près rien. Tandis qu'en Suisse on trouve partout, à ces altitudes utiles de 1,000 mètres à 2,000 mètres, des hôtels élégants, même confortables, parfois aussi trop luxueux, qu'avons-nous ?..... J'en appelle à tous ceux qui ont parcouru nos montagnes. Il serait facile pourtant, avec un peu de bonne volonté et sans frais trop considérables, d'installer chez nous, dans nos Alpes, non pas des hôtels grandioses comme ceux de Zermatt ou du Righi, mais de bonnes stations d'altitude tout simplement propres et convenables qui rendraient d'immenses services, soit aux familles en vacances, soit à certaines catégories de malades, les anémiques, les surmenés, les convalescents et bien d'autres....

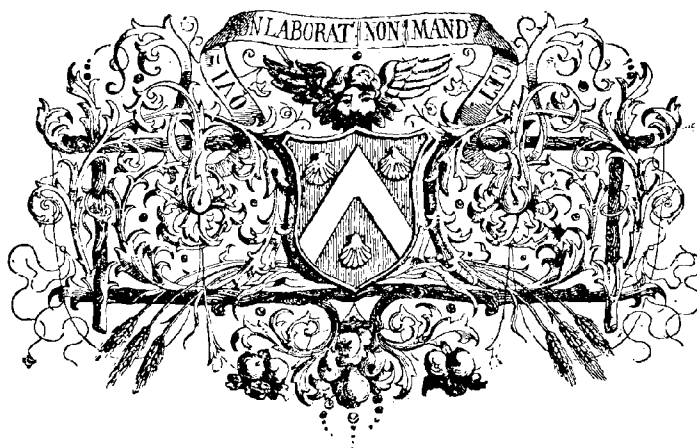
De tout ce que je viens de dire il résulte que les excursions et le séjour dans les montagnes, dans les limites de 1000 à 2000 mètres, nous donnent le double bénéfice du meilleur des exercices et de l'altitude bienfaisante à la santé.

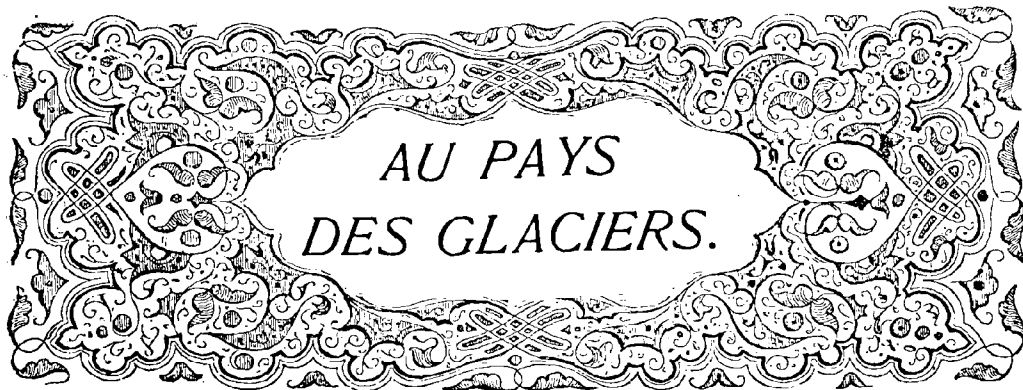
Il faut donc aimer la montagne. Les courses auxquelles on s'y livre, les séjours que l'on y fait, ont des mérites nombreux et divers. En habituant aux longues marches, en façonnant à la fatigue, en faisant respirer un air plus sain et plus pur, elles constituent la meil-

leure, la plus hygiénique des gymnastiques. En nous arrachant, pour quelques jours ou pour quelques semaines, aux soucis et aux labeurs de la vie courante, elles reposent l'esprit et détendent les cerveaux surmenés. En nous mettant en présence des magnificences de la nature alpestre et des grandes œuvres du Créateur, elles élèvent l'âme.

Mais, à côté de cette question d'hygiène, physique et morale, il y a autre chose encore dans l'alpinisme ; il y a une question de patriotisme. Sans parler de l'alpinisme militaire qui a été si bien exposé par le colonel Arvers, il est incontestable que la pratique de la montagne prépare à la patrie des enfants robustes et résistants. En admirant de près ses sites les plus beaux et les plus pittoresques, on se prend aussi à chérir encore davantage cette belle et bien-aimée France qui doit être l'objet de notre plus profond, de notre plus ardent amour, et l'alpinisme aura contribué pour une grande part, croyez-le, à donner au pays ce qui lui est nécessaire, aujourd'hui peut-être plus que jamais, *des âmes bien trempées dans des corps sains et vigoureux.*

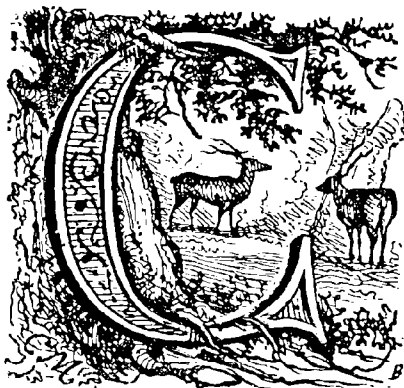
Dr MARDUEL.





*AU PAYS
DES GLACIERS.*

*SUR LE BRISTENSTOCK. — DOUZE HEURES ENTRE
LA VIE ET LA MORT.*



Il fut un après-midi de juillet 1857 que je quittai Lucerne pour une exploration des glaciers, accompagné de MM. Henri,**^{***} Emile**^{***} et d'un jeune garçon anglais que nous appelâmes Fortunatus ; nous ne nous attendions pas à rencontrer de sérieuses difficultés dans notre ascension. Arrivés à Amsteg, le mauvais temps nous surprit ; Emile était mal à l'aise, et nous prenions aussi gaîment que possible notre parti de rester à l'hôtel lorsque tout à coup le soleil parut, éblouissant, tandis que vers l'est de la vallée, un pic superbe montrait fièrement sa tête au-dessus des nuages.

« Qu'est-ce que c'est donc, nous écriions-nous, que cette sommité qui semble nous adresser un appel ? — C'est, nous répond le maître d'hôtel, le Bristenstock dont la cime atteint un peu au delà de 10,000 pieds, et qui peut être gravi en six heures. Si vous voulez en tenter l'ascension, je puis, Messieurs, vous indiquer d'excellents guides.

— Oh ! non, non, nous trouverons bien le chemin tout seuls, » répondons-nous. Et nous voilà, Henri et moi, décidés à partir dès le lendemain matin, condamnant Emile à demeurer dans la plaine, avec Fortunatus.... Nous partirons à cinq heures, nous en mettrons six à faire la montée, quatre à redescendre, deux à flâner ; le dîner aura lieu à six ; rien de mieux, voilà qui est réglé.

Le lendemain, quelques minutes après cinq heures, nous partons en effet, Henri et moi. A quoi bon se charger de provisions quand on doit être de retour à six heures et s'asseoir à une bonne table ? un peu de pain, une bouteille de vin, c'est tout notre bagage.

Qu'elles sont belles ces forêts de sapins ! qu'ils sont magnifiques ces pâturages qui nous conduisent au pied même du rocher ! Que sera-ce tout à l'heure des glaciers ! Aussi est-ce avec une certaine fierté que nous prenons en pitié, du haut de notre sentier alpestre, une calèche qui suit lentement la grand'route.

La vue était des plus agréables, et nous nous assimes souvent pour en admirer la beauté. Ici, en face de nous, le haut de la vallée de Maderan, où, du sein des sauvages rochers des Clarides semble s'écrouler le glacier de Hufi ; plus loin, à l'arrière-plan, la puissante masse du Todi, couverte d'une neige éclatante de blancheur, et, tout à nos pieds, le petit lac du Bristen, image de la paix. Henri était comme fasciné ; je ne l'étais pas moins que lui ; mais en même temps j'étais plus pénétré de l'extrême valeur du temps dans de telles excursions.

Nous approchons du glacier, enfermé dans un vaste enfoncement au côté nord de la montagne ; nous le laissons à gauche, et croisant la moraine, nous commençons à gravir l'arête rocheuse qui borde le glacier du côté de l'ouest. Il faut se servir des mains aussi bien que des pieds, car l'arête est escarpée, le sol est sans consistance, il y a des précipices à droite et à gauche. Les étages sont escaladés les uns après les autres, au milieu de toutes sortes d'observations intéressantes sur la composition variée des roches et sur leurs couches diverses. A chaque instant nous croyons toucher à la dernière sommité, et puis il s'en trouve toujours une nouvelle.

Il y avait assez longtemps déjà que nous nous étions livrés à cet exercice, et nous avons encore de grandes étendues de neige à traverser, lorsque, voyant qu'il n'était pas moins de trois heures après midi, nous commençâmes à être un peu inquiets.

« Il se fait tard, Henri, retournons, dis-je à mon camarade, car nous en avons encore pour plusieurs heures jusqu'à l'hôtel.

— Non, non, après être venus si loin, ce serait trop grand dommage ; encore vingt minutes, et nous sommes arrivés au sommet.

— J'aimerais autant que vous, Henri, aller jusqu'au bout, et ce n'est pas pour moi une affaire de fatigue, mais de prudence ; j'avoue que l'obscurité des forêts de pins ne me va pas, et que j'aime mieux dormir

— dans mon lit qu'au pied d'un arbre. Mais allons cependant, puisque vous en avez tant envie. »

Le sommet fut enfin atteint ; il était juste trois heures 53 minutes. Nous asseoir, rafraîchir notre vin dans la neige, admirer ensemble et avec bonheur le magnifique panorama que nous avions sous les yeux, tout cela nous prit une demi-heure. Et chacun de nous de se lever, de regarder sa montre et de reprendre son sac.

« Mettez cela dans votre poche, dis-je à Henri qui laissait à terre le reste de notre pain ; nous pourrions en avoir besoin plus tard ».

Il était 4 heures 20.

« Si nous prenions un autre chemin pour le retour ; voyez un peu ce ravin ; on y descendrait magnifiquement, » dit alors mon compagnon.

— Y pensez-vous, répliquai-je, à cette heure ? essayer une route inconnue » ?

Mais les raisons d'Henri étaient, sinon convaincantes, du moins très pressantes.

« Voyons, décidons-nous, » disait-il ; et il se dirigea vers le ravin.

Nous commençâmes donc à descendre le flanc septentrional de la montagne ; nous avançons rapidement ; il nous semblait même apercevoir quelque chose comme un sentier ; mais peu à peu, ce qui n'était en réalité que la trace d'un ruisseau ou d'une avalanche disparut tout à fait, la descente se faisait difficile ; il devenait à chaque instant plus nécessaire de prendre beaucoup d'attention à chacun de nos pas. J'étais en avant, souvent obligé de m'arrêter tout net, ne sachant plus où mettre le pied ; ce fut dans un de ces moments d'arrêt obligé que j'entendis la voix d'Henri qui me parlait avec entrain du souper qui nous récompenserait de nos peines. Hélas ! il n'était que trop évident que notre dîner anticipé de six heures serait renvoyé après le souper, si souper il devait y avoir. Après deux heures, non de marche, mais d'un travail dans lequel nous eûmes à mettre en œuvre toutes nos forces physiques et morales, nous n'étions plus qu'à six cents pas au-dessus de la partie supérieure du glacier ; mais six cents pas devant lesquels il fallait s'arrêter court, ou qu'il fallait franchir d'un saut. Pas une saillie où un chamois pût mettre le pied. Que faire ?... Que faire, oui, que de remonter cette pente que nous venions de descendre avec tant de peine, et qui ne mesurait pas moins de 2000 pieds de hauteur ! Il fallut bien en effet s'y résoudre, malgré les réclamations d'Henri qui faisait observer avec beaucoup de raison que, si nous remon-

tions au sommet, il ne nous serait plus possible d'arriver le même soir à l'hôtel. Quant à moi, je voyais bien que toute perspective de souper et de lit avait complètement disparu pour cette nuit et que, si nous devions arriver au bas de la montagne avant le lendemain, ce serait d'une manière qui nous dispenserait pour jamais de rechercher de tels plaisirs.

Notre conseil ne dura pas deux minutes, après lesquelles, tournant résolument nos visages contre le rocher, nous nous remîmes à l'œuvre. La pente était si raide que bien des fois, le pied posé sur une étroite corniche, je m'accrochais avec les doigts aux fentes du rocher, que je pressais de ma poitrine pour ne pas tomber en arrière, tandis qu'Henri grimpeait sur mes épaules afin d'atteindre quelque autre rebord d'où, après y être monté, il pût me tirer après lui. Enfin nous atteignîmes le sommet après avoir tourné à l'ouest et croisé l'arête par laquelle nous avons fait notre ascension. Mais maintenant le soleil était couché ; notre désir était de descendre en peu de temps et d'arriver, avant qu'il fût tout à fait obscur, assez bas pour sentir moins vivement le froid, inséparable d'un bivouac de nuit dans ces hautes régions. Nous laissâmes donc encore l'arête connue, comme étant trop exposée à la bise, et nous descendîmes rapidement le côté occidental de la montagne, au pied duquel passe la route du Saint-Gothard. Ce fut à cinq cents pieds environ du sommet que le jour nous abandonna complètement, et que toute marche en avant devint par trop dangereuse ; nous pûmes reconnaître ensuite que si nous avions réussi à descendre encore un peu, nous n'aurions trouvé aucune place où nous coucher. Nous nous arrêtâmes donc à une corniche dirigée du nord au sud, peut-être la seule place propice sur tout ce côté de la montagne, place large de quatre pieds et demi, longue de huit, terminée à l'est par une paroi verticale de rochers, et à l'ouest par des escarpements dont il se détachait incessamment des fragments grands et petits qui se précipitaient dans la vallée. C'est là que nous élevâmes un petit retranchement de dix-huit pouces de hauteur, pour nous empêcher de rouler dans l'abîme, et nous protéger un peu du vent. Nous égalisâmes autant que possible le sol qui devait nous servir de lit, et au sujet duquel Henri me rappela que quelques heures auparavant j'avais repoussé l'idée de se faire au pied des sapins un abri pour la nuit. Il sortit en même temps de son sac le morceau de pain que je lui avais conseillé de conserver ; nous en gardâmes encore une partie pour notre déjeuner du lendemain, et après nous être désaltérés à une petite source qui heureusement coulait tout près, nous

nous arrangeâmes avec toutes sortes de précautions pour passer la nuit, collés contre le rocher.

Longtemps nous fûmes sans sommeil, et peu disposés à parler ; les étoiles brillaient au-dessus de notre tête dans la sombre voûte du ciel, et jamais, je crois, la grandeur et la sublimité du firmament ne nous firent une plus vive impression. Nous avions parfaitement conscience du danger de notre position et de l'absolue nécessité de conserver tout notre sang-froid, quel que fût le temps qui pourrait survenir. Je ne crois pas que ni l'un ni l'autre de nous ait d'ailleurs un seul moment perdu courage, et ce fut probablement cette confiance dont nous étions remplis dans la protection d'un Maître tout-puissant qui contribua le plus à imprimer une sorte de solennité à ces heures sombres et silencieuses. Nous étions seuls sur la montagne, loin des demeures des hommes ; il nous semblait que les regards du Très-Haut étaient fixés sur nous, et que nous étions d'une façon toute particulière l'objet des soins de sa providence. Quelque étrange que cela puisse paraître, les désagréments de notre couche de pierre n'empêchaient pas un certain sentiment de joie de se faire jour dans notre âme. A plusieurs reprises nous nous levâmes, nous battîmes de nos pieds le sol afin de n'être pas trop engourdis par le froid, et nous nous donnâmes tout le mouvement compatible avec le peu d'espace dont nous pouvions disposer sans danger de nous précipiter dans un abîme. A un moment où nous sentions particulièrement le froid de la nuit, Henri me parla d'une de ses parentes qui lui avait vivement recommandé, lors de son départ d'Angleterre, de ne pas s'exposer à l'air du soir, de peur de voir renaître le rhumatisme dont il avait précédemment souffert. Ah ! si cette bonne dame me voyait maintenant ! s'écriait-il en riant. Il est à remarquer qu'Henri ne s'est jamais mieux porté que depuis cette nuit en plein air, bien que je ne veuille point par là recommander ce genre de traitement aux malheureux qui souffrent de douleurs rhumatismales.

Il nous fallut bien, quand le jour parut, vingt minutes de mouvement sur notre étroite plate-forme pour pouvoir rétablir suffisamment la circulation, et assurer nos pas comme le demandait une marche aussi difficile que celle que nous avions à faire. Malgré une absence totale d'appétit, nous mangeâmes le pain qui nous restait, mais la source étant gelée, nous ne pûmes pas même humecter nos lèvres desséchées.

On pensera sans doute que la leçon de la veille était suffisante, et que nous allions reprendre l'arête par laquelle nous étions montés. Eh bien !

pas du tout ; nous nous laissâmes encore tenter par quelques places d'une apparence facile, nous primes de plus en plus à gauche, c'est-à-dire à l'ouest, et au bout de deux heures d'une descente très critique, nous étions tout près de pentes gazonnées, d'un sol agréable, mais.... séparés encore une fois de ce sol par un précipice de quelques centaines de pieds.

Le Bristenstock est formé de trente à quarante arêtes principales qui se divisent et se subdivisent presque dès leur sommet, et dont deux ou trois seulement sont praticables pour la marche. Celle que nous venions de suivre se trouvait être environ la huitième à l'ouest de celle que nous avions eu l'intention de choisir.

Nous descendîmes donc le flanc nord de notre arête en suivant le lit d'un cours d'eau où nous fûmes heureux de trouver à satisfaire notre soif. Après trois tentatives qui eurent toutes le même sort, savoir, aboutir à un précipice, Henri me suggéra la pensée de croiser successivement les diverses arêtes sans essayer davantage de descendre, jusqu'à ce que nous eussions retrouvé notre ancienne route. Ce plan fut immédiatement mis à exécution, et nous venions de traverser la première arête lorsqu'en observant la seconde nous y découvrîmes avec joie un petit sentier de chèvres, qui, tout étroit, tout mauvais qu'il était, nous parut excellent après les rochers abrupts et les affreux ravins le long desquels nous n'avions cessé de monter et de descendre depuis quinze à seize heures. Nous fûmes conduits par ce sentier le long des précipices, tournant les arêtes de la manière la plus satisfaisante, et enfin, à deux heures et demie après midi, nous mettions de nouveau le pied sur ces pentes herbeuses si ardemment désirées.

Ce fut alors, quand l'excitation causée par la difficulté fut passée, que nous commençâmes à ressentir la faim et la fatigue ; aussi nous ne nous arrêtâmes guère sur ce chemin qui, la veille, nous avait fourni tant de jouissances. Nous étions encore à cinq ou six mille pieds au-dessus de la mer, à plusieurs heures de marche de l'hôtel ; c'est pourquoi nous nous dirigeâmes aussi promptement que possible vers quelques chalets, dans l'espoir d'y trouver de quoi nous restaurer. Mais ce jour devait être un jour de désappointement : tout était vide, ce qui nous était le plus désagréable ; toutefois en cela encore nous nous trompions, et des bergers que nous rencontrâmes, après avoir assez longtemps erré au hasard parmi les buissons, nous ramenèrent tout droit aux chalets derrière lesquels se trouvait un bon sentier pour le bétail, conduisant directement à Amsteg.

On peut se figurer l'inquiétude que nous avons causée à nos amis et à nos hôtes, qui nous avaient envoyé chercher dans toutes les directions. Nous rencontrâmes dans le bois de sapins quelques-unes des personnes ainsi occupées ; je reconnus bientôt la voix de Fortunatus qui m'avait aperçu de loin et qui s'écriait : « Oh ! vous voilà, Monsieur ! que je suis content ! » Emile était avec une autre bande, et il ne se fût sans doute arrêté qu'au



LUCERNE (P. 13).

sommet de la montagne si nous n'étions arrivés enfin pour suspendre sa marche, pleine d'anxiété. Il était cinq heures après midi lorsque nous rentrâmes à l'hôtel après une absence de trente-six heures.

Une aventure comme celle-là, nos lecteurs le croiront sans peine, est une leçon pour toute la vie. Jamais on ne saurait prendre trop de précautions lorsqu'on se risque à visiter les hauts sommets, et nous n'en avons pris aucune ! Une imprudence telle que la nôtre était impardonnable. Aussi ne pouvions-nous assez remercier Dieu de sa protection, que nous avons si peu méritée ; et tous ceux qui connaissent ces régions périlleuses partagèrent la conviction que, sans un secours providentiel, nous eussions été victimes de quelque épouvantable catastrophe.

Un excursionniste.



AU BORD DE L'ABIME. — SPECTACLES INOUBLIABLES.

DE GLACIER EN GLACIER.



L, était quatre heures du matin, le 27 août 1841, lorsque nous partîmes du Grimsel, nous dirigeant vers le glacier supérieur de l'Aar, qui est séparé du glacier inférieur par le massif du Zinkenstock. Nous étions au sommet du monticule qui s'élève sur le bord de la rivière, lorsque les premiers rayons du soleil vinrent frapper la cime des hautes montagnes, tandis que leur base était encore ensevelie dans cette blancheur crépusculaire qui suit le coucher et précède le lever du soleil. Entre toutes ces cimes il y en avait une, au fond de l'horizon, qui brillait d'un éclat particulier ; elle paraissait tout en feu. « Quelle est cette cime ? » demandai-je aux guides. Ceux-ci, soit qu'ils le crussent réellement, soient qu'ils voulussent employer ce stratagème pour exalter notre ardeur, nous répondirent : « C'est la Jungfrau ! » La société entière en fut comme électrisée. Nous sentîmes tous notre courage grandir, et de ce moment je ne doutai plus de la réussite.

En deux heures nous atteignîmes l'extrémité du glacier de l'Oberaar. La montée nous fournit l'occasion de faire quelques observations intéressantes sur le rapport des roches polies et moutonnées avec la surface du glacier. Du col, nous descendîmes sur le plateau de neige qui alimente le glacier de Viesch. C'est un vaste cirque de plus d'une demi-lieue de diamètre, limité au nord par l'immense massif du Finsteraarhorn, et cerné par dix grands pics, dont les moins élevés ont plus de 3 000 mètres d'altitude. Ce fut au milieu de ce beau cirque que nous nous établîmes pour prendre notre dîner, dîner frugal s'il en fut jamais, que nous trouvâmes cependant délicieux grâce à l'appétit que nous y apportions.

Nous descendîmes ensuite les champs de glace qui s'étendent au sud, vers le Valais. La neige était parfaitement homogène, sans aucune trace de roches éboulées, ni de corps étrangers à sa surface. Les crevasses avaient à peu près entièrement disparu, ou, si l'on en apercevait encore quelques-unes, c'était sur les flancs de la vallée. Aussi marchions-nous avec une entière sécurité, lorsque nous remarquâmes, à quelque distance de nous, plusieurs petites ouvertures. Curieux d'en connaître la cause, nous nous

dirigeâmes de ce côté. Quel ne fut pas notre étonnement lorsqu'en regardant dans l'une de ces lucarnes, qui n'avait pas plus de 0 m. 80 de large sur 0 m. 32 de long, nous vîmes qu'elle cachait un immense précipice ! Et dans ce précipice régnait une lumière azurée qui surpassait, en beauté, en transparence et en douceur, tout ce que nous avons vu jusqu'alors dans les glaciers. Que n'ai-je reçu le talent de reproduire, dans un langage digne de la nature, tout ce qu'il y avait de poésie dans cette simple combinaison de la neige et de la lumière ! Jamais je n'avais vu de spectacle plus attrayant ; nos yeux en furent tellement fascinés que nous ne nous aperçûmes pas d'abord que la croûte de neige qui recouvrait ce caveau enchanteur n'avait, en cet endroit, que quelques centimètres d'épaisseur ; cependant, je n'estime pas que nous y ayons couru de bien grands dangers, car la neige était fortement tassée, et le soleil ne l'avait pas encore ramollie. Après avoir contemplé l'effet entraînant de ce phénomène unique, nous voulûmes aussi en connaître la nature et la cause. C'était une immense crevasse de plus de 30 mètres de large et d'une profondeur que nous évaluâmes à 100 mètres au moins. A l'endroit où nous l'examinions, elle n'avait d'autre ouverture que la petite lucarne dont je viens de parler ; mais, plus loin, elle correspondait à une large crevasse ouverte du côté de la rive droite, par laquelle entrait la lumière, et le toit intermédiaire, en tempérant le reflet des parois de neige, leur donnait une douceur et un charme indicibles.

En poursuivant notre route nous rencontrâmes encore une quantité de crevasses semblables à celle que je viens de décrire, et nous acquîmes bientôt la certitude que le sol sur lequel nous cheminions était entièrement miné.

Après avoir cheminé à peu près une heure sur les champs de neige, nous passâmes sur le névé, où nous rencontrâmes une quantité prodigieuse de neige rouge. Comme les petits organismes qui composent la neige rouge sont ordinairement accumulés en plus grand nombre à quelques millimètres au-dessous de la surface, il arrivait qu'en les foulant aux pieds nous les rendions d'autant plus apparents, et chaque pas que nous faisons laissait comme une trace sanglante qu'on suivait des yeux à une grande distance.

C'est sur la rive droite du glacier, à environ trois heures du village de Viesch, que nous attendait le passage le plus difficile. Il s'agissait de descendre une paroi de rocher à peu près verticale et très élevée, au pied de

laquelle tombait une belle cascade. Le chemin était une espèce de couloir qui présentait, çà et là, quelques légères saillies sur lesquelles on appuyait le pied. Quand ces points d'appui étaient insuffisants, on cherchait à s'accoler de son mieux contre les parois du couloir, en s'aidant du bâton, ou bien on réclamait l'assistance de l'un des guides ; mais c'était un moyen auquel l'amour-propre se résignait difficilement. Quand nous fûmes de nouveau sur le glacier et que nous regardâmes la descente que nous venions de faire, il nous sembla impossible que ce fût là le chemin que prennent ordinairement les pâtres. Mais Jacob nous assura qu'il n'en existait pas d'autre. Nous comprenions encore moins comment ils y transportent leurs moutons ; Jacob n'en savait rien lui-même, mais il prétendait que c'est par là qu'on les monte. Nous en étant plus tard informés à Viesch, on nous apprit que c'est réellement le seul chemin des pâturages supérieurs, où l'on hisse les moutons au moyen de cordes qu'on leur attache aux cornes. Lorsqu'une fois il y sont, on les abandonne à eux-mêmes jusqu'en automne et ce n'est que de temps en temps qu'un berger s'y rend pour leur porter le sel dont ils ont besoin.

Nous eûmes encore plusieurs fois l'occasion de constater, le long du glacier de Viesch, la manière dont le glacier use et façonne ses rives. La roche prédominante est encore ici le granit, tantôt à grains fins, tantôt à gros cristaux, ce qui ne l'empêche pas d'être, sur une foule de points, aussi uni que du marbre poli. On y remarque aussi, d'une manière très distincte, les stries parallèles qui constituent l'un des caractères distinctifs des polis opérés par les glaciers.

Il était quatre heures du soir lorsque nous fîmes la dernière halte ; c'était encore sur la rive droite du glacier de Viesch, en un endroit où l'on découvre, pour la première fois, le fond du Valais. Nous observâmes d'ici plusieurs anciennes moraines qui s'étendaient au loin sur la rive gauche du glacier, jusqu'à une hauteur de plusieurs centaines de mètres au-dessus de son niveau actuel.

Il nous restait deux lieues à faire. Personne n'était très fatigué, quoique nous fussions sur pied depuis douze heures ; mais un cri de surprise nous échappa lorsque, au contour de la montagne, Jacob nous montra le chemin que nous avions à suivre. C'était une pente très escarpée, d'au moins 300 mètres de haut, que longeait un petit sentier d'apparence fort peu commode. L'air désespéré des uns, l'expression de résignation des autres, eussent pu faire le sujet d'un charmant tableau, s'il s'était trouvé parmi

nous un artiste qui ne fût pas trop fatigué. Enfin nous arrivâmes à six heures du soir aux châlets de Mörjelen, où nous devons passer la nuit et où les pâtres nous reçurent très cordialement.

Le lendemain, nous montâmes immédiatement sur le glacier d'Aletsch. A l'endroit où il se coude, nous jouîmes d'une vue magnifique dans deux directions. La dent Blanche, le mont Cervin, le mont Rose et le Strahlhorn formaient le fond d'un tableau au sud-ouest, tandis que devant nous, au nord, surgissaient au fond du glacier les grandes cimes de la Jungfrau, de l'Eiger et du Monch, qui semblaient nous inviter à la persévérance, tant elles paraissaient rapprochées.

Le glacier d'Aletsch est, en général, très uni ; c'est, de tous les glaciers, celui qui a la plus faible inclinaison. Nous marchâmes à peu près deux heures sur la glace compacte, après quoi nous passâmes dans la région des crevasses, qui est la limite entre la glace et le névé. Cette région a près d'une lieue de large. Les crevasses y étaient très rares cette année, car nous n'en rencontrâmes que quelques-unes fort étroites. Aux champs de neige qui commencent avec la montée, nous fîmes, à neuf heures et demie, la première halte, en un endroit que nous appelâmes le *Repos*, parce que le trajet qu'on vient de faire et les immenses pentes qui s'élèvent en face invitent naturellement à y prendre quelque rafraîchissement.

Nous rencontrâmes sur le premier plateau de neige des crevasses, qui sont surtout fréquentes là où les pentes commencent à devenir raides. Nous escaladâmes ensuite plusieurs terrasses, et, nous dirigeant toujours à l'ouest, nous arrivâmes dans un vaste élargissement, dominé de toute part par de grands pics, dont le plus haut était la Jungfrau. Jacob nous fit faire ici une seconde halte, sans doute pour reconnaître le terrain. Quant à nous, nous ne voyions de toute part que difficultés insurmontables. A droite, des pentes verticales ; à gauche, des massifs de glaces qui menaçaient de nous écraser dans leur chute, et devant nous la *rimaye* ou grande crevasse qui paraissait infranchissable, tant elle était béante. Je demandai à Jacob dans quelle direction nous allions monter ; mais il refusa de me répondre, se contentant de nous dire que nous n'avions qu'à le suivre en toute confiance ; que, quant à lui, il voyait déjà le chemin qu'il fallait prendre.

Il était alors près de midi, la chaleur était excessive, et pour se rafraîchir, nos guides s'appliquaient des poignées de neige sur la nuque. Plusieurs d'entre nous en firent autant, malgré les remontrances des autres

qui, effrayés d'une pareille imprudence, oubliaient que, dans ces régions élevées, l'organisme matériel, de même que la nature morale, est beaucoup plus indépendant des influences pernicieuses que dans la plaine. La réverbération de la lumière par la neige était aussi des plus intenses et presque insupportable. En pareille circonstance, on ne peut guère se passer de voile, mais le voile a, d'un autre côté, le grand inconvénient de rendre la marche moins sûre et d'augmenter considérablement la chaleur du visage, en empêchant l'air frais d'y arriver. Aussi Agassiz préféra-t-il s'exposer à avoir la figure grillée plutôt que d'en faire usage.

Nous nous dirigeâmes droit sur la grande rimaye, que nous atteignîmes après avoir gravi une quatrième terrasse. C'est un gouffre d'une profondeur inconnue, qui s'ouvre sur la pente de l'avant-dernière terrasse, et pénètre un peu obliquement dans le massif de neige ; en aucun endroit sa largeur n'est de moins de 3 mètres, en sorte qu'il n'y avait pas moyen de la franchir sans échelle. Avant de passer outre, nous allâmes examiner les débris d'un éboulement, qui étaient gisant sur notre gauche et qui semblaient s'être détachés peu de temps auparavant, car les empreintes qu'il avait laissées en roulant à la surface de la neige étaient encore toutes fraîches. Nous vîmes avec intérêt que les débris de cette avalanche, détachée d'une cime dont la hauteur est de plus de 3 000 mètres, étaient composés de couches alternées de glace bleue compacte et de glace blanche ayant l'apparence de la neige congelée. Ces diverses couches avaient 2, 3 et même 4 centimètres d'épaisseur, et alternaient trois et quatre fois dans un bloc d'un mètre cube.

Il s'agissait maintenant de passer la grande crevasse. Notre échelle avait 8 mètres de long ; elle était par conséquent plus que suffisante. Mais immédiatement au-dessus du gouffre la pente de la terrasse était d'une rapidité effrayante, sur un espace d'environ 10 mètres. Nous l'évaluâmes à 50 degrés. De plus, la neige, qui jusque-là avait été très incohérente et presque poudreuse, avait pris tout à coup une dureté excessive, au point que les guides se virent obligés de tailler des marches. Notre courage allait subir la première épreuve ; Jacob et Jaun montèrent les premiers. Quand ils furent arrivés à mi-côte de la terrasse, ils nous envoyèrent la corde qu'ils tenaient par l'un des bouts et qui, fixée par l'autre à l'échelle, devait nous servir de rampe. Nous arrivâmes ainsi tous sans inconvénient, mais non sans quelques difficultés, au sommet de la terrasse.

Il était deux heures lorsque nous atteignîmes le col du Roththal. Ce

col ressemble beaucoup à celui de l'Oberaar ; comme ce dernier, il est dominé par deux très hautes cimes : la Jungfrau au nord et l'extrémité du Kranzberg au sud. Sa largeur est ici de quelques mètres. Les brouillards accumulés dans le fond du Roththal ne nous permirent que quelques fugitifs regards dans cette vallée si sauvage et si déchirée, dans laquelle le peuple de nos campagnes place le séjour d'une bande d'esprits turbulents, connus sous le nom de *Seigneurs du Roththal* (1).

Nous évaluâmes à environ 300 mètres de hauteur la dernière cime au-dessus du col, et nous espérions la gravir en moins d'une heure, malgré son excessive raideur. Cependant nous vîmes bientôt que la montée était plus difficile que nous ne l'avions supposé ; au lieu de neige, nous ne rencontrâmes de toute part que la glace compacte, dans laquelle les guides étaient obligés de tailler des marches pour nous empêcher de glisser ; aussi n'avancions-nous que lentement. Nous montions depuis une heure, sans que le sommet se fût sensiblement rapproché, lorsque nous fûmes envahis par un brouillard des plus épais, qui permettait à peine aux derniers de distinguer ceux qui étaient en tête de la colonne.

C'était précisément à l'endroit le plus escarpé de la montée. M. Forbes, en ayant mesuré la pente, la trouva de 45 degrés. La glace était tellement dure et tenace que pendant un moment nous ne pûmes faire que quinze pas en un quart d'heure. Le froid d'ailleurs se faisait sentir très vivement, à tel point qu'il y avait à craindre d'avoir les pieds gelés, malgré le soin que nous prenions de nous donner autant de mouvement que possible. Voyant alors que notre position commençait réellement à devenir critique, Agassiz demanda à Jacob s'il espérait encore nous faire arriver au sommet. Celui-ci répondit, avec son calme habituel, qu'il n'en avait jamais douté, et, au cri de *Vorwärts !* (En avant !), nous nous remîmes à monter avec la même ardeur qu'au commencement. Cependant l'un des guides nous avait quittés ; il n'avait pu supporter plus longtemps la vue des précipices qui étaient à notre droite ; et, en effet, le chemin que nous suivions était bien fait pour épouvanter tous ceux qui n'étaient pas sûrs de leur tête ou de leurs jambes. Cette dernière arête, qui a la forme d'une section de cône incliné et à paroi verticale, domine à l'est les champs de neige que nous venions de traverser et à l'ouest le névé du Roththal. L'inclinai-

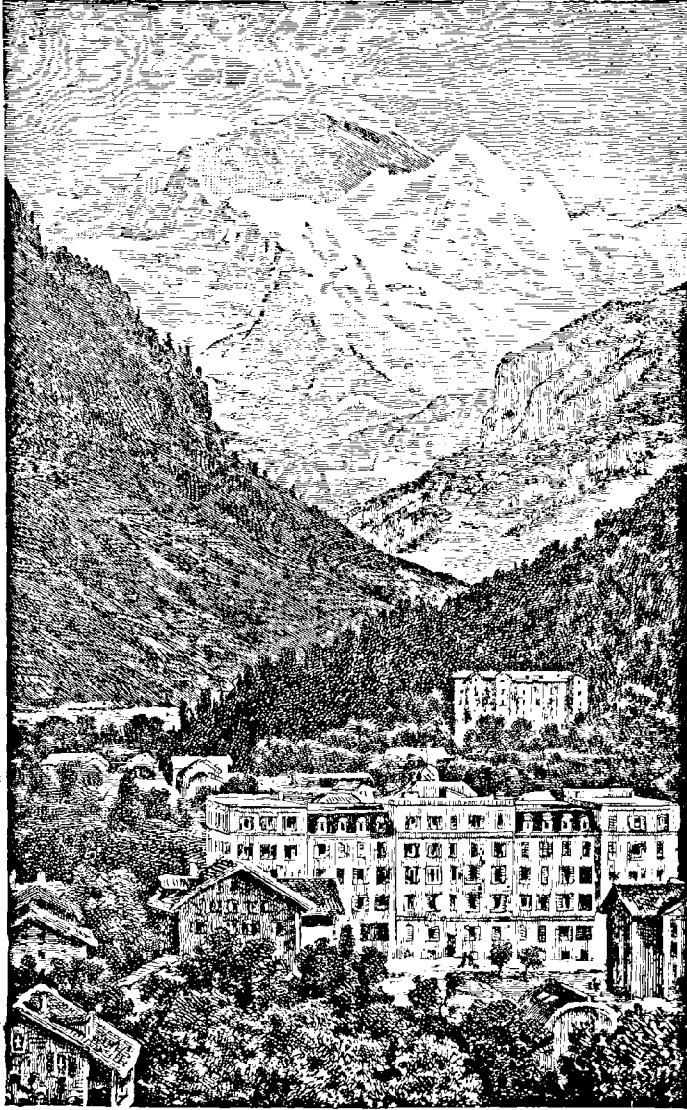
(1) Hugi, dans son ouvrage sur les Alpes, cherche à rattacher ces fables à des phénomènes électriques.

son est cependant un peu plus forte du côté de l'ouest que du côté de l'est, car les fragments de glace que détachait chaque coup de hache roulaient tous dans cette dernière vallée. Comme nous n'avions pas de temps à perdre, nous montâmes tout droit, sans faire aucun zigzag. C'était d'ailleurs la méthode la plus rationnelle et la plus sûre, car, d'après les lois de la mécanique, on a bien plus de force en s'appuyant sur la pointe des pieds, et en tournant la face contre la pente qu'en montant obliquement ; en sorte que si, par malheur, l'un de nous avait glissé, il n'eût pas été impossible aux autres de le retenir, tandis qu'autrement, cela eût été très difficile. De plus, Jacob nous faisait marcher sur le bord de l'arête, parce que la glace y était en général un peu moins dure, ce qui accélérât d'autant la montée. Il en résultait que nous avions constamment le précipice sous nos yeux, n'en étant séparés que par un toit de neige en surplomb. Plusieurs fois, en écartant mon bâton un peu plus que de coutume, je le sentis traverser ce toit de neige, qui n'avait en certains endroits que 0 m. 60 d'épaisseur ; et nos regards pouvaient alors toutes les fois que le brouillard se dissipait momentanément, plonger verticalement par le trou du bâton sur le fond du grand cirque qui était à nos pieds. Loin de nous dissuader de cet exercice, nos guides y encourageaient au contraire tous ceux qu'ils savaient exempts de vertige et je crois, en effet, que c'était un excellent moyen de nous donner de l'assurance.

Cependant les brouillards enveloppaient toujours le sommet ; nous n'avions la vue libre qu'à l'est, sur l'Figer, le Monch et les cimes qui encaissent les glaciers de l'Oberaar et de l'Unteraar. Déjà nous désespérions de jouir du spectacle que notre imagination essayait de nous retracer, lorsque tout à coup le voile de nuages se souleva, et, comme si elle eût été touchée de notre persévérance, la Jungfrau se montra à nos yeux émerveillés dans toute la beauté de ses formes puissantes et majestueuses. Je vous laisse à penser quelle joie nous dûmes éprouver à la vue de ce changement si inattendu ! C'est, au reste, un peu l'histoire de la vie, si je ne me trompe : *Audaces fortuna juvat.*

Après avoir monté encore quelque temps dans la même direction, nous tournâmes brusquement à gauche, pour gagner un endroit où la roche était à nu, traversant ainsi la surface inclinée du demi-cône, dont la largeur est encore ici de près de 100 mètres. Pendant cette petite traversée, le sommet nous restait caché ; et lorsque nous arrivâmes à l'endroit rocheux, nous vîmes, comme par enchantement, à quelques pas de nous, le point culmi-

nant qui jusque-là avait semblé nous fuir à mesure que nous montions. De treize que nous étions en partant des chalets de Morjelen, nous allions arriver au nombre de huit, qui étaient : MM. Agassiz, Forbes, Duchatelier et moi, accompagnés de quatre guides, Jacob, Leuthold, Michel Bannholzer, Johannes Ablanalp et Hans Jaun, de Meyringen.



LA JUNGFRAU (P. 19).

La Suisse, l'Angleterre, la France et l'Allemagne étaient ainsi représentées dans cette ascension.

Nos regards rencontrèrent ici pour la première fois la plaine suisse. Nous étions sur le bord occidental de la section de cône, ayant à nos pieds le massif qui sépare les vallées de Lauterbrunnen de celle de Grindelwald. Tout près de l'endroit rocheux, la montagne forme un petit coude de trois mètres, au-dessous de la plus haute cime ; c'est en même temps la limite de la glace, qui, plus haut, fait de nouveau place à la neige ou plutôt à un

névé à très gros grains. Nous vîmes, avec une sorte d'effroi, que l'espace qui nous séparait du point culminant était une arête presque tranchante, ayant de 0 m. 15 à 0 m. 30 de large, sur une longueur d'environ 6 mètres,

tandis que les pentes, à droite et à gauche, avaient une inclinaison de 60 à 70 degrés. « Il n'y a pas moyen d'arriver là, » dit Agassiz ; et c'était à peu près notre avis à tous. Jacob, au contraire, prétendait qu'il n'y avait aucune difficulté et que nous irions tous. Déposant alors les objets qu'il portait, il se mit en route, passa son bâton par-dessus l'arête, de manière à avoir celle-ci sous le bras droit, et marcha sur le flanc oriental, en foulant, autant que possible, la neige sous ses pieds, afin de nous faciliter la voie. Il arriva ainsi en un instant et sans aucune difficulté au sommet. Tant d'assurance et de sang-froid ranimèrent notre courage, et lorsqu'il revint sur ses pas pour nous y conduire après lui, personne n'osa plus refuser.

Le sommet est un très petit espace, d'environ 0 m. 65 de long sur 0 m. 48 de large. Il a la forme d'un triangle, ayant la base tournée vers la plaine suisse. Comme il n'y avait place que pour une personne, nous montâmes à tour de rôle. Agassiz partit le premier, appuyé sur le bras de Jacob, qui le précédait. Il y resta à peu près cinq minutes, et, lorsqu'il nous rejoignit, je vis qu'il était très agité ; il m'avoua qu'en effet il ne s'était jamais senti pareille émotion. C'était maintenant à mon tour : je n'éprouvai non plus aucune difficulté à faire la traversée ; mais lorsque je fus au sommet, je ne pus, pas plus qu'Agassiz, me défendre d'une vive émotion en présence de ce spectacle accablant de grandeur. Je n'y restai que quelques minutes, assez longtemps cependant pour n'avoir pas à craindre que le panorama de la Jungfrau s'efface jamais de ma mémoire.

Ce n'est pas le vaste champ que les yeux embrassent qui fait le charme de ces vues de hautes montagnes. Déjà, l'année précédente, nous avons fait, sur le col de la Strahleck, l'expérience que les vues éloignées sont en général peu distinctes. Ici, au sommet de la Jungfrau, les contours des montagnes lointaines nous parurent encore bien moins précis. Mais eussent-ils été aussi distincts que la ligne du Jura, vue d'une éminence de la plaine, je crois que nos regards ne s'y seraient pas arrêtés longtemps, tant ils étaient fascinés par le spectacle que nous offrait notre voisinage immédiat. Devant nous était étendue la plaine suisse, et à nos pieds s'étagaient les chaînes antérieures qui, par leur uniformité apparente, semblaient exalter encore la puissance des grands pics qui s'élevaient presque jusqu'à notre niveau. En même temps, les vallées de l'Oberland, qui, au moment de notre arrivée, étaient envahies par de légers brouillards, se découvrirent en plusieurs endroits et nous permirent de contempler, en quelque sorte au travers des fissures, le monde inférieur. Nous distinguons : à droite, la

vallée de Grindelwald ; à gauche, dans la profondeur, une immense crevasse, et au fond de celle-ci, un filet brillant qui en suivait les détours ; c'était la vallée de Lauterbrunnen avec la Lutschine. Mais, par-dessus tout, l'Eiger et le Monch attiraient notre attention. Nous avions quelque peine à nous faire à l'idée que c'étaient là les mêmes cimes qui semblent plus voisines du ciel que de la terre lorsqu'on les voit de la plaine. Ici, nous les contemplions de haut en bas, et leur très grande proximité nous permettait en quelque sorte de les observer en détail, car nous n'en étions séparés que par le cirque de névé d'Aletsch. A l'opposite, du côté de l'ouest, s'élevait une autre cime moins colossale, mais plus gracieuse ; ses flancs, entièrement revêtus de neige, lui ont valu le nom de Silberhorn (Pic argenté) ; dans la même direction, on découvrait plusieurs autres pics également couronnés de neige, dont le plus rapproché et le plus élancé nous parut être le Gletscherhorn. Ces sommités forment le cortège immédiat de la Jungfrau, qui s'élève comme une reine au milieu d'elles.

Du côté du midi, la vue était gênée par des nuages qui s'étaient accumulés depuis quelques heures sur la chaîne du mont Rose. Mais cet inconvénient se trouva plus que compensé par un phénomène fort extraordinaire qui se passa sous nos yeux et nous intéressa vivement. D'épais brouillards s'étaient amassés sur notre gauche, dans la direction du sud-ouest. Ils s'élevaient toujours du fond du Roththal, et commençaient à s'étendre au nord, sur le massif qui sépare cette vallée de celle de Lauterbrunnen. Déjà nous craignions qu'ils ne nous envahissent une seconde fois, lorsqu'ils se limitèrent subitement, sans doute par l'effet de quelque courant de la plaine, qui les empêchait de s'étendre plus loin dans cette direction. Grâce à cette circonstance, nous nous trouvâmes tout à coup en présence d'un mur vertical de brouillard, dont la hauteur fut évaluée à 4.000 mètres au moins, car il pénétrait jusqu'au fond de la vallée de Lauterbrunnen et s'élevait de beaucoup au-dessus de nos têtes. Comme la température était inférieure au point de congélation, les petites gouttelettes de brouillard s'étaient transformées en cristaux de glace, et reflétaient au soleil toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; on eût dit un brouillard d'or qui étincelait autour de nous.

Il était plus de quatre heures quand nous nous remîmes en route. C'était le moment difficile qui allait commencer. La montée avait déjà été pénible, que serait la descente ? Aussi, je suis sûr qu'en toisant de l'œil l'immense pente que nous allions franchir, plus d'un d'entre nous aurait

voulu se trouver en bas. L'inclinaison était trop forte pour que nous pussions cheminer à la manière ordinaire ; nous descendîmes donc à reculons. J'avoue que les premiers pas me donnèrent un peu d'inquiétude ; car comme nous n'avions pas, Agassiz et moi, de guides devant nous pour diriger les pieds, nous étions obligés de regarder constamment entre nos jambes pour trouver les marches, ce qui faisait que la pente ne nous en paraissait que plus vertigineuse. Mais il nous suffit de quelques moments pour nous aguerrir, et telle était la régularité des marches qu'après avoir fait quelques centaines de pas, nous pouvions au besoin nous en rapporter au tact de nos jambes, et nous dispenser de regarder l'endroit où nous posions le pied. Malgré cette excessive raideur, nous ne mîmes pas plus d'une heure à atteindre le col de Roththal, car il était à peu près cinq heures quand nous y arrivâmes.

Il restait encore six lieues à faire pour regagner nos chalets, en sorte que, comme nous l'avions prévu, nous allions être dans le cas de traverser de nuit la partie la plus crevassée du glacier. Mais personne n'avait l'air de s'en inquiéter ; au reste, la lune n'allait pas tarder à se lever et les nuages avaient à peu près entièrement disparu de l'horizon. Nous traversâmes au pas accéléré les trois heures de névé qui succèdent au plateau de neige ; cela se fit sans aucune difficulté, car le névé présente ici une surface parfaitement unie, sur laquelle on marche aussi sûrement et avec autant de facilité que sur une grande route. A peine la nuit était-elle arrivée que nous vîmes la lune surgir en face de nous.

Nous étions alors à la hauteur des deux cols que j'ai mentionnés plus haut, celui de Lotsch, à l'ouest, et celui qui conduit dans le névé de Viesch, à l'est. La lune était justement dans l'axe du glacier, en sorte que tout ce grand fleuve de glace était uniformément éclairé et reflétait une lumière qui devait nous paraître d'autant plus douce que nous avions eu à souffrir beaucoup de celle du soleil pendant le jour. Les entrées des deux cols de Lotsch et de Viesch étaient d'un effet magique ; car, comme ils sont à angle droit avec la direction du glacier, les montagnes qui les limitent au midi y projetaient des ombres d'une grandeur fantastique, tandis que de gros nuages, accumulés derrière l'Aletschhorn, donnaient au tableau toute la vigueur digne d'un pareil sujet. Qu'on ajoute à cela un calme parfait de l'atmosphère et un silence absolu et l'on comprendra que nous éprouvâmes encore un plaisir extrême à admirer ce spectacle unique, même après les vues les plus grandioses de cette journée.

Après avoir bien soupé, nous nous remîmes en route pour la dernière étape. Il nous restait encore à peu près trois lieues à faire ; mais, sauf les crevasses qu'il nous fallut enjamber, la route était facile, et nous arrivâmes presque sans nous en douter au bord du lac de Morjelen. Là nous fîmes une dernière halte pour admirer un spectacle magnifique. Les blocs de glace flottante qui nageaient à la surface de l'eau étaient d'un effet saisissant, vus par ce beau clair de lune ; en même temps, la tranchée du glacier, dans le fond, nous apparaissait comme un immense mur de cristal ; et, ce qui ajoutait encore à la beauté de ce spectacle, c'est qu'étant arrivés au moment précis où la lune allait passer derrière le massif qui domine le lac, nous vîmes en un quart d'heure les effets de lumière et les contrastes les plus variés. C'était une fin digne d'une pareille journée.

E. DESOR.



PÉRIL SUR PÉRIL.

UN SOMMET ROCAILLEUX PRIS D'ASSAUT.



VERS la fin de juin 1855, j'avais quitté Montreux à quatre heures du matin. Sorti de la pension Vautier à pas furtifs, pour n'éveiller personne, j'avais gagné l'église et pris le sentier montagnard qui commence juste en face, mais dont je n'aurais pas soupçonné l'existence si quelqu'un ne me l'eût naguère révélée. Par ce sentier, des plus étroits et des plus malaisés, j'avais, en trente-cinq minutes, atteint le hameau de Glyn, d'où je m'étais élevé, par un chemin plus large et moins roide, à peu près en un égal espace de temps, sur le spacieux mamelon qu'on nomme le mont de Caus. Là, ce chemin continue en ligne droite et en pente douce pendant une demi-heure ; puis, brisé en zigzags, mais toujours bien tracé, il escalade les deux mamelons superposés de Chamossal. Je le suivis et arrivai, vers six heures du matin, sur l'étroit plateau où est situé le chalet de Chamossal, le dernier de ceux qu'on rencontre en faisant l'ascension soit de la Dent de Jaman, soit des rochers de Naye. Près du chalet est une fontaine ; je tirai de ma poche un croûton

de pain, quelques tranches de viande froide, modeste déjeuner que j'arrosai d'une bonne gorgée d'eau, après quoi je repris ma course.

Quelques jours auparavant j'avais, par le même chemin, fait connaissance avec Jaman et m'étais émerveillé de la belle vue qu'il offre aux regards ; j'y avais aussi compris que les hauteurs de Naye, plus élevées et plus étendues, devaient offrir un panorama plus magnifique encore. C'était donc à Naye qu'il me fallait aller maintenant, et, au lieu de prendre à gauche, je devais me diriger à droite.

Après avoir fait une cinquantaine de pas, j'aperçus que j'avais le choix entre trois sentiers, dont l'un paraissait descendre, le second suivre une ligne horizontale, et le troisième monter. Je me décidai pour celui-ci : le but de ma course, me dis-je, étant d'environ cinq cents mètres plus haut que le niveau où je me trouve, c'est le sentier montant qui doit y conduire. Faut de données suffisantes, ma logique m'induisait en erreur, et je ne tardai pas à m'en apercevoir ; je n'avais pas cheminé dix minutes que mon sentier tournait à gauche et s'éloignait de Naye. Je le quittai donc, et traversant une pente parsemée alternativement de plantes sauvages et de pierrailles, j'accostai la base occidentale des rochers.

Restait à savoir comment j'en atteindrais le sommet. En cherchant à résoudre le problème, j'abaissai mes regards et vis, à peu près à cent mètres au-dessous de moi, un sentier bien tracé dans la pierraille. Il se dirigeait vers l'extrémité inférieure du pied des rochers, et probablement les tournait pour les aborder par l'est. C'était, selon toute apparence, la continuation du sentier juste-milieu que j'avais dédaigné ; ce devait être le vrai chemin, puisque je n'en apercevais aucun autre. Dès lors, ce que j'avais de mieux à faire, c'était de descendre et de le suivre. Mon premier mouvement m'y portait ; mais j'en fus détourné par un souvenir.

La veille, j'avais eu l'occasion de rencontrer le frère de mes excellentes hôtesse, M. Théophile Vautier, et de le questionner sur Naye. Il n'y était jamais allé, lui né dans le pays, et j'ai su depuis que bien d'autres natifs de la commune étaient dans le même cas ; seulement il avait ouï dire qu'un bon sentier y conduisait hommes et bestiaux, et que parfois des chasseurs faisaient l'ascension par une voie plus difficile et plus courte.

Cette dernière partie de son renseignement me tenta. Il me faut, pensai-je, sacrifier environ cent mètres d'altitude qui me sont acquis pour redescendre au sentier ; puisque des hommes embarrassés d'un attirail de chasse prennent le plus court, qui m'empêche d'essayer d'en faire autant, moi.

que rien ne gêne et qui ne suis porteur que d'un solide bâton ferré ? Confiant dans mes jambes et dans l'expérience que je devais à quelques ascensions faites aux Pyrénées, je m'aventurai sur les pentes scabreuses qui se dressaient devant moi, sauf à revenir sur mes pas si je me trouvais aux prises avec trop de difficultés.

Pendant les premières minutes de ma tentative, mes jambes et mon bâton me suffisaient à peu près comme point d'appui, et j'avais peu à me servir de mes mains. Le sol n'était pas dénudé, le roc ne s'y montrait que peu, et à quelques légères empreintes dans le voisinage des touffes d'herbe, je pouvais conjecturer que des êtres animés, tout au moins des chèvres, m'avaient précédé là.

A l'exemple des quadrupèdes, au lieu de monter en ligne droite, je suivais des lignes obliques et louvoyais entre le nord et le sud, me réglant uniquement sur le caprice des pentes, dont l'inclinaison n'était pas uniforme. Toutefois, c'est plutôt dans la direction du nord que j'avais. Plus je m'élevais, plus, dans son ensemble, la paroi irrégulière que j'avais à gravir se rapprochait de la ligne verticale. Bientôt le service continu de mes mains devint indispensable, et, pour surcroît d'embarras, la couche de terre végétale s'amincissait à mesure que la pente devenait plus raide. Il arrivait souvent que les brins d'herbe, les maigres tiges végétales, que je saisisais de la main, se détachaient avec la terre qui les faisait vivre et laissaient le roc à nu. Souvent aussi, croyant enfoncer mes ongles dans la terre, je les brisais contre le rocher. Enfin le moment vint où, convaincu de l'impossibilité de m'élever plus haut, je dus prendre le parti de revenir sur mes pas et de descendre. Mais au même moment, honteux de n'avoir pas su le prévoir, je m'aperçus que la descente ne m'offrait guère de chance de salut.

Pour comprendre ma situation, il faut se représenter que mes efforts m'avaient hissé d'environ quatre à cinq cents pieds au-dessus de la base des rochers ; que de là pour être précipité jusqu'en bas, il suffisait qu'un de mes pieds glissât ; enfin, qu'à la descente mes yeux ne pouvaient plus diriger mes pieds. Il y a cette grande différence entre monter et descendre une pente aussi raide que celle où je me trouvais, que, dans le premier cas, toute aspérité qui peut servir au pied de point d'appui est visible et tangible à l'avance, le pied venant se poser à un point que l'œil a pu voir et la main toucher ; tandis que, dans le second cas, le pied qui recule précède la main et l'œil et doit se mouvoir à tâtons. Cette vérité bien simple

que m'inculquait l'expérience, vers le déclin de l'âge mûr, me plongea dans une série de tristes réflexions.

Comment me tirer de là? Comment obtenir aide ou conseil dans ces solitudes? Sans quitter aucun de mes points d'attache au sol, je tournai la tête. Au-dessous de moi je ne voyais rien que le vide; au delà du vide, à l'ouest, j'apercevais la belle nature alpestre, les pentes de gazon, les bouquets de sapins, les chalets disséminés au loin. Mais pas un être vivant ne se montrait, pas un son n'arrivait à mon oreille.

A défaut des hommes, je pouvais recourir à Dieu et lui demander un miracle. Je ne doutais nullement qu'il ne lui fût facile de me soustraire, pour me sauver, à la loi de gravitation sous l'action de laquelle j'allais périr. J'hésitai: cette loi établie par la sagesse infinie, me convenait-il, à moi mortel, d'en demander la suspension pour une chose d'aussi peu d'importance au monde que la prolongation de mes jours? Non, il valait mieux me résigner humblement et recommander mon âme à Dieu!

Pour me rendre mieux compte du danger que je courais, je détachai quelques fragments de rocher, les abandonnai à la pente et prêtai l'oreille. Ces expériences successives eurent toutes le même résultat: à peine la pierre avait-elle fait un premier tour, un premier bond, que je ne l'entendais plus; un court silence se faisait, puis un bruit sec m'annonçait qu'elle venait de se briser en éclats contre d'autres pierres. — Voilà donc à peu près le sort qui m'attend, me dis-je; ma mort sera si prompte que je n'aurai pas le temps de souffrir.

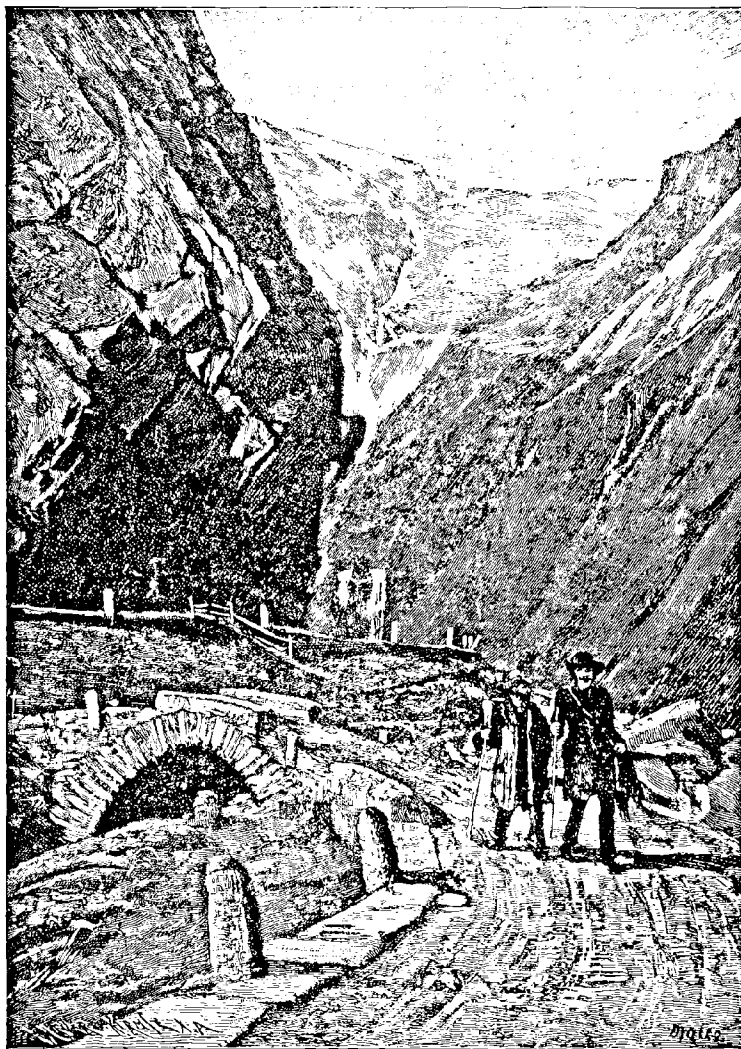
Surexcité par ce qu'il y avait d'imprévu et de solennel dans ma position, j'eus alors une sorte de vision d'outre-tombe. Avant que ma mort fût un fait accompli, quelques-unes de ses conséquences prochaines m'apparaisaient sous une forme saisissante.

Je vis d'abord ma femme, à l'heure du dîner, assise à une longue table où ma place seule était vide. Les commensaux de la pension faisaient à l'envi des questions sur mon absence. Je voyais et j'entendais ma femme répondre: — Deux heures viennent de sonner, en voilà dix qu'il a quitté la maison; il est parti sans guide, suivant sa mauvaise habitude, et, sans doute, il s'est égaré. C'est bien fait, il dînera seul, ce sera sa pénitence.

Je la vis ensuite, vers la nuit, en conférence avec mes hôtes. Inquiète, agitée, elle voulait envoyer à ma recherche. On essayait de la calmer, de lui faire espérer qu'accablé de fatigue je me décidais à passer la nuit dans un chalet. On ajoutait que c'est seulement le lendemain matin qu'on

pourrait, avec chance de succès, faire des recherches dans la montagne.

Je la vis enfin, le lendemain au point du jour, pâle d'insomnie, le regard fiévreux, presser deux guides de partir et les accompagner. Dirigée par eux, elle marchait vers Naye sans compter avec la fatigue, sans s'arrêter pour reprendre haleine, s'épuisant en efforts pour arriver plus vite, hélas ! à quelle découverte ? à celle d'un corps inanimé !.....



IL ÉTAIT 5 HEURES ET DEMIE LORSQUE NOUS RENTRAMES (P. 19).

Un moment d'angoisse déchirante me rappela à la réalité. J'essayai mes yeux voilés de larmes et me reprochai de céder à l'attendrissement, quand j'avais besoin de tout mon sang froid, de toutes mes forces, pour lutter jusqu'à la dernière lueur d'espoir contre la menace suspendue sur ma tête.

Heureusement, je n'éprouvais aucune lassitude, un vent frais me soufflait au dos, et j'étais com-

plètement à l'abri du soleil ; trois circonstances favorables à l'activité physique. Mais dans quel sens se mouvoir, quand il est impossible de monter, téméraire de descendre, et quand les yeux, forcément rapprochés

de la terre, n'ont, à droite et à gauche, qu'un champ visuel de quatre ou cinq pas ? — A ma gauche, un petit relief vertical se dessinait. Si je pouvais l'atteindre, peut-être trouverais-je au delà des escarpements moins redoutables.

J'avais déjà reconnu, depuis quelques instants, que, pour éviter une chute, il me fallait tenir au sol au moins par trois points, c'est-à-dire y appuyer deux pieds et une main, ou deux mains et un pied. Dans ces conditions, ma canne n'était plus qu'un embarras pour moi. Je la conservais cependant, en la déposant, chaque fois que je voulais faire un pas, sur des points de niveau où elle gardait l'équilibre. Voici comment j'essayai de franchir la courte distance qui me séparait de l'arête : de ma main gauche, placée à l'avant-garde, je saisisais mon bâton et le déposais plus loin de moi ; je choisissais de l'œil un point d'appui pour cette main, un autre pour le pied gauche ; après, la main d'abord, le pied ensuite, allaient occuper chacun sa place nouvelle ; enfin la main droite et le pied droit, se mettant à leur tour en mouvement, allaient se placer aux points que venait de quitter leur avant-garde. Au bout de quelques lentes évolutions, je pus allonger le cou par-dessus l'arête et j'eus une agréable surprise. Cette arête formait le côté d'une sorte de couloir tapissé d'une plante à feuilles larges supportées par de grosses tiges. Évidemment il y avait là une couche de terre d'une certaine épaisseur. J'enjambai l'arête, je réussis à planter la pointe de ma canne et à mouler un de mes talons dans la terre, de manière à me donner deux points d'appui solides, puis, le corps presque droit, je promenai mes regards à l'aise.

A quelques pas au-dessous de moi, le couloir finissait par un ressaut brusque. Donc la pente inférieure était quasi verticale et n'offrait aucune facilité pour descendre. Au-dessus de moi, au contraire, le couloir se prolongeait jusqu'à un point où il faisait un coude, et, aussi loin que je pouvais voir, la même plante y abondait toujours. Donc, facilité pour monter et même pour revenir sur mes pas. Au pis aller, je pouvais considérer le couloir comme une station relativement commode, où j'avais le choix de prendre du repos ou de l'exercice. N'ayant nul besoin de repos, je me mis à monter. Je tenais de ma main gauche mon bâton par la pointe, et de la même main saisisais autant de tiges que possible ; de la main droite j'en prenais une plus grosse poignée, et, ainsi garanti contre les glissades dangereuses, je faisais agir mes pieds de mon mieux. Des tiges auxquelles je me cramponnais quelques-unes se rompaient dans ma main, mais le plus grand

n ombre formaient un faisceau résistant. J'atteignis assez vite le point où le couloir déviait un peu à gauche ; la plante propice était encore là m'engageant à poursuivre. Je montai, montai, tant qu'elle prêta son aide à mes mains ; mais elle devint plus rare et finit par disparaître. A cet endroit le couloir s'évasait en forme de demi-entonnoir, et j'en voyais l'extrémité à cinq ou six mètres au-dessus du point où j'étais parvenu. Plus haut, je n'apercevais plus rien que le ciel. Je n'osais pas en croire mes yeux, et me disais qu'en me hissant là, si je le pouvais, je me trouverais probablement sur une banquette plus ou moins étroite, au bout de laquelle de nouveaux escarpements s'interposeraient entre la crête et moi. Cependant, il fallait savoir à quoi m'en tenir.

Si la plante aux larges feuilles me manquait, je sentais que la couche de terre, quoique moins couverte de végétation, n'était ni trop mince ni trop dure, et j'y pouvais faire pénétrer un peu mes doigts. D'un autre côté, l'élargissement du couloir me permettait, pour en diminuer la pente, de monter en biaisant. Après un certain nombre d'efforts, je parvins à placer mes deux mains sur le bord de l'entonnoir et à élever au-dessus ma tête. Quelle joie ! tout s'abaissait devant moi : c'était l'autre versant... En un clin d'œil j'y fus et me mis à gambader sur la pelouse fleurie, heureux de reprendre mon rang de bipède, heureux surtout de n'avoir plus de périls à craindre, plus d'images funèbres à repousser. Et, pour achever le contraste, au lieu de l'horizon étroit contre lequel l'instant d'avant se heurtaient mes regards, j'avais en perspective des espaces immenses où s'étaient, illuminées par un beau soleil, toutes les merveilles des régions alpestres.

Le point de la crête que j'avais abordé n'était éloigné du sommet que d'une centaine de pas, distance que je pouvais franchir avec la plus grande aisance. Le versant de l'est semblait horizontal, comparé à celui que je venais de quitter. A chacun de mes pas en avant, la vue s'élargissait encore. Une fois sur l'étroite esplanade que forme le point culminant de Naye, je me trouvai au centre d'un panorama complet, le plus beau que j'eusse jamais vu.

Comment se lasser de contempler tant et de si belles choses ? Ce ne fut pourtant pas ce jour-là que je leur payai un long tribut d'enthousiasme. En ramenant mes yeux, pour les reposer, sur le tapis vert émaillé de fleurs qui se déployait à mes pieds, j'avisai au-dessous de moi une trace jaune qui captiva mon attention. Elle se montrait au bas de la pente, puis, un

moment cachée par des accidents de terrain, elle reparaisait plus loin, dans la direction du sud.

— C'est le sentier, me dis-je, le vrai sentier que j'aurais dû suivre, celui qui me permettra de revenir admirer Naye plus à loisir. A présent, qu'il me ramène au gîte !

Et je descendis en courant, et, trois heures après, j'étais assis près de ma femme, à qui j'avais l'intention de taire le danger que j'avais couru ; mais les éclats de ma joie me trahirent.

— Il t'est sûrement arrivé quelque chose ! fit-elle, m'interrogeant du regard.

— Eh bien ! oui, un mauvais quart d'heure, pendant lequel j'ai cru ne plus te revoir en ce monde....

Depuis ma première visite à Naye, j'en ai fait une vingtaine d'autres, tantôt seul, tantôt en nombreuse compagnie, deux fois accompagné de ma femme. Dans ces diverses visites, je n'ai guère longé la crête sans me pencher sur le couloir qui m'en avait frayé l'accès, sans me demander si mes souvenirs n'étaient pas un rêve chimérique et si, en effet, j'avais remonté l'abîme.

Tout récemment, pourtant, le merveilleux de mon aventure a déchu dans mon esprit : j'ai su que le jeune chevrier de la commune de Veytaux, quand il est seul, a coutume, pour arriver plus vite, d'escalader Naye par le côté de l'ouest. Suivant toute probabilité, le gardien de chèvres suit alors précisément mon premier itinéraire. Il n'en est pas plus fier et ne s'en vante pas comme d'une prouesse.

Des renseignements sûrs me persuadent, du reste, que jamais des chasseurs n'ont passé par là. Leur sentier, à eux, plus connu sous le nom de sentier des Couronnes, part du creux de Bonaudon, à une demi-heure au nord du point où j'accostai la base des rochers ; et il gagne la crête à un kilomètre au moins du point où je l'ai franchie. (1)

PAILLOTTET.

(1) On conviendra que les Alpinistes dépassent toutes les bornes de la discrétion et de la prudence dans leurs ascensions. Et lorsqu'on songe à la frivolité du but, — le plus souvent une vaine gloire dont on jouira auprès d'un bien petit nombre de personnes, — il faut assurément appeler insensés des entreprises aussi téméraires. Y a-t-il un seul chrétien qui voulût courir la centième partie de ces périls pour assurer le salut de son âme ?



L'AIGUILLE DE LA ZA. — « GARE A LA DÉGRINGOLADE ! »

ÉPISODES INTIMES ET PITTORESQUES.



L est agaçant, disait un jour un de mes auditeurs à un ami, ce Monsieur qui, chaque année, s'assied dans ce fauteuil pour nous raconter les dangers qu'il a cru courir, se faire des compliments, et nous laisser toujours espérer quelque chose d'émouvant qui n'arrive jamais !!!

Aussi quand à présent j'énumère avec complaisance dans un cercle ces crevasses dans lesquelles je ne suis pas tombé, ces avalanches qui pleuvaient sur ma tête sans jamais me toucher, j'ai toujours peur d'entendre quelqu'un me crier : « Mais voyons, tuez-vous donc une bonne fois et que ça finisse, au moins votre récit sera intéressant ! »

Hélas ! non, je ne me tue jamais, je retombe toujours sur mes pattes, je décoche un gracieux sourire à ceux qui viennent m'entendre, je fais une pirouette, et me remets dans le fauteuil pour recommencer mon tour !

Ne vous en prenez donc qu'à vous si le bavard est impénitent, et laissez-le bavarder. Il va raconter son ascension à l'aiguille de la Za.

Nous étions deux qui cheminions de Bozel à Pralognan. Mon compagnon n'avait pas encore fait de grandes courses. Jeune Éliacin de la montagne, il avait encore sa virginité alpestre.

Quel bon pays, ce Pralognan ! L'auberge est grande, le patron est jovial, il a de grands bras, une large figure, un immense estomac où il engloutit force victuailles, et trinque joyeusement avec tout le monde. Partout au plafond pendent des saucissons et du lard ; une atmosphère de gaieté vous pénètre devant la table copieuse et les bouteilles éparses. Tandis que quatre Messieurs se faisaient porter d'avance de la paille au refuge de la Vanoise, Éliacin, entraîné par son ardeur juvénile, s'élançe avec moi sans guide, prend un premier raccourci à rebrousse-poil, puis un second, puis nous voilà perdus en plein brouillard bien au delà du refuge de la Vanoise, où nos guides nous ramènent bientôt.

Après dîner, la paille et les paillasses étaient arrivées, on se couche. « Ce ne sont pas des paillasses ordinaires que nous avons là, dit Amiez ; elles sont pleines de puces. »

Cependant un des Messieurs arriva : « Vous n'avez pas vu les autres, nous dit-il d'un air dégagé ; eh bien ! je crois qu'ils sont morts : ils ont passé là-bas en bas, où tout à l'heure les séracs sont tombés. » Et là-dessus il éclate de rire, et nous raconte un tas d'histoires très drôles, égayé qu'il était par le souvenir des bouteilles de Pralognan. De temps en temps, par acquit de conscience, il sortait, sifflait un petit air sur le pas de la porte, et rentrait tranquillement, les mains dans ses poches, en disant : « Pour sûr, ils sont tous tués. »

Ils arrivèrent pourtant les uns après les autres ; un seul était légèrement éclopé, il avait reçu un morceau de glace dans le dos, et se croyait mort. Aussitôt les camarades se mirent à le déshabiller, et à frictionner de toutes leurs forces le malheureux qui geignait à fendre l'âme : « Tu vois bien que ça ne fait pas mal, mon pauvre Démoli : ah ! tu n'as pas volé ton nom, toi ; seulement tu n'en mènes pas large. Mais c'est à moi qu'il a manqué arriver un accident : il y a un rocher, gros comme ça, qui m'a passé à cinquante centimètres de la tête, eh bien ! je n'ai rien senti ; mais, si ça m'avait touché !... »

Et tous de rire, et de frotter avec rage ce brave Démoli, qui ne songeait guère à raconter ses aventures : de temps en temps, quand les camarades y allaient de trop bon cœur, le pauvre criait de douleur, prenait un verre de cognac, puis riait lorsque pour lui remonter le moral on l'appelait *espèce de fusillé à l'eau chaude*.

Je n'aurais jamais cru qu'un accident pût être si gai : spectateurs, médecins, malade, tous riaient, et le tapage dura jusqu'à une heure du matin.

A trois heures, nous étions en route pour le col de la Grande-Casse. Après le lac Long, on monte une moraine et un glacier, puis à travers le brouillard, la pluie et la neige, nous arrivons au col, étroit passage entre deux rochers, sans avoir rien vu.

Une courte éclaircie sur le glacier de Lepena nous montra qu'il fallait tenir la droite à cause des séracs, et la neige recommença à tomber. Amiez disait connaître des rochers et un chemin ; mais, comme on n'y voyait pas à trente pas devant soi, nous tournâmes sur nous-mêmes sans pouvoir avancer ni reculer, sans pouvoir retourner au col, car le vent avait effacé nos traces.

Au bout d'une heure, complètement perdus, nous piquons droit devant nous au petit bonheur, et, par le plus grand des hasards, nous arrivons juste où nous voulions aller, au chalet du lac de la Glière. Comme s'ils nous

avaient attendus, des fromagers faisaient une soupe au lait ; inutile de vous dire que ce n'est pas eux qui la mangèrent, et nous voilà repartis sous une pluie torrentielle, traversant les ruisseaux les pieds humides ; et, nageant dans nos souliers, nous faisons un voyage de circumnavigation autour de montagnes invisibles.

A neuf heures et demie du matin, Champagny-le-Haut fêtait notre arrivée, et nous faisons la joie des populations égayées à la vue de nos tristes costumes, couverts de neige.

Aujourd'hui j'ai bien oublié mes habits trempés et la rigole qui pendant quatre heures descendit de mon chapeau, le long du cou, dans mon dos. Mais le bonheur de se promener en pantoufles, de mettre les habits secs que l'aubergiste nous prête, de fumer des pipes après déjeuner, d'en fumer avant le dîner en regardant les passants patauger dans la boue, et surtout la joie de se coucher dans un lit bien chauffé, bien bassiné, en buvant un grand verre de vin chaud, voilà ce qui ne s'oublie pas, ce qui fait comprendre le véritable bon côté de la montagne, et trouver que les paresseuses journées de pluie sont encore les meilleures et finissent trop vite.

Le lendemain nous partons pour Pesey d'où nous devons gagner le refuge du Mont-Pourri ; le temps est clair et nous voyons enfin les montagnes parcourues la veille.

En deux heures et demie, par de gras pâturages, au milieu de nombreux troupeaux de vaches, nous arrivons au col de Frette, près duquel se voient de grands trous ronds, fort curieux, les uns pleins d'eau, les autres vides, assez semblables à de petits cratères de volcan.

A peine arrivés à Pesey, la pluie recommence de plus belle, et nous voilà de nouveau arrêtés pour vingt-quatre heures. Mais ne croyez pas qu'on s'ennuie à Pesey : c'est un charmant pays, et j'y ai plus appris que pendant tout le reste de mon voyage.

A Pesey, l'aubergiste étant maire, toutes les nouvelles affluent chez lui ; la connaissance fut vite faite, et nous commençons par distribuer des billets de logement aux chasseurs alpins qui arrivent avec une batterie de montagne ; puis nous allons sur la place de la mairie discuter avec les rentiers du pays.

Car nous ne sommes point sots à Pesey. D'abord nous sommes d'anciens fondeurs en bronze, ce qu'on appelle dans le métier des *verts de gris* ; nous sommes revenus au pays après fortune faite à Paris dans la fonderie artistique, c'est-à-dire les bougeoirs, les robinets et les sujets patriotiques.

Aussi quand j'eus dit que j'étais un collègue, un chaudronnier en fer, ce qu'on désigne élégamment sous le nom de *gueule noire*, ces braves *verts de gris* me reçurent à bras ouverts, j'étais un frère, et je fus admis dans le cénacle des gros bonnets retirés des affaires.

On était à la veille des élections, et la lutte était chaude entre ceux qui pariaient d'assez fortes sommes d'argent sur tel ou tel candidat, comme ils auraient parié aux petits chevaux.

On abordait toutes les questions sociales dans nos conversations ; tous les hommes politiques y passaient, sans oublier Louis XIV et Jeanne d'Arc, en reconnaissance sans doute des bronzes nombreux qu'ils avaient fait couler ; et dans ces parlottes sans fin, on allait sans transition des bataillons alpins à la meilleure manière de tourner un robinet ou de dé-mouler Napoléon I^{er}, tant le goût du métier était resté vivace dans ces vieux cerveaux de rentiers.

Ainsi le temps passa dans une flânerie, entre beaucoup de petits verres, buvant pour boire et parlant pour parler. Un jour de plus, et je recevais les lettres patentes de bourgeois de Pesey.

Nous ne pouvions pourtant nous y éterniser ; et, puisque le Mont-Pourri nous échappait, à la première éclaircie, nous partîmes pour Val de Tignes espérant que la Levanna nous ferait meilleur accueil.

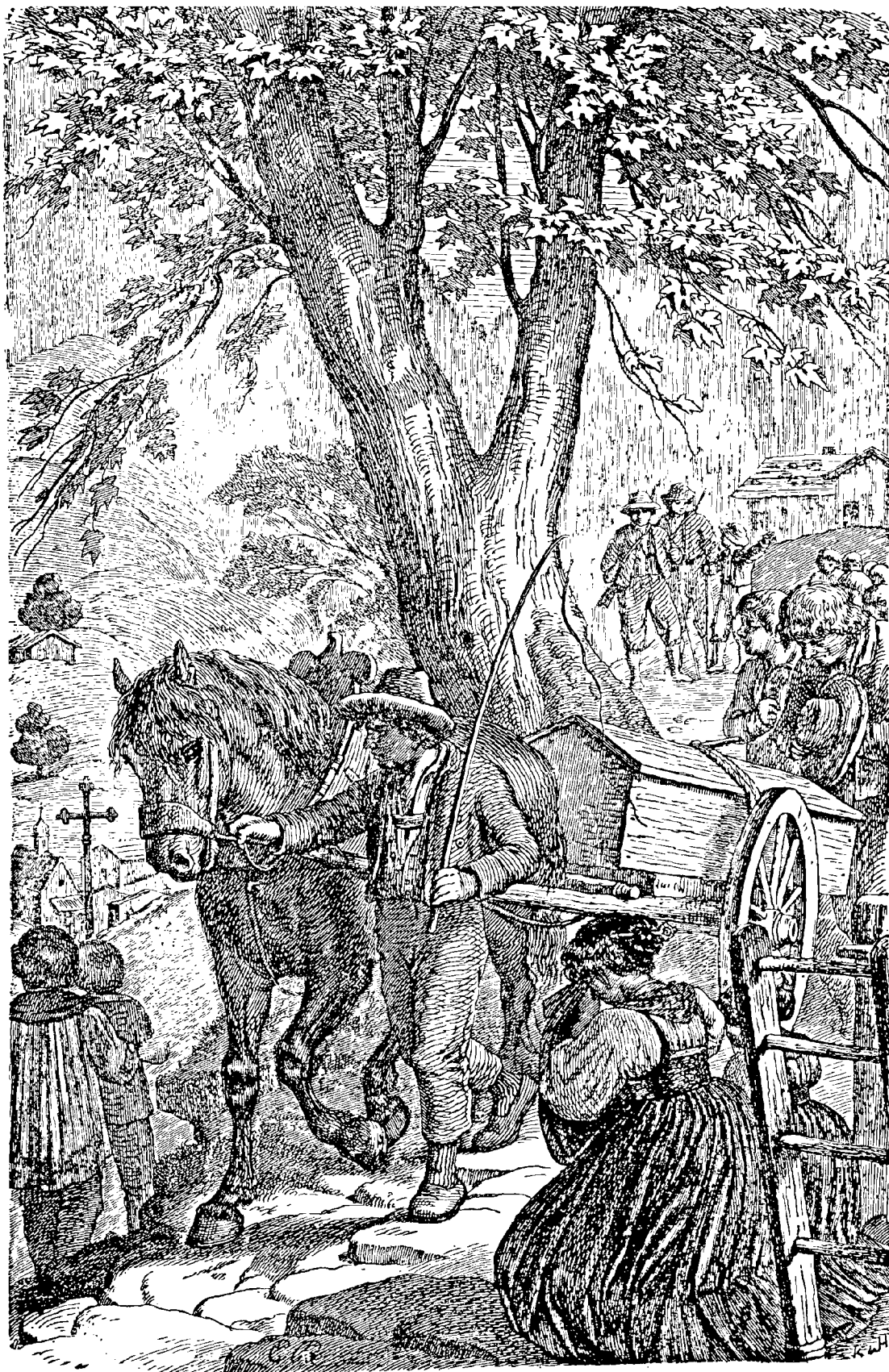
Au hameau de Nancroît, le guide Joanne signale un tableau attribué au Corrège. Cette attribution dénote une perspicacité étonnante chez l'artiste qui l'a faite. Le tableau primitif, fort beau peut-être, vient d'être entièrement repeint à neuf par un impressionniste qui sentait les montagnes rouge vif, le ciel vert et les arbres bleus.

A cela près, un excellent Corrège.

Après quelques minutes consacrées à l'art pur, nous côtoyons le lac de la Plagne, un bijou enchâssé dans des rochers rougeâtres et dénudés qui font ressortir la teinte douce de ses eaux vertes et profondes.

Au col de la Tourne, une tourmente de grêle nous saisit, des rafales de vent soulèvent la neige et nous aveuglent ; perdus encore une fois, nous descendons par une anfractuosité de rochers et arrivons au lac de Tignes, et à des prairies marécageuses. Toujours dans le brouillard, nous remontons une montagne et rencontrons un chalet où un sentier frayé dans la neige nous permet d'aborder. Là nous buvons du lait chaud, et arrivons je ne sais comment à Val de Tignes sans avoir rien vu dans ce voyage.

Bien curieux ce petit village, et singulièrement ingénieux au point de



UN CONVOI MORTUAIRE DANS LA MONTAGNE. (P. 72.)

vue du chauffage domestique, pendant les longs hivers où le bois est rare.

Entrons au bureau de tabac : c'est une grande chambre de dix mètres de côté ; contre un mur, des lits superposés comme en Bretagne dans des placards ; au fond, un petit potager pour la cuisine et une table pour vendre l'épicerie et le tabac ; en face, cinq vaches et une chèvre mangent, soufflent et chauffent l'appartement.

Une porte unique sert à tous les habitants et, pour seule ligne de démarcation entre bêtes et gens, une rigole en terre pour le fumier des bestiaux. Là règne une douce température, une saine odeur d'écurie ; hommes, femmes, animaux, enfants sont heureux de cette vie de famille.

Pour arriver à la vallée de l'Arc, je pris le col du Bézin, espérant faire l'ascension de Méan Martin ; mais là encore le brouillard intense qui régnait sur les sommets m'empêcha de trouver cette montagne, et je me contentai de la pointe de Mêt d'où nous vîmes la Levanna.

Je voulais faire l'ascension de la Levanna Centrale et descendre directement en Italie. Amiez prétendait la chose impossible et croyait qu'il fallait revenir sur le versant français pour passer le col du Carro. Pourtant, nous apercevions au sud de la Levanna une grande déchirure, mais la carte n'indiquait rien.

Nous descendons alors à Bessans, espérant avoir quelques renseignements auprès des douaniers. Celui qui habitait l'hôtel Cima était, depuis cinq jours, tellement malade que je n'en pus obtenir aucune explication. Pour en tirer quelque chose, je lui administrai un remède, et deux heures après, tout guéri et guilleret, il venait me dire qu'il ne connaissait pas la Levanna, mais, comme compensation, il m'amena son fils atteint de la coqueluche et me racontait que trois enfants venaient d'en mourir dans de violentes suffocations.

Ma réputation de zouave Jacob commençait à me gêner ; j'administrai pourtant quelque chose et me couchai fort inquiet. Le lendemain, la mère toute reconnaissante m'apporta son enfant qui n'avait pas toussé de toute la nuit ; alors, effrayé de mes succès, et dans la crainte de voir ma science mise encore à l'épreuve et la gendarmerie à mes trousses, j'abandonnai la médecine, et, comme on était au 15 août, j'allai à la grand'messe.

En ces jours de fête, dans un village perdu de la montagne on retrouve de vieux costumes et d'anciennes et curieuses habitudes.

Tout le monde était en grande tenue à la messe : les hommes en habit à la française, collet droit, gilet de peluche bleue, rouge, le plus souvent

vert, quelques vicillards en culotte courte, tous dans des teintes gaies et claires ; les femmes, au contraire, en robe sombre avec de larges bonnets noirs étalés en éventail formant une auréole autour du front. Tous tenaient de grands cierges à la main, tous chantaient.

Chaque verset, dit d'abord en plain-chant par le clergé, était repris par le chœur des hommes, groupés autour de l'autel, sur un mode entraînant, avec des vocalises à l'italienne : cette alternance de chant allègre et de chant grave était d'un effet saisissant et puissamment original.

Après la grand'messe, les femmes avaient quitté le grand bonnet à ruche en éventail et mis un petit bonnet rose, de demi-cérémonie. A travers les étroites ruelles du hameau, elles se promenaient par groupes de trois ou quatre, bavardant entre elles.

Le soir, nous allons coucher aux chalets qui sont au pied du glacier des sources de l'Arc. Un temps superbe, un bon feu, un bon souper et du foin pour dormir.

Entre nos deux guides et l'habitant du chalet, tous chasseurs de chamois, la conversation tomba vite sur le sujet favori.

Chacun dit ses prouesses ; mais quand on en vint à parler des bouquetins, qui vivent dans les chasses gardées du roi d'Italie, la conversation devint plus émouvante. « Ce n'est pas tout, nous dit notre savoyard du chalet, que d'aller à la chasse au bouquetin, il faut en revenir. Quand on va au chamois on revient toujours, si on ne se déroche pas ; mais au bouquetin, si les gardes-chasse ou les douaniers italiens vous prennent, ça coûte cinq ans de travaux forcés ! »

Le lendemain, nous partîmes à trois heures et demie, par une nuit noire et un beau temps.

Après trois heures de prairies, de moraines et de neige, nous nous arrêtons au pied de la Levanna. Les rochers commencent, raides mais solides, et en une heure et demie on est en haut, ou presque en haut, il ne reste plus qu'une étroite corniche de rocher qui aboutit à une cheminée très droite par laquelle on grimpe au sommet.

La vue était superbe sur la France, sur toutes les cimes neigeuses et les glaces de notre versant. Sur l'Italie, un grand vent d'Est faisait courir des brouillards, qui tantôt cachaient vallées et sommets, tantôt, brusquement chassés, nous laissaient voir du Mont Blanc au Grand Paradis, et du Grand Paradis au Viso, un spectacle merveilleux d'apparitions subites qu'un souffle d'orage faisait évanouir.

Pour descendre, on reprit la cheminée ; mais d'en haut nous n'apercevions plus l'étroite corniche à laquelle elle aboutissait, elle avait l'air de s'enfoncer dans le vide.

Nous descendîmes d'abord un guide par la corde, sans voir où il allait, puis les sacs, puis les voyageurs en s'attachant et se détachant les uns après les autres, et tout se passa fort bien.

De retour au pied des rochers, nous déjeunons avant d'essayer la descente en Italie par la déchirure de rochers que nous avons vue la veille entre la Levanna Centrale et la Levanna Orientale. A Bonneval, on nous avait dit : « Ça, c'est le col Pers, mais personne n'y passe. » Nous n'avions trouvé ni chasseurs ni contrebandiers qui y fussent allés ; tout ce que nous savions, c'est que les moutons n'y passaient pas, et ce n'était guère rassurant, car depuis que j'ai fait la contrebande des moutons au col du Chapeau-Rouge, je sais que ces pauvres bêtes passent partout, sauf à se tuer, ce qui arriva à plusieurs le jour dont je parle.

Arrivée par un glacier très peu incliné à notre col, la troupe eut un fort moment d'hésitation. Nous étions au sommet d'une pente de neige qui semblait verticale et que surplombait l'arête de neige sur laquelle nous étions, comme des couvreurs sur la corniche en saillie d'une maison ; le bas de la pente était à plus de mille mètres au-dessous de nous, car ce n'était qu'une seule glissée de notre côte de 3000 mètres jusqu'aux premiers sapins.

Avaient-ils de la chance ces moutons de ne pas passer par là ! Il est vrai qu'ils n'y auraient pas passé deux fois ; mais nous, y passerions-nous seulement une ?

La neige était-elle dure ou molle, épaisse ou non, cachait-elle de la glace ou des rochers ? Nous n'en savions rien ; sur un seul point nous étions d'accord, c'est que si un de nous glissait, tous dégringoleraient les mille mètres jusqu'en bas.

Il fallait pourtant se décider ; on se mit à piocher la neige pour faire tomber la partie en surplomb, et, quand la paroi fut verticale, la descente commença. Ce mur droit alla d'abord assez bien, tant que les premiers furent tenus à la corde par ceux qui restaient sur le col. Mais quand tout le monde fut engagé sur la pente, ce fut une autre affaire.

L'inclinaison était telle que, en me tenant debout, je touchais constamment avec la corde la pente sur laquelle je marchais ; c'était donc une inclinaison de 75° environ. Cramponnés avec les pieds, les mains et le piolet,

nous allions très lentement dans la crainte de couper la neige, de glisser, de déterminer une avalanche qui nous eût tous entraînés, et, collés contre cette paroi de neige, nous avançons avec d'extrêmes précautions.

Petit à petit pourtant on s'enhardit, la pente diminue un peu, et dans un couloir d'avalanche nous nous lançons, d'abord prudemment, puis plus vite, puis en courant ; sur le sol glacé, balayé de neige et très glissant on allait grand train, quand celui qui était en tête cria tout à coup : « Une crevasse ! » Impossible de s'arrêter, les pieds glissaient sur la glace dure, et nous filions droit sur la crevasse : nous nous jetâmes d'abord à plat ventre dans la neige qui bordait le couloir, et roulés en tas les uns sur les autres, la neige nous arrêta ; il était temps.

Les glissades devinrent alors plus prudentes et les crevasses.... plus fréquentes, et après une heure et demie de cette dégringolade, nous nous couchions avec bonheur sur l'herbe, au bord d'un ruisseau.

En arrivant à Ceresole, nous regardâmes la Levanna et notre col Pers : « Franchement, me dit Amiez, quand nous sommes partis de là-haut, je ne savais trop comment nous arriverions en bas : il faut tout de même être un peu fou pour passer par là. »

Et c'est bien mon avis, je l'avoue.

La journée a été dure, mais le lendemain sera jour de repos : nous irons à Rhêmes par le col Rosset. Rhêmes, nous ne savons pas bien où cela se trouve, ce n'est pas sur notre carte ; mais ce ne doit pas être bien loin ; et confiants dans notre flair, nous partons.

Jusqu'au col de Nivole, si joli avec ses petits lacs aux eaux limpides et bleues, tout alla bien ; après le col, voilà encore des lacs dans un endroit où la carte n'en indique pas ; plus loin, il n'y en a plus, et la carte en est couverte. Les montagnes et les vallées ne vont pas dans le même sens sur la carte italienne et sur la carte française ; en fait, elles sont orientées dans un troisième sens, elles vont où elles veulent, et nous ne savons plus où nous allons.

Depuis longtemps le chemin a disparu sous la neige ; pour éclaircir nos idées, nous déjeunons ; mais si l'estomac est plus satisfait, la topographie n'y gagne rien, et piquant au hasard dans une direction où nous apercevons un col, nous arrivons en haut d'un grand glacier. Ce n'était pas le col Rosset à coup sûr, puisque ce col n'a pas de glace ; mais comme nous ne tenons pas particulièrement à lui, nous nous consolons en ramassant de jolis cristaux verts dont le sol est revêtu ; puis, descendant le glacier, nous

arrivons à Rhêmes après neuf heures de marche. C'était la journée de repos.

Le curé de Rhêmes offre une large hospitalité aux touristes, et c'est chez lui qu'on s'arrête ordinairement ; mais soit discrétion, soit ignorance, nous n'osons débarquer directement à la cure et allons à l'auberge.

Le dîner fut servi malproprement ; la faim le laissa passer. Quant au lit, ce fut plus grave.

Quatre planches destinées sans doute à empêcher les punaises de se sauver, un peu de foin pilé au milieu, un drap d'une couleur sans nom, voilà notre lit. « C'est propre, » nous dit l'aubergiste à la vue de notre hésitation. Parbleu, cela se voyait de reste.

Je me sauvai alors chez le curé, homme fort aimable, qui nous fit passer une charmante soirée après nous avoir d'abord demandé nos papiers.

Notre arrivée avait été signalée aux carabiniers, et il ne fallait pas être pris hébergeant des espions français.

Ce bon curé avait, l'hiver passé, sauvé la vie à trois hommes qui traversaient le col de Rhêmes ; en arrivant sur le versant français, ces voyageurs étaient tombés dans une crevasse. Leur camarade, le quatrième de la bande, était revenu seul à Rhêmes demander du secours. Le curé réunit ses paroissiens, se met à leur tête, et, la nuit, en décembre, tous partent sous ses ordres avec des cordes, des lanternes, des pioches et sauvent les trois malheureux, dont un était tellement affolé par les quatorze heures passées au fond de la crevasse qu'il voulait absolument se tuer pour échapper à la mort qui l'attendait.

Rassuré à la vue de nos passeports, il nous reçut fort bien, et une longue et intéressante conversation s'engagea autour d'une bonne bouteille. Puis il nous invita à aller à la grand'messe, le lendemain, dimanche.

A dix heures, le lendemain, nous nous mettons en route pour Saint-Georges-de-Rhêmes, rejoignons la vallée de la Doire à Villeneuve, et sommes le soir à Aoste.

A Aoste, il faisait une chaleur atroce, la végétation était fatigante et exagérée pour des yeux qui avaient perdu l'habitude d'en voir ; nos poumons réclamaient un air plus vif, et je me mis immédiatement en quête d'un guide pour aller à Evolena, par le col du Mont Colon.

Un porteur m'en présente un qui arrivait justement d'Evolena.

Ce guide était un petit homme de cinquante ans, sec, à tous crins, hérissé de longs poils sur la tête et sur la figure, une broussaille vivante au

milieu de laquelle pointait un fort nez crochu et luisaient deux petits yeux brillants et énergiques : « Je suis Pic, dit-il. » Tel, dans la Belle-Hélène, le roi se présente aux Grecs assemblés, en chantant : « Je suis Agamemnon et ce nom seul me dispense de vous en dire plus long. »

Pic non plus n'en dit pas plus long, et moi, pour n'avoir pas trop l'air d'un imbécile et m'élever à la hauteur de la situation, je lui dis d'un air simple et noble à la fois : « Puisque vous êtes Pic, à demain. » Mais je n'avais pas compris.

Le lendemain, d'Aoste à Valpeline, nous nous prélassons en voiture : de là à Bionaz, ce fut une suée sans nom. Au hameau d'Oyace, la vallée est coupée par un énorme promontoire de rochers que couronnent les belles ruines d'un vieux château-fort ; mais ce qu'il y a de mieux dans ce pays, c'est le curé de Bionaz, sa cure aux murs épais où il fait si frais, sa salle voûtée et sa bonne hospitalité.

A me voir tant visiter de curés, vous devez penser que je fais de l'alpinisme ecclésiastique, quelque chose comme une tournée pastorale. Détrompez-vous ; je vais là où on me reçoit, et où on me reçoit bien.

Il y a trop peu de voyageurs, dans ces vallées reculées de la haute Italie, pour que des auberges puissent y prospérer. On serait à la merci des indigènes, généralement sales et dénués de ressources, si le curé n'était là pour vous donner une hospitalité plus convenable et bien moins intéressée. De son intelligence plus cultivée et de l'esprit d'observation qu'il a pris en vivant au milieu des paysans, on tire souvent des renseignements, des histoires intéressantes, quand on ne voyage pas exclusivement pour le kilomètre.

Le soir, nous étions au chalet de Prarayen où régnait une affreuse disette ; il n'y avait presque plus de viande, et littéralement point de pain.

Nos guides, qui arrivèrent peu de temps après nous, avaient eu soin d'en apporter beaucoup, et nous en donnâmes à l'homme du chalet et à des Anglais, en échange d'autres provisions qu'on ne voulait pas nous vendre.

Pendant toute la nuit gronda un violent orage qui ne nous permit de partir qu'à huit heures et demie du matin.

A midi, nous étions au col du Mont-Colon par des prairies, de la neige, et un glacier si facile qu'on ne s'attache pas pour la descente ; et, laissant à gauche le Mont-Colon et à droite l'arête déchiquetée des dents de Bertol, nous entrions avant trois heures à Arolla.

Le moral de la troupe était fort bas. Nous approchions du terme de notre

voyage et nous aurions voulu finir par une ascension un peu corsée : mais l'orage laissait traîner sur les montagnes des nuages qui cachaient les sommets et ruinaient toutes nos espérances.

Et puis, où aller ? La promenade d'aujourd'hui avait été vulgaire ; nous n'avions plus ni entrain, ni courage.

Pour sortir de ce marasme, nous eûmes l'idée de prendre une absinthe. Soudain, un coup de vent nous montre le Mont-Colon : « Oh ! c'est trop facile, ce n'est que de la neige : je veux quelque chose de *plus pointu*, » dit Eliacin.

Encore un verre ; et de verre en verre, cette diablesse de liqueur nous amena à une douce hilarité, nous faisant voir tout en beau, ou plutôt tout en vert.

Si j'étais un poète décadent, quel joli sonnet déliquescent j'aurais fait sur le vert, le vert des prairies et des moisissures couleur de la mer et des mucosités putréfiées, couleur de l'espérance, couleur de mon âme aussi, tant l'absinthe avait déteint sur elle !

La Pigne d'Arolla, pour nous exciter, montre sa tête à travers son rideau de brouillard, elle nous fait signe de monter : « Eh ! va-t'en, vieille montagne de neige ; on voit d'ici le chemin par où on te grimpe ; nous ne voulons pas d'ascensions si faciles ; va te cacher. » Honteuse, elle ferma son brouillard.

Pendant ce temps, Eliacin, à cheval sur son idée fixe, geignait dans son verre : « Je veux un pointu, moi, na, je veux un pointu. — Eh bien ! tiens, en voilà un vrai pointu, regarde-moi ça. Pic, qu'est-ce que ça peut être, est-ce qu'on y monte ? »

Alors Pic parla pour la seconde fois : « Je n'en sais rien, » dit-il d'un air grave.

C'était un vrai pointu, celui-là ; du coup il nous avait rendu notre aplomb. Au-dessus d'Arolla, se dresse l'aiguille de la Za, à pic de tous côtés. La neige ne tient pas sur elle, au moins ; par où, diable, peut-on y monter ?

Deux Anglais, avec des guides du pays, tentaient l'ascension le lendemain matin ; il est entendu que nous ferons route ensemble, et qu'ils passeront les premiers, puisque leurs guides connaissent le chemin.

On monte à trois heures du matin, on pique tout droit à travers broussailles et rochers. Les Anglais menaient la marche d'un train d'enfer, absurde au début d'une ascension pénible ; ils excitaient leurs guides à

marcher toujours plus vite, et nous allions, essoufflés, le cœur battant d'une façon désordonnée dans cette course au clocher : dès que la pente n'était pas trop raide, on se mettait à courir.

J'avais envie de les laisser continuer tout seuls leur galopade insensée, quand un des Anglais dit à son guide, en parlant de Pic : « Le vieux tient plus longtemps que je n'aurais cru. »

Ah ! c'était donc cela ! Ils voulaient nous laisser en route et arriver les premiers. Eh bien ! attends. J'étais éreinté, mais furieux.

Chacun comprit que nous devions remporter les palmes de la victoire ou celles du martyr : « Mourons, s'il le faut, mais ne lâchons pas. » Hélas ! nous étions plus près de la première solution que de la seconde, quand heureusement, les Anglais s'arrêtèrent, n'en pouvant plus : l'un d'eux était littéralement épuisé.

Alors, avec calme et désinvolture, nous les dépassâmes, pas beaucoup, mais un peu, juste assez pour que l'honneur fût sauf, et ils ne recommencèrent pas.

Une pente de neige très inclinée nous amena au pied de l'aiguille de la Za : de là, nous eûmes une vue superbe sur la Dent d'Hérens, le Cervin, le Mont-Rose et la Dent Blanche.

Restait à grimper sur l'aiguille, le fameux sommet pointu qui se dressait tout droit au-dessus de nos têtes. L'escalade fut d'abord moins difficile que je ne l'avais supposé : elle se fait par une série de cheminées reliées entre elles par des couloirs et des corniches plus ou moins commodes.

Mais bientôt arriva un mauvais passage.

C'était une grande dalle de quinze mètres de large, absolument lisse, très inclinée et terminée par un immense à-pic sur Arolla.

Cette plaque de rocher, qu'on doit traverser, est heureusement coupée par un mince filon de quartz, qui tantôt fait sur la roche une saillie de quatre ou cinq centimètres, tantôt s'est détachée et a laissé dans la paroi un creux de même profondeur. C'est quelque chose, mais c'est peu, quand on n'a que cela pour se tenir en équilibre, car il n'y a pas la moindre aspérité à prendre avec le bout des doigts.

Accroché par la pointe des souliers à ces petits morceaux de quartz, je trouvai (pour me servir d'une expression chère aux alpinistes) ce passage *assez intéressant*, et pensai qu'il faudrait bien peu de chose pour qu'une dégringolade le rendît *très intéressant*.

De là au sommet, il n'y a plus que deux cheminées de quatre à cinq mètres de haut : nous les grimpons en faisant la courte échelle et arrivons sur la pointe de l'aiguille en même temps qu'un brouillard aussi humide qu'épais ; on n'y voit absolument rien ; quelques minutes de repos, un léger déjeuner, et nous repartons transis de froid.

La descente des cheminées du sommet se fit très bien, mais quand vint la grande dalle, cette façon de faire des exercices de corde raide, sur un filon de quartz, au-dessus d'un précipice, me fit tristement penser à la



UN SENTIER FRAYÉ DANS LA NEIGE NOUS PERMET D'ABORDER AU CHALET. (P. 42.)

bêtise des gens qui aiment trop l'absinthe et qui risquent de se casser le cou pour avoir le plaisir de le raconter.

Tout se passa pourtant sans encombre, et, une fois au pied de l'aiguille, nous prîmes le glacier du Mont-Miné, assez dangereux de ce côté à cause des avalanches de pierres, jusqu'à sa jonction avec le glacier de Ferpècle, et à midi nous étions à l'auberge de Ferpècle, puis à Evolena.

Edouard BONNET.



UN SIÈCLE DE CINQUANTE MINUTES. — ANGOISSANTES PÉRIPÉTIES
DÉNOUEMENT INESPÉRÉ.



LE 6 août 1859, j'arrivais à Chamounix avec un de mes amis, voyageur comme moi. Depuis cinq semaines environ nous explorions la Suisse, et nous avons eu tout le temps de nous familiariser avec la neige et les glaciers. Nous avons fait maintes ascensions, dont une de quatorze mille pieds. J'ai encore très présente la sensation que me fit éprouver le premier aperçu d'une de ces effrayantes crevasses qui entrecoupent les flancs des glaciers. Tenant ferme la main du guide, je me penchai sur le bord du gouffre béant, et essayai d'en sonder du regard les sinistres profondeurs. Les deux murs de glace perpendiculaires paraissaient se rejoindre à environ trois cents pieds ; mais ce n'était, je crois, qu'un effet de perspective, le déchirement se prolongeant, à ce que je présume, jusqu'au sol.

— Un homme qui tombe là est bien sûr de n'en jamais sortir vivant, dit l'un des guides.

— Oui, reprit l'autre ; cependant j'en ai connu un qui en est réchappé et on peut dire qu'il a eu une fière chance ; il habite encore le Grindelwald. C'était un chasseur de chamois. Il revenait chez lui ; en descendant du glacier, il fit une glissade et tomba dans une crevasse. Sa chute fut ralentie par des saillies et des blocs de glace, qui cédaient sous son poids dès qu'il s'y cramponnait. Quand il atteignit le fond, à quelques centaines de mètres, il avait une jambe et un bras cassés. Il découvrit, entre la terre et la glace, un espace creux par lequel s'échappait un ruisseau ; il suivit instinctivement le cours d'eau en rampant, avec d'atroces souffrances, et au bout de trois heures il était hors du glacier.

Les crevasses ont ordinairement, à l'ouverture, un à trois mètres ; mais les parois se rapprochent rapidement ; de sorte qu'un homme peut se trouver enclavé entre deux murailles de glace longtemps avant d'avoir atteint le fond, et alors, à moins que l'on n'ait sous la main des cordes assez fortes et assez longues, il est impossible de l'arracher à la mort, et à quelle affreuse mort ! Un malheureux noble russe avait péri ainsi, l'année d'avant, à moitié gelé, à moitié étouffé, la chaleur de son corps faisant

fondre la neige, et lui se sentant enfoncer de plus en plus dans son affreux tombeau.

Nous avons gravi le Brévant ; il ne nous restait plus qu'à visiter la Mer de glace et le *Jardin*. Pour mettre le temps à profit, nous allâmes coucher à Montanvert, dans la solitaire petite auberge qui se trouve au bord du glacier. Le lendemain, nous étions debout à l'aube. Munis de quelques provisions et de deux bouteilles de vin, nous partîmes avec le guide que nous avions emmené de Courmayeur. La matinée était splendide et de bon augure pour notre excursion. Pendant une demi-heure de marche nous suivîmes un sentier inégal, côtoyant la Mer de glace qui, à gauche, au-dessous de nous, déroulait sa surface crevassée et couverte de débris. Le chemin aboutissait au glacier, sur lequel nous commençâmes à descendre et à cheminer en zigzag, au milieu de nombreuses fissures. L'excursion de la Mer de glace ne passe pas pour dangereuse, et il est rare qu'on prenne la précaution d'emporter des haches et des cordes. Alertes et gais, nous allongions le pas, sans nous préoccuper du guide, qui, resté en arrière, nous cria une ou deux fois de prendre garde et de l'attendre. Force nous fut de faire halte devant une vaste crevasse qui nous barrait le passage. Elle s'ouvrait sur une longueur de soixante mètres et aboutissait, sur notre gauche, à une pente de glace assez raide, mais que je m'imaginai pouvoir facilement gravir. Me servant de mon bâton ferré en guise de hache, je commençai à creuser dans la glace des trous assez larges pour y poser le pied. A ce moment, le guide nous rejoignit ; il regarda la pente et la crevasse béante au-dessous, et dit d'un ton grave :

— C'est périlleux ; faisons le tour.

A l'aide de mon bâton ferré, j'avais déjà franchi la moitié du monticule, et j'avais pu m'assurer qu'il était trop raide pour être franchi sans hache. L'avertissement du guide acheva de me convaincre. Je résolus de retourner sur mes pas, et j'allongeai avec précaution ma jambe droite en arrière, cherchant la dernière entaille que j'avais faite dans la glace : mon pied la dépassa ; je sentis que je glissais. Il n'y avait pas une aspérité, pas la moindre saillie à laquelle je pusse me retenir. La pente devenait perpendiculaire, et je tombai dans le gouffre.

J'entendis le cri de désespoir de mon compagnon et du guide. Mes propres sensations ne sauraient se décrire ; elles participaient du vertige et du choc : renvoyé de l'une à l'autre des deux parois, je me sentais descendre à une grande profondeur, condamné à être fracassé, à mourir d'une

mort horrible. Tout à coup quelque chose m'arrêta; j'étais suspendu. Je repris haleine et pus crier :

— Une corde ! une corde !

Par un hasard providentiel, j'étais tombé sur un mince filet de glace qui faisait pont en travers de la crevasse. Ce frêle appui n'avait guère que six centimètres de large et environ quarante d'épaisseur, autant que j'en pus juger. Ma tête pendait d'un côté, mes pieds de l'autre. Instinctivement et presque aussitôt (par quels moyens, je ne sais) je me redressai et me trouvai debout sur cette saillie, où il y avait un creux juste assez grand pour recevoir un pied.

J'entendis alors mes compagnons dire au-dessus de moi :

— Nous n'espérons plus jamais entendre votre voix ; pour l'amour de Dieu, prenez courage ! Le guide a couru à Montanvert chercher des hommes et des cordes ; il va revenir.

— S'il tarde, répondis-je, je ne remonterai pas vivant.

Ma position était terrible. La mince traverse de glace était si étroite que je n'y pouvais poser mes deux pieds. Je me soutenais sur une seule jambe, m'appuyant à demi contre une des parois, et pressant de l'autre ma main. La glace était unie comme un miroir ; rien où se cramponner. Un courant d'eau glacée coulait sur mes épaules, me perçant jusqu'aux os ; au-dessus de ma tête, j'entrevois la longue et étroite bande azurée du ciel qu'encadrait l'ouverture de la crevasse. La glace, d'un bleu sombre et foncé, qui m'enseignait de toutes parts, avait un aspect menaçant, implacable. Les deux murailles semblaient près de se rejoindre pour m'écraser, plutôt que de lâcher leur proie. De nombreux cours d'eau ruisselaient tout le long ; mais, dans cette étendue de plus de soixante mètres, je ne pouvais distinguer d'autre saillie, d'autre obstacle, que la traverse de glace sur laquelle j'étais tombé si miraculeusement.

Je me hasardai à regarder, une seconde seulement, l'effroyable abîme au dessus duquel j'étais suspendu. A l'endroit où je me trouvais, la crevasse n'avait que quarante à cinquante centimètres de large ; plus bas, elle se rétrécissait rapidement, et, à une centaine de mètres au-dessus, les deux côtés paraissaient se toucher. Je crois que si je fusse tombé à une distance de douze ou quinze centimètres du petit filet de glace, j'aurais été enseveli et muré à une profondeur qu'aucune corde n'eût pu atteindre.

J'étais demeuré vingt minutes environ dans cette position périlleuse, les nerfs et les muscles tendus pour m'y maintenir, regardant le ciel au-

dessus de ma tête, et, autour de moi, la glace, mais ne me hasardant plus à plonger du regard dans le gouffre au-dessous. Le sang coulait d'une blessure que je m'étais faite à la joue, et je sentais que ma jambe droite, sur laquelle heureusement je ne m'appuyais pas, était fortement contusionnée ; cependant la gauche, endolorie par l'effort et le poids, commençait à fléchir. Impossible de changer de position sans risquer de perdre l'équilibre. Le froid du mur de glace contre lequel je m'appuyais m'engourdisait de plus en plus ; l'eau tombait toujours, et je n'osais bouger.

J'appelai mon compagnon ; personne ne répondit. J'appelai de nouveau. Rien ! rien ! Pas un être humain à portée de la voix. Je fus pris de vertige, comme une pensée me traversait le cerveau :

— Il est allé voir si le secours arrive, et il ne peut plus retrouver la civasse ; il y en a des centaines. Je suis perdu.

Je recommandai mon âme à Dieu. J'étais à bout de forces ; j'avais presque abandonné tout espoir. Il me prit envie de me laisser aller et d'en finir avec cette agonie.

A ce moment critique, je m'entendis appeler. Mon ami avait couru à la découverte du guide ; mais, lorsqu'il avait voulu revenir, il avait été frappé d'épouvante en voyant la surface du glacier entrecoupée d'innombrables crevasses, toutes si semblables entre elles qu'il n'y avait pas un seul point de repère qui pût lui faire reconnaître la fosse où j'étais enseveli vivant. Dans cette cruelle perplexité, Dieu permit qu'il aperçût un petit havresac laissé par le guide au bord du gouffre. Je lui criai de regarder à sa montre. Cinq autres minutes s'étaient écoulées. Le froid devenait de plus en plus intense ; le sang se glaçait littéralement dans mes veines. J'appelai, je demandai s'il y avait quelqu'un en vue. Le guide était parti depuis trente-cinq minutes, et pas une âme ne paraissait. Il était peu probable qu'il pût revenir si vite, puisque nous avions mis trois quarts d'heure à arriver jusque-là. Je sentais que je ne pourrais plus tenir que très peu de temps. Le frêle appui qui faisait mon salut pouvait d'un moment à l'autre céder et se rompre sous moi. Je me souvins que j'avais dans ma poche un fort couteau, et je résolus de m'en servir pour me tirer de là. J'informai mon compagnon de ce projet : il me supplia de n'en rien faire ; mais ma situation était devenue intolérable. Je fis dans la glace une entaille, aussi haut que je pus atteindre, assez large pour y mettre ma main ; je creusai ensuite, à quarante centimètres au-dessus du petit pont, un trou assez profond pour poser mon pied. Je réussis ; et, cramponné à ces deux points d'appui, le dos

appuyé de toutes mes forces contre la paroi opposée, je parvins à m'élever et à me maintenir ferme dans cette nouvelle position. Je redescendis sur la traverse et commençai une autre entaille au-dessus de la première. Je me flattais de pouvoir ainsi échapper à ma prison; mais une seule glissade, un faux pas, me précipiteraient infailliblement dans l'abîme.

Je travaillais diligemment à mon second degré, quand j'entendis en haut un cri joyeux :

— Les voilà ! Trois hommes avec des cordes... ils accourent à toutes jambes !

Je m'affermis sur l'étroite et glissante saillie, afin de pouvoir saisir et attacher autour de moi la corde qu'on allait me jeter. Je vis le bout osciller à deux mètres au-dessus de ma tête.

— Que Dieu ait pitié de moi ! Elle est trop courte !

— Nous en avons une autre !

Elle fut nouée, et descendit. J'en saisis le bout : je le liai fortement autour de ma taille et, me cramponnant des deux mains à la corde, je donnai le signal.

Le tirage commença ; j'étais sauvé ! La minute d'après, j'étais debout sur le glacier. J'avais passé cinquante minutes dans la crevasse ; cinquante minutes qui avaient duré un siècle, pendant lequel je n'avais heureusement perdu ni ma confiance en Dieu, ni ma présence d'esprit.

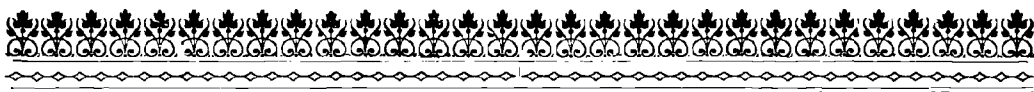
En reprenant pied sur la terre ferme, un immense sentiment de reconnaissance pour le Tout-Puissant, qui m'avait délivré d'un si grand péril, s'empara de moi ; je tombai à genoux et m'évanouis. Quand je repris connaissance, on se préparait à partir pour Montanvert. Avant de m'éloigner, je voulus jeter un dernier regard sur la crevasse où j'avais failli être enseveli vivant. Je vis qu'il eût été complètement impossible d'en sortir comme je l'avais projeté. L'ouverture en haut était trop large pour qu'en m'en rapprochant je pusse m'arc-bouter contre l'autre paroi, et, sans ce point d'appui, les plus agiles des animaux grimpeurs n'eussent pu escalader ce mur perpendiculaire.

Le guide avait couru jusqu'à l'auberge et n'avait pu y trouver une seule corde comme il la lui fallait. Au désespoir, il partait pour Chamounix, quand il rencontra deux muletiers. Leurs bêtes étaient chargées de bois attaché avec des cordes, qu'il les supplia de lui donner pour sauver un pauvre jeune homme, un voyageur tombé dans une crevasse. Ces braves gens déchargèrent leurs mules et vinrent avec le guide à mon secours.

Nouées les unes au bout des autres (il y en avait trois), les cordes atteignirent la profondeur de trente à quarante mètres où j'étais arrêté.

Aidé de mes libérateurs, je pus regagner Montanvert ; là, couché dans un bon lit et soigné de mes contusions, j'eus tout le loisir de rêver au danger auquel j'avais échappé, et dont le souvenir me hante encore souvent, dormant ou éveillé. C'est pourquoi j'ai jugé utile de faire profiter les futurs voyageurs de mon expérience, les engageant fort, s'ils veulent se hasarder un peu loin au milieu des glaces, de se munir de haches, de cordes, et surtout d'une ferme confiance en la bonté divine, le plus sûr des appuis et la meilleure sauvegarde ici-bas.

UN TOURISTE.



UNE COURSE MÉMORABLE A TRAVERS LES ALPES.



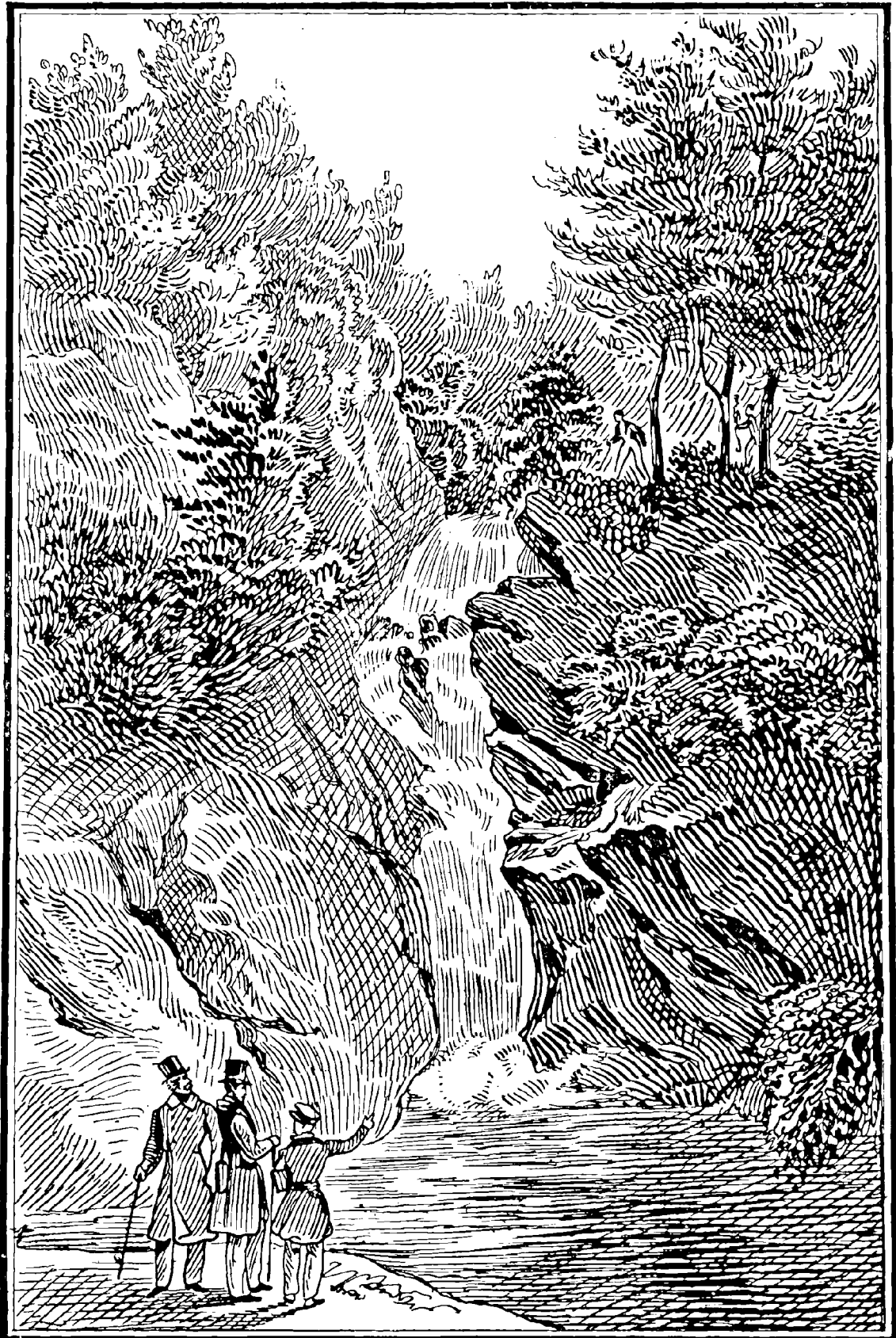
DEPUIS longtemps les passages par lesquels on franchit les chaînes des Alpes sont renommés pour la parfaite sécurité qu'ils présentent. Il arriva cependant, au siècle dernier, à des voyageurs anglais d'être empêchés de passer le Saint-Gothard par la route ordinaire à cause de la crainte qu'excitait la présence d'une troupe de bandits qui, chassés de la Lombardie par les sévérités de la police autrichienne, avaient imaginé de se jeter dans les montagnes de la Suisse d'où les autorités du canton d'Uri ne tardèrent pas à les faire disparaître totalement. Ce sont les héros de l'aventure qui en ont eux-mêmes publié le récit suivant :

Nous venions de faire un excellent déjeuner à Airolo, sur le versant méridional du Saint-Gothard, lorsque ces nouvelles désagréables nous furent communiquées par des personnes dont le témoignage ne pouvait nous laisser aucune espèce de doute sur la réalité du danger. Que pouvions-nous faire ? Une société d'amis et nos bagages nous avaient précédés en Suisse ; nous étions déjà en retard ; on nous attendait dans le Valais..

Après avoir discuté longuement, mon ami et moi, nous convînmes de demander conseil à notre aubergiste, qui nous dit qu'il y avait, d'Airolo au Valais, un autre passage par le val Bedretto, passage, il est vrai, assez difficile à trouver sans guide. Et comme Airolo ne ressemble ni à Cha-

mouny ni à Interlaken. où les guides fourmillent à chaque pas, nous dûmes nous contenter des indications de notre hôte, indications assez vagues, qu'il nous transcrivit sur un morceau de papier. Néanmoins, après un adieu cordial, nous nous mîmes en route sans trop d'inquiétudes pour notre voyage à l'aventure.

La journée était splendide et les pics neigeux étincelaient aux gais rayons d'un soleil d'Italie, qui nous prouva bientôt que nous étions sur le versant méridional et non sur la pente septentrionale des Alpes. Après avoir quitté la grande route du Saint-Gothard, le sentier nous conduisit dans la direction de l'ouest sur les bords d'un torrent qui forme l'une des sources du Tessin. Nous passâmes par le petit village de Bedretto, et plus tard nous atteignîmes, en continuant à monter, plusieurs hameaux qui consistaient en quelques mauvaises cabanes de bois, bien différentes des gentilles et propres maisons suisses. Noircies par la fumée et entourées de fumiers malpropres, elles nous donnèrent une bien triste idée des habitants pauvres de l'Italie septentrionale. Le sentier devenant de plus en plus difficile, nous offrîmes un peu d'argent à un jeune garçon que nous rencontrâmes, pour qu'il nous conduisît à Obergestelen, le premier village du côté du nord ; mais bien que ses yeux noirs brillassent à la vue des pièces métalliques, il haussa les épaules et partit, nous laissant toujours plus embarrassés. Après avoir dépassé les dernières habitations, nous arrivâmes à une grande croix de pierre, qui semblait marquer la séparation des deux vallées latérales, lesquelles s'étendaient, une à gauche, l'autre à droite, tandis qu'un affreux précipice s'ouvrait devant nous. Quel chemin prendre ? nous demandions-nous avec anxiété. La vallée de droite semblait se diriger plus directement du côté du nord, mais la vallée de gauche offrait du moins quelques traces d'un sentier ; aussi pour notre malheur choisîmes-nous cette dernière. Nous montâmes, nous montâmes encore, jusqu'à ce qu'enfin tout vestige de sentier et toute végétation disparurent et nous nous trouvâmes sans guide sur une immense étendue de neige que nul pied n'avait encore foulée. Nous perdîmes bientôt complètement la tête, mais nous n'avions pas d'autre ressource sinon d'aller péniblement tout droit devant nous. Enfin un énorme bloc de rocher, recouvert de neige, se trouva sur notre passage ; et, comme il formait un angle incliné de quarante degrés environ au-dessus d'un profond abîme, nous nous arrêtâmes quelques instants avant d'essayer de le gravir. Mon ami se tira parfaitement d'affaire ; mais, quand je fus arrivé à peu près à



NOUS ALLONS ADMIRER LA CASCADE DE ROUGET, LA PLUS BELLE QUE NOUS AYONS VUE. (P. 112.)

61-62

moitié chemin, la neige perfide me fit glisser et je me trouvai bientôt au bord d'un affreux précipice. Je roulais toujours et l'espoir semblait perdu pour moi quand mon bâton de montagne s'engagea dans une crevasse et je fus arrêté au milieu de ma course dangereuse. Après que nous eûmes ainsi achevé assez heureusement le passage du rocher, une vue de toute magnificence s'offrit à nos regards. De chaque côté s'ouvraient des précipices insondables ; au-dessous de nous se déroulait une vaste étendue de neige glacée ; et devant nous des glaciers et des montagnes à pic. C'était une scène de désolation grandiose.

La fatigue et la faim se firent alors cruellement sentir, et nous fûmes forcés de nous reposer. Je trouvai dans ma poche un morceau de pain sec, que je partageai avec mon compagnon, et un peu de neige, tenant lieu de boisson, compléta notre repas. Ce petit arrêt ranima nos forces ; puis voyant un pic peu élevé, je le gravis, et de là, avec une joie inexprimable, je criai à mon ami que tout allait bien. En effet, au-dessous de moi, du côté du nord, se déroulait la Suisse avec ses riantes vallées et les sommets gigantesques de l'Oberland ; à mes pieds s'étendait un pâturage alpestre avec des chalets et des troupeaux de vaches, qui m'apparaissaient, de l'endroit où je me trouvais, comme des souris dans la plaine. Tout près de moi se voyait un profond précipice ; mais grâce à Dieu nous étions sauvés. Nous avons enfin découvert le col du Gries, après avoir erré depuis les Nufenen sur un sol recouvert de neige et de rochers dépouillés.

Du côté du midi s'élevait une succession de rochers neigeux, séparés par une gorge profonde, au fond de laquelle coulait la Tosa qui, plus bas, dans la vallée, forme un vaste réservoir d'eau et se précipite de chute en chute d'une hauteur d'environ cinq cents pieds, couvrant les rocs de son écume et faisant résonner les précipices d'alentour de son mugissement continu.

Je rejoignis mon ami et nous poursuivîmes notre route du côté du nord jusqu'à un col étroit, rempli par un glacier, que nous sûmes plus tard être celui du Gries, passage qui, communiquant avec le Val Formazza, en Piémont, est souvent traversé par les contrebandiers. Nous étions sans guide sur le sommet de ce glacier et, quoique nos yeux ne pussent assez admirer le magnifique panorama qui se déroulait à nos pieds, nous étions dans le plus grand embarras, ne sachant comment descendre sur une pente aussi rapide que dangereuse. Enfin en nous approchant tout au bord de la masse de glace nous découvrîmes un piquet planté dans une crevasse et bientôt nous en vîmes un autre quelques pieds plus bas. Ce deuxième était suivi

de plusieurs autres, marquant ainsi une sorte de sentier sur la glace. Lentement et avec précaution nous nous acheminâmes enfin vers la terre ferme ; mais moi je n'y arrivai pas sans accident, car mon pied ayant glissé, je roulai tout à coup le long de la pente gazonnée ; je me trouvai ainsi sans avoir aucun mal au bas de la descente et au milieu des vaches et des chalets, longtemps avant que mon ami eût commencé à descendre. Après m'être reposé quelques instants et avoir fait une esquisse du glacier de Gries, que je venais de traverser, j'examinai le plateau sur lequel je me trouvais et découvris alors la grossière erreur que nous avions commise.

J'ai fait remarquer, plus haut, qu'au sommet du Val Bedretto, nous étions arrivés au pied d'une grande croix à l'endroit où se rencontrent deux vallées latérales. Ici, comme Chrétien et son compagnon dans « le Pèlerinage du chrétien, » au lieu de tenter bravement l'ascension de la montagne que nous avions en face, nous avons tourné à gauche pour prendre un sentier qui nous semblait plus facile et plus agréable, mais grâce auquel, ainsi qu'on l'a vu, nous fûmes bientôt dans une position désespérée. Ce n'est pas que le glacier du Gries soit difficile à franchir depuis le Val Formazza et les chutes de la Tosa, mais c'est tout autre chose de le faire sans guide et du côté du Val Bedretto. Le bon chemin part à droite de la croix et gravit la montagne Nufenen, pour aboutir sans grandes difficultés au même endroit où j'étais arrivé. Après avoir été rejoint par mon compagnon, nous suivîmes un ruisseau qui coulait du glacier et laissait voir de chaque côté les vestiges d'un sentier. Mon ami marchait à droite et moi à gauche de cette petite rivière. Au bout de quelques instants, de grosses gouttes de pluie nous avertirent que nous aurions bientôt un orage ; il nous atteignit peu de temps après et le torrent gonflé par les eaux du glacier nous sépara l'un de l'autre et, comme nous devions poursuivre notre route à travers des enclos alpestres, nous nous perdîmes de vue. Après être descendu pendant quelques milles, je découvris enfin la vallée du Rhône et ce magnifique fleuve coulant à mes pieds comme un ruisseau. Peu d'instants après, j'entraî dans un hameau et je demandai où était l'auberge, plus par mes gestes que par mes paroles, car les paysans y parlent un pauvre patois mêlé de français, d'allemand et d'un peu d'italien. On me mena bientôt au pied d'une échelle et, après l'avoir escaladée, je me trouvai dans un grenier rustiquement meublé, qui était l'hôtel du village. Du fromage, du pain, de l'eau-de-vie et de l'eau furent placés devant moi et, quand je fus un peu restauré, je demandai plutôt par signes qu'autrement si l'on avait

aperçu mon compagnon qui s'était égaré : mais je ne pus obtenir aucune réponse. Commenant à craindre qu'il n'eût manqué le chemin, je parvins à faire comprendre à ceux qui m'entouraient que je donnerais la grande somme de trois batzen à quiconque pourrait me procurer quelques informations ; et cette offre produisit un grand mouvement en ma faveur parmi les buveurs.

Je sortis une pièce prussienne pour payer mon repas et demandai de la monnaie. Ils l'examinèrent et je les entendis faire la remarque qu'elle était en bon argent ; mais ils ne pouvaient en indiquer la valeur. A la fin mon hôte me demanda de l'évaluer moi-même et, comme je la taxai à dix batzen, il déduisit honnêtement le prix de mon repas et les trois batzen promis à qui découvrirait mon ami ; puis, me remettant le surplus, il dit à un petit garçon de me montrer le chemin. Après avoir pris congé de mes nouveaux amis, je descendis l'échelle et, après avoir remonté la vallée du Rhône pendant environ deux milles, le jeune enfant me fit entrer dans la petite, mais confortable auberge du Cheval Blanc, à Obergestelen, où je trouvai mon compagnon égaré savourant tranquillement son vin et son dessert, après avoir, dit-il, fort bien dîné. Trop fatigués pour faire autre chose que de donner un rapide coup d'œil au joli village d'Obergestelen, situé à environ quatre à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer, nous demandâmes une chambre à deux lits et nous couchâmes, après avoir remercié sincèrement notre Père céleste de nous avoir protégés de la sorte pendant cette journée. Comme nos forces étaient épuisées, la fatigue, au lieu de provoquer le sommeil, nous donna une soif ardente. J'allai à la table de toilette, mais la cruche à eau avait disparu ; pareil au Tantale de la fable, je dus passer la nuit à entendre l'eau tomber à flots sur la roue d'un moulin voisin, tandis qu'une seule gorgée m'eût été si précieuse. Le matin nous quittâmes l'auberge et poursuivîmes notre course à travers la vallée du Rhône ; mais, nous n'avions pas de guide, aussi nous nous égarâmes de nouveau dans une forêt de pins, non loin du glacier du Rhône. Au milieu de ces bois nous nous arrêtâmes à l'entrée d'un petit pont. Tandis que nous nous y reposions, nous entendîmes des cris dans le lointain et vîmes un homme gesticulant très fort et brandissant un gros bâton. Lorsqu'il se fut approché de nous, nous découvrîmes que c'était notre aubergiste qui, après nous avoir tout d'abord indiqué la bonne route, nous avoua qu'il suivait nos traces depuis deux heures, guidé par les bergers des montagnes, et finit par me demander si je n'avais pas perdu quel-

que chose. Là-dessus, à mon grand étonnement, il ouvrit la main, et me fit voir ma montre en or que j'avais laissée sous mon oreiller. Je cite ce trait comme un bel exemple de cette honnêteté suisse dont si souvent les voyageurs ont eu à se louer et qui compense bien la cherté parfois excessive des comestibles, dont ils ont à se plaindre.

Cité par *La Famille*.



LA CATASTROPHE DU CERVIN. (1) — SCÈNES LUGUBRES
ET DOULOUREUSES.



Le mercredi matin, 12 juillet, lord Francis Douglas et moi, nous passâmes le col Saint-Théodule, pour venir chercher des guides à Zermatt. Après être sortis des neiges du côté nord, nous contournâmes le pied du glacier ; puis, ayant traversé le glacier de Furggen, je laissai ma tente, mes cordes et d'autres objets près du lac Noir. De là nous descendîmes à Zermatt, où j'engageai Pierre Taugwalder en l'autorisant à choisir un autre guide.

Dans la soirée, Charles Hudson vint à notre hôtel avec son ami M. Hadow et, en réponse à quelques questions, ils annoncèrent leur intention de partir le lendemain matin, pour tenter l'ascension du Cervin. Lord Douglas pensa comme moi qu'il était peu à souhaiter que deux caravanes indépendantes fissent en même temps la même ascension. Nous allâmes donc inviter M. Hudson à se joindre à nous et il accepta notre proposition. Avant d'admettre dans notre expédition M. Hadow, je pris la précaution de m'informer des courses qu'il avait faites dans les Alpes, et, autant qu'il m'en souvient, M. Hudson me répondit que M. Hadow avait été au Mont Blanc en moins de temps que la plupart des touristes. Il cita encore plusieurs autres courses qui m'étaient inconnues et ajouta, en réponse à d'autres questions : « Je le considère comme suffisamment en état de nous accompagner. » C'était là un excellent certificat, donné par un *montagnard* de premier ordre. M. Hadow fut donc admis sans plus d'informations. Nous

(1) Ce récit est une des pages les plus populaires et les plus tragiques des annales de l'Alpinisme. — La reproduction dans ce Recueil en a été spécialement autorisée.

parlâmes ensuite des guides. Michel Croz était avec MM. Hadow et Hudson ; ce dernier pensa que Pierre Taugwalder venant aussi, cela suffisait. La question fut posée à nos hommes qui n'y firent pas d'objection.

Nous quittâmes Zermatt le jeudi matin, à cinq heures trente-cinq minutes ; nous avons pris comme porteurs les deux fils Taugwalder, suivant le désir de leur père. Ils portaient des provisions amplement suffisantes pour trois jours, en cas que l'ascension présentât des difficultés imprévues. Nous ne prîmes pas de cordes à Zermatt, parce que j'en avais laissé plus qu'il n'en fallait au lac Noir. Ces cordes consistaient, la première en soixante mètres de corde du *Club Alpin*, la seconde en quarante-neuf mètres environ d'une autre espèce de corde, plus forte suivant moi que la première, la troisième de soixante mètres d'une corde plus légère, plus faible que la première et du genre de celle qui me servait avant que la corde de l'*Alpine Club* eût été fabriquée.

Notre intention était d'attaquer la montagne sérieusement, et non, comme tant d'autres fois, pour l'explorer ; nous nous étions pourvus de tout ce dont une longue expérience nous avait appris la nécessité pour les montagnes les plus difficiles. Nous ne nous propositions pas cependant d'atteindre, le premier jour, une grande hauteur, mais de nous arrêter quand nous trouverions un bon emplacement pour la tente. Nous montâmes donc à loisir ; dépassant le lac Noir à huit heures vingt minutes, nous suivîmes l'arête qui relie le Hornli au pic principal, dont nous atteignîmes le pied à onze heures vingt minutes, après des haltes fréquentes. De là, quittant l'arête et inclinant à gauche, nous nous élevâmes sur la face nord-est de la montagne et, avant midi, nous trouvions une place convenable pour la tente, à la hauteur de trois mille trois cent cinquante-deux mètres. Croz et l'aîné des fils Taugwalder allèrent plus haut étudier le terrain, afin d'épargner notre temps le lendemain matin ; les autres disposèrent la plate-forme pour la tente et, comme on achevait de la dresser, nos deux hommes revinrent tout joyeux nous dire que, si loin qu'ils eussent été, ils n'avaient trouvé aucune difficulté, affirmant que, si nous avions été avec eux, nous aurions pu facilement ce même jour monter à la cime et revenir à la tente. Nous passâmes le reste de la journée à nous chauffer au soleil, à dessiner, à recueillir des échantillons et, quand le soir le soleil eut disparu, nous donnant à son coucher de magnifiques promesses pour le lendemain, nous revînmes à la tente préparer tout pour la nuit. Hudson fit du thé, je fis du café, puis chacun s'enveloppa de sa couverture ; les

Taugwalder, lord Francis Douglas et moi, nous occupions la tente, les autres aimèrent mieux rester dehors. Mais, longtemps après le crépuscule, les rochers d'en haut retentirent de nos rires et des chants de nos guides, car la gaieté régnait dans notre camp et ne fut troublée par aucun rêve de malheur.

Le 14, nous étions sur pied longtemps avant l'aube, et nous partîmes dès qu'il fit assez clair pour se diriger, renvoyant à Zermatt le plus jeune des Taugwalder. A six heures trente minutes, nous avions atteint la hauteur de trois mille neuf cent un mètres et nous fîmes une halte d'une demi-heure, puis nous continuâmes à monter sans interruption jusqu'à neuf heures cinquante-cinq minutes. Nous nous arrêtâmes alors cinquante-cinq minutes, à la hauteur probable de quatre mille deux cent soixante-sept mètres. Jusque-là, nous avions monté par la face nord-est de la montagne et sans rencontrer aucune difficulté ; la plus grande partie du chemin n'exigeait pas l'emploi de la corde et, tantôt Hudson, tantôt moi, nous marchions en tête. Nous étions arrivés au pied de cette partie qui, de Zermatt, semble verticale ou même en surplomb, et nous ne pouvions continuer plus longtemps de ce côté. D'un commun accord, nous montâmes donc quelque temps par l'arête qui descend vers Zermatt, puis nous tournâmes à droite, c'est-à-dire sur la face nord-ouest. Avant de faire ainsi, on changea l'ordre de la marche : Croz prit la tête, je le suivais, Hudson venait le troisième, Hudson et Taugwalder père étaient les derniers. Ce changement eut pour cause un commencement de difficulté qui exigeait des précautions. Dans certains endroits le terrain offrait peu de prise au pied, il fallait donc placer en tête ceux dont le pied était le plus sûr. L'inclination générale de cette partie du versant n'atteignait pas quarantedegrés ; aussi la neige s'y était accumulée, couvrant la surface irrégulière du rocher, sauf quelques points en saillie çà et là, que revêtait parfois une mince couche de glace, formée par la neige fondue la veille, puis gelée pendant la nuit. Néanmoins ce passage n'offrait aucun danger pour un montagnard éprouvé ; mais nous vîmes que M. Hudson n'avait pas l'habitude de ce genre d'exercice ; il fallait sans cesse lui venir en aide. Cependant personne n'émit la pensée qu'il dût s'arrêter là. Il est juste d'ajouter que la peine qu'il eut à franchir ce passage ne venait ni de fatigue, ni de manque de courage, mais uniquement de son inexpérience. M. Hudson, qui me suivait, n'eut besoin qu'on lui vînt en aide ni sur ce point ni, autant que je puis savoir, durant l'ascension entière. Quelquefois, après que Croz

m'avait donné la main ou attiré à lui, je me retournais pour rendre le même service à M. Hudson, mais il refusait toujours, disant que ce n'était pas nécessaire. Ce passage, le seul difficile, n'était pas très long ; il n'avait certainement pas plus de quatre-vingt-douze mètres en hauteur. Après qu'on l'eut franchi, la pente diminua peu à peu à mesure qu'on approchait de la cime, et finit par être si modérée que Croz et moi nous nous détachâmes de la corde et courûmes jusqu'au sommet. Nous l'atteignîmes à une heure quarante minutes : les autres, dix minutes après.

Sur la cime, personne ne donna le moindre signe de fatigue, et je n'entendis rien qui pût me faire supposer chez quelqu'un de l'épuisement. Je me souviens que Croz se mit à rire quand je le questionnai à ce sujet. En réalité, moins de dix heures s'étaient écoulées depuis notre départ, et nous avions fait environ deux heures de halte. La seule allusion à un danger possible fut faite par Croz, mais elle était éventuelle et probablement n'avait pas de signification précise. Comme je lui disais que nous étions montés lentement : « Oui, me répondit-il, mais j'aimerais mieux descendre avec vous et un guide seulement qu'avec les autres. »

Nous restâmes une heure au sommet et pendant ce temps nous nous consultâmes, Hudson et moi, comme nous l'avions fait toute la journée, sur les mesures les meilleures et les plus sûres à prendre pour l'expédition. Nous convînmes que le mieux était de placer en tête Croz, le plus vigoureux de nous tous, et Hadow le second ; Hudson qui valait un guide pour la sûreté du pied, désira être le troisième ; lord Francis Douglas venait ensuite, puis Taugwalder père, le plus fort du reste de la troupe. Je proposai à Hudson d'attacher, pour plus de sûreté, une corde au rocher, quand on arriverait au passage difficile, et de la tirer en descendant. Il approuva l'idée : mais on n'arrêta pas expressément qu'elle serait mise à exécution. L'expédition s'arrangea dans l'ordre ci-dessus, pendant que je prenais un croquis du sommet, et l'on m'attendait pour m'attacher à mon rang, quand quelqu'un de nous rappela que nous n'avions pas laissé nos noms dans une bouteille ; on me demanda de les écrire, et pendant que je le faisais, la troupe se mit en marche. Quelques minutes après, je m'attachais au jeune Taugwalder et nous rejoignons nos compagnons au moment où ils commençaient à descendre le mauvais pas décrit plus haut. Les plus grandes précautions étaient prises. Jamais deux hommes ne se déplaçaient à la fois, chaque homme marchait à son tour et seul ; quand il s'était affermi dans sa position, le suivant avançait. La distance moyenne entre

chacun était d'environ six mètres. On n'avait pas toutefois attaché la corde supplémentaire au rocher, et personne n'en parla. L'idée n'en était venue qu'au sujet de M. Hadow, et je ne crois pas y avoir pensé de nouveau.

J'étais, comme je l'ai dit, détaché de ceux qui me précédaient et je descendais à leur suite quand, au bout d'un quart d'heure, lord Douglas me demanda de m'attacher à Taugwalder père, craignant, me dit-il, que, s'il venait à glisser, Taugwalder ne fût pas de force à le retenir.

Peu d'instant après, à Zermatt, un jeune garçon doué d'une vue perçante courut à l'hôtel du Mont-Rose dire au chef, M. Seiler, qu'il venait de voir une avalanche tomber du sommet du Cervin sur le glacier. On le gronda de faire un conte aussi absurde. Hélas ! il avait raison. Voici ce qu'il avait vu :

Autant que je puis le savoir, personne ne marchait au moment de l'accident. Je ne puis cependant parler avec certitude, non plus que les Taugwalder, parce que les deux premiers hommes nous étaiement en partie cachés par un bloc de rocher. Le pauvre Croz avait posé son piolet à côté de lui et, pour assurer davantage la marche de M. Hadow, il lui tenait les jambes et mettait ses pieds l'un après l'autre à la place convenable. D'après le mouvement de leurs épaules, je pense que Croz, ayant fait ce que je viens de dire, se retournait pour descendre lui-même d'un ou deux pas ; à ce moment M. Hadow glissa, heurta Croz de ses deux pieds et le renversa. J'entendis Croz pousser un cri d'effroi, et je le vis glisser avec rapidité sur la pente ainsi que M. Hadow. Presque en même temps, Hudson fut entraîné, ainsi que lord Douglas. Tout cela fut l'affaire d'une seconde. A l'instant où nous entendîmes l'exclamation de Croz, Pierre Taugwalder et moi nous nous cramponnâmes aussi solidement que le permettait le rocher. Taugwalder se trouvait juste au-dessous d'un roc en saillie qu'il étreignit de ses deux bras. La corde était tendue entre nous deux, et le choc nous atteignit comme un seul homme. Nous tînmes bon, mais la corde se rompit à moitié de la distance entre Taugwalder [et [lord Douglas. Pendant deux ou trois secondes, nous vîmes nos infortunés compagnons glisser sur le dos avec une rapidité vertigineuse, les mains étendues et cherchant à se retenir au rocher. Ils disparurent un à un, et tombèrent de précipice en précipice sur le glacier du Cervin, douze cents mètres au-dessous de nous. Du moment que la corde était rompue, nous ne pouvions plus leur donner aucun secours.

Pendant une demi-heure nous restâmes immobiles à nos places. Les deux guides, paralysés par la terreur, criaient comme des enfants et tremblaient tellement que nous étions menacés à chaque instant de partager le sort de nos compagnons. Enfin Pierre Taugwalder parvint à attacher une corde au rocher, son fils se décida alors à descendre et nous nous trouvâmes réunis tous les trois. Je demandai immédiatement à voir la corde qui s'était rompue, et, avec surprise ou plutôt avec horreur, je reconnus que c'était la plus faible des trois. Comme les cinq premiers hommes s'attachèrent pendant que je dessinais, je n'avais pas remarqué la corde



LES RUINES D'UN VIEUX CHATEAU-FORT (P. 50.)

dont on se servait, et maintenant je devais croire qu'elle avait été employée de préférence aux autres. La corde n'a point cassé par suite de frottement sur le roc : elle se rompit sans autre contact que celui de l'air, et le bout qui restait ne présentait aucune trace d'altération antérieure.

Pendant les deux heures qui suivirent, chaque instant me parut être le dernier de ma vie, car les Taugwalder, tout à fait énervés, ne pouvaient m'être d'aucun secours et se trouvaient dans un tel état que je m'attendais sans cesse à les voir glisser l'un ou l'autre. Nous finîmes par faire ce qui eût dû être fait dès le commencement de la descente, c'est-à-dire par fixer

des cordes aux rochers les plus solides pour aider notre marche... Vers six heures du soir, nous arrivâmes à la neige sur l'arête qui descend à Zermatt : nous étions hors de danger. Je regardai bien souvent, mais en vain, si j'apercevrais des traces de mes infortunés compagnons. La nuit vint : pendant une heure nous continuâmes à descendre ; enfin à neuf heures et demie nous nous arrê tâmes sur une dalle à peine assez large pour nous étendre tous les trois, et nous y restâmes six mortelles heures. Dès l'aube, nous nous remîmes en route et nous descendîmes en courant à Zermatt. Seiler, que je rencontrai à sa porte, me suivit en silence dans ma chambre. « Qu'est-il donc arrivé, Monsieur ? » me demanda-t-il. « Je suis revenu avec les Taugwalder. » Il me comprit et fondit en larmes, puis, sans perdre de temps, il courut éveiller tout le village. En peu de temps, une vingtaine d'hommes partaient pour les hauteurs qui dominent le glacier du Cervin ; six heures après ils revenaient, ayant aperçu les corps de nos malheureux amis. Ne voulant négliger aucune chance, même la plus légère, nous résolûmes de partir le dimanche de grand matin ; et, en effet, le 16, à deux heures du matin, nous nous mîmes en route accompagnés de plusieurs de nos compatriotes, des guides suisses Franz Andermatten et Lochmatter frères, de Frédéric Payot et Jean Tairraz, de Chamonix. A huit heures et demie, nous étions arrivés sur le plateau du glacier. Chaque guide prit alors à son tour la longue-vue, devint d'une pâleur livide et, sans dire un mot, passa l'instrument à son voisin. Tout espoir était perdu. Nous nous approchâmes. Ils gisaient dans l'ordre où ils avaient glissé : Croz un peu en avant, Hadow près de lui et, à peu de distance en arrière, Hudson ; mais on ne découvrit aucune trace de lord Douglas, dont le corps avait sans doute été arrêté par quelque rocher. Je reconnus, à ma grande surprise, que tous trois étaient attachés avec la corde du club ou avec la seconde également forte. C'était donc seulement entre lord Douglas et Taugwalder que la corde faible avait été employée....

Le 19 juillet, vingt et un guides de Zermatt partirent pour aller chercher ces tristes restes. Ils s'acquittèrent avec courage et dévouement de cette mission dangereuse, et faillirent, en revenant, être écrasés par la chute d'un sérac...

Un convoi mortuaire dans la montagne est toujours chose mélancolique et attristante. On se figure aisément combien dut être plus lugubre et plus sinistre le transport de nos trois infortunés compagnons.

E. WHIMPER.



UNE AVENTURE D'ENFANTS AU COL DU LOUP.



Il y a quinze ans que ce drame s'est accompli. C'était au pied du Mont-Blanc, dans la Haute Savoie, au sein de cette belle vallée de Chamounix qui a pour sœur la vallée Blanche, à quelques lieues de Chambéry, au hameau d'Erful, sur le versant du colosse aux neiges éternelles, dont Saussure, le naturaliste, a foulé le premier le sommet, précédant Balmat, le guide, qui fut le second.

Une douzaine de chalets et de cabanes misérables enfouis dans les pins, des vaches qui secouent le glas de leurs clochettes et meuglent mélancoliquement aux échos, des pâtres égarés sur les pics qui psalmodient le *Ranz des Vaches*, si cher au cœur des montagnards : voilà Erful et son harmonie quotidienne qu'accompagne la note mugissante d'un torrent.

Dans les rues du hameau, ou mieux dans les vides irréguliers qui séparent les maisons, car Erful n'a pas de rues, des cris d'enfants, des piailllements de pierrots.

Là vivait, en son treizième printemps, Guillaume Fuller, né d'un père qui fut guide et dont les os blanchissent au fond d'une crevasse du Mont-Blanc, fils par conséquent d'une veuve,..... et fils unique encore !

Tout enfant, Guillaume ne quittait pas la vache de sa mère. Lorsqu'il grandit, il devint chef de bande.

Il avait sous ses ordres Charlot, un cousin à lui, gamin, grimpeur, sentant le pin et la bruyère et plus avide du plein air que de l'arithmétique.

Fumat, autre écureuil à la tignasse fauve, mis hors concours pour dénicher les merles et cueillir les ramiers, sur les claies qui leur servent de nid.

Le quatrième personnage de cette véridique histoire était Tielfed, un voisin, breveté du collet à lapin, dont les doigts experts et le savoir-faire fournissaient souvent à la table paternelle un supplément inattendu.

Fuller commandait tout cela. Et on lui obéissait comme des disciples à un maître.

C'est que Fuller possédait sa montagne sur le bout du doigt et une sorte de prestige inné, venant moins de la supériorité d'âge que de sa vigueur et de ses qualités morales.

Taillé dans un bloc de granit des monts, il avait, dans ses yeux bruns et vifs, cet éclair d'audace qui ne doute de rien, et dans son cœur, trempé à blanc, un courage qui le faisait déjà sourire aux contes des veillées, où il est question de loups et d'ours.

Il ne faudrait pas croire que la bande dont il était le chef, malgré certaines dispositions pour l'école buissonnière, fut une réunion de garnements. On serait dans une erreur profonde.

La classe, à une lieue de là, où ils allaient s'approvisionner des connaissances premières, les tenait aux heures réglementaires. Fuller lisait et écrivait déjà comme un notaire ; les trois autres, comme des clercs... Mais le point de rivalité entre eux était le catéchisme qu'ils récitaient aussi bien que de petits anges.

Il ne faudrait pas non plus penser mal de ce Tielfed, tendeur de collets, et croire que ce n'était là qu'un braconnier en herbe.

Non. Ce qu'il pratiquait avec tant d'art et d'amour lui était permis, aux heures libres, dans un pays où pas un garde-champêtre n'a paru depuis la création du monde et où le gibier appartient, en toute légitimité, au premier qui le prend.

Ils étaient tous de braves enfants, aidant dans la mesure du possible leurs parents pauvres, et ne s'amusant qu'après l'école et entre deux corvées.

Au nombre de ces corvées il y avait celle du bois mort pour alimenter l'âtre ; la récolte de la faîne des hêtres dont on extrait l'huile, celle des fruits des pins, dont on mange les amandons pour en brûler ensuite les cônes vides ; la cueillette des fraises et des champignons selon la saison ; sans compter la garde des vaches laitières, les jours où pères et mères étaient occupés à faire du pain ou du fromage.

Mais toutes ces corvées ayant pour scène les bois et pour théâtre la montagne, plaisaient comme un jeu à la troupe Fuller qui se sentait là dans son élément.

Aussi, lorsqu'on leur commandait d'aller rôder sous les sapins, c'était une bénédiction.

Or, un jeudi, la mère de Fuller dit à son fils :

— Mon enfant, il faudra ce soir aller chercher des faînes. Tu prendras ton sac et une corde.

Le sac était pour les graines ; la corde, pour un fagot. Il accepta avec joie.

Le repas de midi achevé, Fuller se planta sur le seuil et siffla d'une façon toute particulière.

Comme si elle sortait de terre, il vit aussitôt devant lui la bande au complet : Charlot, Fumat, Tielfed, chacun avec un sac et une corde dans les mains. Eux aussi avaient compris.

D'un coup d'œil, le chef passa l'inspection. Satisfait, sans doute, il s'écria :

— En route !

Ils partirent à sa suite, et disparurent sous le couvert.

Ce jour-là, l'air était vif, déjà mordant ; l'hiver, précoce à ces hauteurs, annonçait sa visite. Des symptômes peu rassurants prouvaient que la saison devenait mauvaise.

Dans les régions hautes et glacées, il passait des rafales que l'on devinait sans les entendre. Sur les pics perdus en plein ciel, on voyait, çà et là, des tourbillons de neige partir en spirale des glaciers, monter dans l'air en forme de trombe, s'élargir en entonnoir, se briser, et retomber en poussière impalpable jusqu'aux plateaux inférieurs.

On percevait parfois des bruits sourds, des craquements bizarres, des déchirements lugubres venant on ne savait d'où ; puis tout cela cessait dans un silence sépulcral.

Les enfants s'étaient engagés sous bois, bavardant, faisant des projets, racontant leurs exploits passés, se confiant leurs espérances à venir, faisant l'inventaire du goûter qu'ils devaient manger en commun, en frères, lorsqu'on serait arrivé là-haut, au massif de hêtres, dont la faîne abondante promettait une ample moisson.

— Au col du loup, avait dit Fuller.

Et ils y allaient vers ce col situé dans un repli des monts, presque à l'opposé du hameau, à une lieue d'Erful, sur une pente dentelée de rocs, parsemée de bruyères courtes et rares, de bouquets de hêtres espacés et géants ; un sol maigre, à pente rapide, où l'on pouvait à peine se tenir debout.

— Voilà le col du loup, s'écria Charlot au débouché d'une sapinière.

— Si l'on mangeait ? hasarda Tielfed avec un regard à Fuller.

— Bien ! mangeons, fit le chef.

— Nous travaillerons mieux après, conclut Fumat.

Ils s'assirent sur l'herbe, au sein des feuilles mortes et entamèrent leurs tartines, où s'étalait une couche généreuse de laitage durci.

Fuller exhuma de ses poches une gourde pleine d'eau coupée de cidre.

C'était un régal tout de même, que ce goût vague de pomme mûre, aussi léger qu'il fût. Dame, on ne goûtait pas au cidre tous les jours !

Chacun but tour à tour au même goulot comme au temps antique, chez les pasteurs.

Et quand Fumat, le dénicheur, eut scruté d'un regard la gourde et constaté qu'il en voyait le fond, une joie tranquille épanouit tous les visages.

— C'est pas tout de ça, fit Fuller ; faut se dépêcher maintenant. Tiel-fed, tu ieras les fagots, ton camarade mettra la faîne dans les sacs et nous, nous la ferons tomber des arbres.

Le service ainsi déterminé, l'ouvrage commença dans un babillage incessant. Ils avaient amené avec eux, comme ils le faisaient chaque fois, une sorte de traîneau léger, celui dans lequel on les promenait quand ils étaient tout petits, et dans ce traîneau ils entassèrent leur récolte.

Les uns tirant, les autres retenant, suivant le plus ou moins de déclivité du sol, ils conduisaient en bas des charges qui eussent écrasé le dos d'une mule.

C'était une invention de Fuller ; ce qui n'avait pas peu contribué à grandir son prestige.

L'air était d'un calme imposant à cette hauteur ; aucun bruit ne montait des sapinières inférieures et des vallées profondes. Lorsque les enfants se taisaient, il planait sur les choses comme un recueillement solennel.

Brusquement, deux chamois passèrent au-dessus d'eux et franchirent le col en deux bonds.

— Oh ! oh ! cria Tiel-fed.

Cette exclamation fut comme le signal d'un cataclysme.

Un craquement formidable retentit, comme quelque chose d'énorme qui se déchire ; la montagne trembla du faite à sa base ; un bruit sinistre, fait de tous les bruits, ébranla les couches de l'air ; à des décharges d'artillerie se mêlèrent les éclats du bois qui se fend, de la roche qui se brise, du bloc qui roule, de la bourrée qui ploie, du feuillage qu'on froisse et qu'on arrache ; tout cela confondu dans un mugissement sans nom s'imposant aux échos, à des plaintes lamentables, à des cris affreux, à tout ce que l'ouïe peut percevoir de variétés de sons dans la perturbation de l'atmosphère bouleversée.

Une trépidation intense secouait les monts jusque dans leurs assises.

Abandonnant l'ouvrage, les enfants apeurés s'étaient groupés aux lèvres du col, et là, réunis en grappe, haletants, ils écoutaient.

Fuller n'y put tenir et voulut voir.

Une éminence rocheuse se dressait au-dessus d'eux ; il y courut et en quelques enjambées en atteignit la cime.

Là, il vit quelque chose d'effrayant.

La montagne supérieure semblait glisser sur la déclivité abrupte, comme si la croûte désagrégée patinait sur des rouleaux. Un immense amas de neige roulait sur le penchant, en boule, en volutes, en nappe : sable, vague, poussière, écume, tout à la fois, entraînant des pierres, des rocs, des buissons et des arbres dans sa course vertigineuse et échevelée.

Un bloc gigantesque, un cube de cyclope déchaussé, avançait tout, tourbillonnait en avant comme une roue.

En passant non loin de Fuller, il heurta une arête, fut projeté en l'air comme par un ressort, décrivit une parabole, passa d'un bond énorme sur la tête des petits épouvantés et retomba quarante mètres plus loin, broyant trois sapins qui semblèrent lui donner une nouvelle vigueur.

La nappe suivante arriva comme la foudre, s'abattit sur le col, le remplit et ensevelit les enfants.

— Jésus ! mon Dieu, les pauvres ! s'écria Fuller, les mains vers le ciel.

L'avalanche était passée et roulait plus bas, brisant les arbres, éventrant les fourrés, de plus en plus irrésistible par la vitesse acquise et les masses broyées et arrachées qu'elle entraînait. Elle allait ainsi, en son vacarme, avec une force mystérieuse, renversant tout, s'épandre jusqu'au creux de la vallée.

On entendait corner les pâtres et des appels se percevaient de toutes parts dans la campagne épouvantée.

Au col du loup, il ne restait plus que de la neige en nuage, un brouillard glacé qui retombait lentement, avec un long grésillement, au sein de l'immense vibration.

Fuller était atterré, les regards attachés sur l'endroit où ses petits amis venaient de disparaître.

Cette épouvante ne dura qu'un instant.

Il secoua ses cheveux noirs tout poudrés de frimas, s'élança à corps perdu sur la déclivité des roches, courut, bondit vers le vaste suaire, où il pénétra jusqu'aux épaules, comme si lui aussi avait voulu s'y ensevelir.

Là, frénétiquement, à pleines mains, à pleins bras, il rejeta la neige, la

refoula de sa poitrine, la dispersa de ses pieds, et, hardi fossoyeur, creusa un grand trou.

Alors, il poussa un premier cri, se baissa, saisit un bras qui venait d'apparaître, le tira à lui : c'était Charlot qui, les paupières closes, paraissait insensible.

Il l'enleva et alla le déposer sur l'herbe.

— Aux autres ! fit-il.

Et l'exhumation continua.

Fumat et Tielfed furent arrachés à cette tombe, l'un après l'autre, et maintenant, ils étaient là, côte à côte, sur l'herbe, pâles comme des morts.

Le vaillant enfant s'épongea le front ; il était en nage.

A peine le temps de reprendre haleine et le voici les appelant, les secouant, les frappant aux mains et au visage, avec un grand sanglot au fond de la gorge et de grosses larmes au bord des yeux.

Mais les petits restaient inertes.

Alors Fuller se retourna d'un bond, mit ses mains en cornet autour de sa bouche et jeta un cri d'appel de toute la force de sa voix.

Hélas ! l'explosion de dix canons eût été impuissante à dominer le tumulte de là-bas où l'avalanche faisait rage. La loi physique qui veut que le son monte lui défendait d'ailleurs d'être entendu d'Erful, trop loin et trop bas au-dessous du col.

Il porta violemment ses poings à ses yeux, dans un mouvement de désespoir.

Puis ses bras retombèrent. Il regarda le ciel comme pour implorer sa pitié et se raidit.

Ses yeux errèrent autour de lui ; mais sous les paupières il n'y avait plus de larmes, au fond de sa gorge nul sanglot ; le regard était ferme, décidé, résolu comme celui d'un jeune fauve devant le péril.

— Ils sont évanouis sans doute... peut-être sont-ils morts, murmura-t-il.

Il se reprit à les secouer, il les appela... rien.

La nuit venait.

L'héroïque enfant frappa la terre du pied.

— Eh ! bien, oui, je les ramènerai tout seul ! Je les sauverai des loups qui vont venir... et peut-être les gens du hameau les feront revivre...
Pauvre Charlot ! pauvre Fumat ! pauvre Tielfed ! fit-il.

Le temps pressait.

Il épousseta le peu de neige qui les poudrait encore, boutonna leurs ha-

bits pour les garantir de la fraîcheur du soir, s'empara des sacs, les vida et en étendit trois dans le fond du traîneau, comme un tapis.

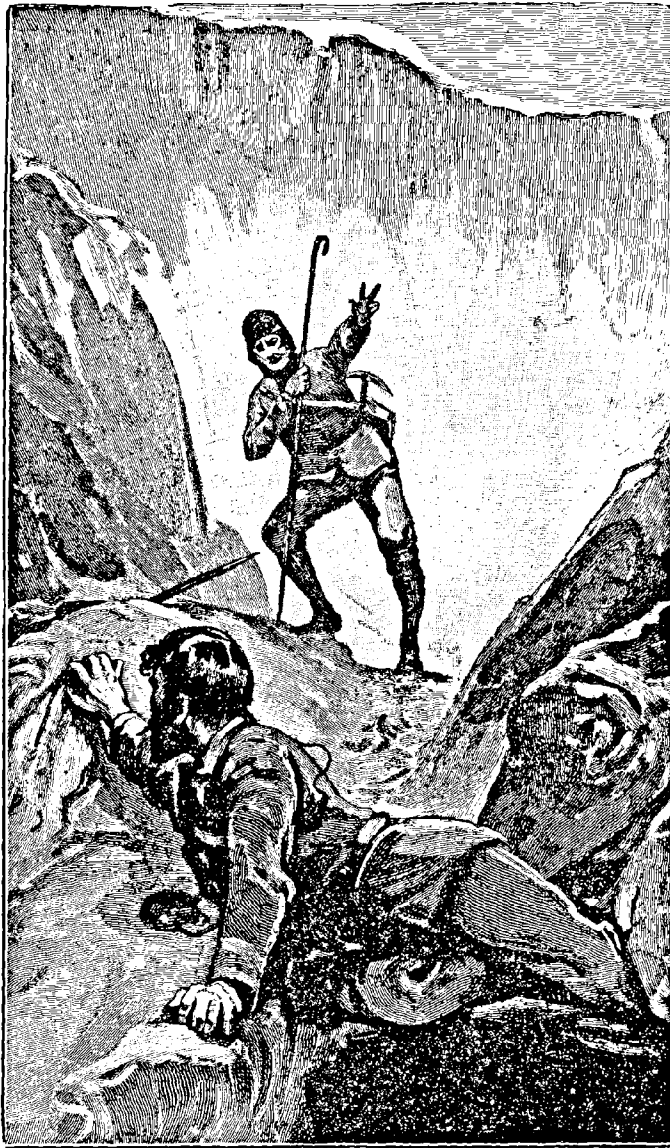
Puis, un à un, il porta les enfants sur sa machine où il les aligna, les

recouvrant des deux sacs qui lui restaient. Ne jugeant pas cela suffisant, il ôta sa veste et l'étendit sur eux.

— J'aurai assez chaud pour les traîner, songea-t-il.

Cela fait, il regarda en bas, en haut, dans toutes les directions, fit un grand signe de croix, empoigna la corde et se mit en marche.

La pente rapide l'aidait, mais en certains endroits le gênait aussi. Alors il faisait des crochets savants, des courbes étudiées, brisait la ligne droite, [et le traîneau suivait sans saccades, sans heurts, sans précipitation, portant sa charge humaine, qu'il berçait mollement sur les aiguil-



IL FALLAIT SANS CESSE VENIR EN AIDE A M. HADOW. (p. 68).

les glissantes des sapins touffus. Un guide n'aurait pas mieux fait.

Une demi-heure s'écoula, un siècle, durant lequel l'enfant donna tout ce qu'il avait de vigueur, de dévouement et d'adresse.

La sueur ruisselait de tout son corps, mais il approchait d'Erful.

L'ombre allait s'épaississant sous les pins.

Fuller atteignait à ce moment une clairière entourée de bois sombres où se dressait une hutte de berger.

Malgré tous les soins, le traîneau heurta contre une racine que l'enfant n'avait pas vue et qui secoua son chargement en l'arrêtant net.

Il saisit la corde pour continuer la descente.

La clairière avait encore un restant de clarté ; mais tout autour, sous les sapins, c'était la nuit. Aux premiers pas Fuller s'arrêta et prêta l'oreille. Des cris, des appels, des noms montaient du fond des bois.

L'enfant reconnut la voix angoissée de sa mère, celle plus forte du père Fumat, de celui de Charlot, de Tiedfed, tant d'autres voix encore qui ébranlaient l'écho des voûtes vertes et des ravins.

Abandonnant le traîneau, il bondit et vit là-bas, loin encore, entre les troncs des pins, des lanternes qui allaient dans tous les sens.

Alors il aspira bruyamment et jeta des cris qui dominèrent tous les cris. Il se fit un silence de deux secondes et une clameur de joie lui répondit.

Bientôt la clairière fut envahie par une vingtaine d'hommes et de femmes qui entourèrent l'enfant. Sa mère l'embrassait à l'étouffer.

— Et les autres ? les autres ? lui demandait-on.

— Là ! fit-il en désignant le traîneau.

On se précipita, on les enleva, on les porta dans la hutte où quelqu'un venait d'allumer du feu ; et sous les soins, les frictions, la chaleur du foyer, les petits sortirent de leur évanouissement et revinrent à la vie.

Réconfortés, leur sang circulant à pleines veines, leur cerveau bien rassis et la pensée limpide, ils racontèrent, tous à la fois, ce qui s'était passé et ce que Fuller avait fait pour eux.

Sa mère, ses bons yeux pleins de larmes d'orgueil, s'écria :

— Mon Dieu, conservez-le-moi !

— Tu seras digne de ton père, mon brave Guillaume ! lui dit le père de Charlot.

Et tous lui crièrent :

— Nous nous souviendrons toujours de ce que tu as fait !

— Ce qu'il a fait ? dit Fumat, les traits pâles et les yeux en pleurs, ne l'oubliez jamais, mes enfants ! vous lui devez tous la vie !

Le retour à Erful fut un enchantement et cette aventure fit un bruit énorme.

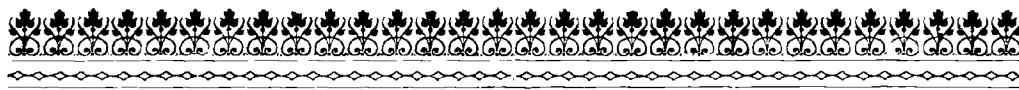
On l'apprit à Chambéry et l'archevêque, le préfet, le maire voulurent connaître le jeune héros. Tout le monde l'y accompagna. Ce fut un triomphe.

On s'arrachait l'enfant, on voulait connaître les péripéties du drame de la montagne. Les cadeaux pleuvaient sur lui. On ouvrit une souscription en sa faveur, et le soir de cette journée glorieuse, on remit 300 francs à sa mère.

On ne s'arrêta pas là. Le préfet écrivit à Paris, et il arriva à Erful un paquet mystérieux à l'adresse de Guillaume Fuller. Avec bien d'autres choses, ce paquet renfermait la médaille de sauvetage.

Et l'on vit, ce qu'on n'avait sans doute jamais vu dans toutes les Alpes, un ramasseur de fâines et de bois mort avec le ruban de sauvetage sur sa poitrine de treize ans ! Que son exemple inspire à tous la noble passion du dévouement ; que son souvenir refoule l'égoïsme et les lâches terreurs quand il s'agit de rendre service au prochain, de le préserver d'un péril, de « faire pour lui ce que nous voudrions qu'on fit pour nous-même » dans une semblable situation !

Michel DOUQUES.



LA MER DE GLACE. — D'ÉTONNEMENT EN ÉTONNEMENT.



la seule idée des dangers que je viens de courir et dont je vais tracer ici une faible esquisse, je ne puis m'empêcher de frémir encore. J'arrivai dans la soirée à Grindelwald par une route qui m'avait fort fatigué. Pour mieux jouir de la journée du lendemain et réparer un peu mes forces, je me couchai presque en arrivant ; mais je ne pus fermer l'œil de la nuit. J'habitais une de ces maisons de bois si sonores qu'on ne peut y faire un pas, ni presque prononcer un mot, sans que le bruit en retentisse aux oreilles ; et, pour comble de malchance, les apprêts d'une noce villageoise et les sons du violon le plus aigre ajoutaient pour moi le tourment de l'impatience à celui de l'insomnie. Je me levai au point du jour, presque aussi fatigué de ma nuit que de la journée laborieuse de la veille ; et, trouvant mon guide

éveillé, je me mis en marche vers le glacier inférieur de la vallée, celui qui, étant le plus près de moi, semblait aussi m'offrir une pente plus facile et par conséquent plus de chances de succès pour le voyage que je projetais. Ici, je suis obligé d'interrompre le récit qui me concerne, pour donner une idée des lieux et le moyen de me suivre dans ma périlleuse excursion.

La vallée de Grindelwald, plus longue et surtout plus large que celle de Lauterbrunnen, court dans la direction du nord-est au sud-ouest. Enfermée de tous côtés par d'énormes montagnes, on ne distingue pas d'abord les passages qui y aboutissent et qui ne sont plus qu'au nombre de trois, le quatrième étant maintenant intercepté par un glacier. Le passage de la petite Scheideck, par lequel j'y étais arrivé, est à plus de six mille pieds au-dessus de la mer. Celui de l'autre Scheideck, qui s'offre vis-à-vis et qui conduit dans la vallée de Hasli, n'est inférieur que de quelques centaines de pieds. Enfin, dans la partie basse du Grindelwald, s'ouvre une troisième issue qui, resserrée entre les parois de hautes montagnes, se dérobe tout à fait à la vue sous un rideau de sapins, et celle-ci communique avec la vallée de Lauterbrunnen. C'est dans la partie méridionale que le plus rude hiver a établi son siège sur des montagnes colossales dont la cime supporte un immense chapiteau de glaces, et dont les bases mêmes sont ensevelies dans les glaciers qui en dérivent. Le grand Eiger et le Wetterhorn s'élancent dans les nues avec une raideur extraordinaire ; et sur leurs vastes flancs, souvent couverts de légers brouillards, tandis que leur tête orgueilleuse semble menacer le ciel, s'étendent de profondes vallées remplies de neiges et sillonnées par les avalanches. Entre ces deux montagnes, d'une hauteur déjà démesurée, la nature a placé, comme pour maintenir la paix des éléments dans l'espace qui les sépare, le mur immense des Schreckhorn et des Vieschhorn, dont les pics les plus élevés sont éternellement couverts d'une neige de la plus éblouissante blancheur. L'aiguille principale des Schreckhorn ne se montre pas à l'observateur placé de face ; elle disparaît derrière le Mettenberg, qu'on peut regarder comme la base du *Pic de la terreur* (c'est le sens du nom allemand *Schreckhorn*), et qui lui-même cache son sommet sous d'éternels frimas, tandis que ses flancs présentent, du côté de la vallée, une énorme masse presque coupée à pic. Des deux côtés du Mettenberg, qui est, comme je l'ai dit plus haut, la borne posée entre l'Eiger et le Wetterhorn, dans les profonds ravins qui sont creusés à leurs bases, descendent ces deux fameux glaciers qui, semblables à deux torrents saisis tout à coup par la gelée, paraissent

toujours près d'engloutir le sol accablé de leur poids. Je désespère de donner une juste idée de l'aspect que je viens de retracer ; mais j'ajoute que le fond de ce tableau si effrayant et si sublime est formé par la chaîne du Vieschhorne, dont les crêtes, pareilles à des aigrettes irrégulières et brillantes, réfléchissent l'éclatante blancheur qui les décore sur toute cette scène incomparable.

Le glacier inférieur, ainsi nommé parce qu'il descend plus avant dans la vallée, un peu moins large que l'autre à son embouchure, qui n'a guère moins cependant d'un quart de lieue, était celui que je me proposais de visiter, autant parce que je le croyais plus accessible dans toute l'étendue de son cours que parce que sa surface, hérissée de plus hautes pyramides et sillonnée de plus nombreuses crevasses, me semblait offrir, sous un plus bel aspect, le terrible phénomène qu'on vient admirer à Grindelwald. Je me dirigeai donc de ce côté, bien résolu de gravir les flancs escarpés du Mettenberg, afin de pouvoir, à son extrémité postérieure, contempler, dans toute son étendue, ce qu'on appelle la *Mer de glace*, c'est-à-dire l'immense vallée de glaces qui se prolongent entre les diverses chaînes de montagnes que j'ai nommées plus haut. Le guide qui m'accompagnait, et qui n'est encore qu'à son treizième voyage dans les Alpes, n'avait jamais tenté une pareille excursion, et je n'avais d'autre renseignement, pour l'entreprendre, que les notes de M. Wyttenbach et les directions qu'il avait bien voulu me donner lui-même, en me recommandant toutefois de ne pas m'y engager témérairement. Mais j'avoue que je crus le péril fort exagéré par cette prudence des vieillards qui ne calculent plus sur les forces qu'ils ont perdues. Du point où j'avais pu considérer le glacier, il me semblait que les aspérités de sa surface pouvaient être aisément franchies, et que ses bords présentaient un espace assez large et une pente assez douce pour permettre de remonter son cours. On va voir à quel point je me trompais dans toutes mes conjectures.

Au pied du glacier et près de l'endroit même où s'en échappe le torrent de la Lutschine noire, je trouvai un petit sentier qui s'élevait, en serpentant, le long du revers du Mettenberg et à travers un charmant pâturage. L'air si vif et si pur du matin augmentait les forces que j'apportais à cette excursion, et les feux naissants du soleil, repoussés par l'énorme rempart du Mettenberg, ne devaient pas échauffer encore de si tôt le théâtre où j'allais les déployer. Je montais donc lestement, quoique par un sentier raide, étroit et rocailleux ; et je ne commençai à reprendre haleine qu'a-

près avoir dépassé un petit bois de sapins qui succède au pâturage. C'est alors que, jetant pour la première fois les yeux sur le glacier au-dessus duquel je m'étais déjà considérablement élevé, j'envisageai, avec un étonnement dont on ne peut se faire une idée, la forme de ce vaste courant de glaces. Je le vis, poussant ses pointes aiguës sous mille aspects effrayants et bizarres, et je reconnus combien cette image de la mer en furie, subitement condensée par le froid, image vulgairement employée pour le peindre et dont je m'étais servi moi-même, était loin encore de l'affreuse réalité. Que sont en effet ces vagues arrondies, ces flots ondulés que je m'étais figurés d'abord, auprès de ces énormes aiguilles si droites, si serrées, dont je voyais alors se hérissier la surface du glacier, et de ces crevasses irrégulières, tantôt larges, le plus souvent étroites, qui, échappant à l'œil par des détours infinis, vont se perdre dans la profondeur de l'abîme ! Du côté où je me trouvais placé, ces énormes glaçons laissaient entre eux et le roc dont ils ont arraché les débris, un vide considérable ; et cet espace me servait à en mesurer la hauteur, sur laquelle cependant je me trompai encore dans ma première évaluation ; car en ne les estimant que de quatre-vingts ou cent pieds, à l'élévation d'où je les voyais, je suis bien sûr que, vus de leurs bases, ils m'auraient offert davantage. A cet aspect inattendu, qui éveillait en moi tant de sensations nouvelles et confondait tant de notions acquises, je demeurai quelque temps immobile de surprise et d'admiration. Le plaisir que j'éprouvais dans le choc de ces diverses impressions ne fut troublé que par le regret de voir ces beaux glaçons, naturellement d'un vert si éclatant, pour la plupart salis par une terre noirâtre et par d'autres dépouilles calcaires, qu'en se précipitant dans la vallée ils ont entraînées avec eux. Cette sorte de souillure imprimée à des flots qui sembleraient devoir offrir une inaltérable pureté, comme les neiges qui les couronnent et qui les produisent, est d'un effet désagréable ; et comme je ne veux ici que rendre mes propres impressions, sans m'asservir à celles d'autrui, j'avouerai qu'en ce point seulement mon imagination avait surpassé la réalité.

Mais, lorsque après m'être quelque temps perdu dans la contemplation de cette scène magnifique, je revins enfin à moi-même, mes premières réflexions ne furent pas aussi satisfaisantes que les sensations que je venais d'éprouver. Je me voyais sur le bord d'un abîme dont je pouvais alors envisager la profondeur ; et ces pointes de glaces, toutes prêtes à me recevoir, si le pied m'eût manqué, ou si ma vue se fût égarée un seul instant,

me causaient un affreux malaise. Le sentier que j'avais suivi jusque-là disparaissait insensiblement sous le gazon rude et épais qui croît dans ces lieux élevés. Dans l'incertitude du chemin qu'il fallait suivre, je me collais de plus en plus contre le roc ; et, moitié par honte d'abandonner une entreprise si bien commencée, moitié dans l'espérance de parvenir à l'extrémité de la montagne, derrière laquelle s'étend la mer de glace, j'avancais toujours, avec des efforts infinis, sur une pente qui, de moments en moments, devenait plus raide et plus escarpée.

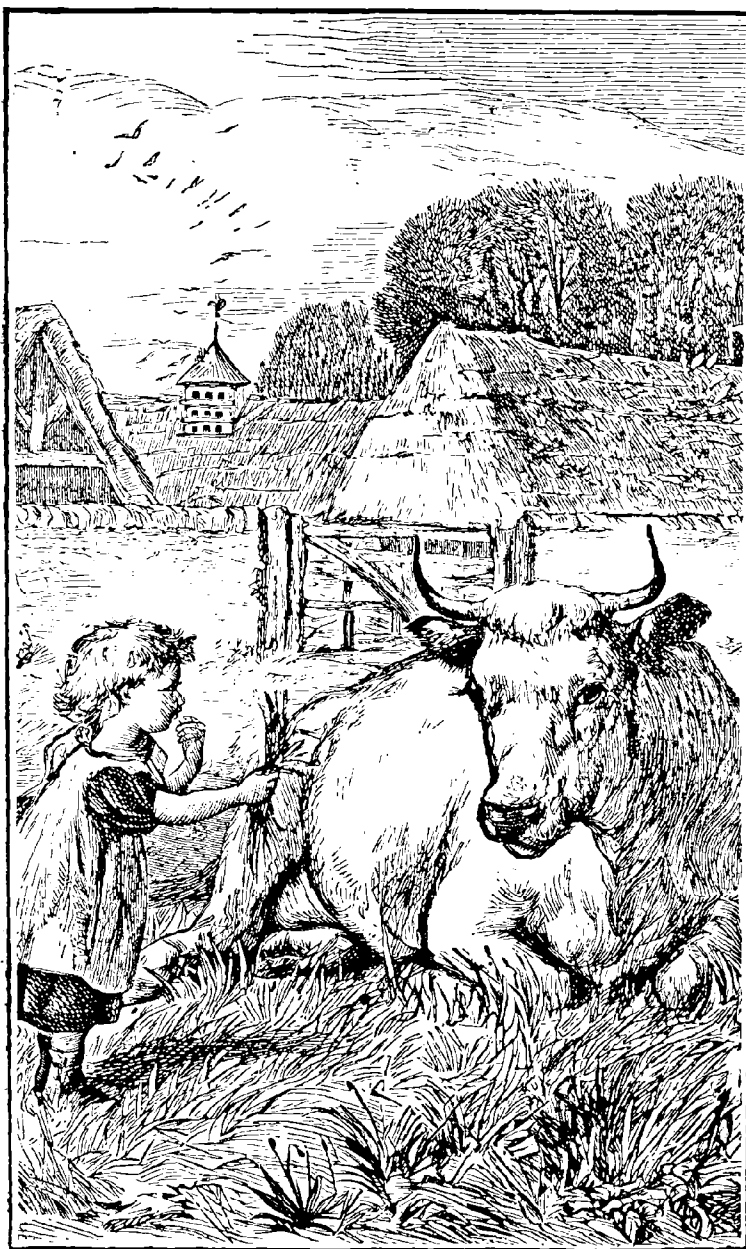
La route n'était plus tracée que par quelques vestiges d'animaux ; et détournant les yeux du glacier qui, à mesure qu'il s'enfonçait sous mes pas, m'apparaissait plus menaçant, je gravissais péniblement le flanc de la montagne. Dans un endroit, il me fallut passer sur le roc même dont une saillie, incessamment minée par les eaux, offrait des espèces de degrés de deux ou trois pouces de large, que l'humidité, dont ils sont imprégnés, rendait encore plus glissants. Plus loin, quelques marches aussi étroites, dirais-je, taillées dans une terre végétale qui s'affaisse sous le poids du corps, étaient le seul appui que je pusse donner à mon pied, tandis que de la main je me cramponnais aux branches des sapins, dont les fortes racines retiennent cette terre prête à s'ébouler. Enfin, dans un endroit auquel je ne pense pas encore sans terreur, le roc fait une saillie si forte contre l'étroit sentier taillé au-dessus qu'il faut se placer de face et avancer de côté, en renversant la tête en arrière, au risque de perdre l'équilibre et de tomber dans un effroyable abîme. Sorti de ce pas dangereux, et sentant mes forces épuisées, je m'assis, à demi courbé, sous une voûte qui n'a sans doute jamais servi d'abri qu'à des chèvres surprises par l'orage dans cet affreux désert. Encore ému des périls que je venais de courir, je ne songeai même pas à l'épouvantable masse qui couvrait ma tête, tandis qu'à deux pas de moi le glacier présentait directement sous mes pieds ses tranchantes aiguilles et ses profondes cavernes. Mon guide, jeune homme de vingt-deux ans, plein de vigueur et d'intrépidité, marchait en avant de quelques pas, pour découvrir où aboutissait enfin la redoutable route qui nous avait conduits jusque-là. Il revint bientôt m'en annoncer le terme ; et muni de deux bons verres d'eau-de-vie, que j'avais heureusement pris la précaution d'emporter sur moi, je me remis en marche, et j'arrivai, après quelques minutes, à l'extrémité du Mettenberg, d'où mon œil put s'étendre sur la vaste superficie de la mer de glace.

La relation de M. Wytttenbach marque ici plusieurs stations sur le

Mettenberg, qui, déjà à cette époque, en 1776, devenaient de jour en jour plus escarpées et plus inaccessibles. Les terribles avalanches qui tombent si fréquemment de ces montagnes, fracassent les rochers et en entraînent de vastes débris dans les abîmes qu'elles vont se creuser, de sorte qu'il n'est bientôt plus possible de gravir ces parois déchirées de mille manières. Mais la route que suivit M. Wittenbach était plus élevée sur le flanc de la montagne, et, quoique sans doute infiniment dangereuse, c'est, ainsi que je l'ai appris à mon retour, la seule que fréquentent encore actuellement les chasseurs de chamois. Le sentier que j'ai pris, dans l'ignorance où se trouvait mon guide, est probablement abandonné depuis longtemps, parce que les glaces l'ont envahi. Il aboutit directement au glacier ; et, tandis que mon pied posait encore sur la corniche de la montagne, je pus étendre l'autre vers la vague solide qui se dressait à mes côtés. Dans une situation si pénible, il me fut impossible de prendre une idée nette du spectacle extraordinaire qui se découvrait à mes regards. Le pic le plus élevé des Schreckhorn dominait alors sans rival cette nombreuse suite d'aiguilles brillantes qui s'élancent à ses côtés, et qui, changeant brusquement de direction, portent vers le sud-ouest les éternels frimas dont elles sont chargées. A leurs pieds s'étend la mer de glace, dont les énormes flots descendent à la fois des flancs du Mettenberg, des Schreckhorn et des Vieschhorn, et couvrent un espace large en quelques endroits de deux lieues et beaucoup plus considérable en longueur ; celle-ci le serait encore bien davantage si des crêtes de roches, restées debout au milieu de cet océan de glaces, n'en interrompaient la jonction avec les glaciers qui découlent de la Jungfrau. Mais quel homme osera jamais se lancer sur cette mer terrible, pour en décrire les bords, en signaler les écueils et en sonder les profondeurs ? Qui jamais donnera des noms à cette multitude d'aiguilles qui dominant au loin ce vaste domaine de l'hiver ? Quelle vue assez perçante, s'élevant au-dessus de l'abîme, pourra seulement en reconnaître l'étendue et la forme ? Je n'ai pas eu au reste des prétentions si ambitieuses. Arrêté sur le seuil même de l'empire de la désolation éternelle, je n'ai songé qu'à m'éloigner de cet affreux séjour ; et, le cœur agité d'espérance et de crainte, j'ai repris le sentier étroit et glissant qui m'avait conduit.

En me reposant de nouveau sous la voûte du rocher où j'avais précédemment essayé de ranimer mes esprits, je pus, avec plus d'attention que je ne l'avais fait alors, examiner la structure singulière de ces énormes gla-

çons qui se dressaient sous mes pieds. Un bruit sourd et continu, que je n'avais pas remarqué, régnait au fond de cette masse inerte ; et de temps



TOUT ENFANT,

GUILLAUME NE QUITTAIT PAS LA VACHE DE SA MÈRE. (P. 73).

bilité ne m'avait d'abord offert que l'image d'une destruction depuis

AU PAYS DES GLACIERS.

en temps, d'horribles craquements qui ébranlaient les fondements, semblaient retentir jusqu'au fond de mes entrailles. J'éprouvais, le croira-t-on ? je ne sais quel plaisir mêlé de frayeur, à recueillir ces signes de vie cachés dans les abîmes de la mort. Le bruit de l'eau qui filtre incessamment dans les fentes des glaçons amollis par le soleil, le pétilllement des roches qui se brisent et la poussière humide qui s'en échappe, tous ces signes apparents d'une fermentation intérieure plaisent à l'imagination. Il me semblait voir s'animer cette masse, dont l'effrayante immo-

6.

longtemps accomplie, lorsqu'un violent coup de tonnerre éclate soudainement à mes côtés ; je lève la tête et je cherche vainement, dans un ciel pur et serein de toutes parts, d'où a pu provenir cette détonation subite. Mais la tempête était sous mes pieds. Une crevasse profonde s'était formée dans le glacier ; je vis d'énormes rocs y tomber, en se choquant d'une manière épouvantable ; et le roulement prolongé de leur chute imitait tellement le bruit des éclats du tonnerre que je doutai quelque temps encore de la réalité. J'étais ému à un point que je ne puis exprimer ; je me levai cependant pour continuer ma route. Mais en partant je voulus saluer ces lieux, où je venais d'éprouver tant de sensations inattendues, et juger l'effet que la voix humaine pouvait produire dans ces échos de glace. Un son triste et mélancolique, qui semblait se prolonger lentement dans l'abîme, me fut renvoyé de toutes parts ; je frémis en recueillant ces lamentables accents ; et, le cœur palpitant d'une émotion inexprimable, je me hâtai de redescendre, avec plus de circonspection toutefois, mais aussi avec plus de facilité que je ne l'avais espéré d'abord.

Parvenu au pied du glacier, je m'arrêtai près de la voûte, d'où s'élançait à grand bruit le torrent de la Lutschine, qu'alimente la fonte perpétuelle de ses neiges et dont les eaux grossies par le premier dégel portent souvent la désolation dans la vallée. De cette place exempte de danger, je pus contempler à mon aise, et, depuis leur base jusqu'à leur sommet, ces glaçons dont les pointes aiguës m'avaient tant inquiété. J'aurais voulu pénétrer jusque sous la voûte que forme le glacier, et dont, à la distance où j'en étais, l'ouverture ne me parut pas moindre de trente pieds. La belle couleur bleue des glaçons qui en forment les parois semblait m'inviter à m'y reposer. Mais les amas de glaces qui encombrèrent cette cavité profonde et les flots écumants du torrent qui la remplissent la rendaient alors tout à fait inabordable. Je me dédommageai de cette privation, en cueillant des fraises dans un charmant petit bois d'aunes qui entoure le pied du glacier. Conçoit-on que près de ces frimas éternels, à deux pas du torrent, dont les eaux blanchies ne semblent être et ne sont réellement qu'un vaste courant de neiges, la terre étale, sur un riche tapis de verdure, ses fleurs les plus aimables et ses fruits les plus exquis ! J'avais toujours cru qu'il entraînait quelques exagérations dans les récits des voyageurs à cet égard ; je suis détrompé. La végétation la plus belle est ici dans tout son éclat ; de petites fraises brillent à chaque pas sous le vert gazon qui les recèle. Tandis que la main incertaine erre de l'une à l'autre, on les écrase, on les

foule aux pieds. J'en ai mangé beaucoup ; et en rentrant dans le village, chaque petite fille que je rencontrais sur ma route m'en présentait une assiette. J'ai profité d'une de ces offres ; et à mon retour à l'auberge, j'ai fait avec ces fruits du glacier un repas, auquel il n'a manqué que la présence de ma famille pour être le plus délicieux de ma vie. Ce sont ces contrastes de l'hiver et du printemps, d'une riante végétation et d'une affreuse stérilité, de la vie et de la mort, qui, reproduits à chaque pas dans ces régions sublimes des Alpes, ravissent l'âme et la plongent en une perpétuelle extase. Il semble que dans un étroit espace toutes les merveilles de la création soient rassemblées sous vos yeux ; et l'on éprouve à tout moment le besoin d'élever son esprit et son cœur vers la main puissante qui s'est si fortement imprimée sur la cime de ces monts, comme dans la profondeur de ces abîmes.

Le glacier inférieur du Grindelwald est celui qui présente le plus de problèmes dans sa formation et dans son histoire. L'origine en est assez récente pour que les traditions du pays remontent aisément à une époque où la place qu'il occupe actuellement était un passage fréquemment pratiqué pour aller du Valais au Grindelwald. Au seizième siècle, une noce valaisane suivit cette route ; un baptême y passa encore depuis ; et, enfin, au dix-septième siècle, un cortège de nouveaux époux traversa aussi cette vallée maintenant envahie par les glaces. Une forêt de pins existait alors en cet endroit, et une chapelle de sainte Pétronille y attirait chaque jour une foule de dévots pèlerins : on la trouve encore marquée sur une carte géographique de l'an 1570. Quelle subite interruption des lois de la nature fit tout à coup avancer dans la vallée cette énorme masse de glace qui menace de l'engloutir ? Quel fut le principe de ce rapide et prodigieux accroissement de frimas dans les vallées supérieures ? Et quel sera le terme de leur effrayante progression au delà du domaine de l'éternel hiver ? Le glacier inférieur ne paraît pas avancer sensiblement ; mais celui d'en haut a fait depuis quelques années des pas terribles ; comme si, dans ce continuuel travail de la nature, la destruction ne pouvait être interrompue d'un côté que pour faire d'un autre des progrès plus rapides ; et cependant les indolents villageois élèvent leur fragile habitation de bois à trente pas de la montagne mobile ; et des enfants se jouent et cueillent des fraises sur les bords de l'abîme qui recèle dans ses profondeurs glacées les ossements de leurs pères !

La descente de la Scheideck, du côté de Grindelwald, est beaucoup plus

longue que par le revers opposé : car, parvenu avant midi au point le plus élevé de cette route, je n'arrivai que sur les quatre heures à l'auberge de Grindelwald ; et pourtant ce fut par une course presque continuelle, tantôt en sautant sur les rochers qui forment les degrés escarpés de la montagne, tantôt en glissant sur les schistes et les débris d'ardoises décomposés qui en forment le sol, à peine recouvert dans sa partie supérieure d'un peu de mousse ou d'une terre noirâtre et visqueuse. La fatigue de cette longue descente est aggravée encore par l'aspect lugubre et mélancolique des objets qu'on y rencontre. Que de fois j'ai tressailli, à la base même du redoutable Éiger, en voyant suspendus à quelques toises seulement au-dessus de ma tête d'énormes amas de neige, qu'on eût pris pour des lambeaux de sa robe déchirée par les orages ; plus bas, des forêts entières de pins moissonnés par les avalanches, et dont les troncs blanchis, véritables cadavres du règne végétal, reposent si tristement sur la terre dépouillée de toute verdure ! Placé entre tant d'objets sinistres, au milieu du silence et du deuil de la nature, heureux le voyageur, si l'apparition subite du lammergeyer (1), ou le bruit éloigné d'une cascade solitaire, peut faire quelque diversion à ses pensées et quelque trêve à ses fatigues !

Raoul ROCHETTE.



LE GRAND SAINT-BERNARD. — DRAMATIQUES ÉPISODES.



AVANT de raconter la terrible aventure où j'ai failli perdre la vie, on me permettra de rapporter quelques exemples qui démontrent l'indispensable nécessité de ne pas s'éloigner de son guide et de suivre fidèlement ses conseils, lorsqu'on voyage dans les montagnes. Sous prétexte qu'on ne voit pas de danger autour de soi, il arrive souvent qu'on veut aller seul ; on met de la vanité à faire ce que d'autres n'ont pas fait, et, sans que l'on s'en doute, on s'expose à périr. Là, les périls sont cachés, non sous des fleurs, mais sous la neige. Chacun sait ce qui est arrivé à Bonaparte en beau chemin ;

(1) Grand vautour des Alpes.

sans l'adresse et l'agilité de son guide, il eût trouvé son tombeau dans la Dranse du Saint-Bernard. Il est telle situation où le moindre incident, la perte ou la rupture d'un bâton de voyage, un rien, enfin, peut être l'occasion de la mort la plus instantanée.

Le bâton ferré joue un si grand rôle dans les excursions de montagnes que M. Clissold, faisant la relation de son ascension du Mont Blanc, ne dédaigne pas de raconter comment il perdit le sien après s'être écarté de ses guides, vers le rocher des Grands Mulets, et le danger qu'il courut quand il fut seul et sans bâton. « Je raconte, dit-il, ce léger accident, pour montrer aux voyageurs qu'ils ne doivent jamais quitter leurs guides, mais suivre au contraire scrupuleusement leurs pas, leurs conseils et leurs directions. »

Ce fut précisément pour avoir cassé son bâton et avoir laissé tomber ensuite celui de son guide dans une profonde crevasse de glace que M. Rochette et ce guide, désarmés presque du même coup, faillirent périr ensemble le 2 septembre 1819, dans la traversée, du reste impossible, du glacier du Rhône dans sa partie inférieure. Grâce à la commisération d'un pâtre qui du bord les suivait des yeux, et qui eut le courage de leur porter des bâtons, ils purent revenir au point d'où ils étaient partis, et se tirèrent heureusement du plus grand péril qu'homme puisse jamais courir ; mais ce fut avec des peines inouïes. Le guide s'était toujours opposé au désir de M. Rochette de traverser le glacier à cette dangereuse place, que je connais pour en avoir scruté les horreurs à vue d'oiseau, et il ne s'était rendu enfin que parce qu'il n'avait rien pu gagner sur l'ardent et intrépide voyageur, qu'il ne pouvait d'ailleurs se résoudre à abandonner dans une aussi aventureuse tentative.

Plusieurs voyageurs, avec ou sans guides, ont péri dans les Alpes, et l'on n'a jamais connu la cause ni les détails de leur mort. J'ai cité l'événement du 29 septembre 1830 au Saint-Bernard pour exemple. Mais il n'en est pas de même de M. Mouron. Cet homme respectable, l'un des ministres du canton de Vaud, quitta Grindelwald le 31 août 1821, accompagné d'un guide, et se dirigea vers le Séremberg, montagne gazonnée, située entre deux branches du glacier de Grindelwald, dans l'intention de parcourir la mer de glace. Il s'arrêta dans la cabane d'un berger, partagea avec lui et avec son guide les provisions qu'il portait. Une douce gaieté avait présidé à ce modeste repas. Quand il fallut repartir, le berger accompagna ses hôtes jusqu'à un amas de pierres situé sur le glacier, à peu de distance de

son habitation, et les quitta. Ils marchèrent à peine dix minutes, et arrivèrent auprès d'un puits que s'est creusé l'eau d'un ruisseau, large de cinq à six pieds, et abondant lorsque la chaleur fait fondre la glace. L'ouverture de ce puits est large de sept à huit pieds : l'eau, en s'y engouffrant, forme une belle cascade. En s'avancant aussi près que possible de l'ouverture, soit en se penchant, soit, pour plus de sûreté, en rampant, afin d'examiner l'intérieur, on ne voit point de fond, mais seulement les parois et les arêtes perpendiculaires d'une glace polie comme un miroir par le frottement de l'eau. Le guide, voulant donner à M. Mouron une idée de la profondeur du gouffre, se baisse pour ramasser une pierre afin de l'y jeter, se relève aussitôt, et ne voit plus personne auprès de lui. Épouvanté, il regarde dans l'abîme, aperçoit le bâton du malheureux pasteur fiché dans une fente de la paroi opposée, et ne doute plus qu'il n'y soit tombé aussi. Dans son désespoir, il fait le tour de l'ouverture, appelle, crie, écoute, et n'entend pour toute réponse que la bruyante voix de la cascade. Seul et manquant de tout moyen d'agir avec quelque efficacité, il vole au Séremberg, ramène le berger, et fait avec lui des efforts qui demeurent stériles. Non seulement ils ne purent arriver au corps, mais pas même l'apercevoir. Il fallut faire une déclaration au pasteur de Grindelwald, qui lui-même en référa à l'autorité, et, chose extraordinaire dans un petit pays, et que je ne me charge pas d'expliquer, il se passa douze jours avant qu'on pût se mettre à la recherche légale du cadavre.

Dans les malheurs de cette nature, il arrive souvent que la voix publique accuse le guide, quoique jusqu'à présent elle ait toujours eu tort. Ainsi, le jour fixé pour la descente dans le gouffre ayant été connu à l'avance, presque toute la population du pays se transporta sur le glacier. On peut se figurer l'anxiété où était le guide, qui, sûr de lui-même, craignait cependant que depuis douze jours les vêtements de M. Mouron, déchirés sans doute dans sa chute, n'eussent été entraînés par le torrent, et que sur cet indice trompeur les soupçons d'assassinat auxquels il était en butte ne se changeassent en certitude. Enfin, le maître de l'auberge de l'Ours, à Grindelwald, qui s'était généreusement dévoué pour descendre à la recherche du corps, l'ayant trouvé et étant parvenu à le lier avec des cordes, on se mit en devoir de le hisser. Chaque mouvement des travailleurs pour l'amener à terre excitait au plus haut point la curiosité de la multitude rassemblée, et faisait battre le cœur du guide; mais quand on vit enfin paraître le corps avec tous ses vêtements, quand une voix eut crié : « Voici sa

montre, voici son argent ! » une expression générale de douloureuse satisfaction se répandit sur toutes les figures; car, dans ce grand malheur, l'honneur du canton était du moins sauvé.

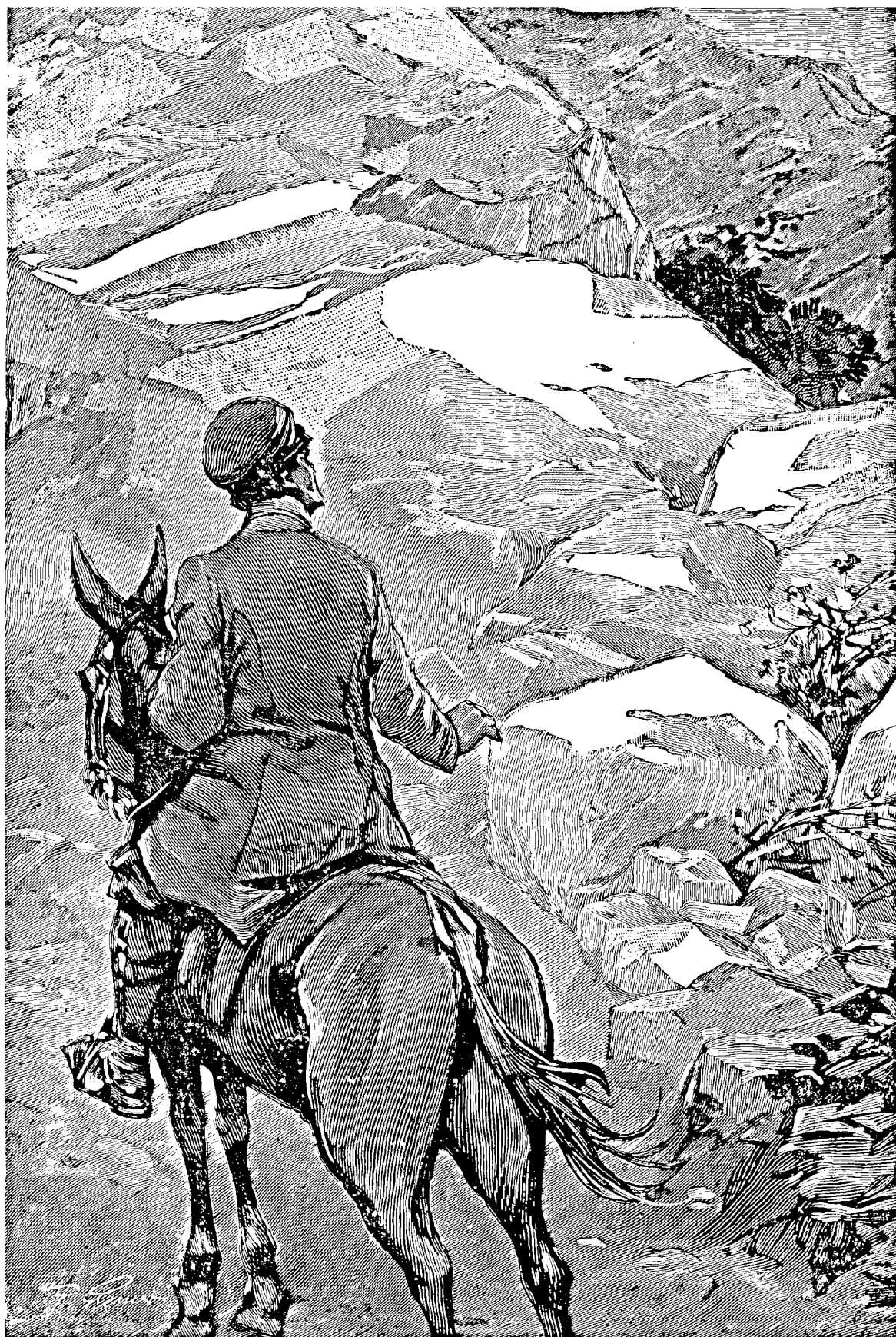
Comment était arrivé l'accident ? on n'a jamais pu l'expliquer que par des suppositions. Peut-être M. Mouron, voulant contempler l'effet de la cataracte dans l'abîme, se sera-t-il appuyé sur son bâton qui aura fléchi sous le poids; peut-être un simple faux pas l'a-t-il précipité ! Je vais citer un exemple qui prouvera que l'on peut périr dans les montagnes en présence de témoins, sans avoir donné lieu à ce malheur par la moindre imprudence, comme on périr quelquefois dans sa propre chambre, au coin de son foyer, par un événement impossible à prévoir, et à la cause duquel on est soi-même tout à fait étranger.

C'était à la fin de juin 1834. Un Français, ami des chanoines du grand Saint-Bernard, résidait depuis quelques jours chez eux, et était l'objet de toutes leurs attentions. Un matin, il proposa une promenade, que deux jeunes religieux voulurent diriger. Deux chiens furent de la partie, Turc et Drapeau, et le col Fenêtres fut le but de l'excursion. Arrivés là, on s'y amusa, non pas à entasser Pélion sur Ossa, comme avaient jadis fait les géants de la fable, mais à précipiter au contraire des monts sur d'autres monts, c'est-à-dire les cimes feuilletées d'une montagne haute de 8,500 pieds, dans le val Ferret. C'était pour nos graves promeneurs une joie d'enfants si l'on veut, mais une joie inexprimable, de voir les blocs, partis énormes du sommet, bondir de pointe en pointe par sauts immenses, se diviser en avançant, et n'arriver au bas des profondeurs que réduits en poussière. On avait fait auprès de la célèbre *Roche polie*, sur une neige qui ne fond jamais entièrement, et avec un merveilleux appétit, un déjeuner frugal apporté avec soi de l'hospice. On jetait un dernier coup d'œil sur le spectacle imposant qu'offrait, par un soleil magnifique, l'admirable panorama des Alpes du Valais et de la Savoie, sur lesquelles on semblait dominer. Devant soi l'on voyait le Mont Blanc, le souverain des monts de l'Europe, sans intermédiaire, sans nuages, sans voile et dans toute sa gloire, à une distance apparente de cinq à six lieues seulement, à vol d'oiseau. A sa droite étaient les grandes Jorasses, étincelantes d'un éclat provenant de la croûte de glace qui recouvre leur extrême pointe; puis, en regardant toujours à droite et en pivotant sur les talons, on apercevait successivement les aiguilles du Chenavier, du Moine, d'Argentière, du Tour, etc., d'où descendent les glaciers d'Amero, de Triolet, de Mont-Dolant, de Portalet; au-dessus de la

direction de Martigny et du lac de Neuchâtel, la chaîne du Jura se développait dans un grand lointain.

Ravis, le Français surtout, pour qui le spectacle était nouveau, mais non rassasiés de la contemplation de tant de merveilles amoncelées, il fallait cependant songer au retour. Sans que l'on s'en fût aperçu, l'heure était arrivée où l'on allait être attendus à l'hospice pour le dîner, et l'on ne voulait pas y faire naître l'inquiétude. Enfin l'on se remit en route, non sans causer encore, tout en redescendant, de mille choses qui se présentaient à la pensée ou à la vue, et sur lesquelles l'étranger, qui d'ailleurs avait des motifs pour s'informer de tout ce que les montagnes voisines du Saint-Bernard offrent d'intéressant, accablait les deux bons chanoines de questions. On vint à passer à la naissance d'une pente longue, droite, rapide, et encore tapissée de neige. La conversation devait naturellement s'engager sur l'avantage qu'il y avait, pour des hommes habitués au séjour des montagnes, à gagner du temps en se laissant glisser sur de semblables talus, par l'espèce d'exercice nommé *la ramasse*. Les religieux avouaient qu'ils se livraient souvent à cet amusement, qu'ils y prenaient même un grand plaisir, mais qu'il y avait pour cela des raisons et des places; que le mois de juin n'était plus le moment, parce que la neige était ou sans épaisseur, ou sans consistance; enfin, que le talus devant lequel on se trouvait, malgré sa belle apparence, n'était jamais favorable, sa pente étant trop raide, trop embarrassée de rochers saillants, et aboutissant d'ailleurs à un précipice. Ils n'étaient donc pas plus tentés de faire en ce lieu une démonstration de leur adresse à la ramasse que le Français un essai de la sienne. Aussi, la surprise des religieux fut-elle extrême lorsque tout à coup ils virent leur compagnon lancé sur le plan incliné, sans qu'un mot, un mouvement, un indice antérieur eût préparé à une scène aussi imprévue. Avait-il glissé en se retournant avec vivacité ? le bâton ferré auquel il se confiait avait-il fléchi sous lui ? une fascination subite l'avait-elle poussé à son insu et malgré lui ? car, pour une résolution prise, il n'y avait pas la moindre raison de le supposer. Toutefois, il se trouvait assis, fortuitement comme on l'est dans la ramasse, et il partait à la manière d'un homme dès longtemps exercé à ce jeu.

D'abord il descendit quelques toises sans dévier d'une ligne, non dans la direction du précipice, qui était à gauche, mais dans celle d'un rocher auquel il ne pouvait manquer d'aboutir, s'il n'avait pas le talent de s'arrêter en route par un mouvement de ses talons. Mais l'inégalité du terrain,



LA MULE S'ARRÊTAIT DE TEMPS EN TEMPS COMME POUR ÉTUDIER LE POINT OU SON SABOT POURRAIT SE FIXER. (P. 112.)

dissimulée en partie par la neige, quelque peu épaisse qu'en fût alors la couche, lui ayant bientôt fait faire un soubresaut, il pivota sur lui-même et tomba à la renverse. Dès lors, au jugement des deux témoins d'une catastrophe imminente, tout espoir de salut fut perdu pour lui, surtout quand ils l'eurent vu, ou descendre avec une rapidité extrême, placé en travers de la pente comme un tonneau, ou rouler en boule comme une avalanche naissante, ou enfin prendre la position allongée ou la direction perpendiculaire, et tendre forcément à la roche, tantôt sur le dos, la tête ou les pieds tour à tour les premiers, et tantôt sur le ventre, les pieds ou la tête en avant. Ce n'est pas tout, et comme si la situation n'était point assez critique, il rencontrait des fragments de roches détachées, dont son passage déterminait la chute. Ces fragments, roulant avec lui, en entraînaient d'autres à leur tour, et donnaient ainsi l'effrayant et nouveau spectacle d'une avalanche de pierres sur la neige, avalanche qu'il traînait à sa suite et qui menaçait de l'écraser, lors même qu'il ne serait point fracassé en arrivant au bas de cette partie de la pente.

L'heure suprême allait sonner pour lui : la mort était menaçante. Il la voyait quand il était la tête la première : il pouvait même se préparer à une fin chrétienne par une élévation d'esprit à Dieu, fugitive il est vrai, mais en harmonie du moins, par sa courte durée, avec le peu de vie qui lui restait à passer sur cette terre.

Enfin, de tout le poids de son corps, poids décuplé même par la hauteur et par la rapidité de la chute, il atteignit la redoutable roche dans un moment où, revenu sur le ventre, il arrivait la tête devant. Repoussé par la violence du choc, il parut rebondir en arrière ; mais, retombant enfin sur l'obstacle, il y demeura sans mouvement.

Que faisaient cependant, au bord de la fatale pente, les deux amis de l'étranger ? Dans la surprise du premier moment, ils n'avaient pas songé à s'élancer sur ses traces, parce qu'ils croyaient que ce qu'ils lui voyaient exécuter au départ avec une adresse si grande en apparence, il avait voulu et il savait le faire ; et bientôt, c'est-à-dire dès qu'il fut renversé sur le dos, il n'était plus temps d'aller à son secours, parce qu'ils n'eussent jamais pu regagner assez d'avance pour venir lui barrer le passage. Ils étaient donc réduits à attendre, immobiles, l'issue d'un événement dont ils suivaient des yeux toutes les phases avec une anxiété inexprimable. « Hélas ! se disaient-ils l'un à l'autre, c'en est fait de notre ami ; soit qu'il rencontre le rocher ou non, il est mort. Quelle nouvelle à rapporter à l'hospice ! Qui

» d'entre la communauté se chargera de l'apprendre à sa femme ! Mais quel
» malheur pour nous surtout à qui on l'a confié ce matin ! Sera-t-il donc ve-
» nu de si loin pour chercher un tombeau près des nôtres, car il est évident
que sa carrière va finir au Saint-Bernard !»

Enfin était arrivé, de la manière qu'on vient de le lire, le dénoûment de ce triste drame, et dès lors le devoir des charitables prêtres était tracé : ils n'avaient plus qu'à *se ramasser*, pour venir promptement s'assurer auprès de leur ami s'il n'y avait point de dernières paroles à recueillir, de secours à porter au corps, de soins à donner à l'âme, ou si, décidément, tout était consommé. Les yeux toujours fixés sur ce corps inanimé, ils arrivaient rapidement, lorsque, dans le trajet, ils virent, et en même temps ils entendirent leur malheureux hôte porter les deux mains à sa tête, et enfin s'écrier d'une voix encore ferme : *Dieu soit loué, je n'ai point de mal !*

Il faut avoir échappé à un danger dont on a eu la faculté, par une constante présence d'esprit, d'apprécier l'issue et les conséquences vraisemblables, pour bien juger de la sincérité des actions de grâces que l'on adresse mentalement à Dieu, quand on se voit rendu à la vie par un acte aussi manifeste de sa miséricorde, actions de grâces que je lui adressai en effet au moment de ma résurrection, puisqu'il faut avouer enfin qu'il ne s'agit point ici d'un autre que de moi-même !

Me voilà donc, demi-mort, — du moins, et malgré mon exclamation, on pouvait le craindre, — me voilà réuni à des amis que, si plein de santé et de vie, je venais de quitter, il n'y avait qu'un moment : nous voilà réunis, mais, eux et moi dans des situations d'esprit bien opposées, et jouant des rôles intervertis. Je jouissais avec délices du sentiment de ma conservation; eux, en proie aux plus vives inquiétudes, craignaient qu'épargné par le choc immédiat, je ne fusse frappé par le contrecoup et emporté par le saisissement. Le sang coulait sur ma figure sans que je m'en montrasse effrayé; eux, à ce spectacle, ne doutaient pas que, nonobstant mon apparente fermeté, je n'eusse le crâne ouvert, et que je ne touchasse encore une fois à ma dernière heure. J'étais donc obligé de les rassurer moi-même, moi, qui, seul, pouvais avoir la connaissance de ma constitution, et la conscience de mon prompt rétablissement. Toutefois, nous cherchâmes d'où le sang qui me défigurait pouvait provenir afin d'en arrêter le cours, et nous reconnûmes bientôt que c'était de mes mains, et qu'il s'était répandu sur mon visage lorsqu'en reprenant mes sens j'avais machinalement tâté ma tête.

Effectivement, la mémoire m'étant revenue après ce profond ébranle-

ment, je me souvins qu'à peine renversé, et pendant toute la descente, j'avais les yeux constamment fixés sur le roc, du moins quand je revenais dans la situation de corps qui me permettait de le voir; que j'avais toujours calculé que ce roc me serait fatal, à moins qu'en arrivant dessus je ne parvinsse à l'aborder les mains en avant; et l'état effrayant de mes mains, quand nous les vîmes, non seulement nous prouva que les choses s'étaient passées ainsi, c'est-à-dire qu'elles avaient porté d'abord, mais nous expliqua aussi l'espèce de rebond que les religieux m'avaient vu faire en arrivant au rocher. Quoi qu'il en soit, la violence du choc avait profondément blessé mes mains dans la partie charnue du pouce. On eût dit une grenade entr'ouverte. Le sang en sortait littéralement à grands flots; elles retenaient dans les chairs vives des fragments de la roche, dont l'extirpation devait plus tard m'être bien douloureuse. Du reste, pas de blessures ailleurs, pas la moindre contusion; les mains par bonheur avaient paré à tout. Dès que cette certitude eut été bien acquise, l'espoir rentra dans le cœur de mes dignes compagnons. Nous laissâmes les plaies saigner longtemps, selon un système à moi, soit dans l'eau de neige, soit dans la neige même, et au risque de nous faire attendre au couvent, où, par des raisons qu'il faudra bien dire, je devais cacher ma cruelle aventure. Quand l'hémorragie fut arrêtée, et elle dura presque trois heures, nous fîmes à mes mains des bandages avec nos mouchoirs et nous rentrâmes enfin, en faisant assez bonne contenance pour qu'on ne se doutât pas de ce qui m'était arrivé. Mais il y a sur cette longue perte de sang, qui, du reste, ne nous inquiéta jamais, une circonstance curieuse. Nous avons oublié un couteau près de la *Roche polie* où nous avons déjeuné. Le lendemain, l'un des jeunes chanoines l'alla chercher : nous étions à table quand il revint. Il s'approcha de moi, et me dit à l'oreille : « J'ai revu le théâtre de la scène d'hier; c'est à faire horreur. A voir tout le sang dont la neige est teinte, on dirait qu'il a été commis là un grand crime. » Répandu sur les rochers ou sur la terre, mon sang s'y serait ou séché ou évaporé; versé sur la neige, au contraire, il est donc littéralement allé rougir les eaux du Butier, et par conséquent celles de la mer Adriatique.

Jusqu'à mon arrivée à l'hospice, je n'avais point éprouvé de souffrances; elles ne commencèrent véritablement que lorsqu'il fallut appliquer sur les plaies un appareil sérieux. Cela se passa secrètement entre les trois amis, en attendant l'heure de souper. Nous fûmes obligés d'extraire un à un, avec la pointe des ciseaux, les éclats de pierre qui, malgré toutes les lotions de la

journee, n'étaient point sortis; nous coupâmes des chairs déchirées dont l'aspect nous déplaisait, nous laissâmes tremper longtemps mes mains dans une eau saturée de sel, remède qui m'avait réussi dans des blessures précédentes; nous leur appliquâmes des compresses imbibées de la même préparation, et nous vîmes prendre place à la table du réfectoire, comme s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire pour nous depuis notre départ. On s'aperçut bien que j'avais les mains enveloppées, mais je me tirai d'affaire en disant qu'ayant glissé dans un passage difficile, je me les étais écorchées en tombant; et voici enfin les motifs de ce mystère : d'abord je ne voulais pas qu'on pût reprocher à mes aimables guides la moindre imprévoyance à mon égard, puisqu'il n'y en avait point eu ; ensuite, je ne voulais pas que ma famille entendît jamais parler de ce terrible accident, afin que, dans sa tendre sollicitude pour moi, elle ne s'opposât point aux excursions de montagnes que je pourrais désirer recommencer un jour.

Nous avons eu, pendant le temps qu'avait duré l'hémorragie, tout le loisir de rechercher la cause de l'événement qui l'avait occasionnée; mais nous ne la trouvâmes pas. Les religieux n'avaient rien vu au moment de la chute, et moi je ne me souvenais de rien. Il fut seulement constaté entre nous que je n'y avais donné lieu ni par une imprudence ni par une bravade.

Nous renonçâmes également à expliquer comment, de toutes les pierres qui me suivaient sur la pente, et dont la moindre pouvait me tuer (au dire des religieux, car pour moi je ne les ai pas vues), je ne fus atteint cependant par aucune. J'aurais dû, ce jour-là, mourir par tant de causes, tant de causes funestes qui étaient vraisemblables, imminentes, que nous ne pûmes trouver de raison, dans ce malheur, à des bonheurs si multipliés que dans une protection spéciale de la Providence : elle avait permis ma chute, mais n'avait pas voulu ma mort.

Je restai quelques jours encore à l'hospice après mon accident, pansé régulièrement à l'eau salée par mes deux compatissants chirurgiens, M. Cart et M. Darbelay, dont les noms me seront toujours doux à prononcer, et que je ne saurais jamais assez remercier de leurs tendres soins pour moi, et enfin je partis, me reposant, quant à ma guérison, sur la santé habituelle de mon corps, et sur le temps qui guérit des plaies de tant de sortes. Elle s'opéra chemin faisant, sans consultations aucunes, sans drogues, sans vulnéraire même, et par le seul traitement que je m'étais prescrit.

Je viens de raconter un événement dans lequel je suis le principal acteur, comme je l'eusse fait s'il fût arrivé à tout autre, et comme mon sujet l'exi-

geait; je n'ai donc point à m'excuser d'avoir parlé de moi. J'ai dit le fait le plus brièvement possible, sans exagération; ma volonté n'y fut pour rien. Il ne peut être imputé à l'indifférence de mes guides, puisqu'ils mettaient à veiller sur moi le double intérêt d'hôtes et d'amis. Si donc il a pu avoir lieu en présence d'hommes à ce point respectables, à plus forte raison peut-il en arriver de semblables ou de plus funestes encore, avec des guides qui souvent ne s'intéressent aux voyageurs qu'en raison du salaire qu'ils en attendent. Toutefois, puisque je suis tombé sous les yeux de mes amis, à leur insu, mon malheur prouve, une fois de plus, combien il est injuste, avant de connaître les faits, de commencer en pareille conjoncture par faire peser sur un guide l'odieux soupçon d'assassinat dont celui de M. Mouron fut si douloureusement affecté.

Dans l'exemple que je viens de rapporter, j'ai pu me prévaloir de ce que je n'avais point eu de torts à me reprocher : la loyauté veut que je m'accuse franchement dans celui qui va suivre. Ici, j'ai quitté mon guide, et peu s'en est fallu que cette imprudence, qui ne semblait pas en être une, me fît périr de la plus étrange mort.

Quand on a dépassé le lac d'Oberalp, au fond de la vallée de ce nom, et d'où descend celle des quatre sources de la Reuss qui, déjà réunie à l'une d'elles, va se joindre, à Andermatt, au produit des deux autres, une double issue se présente pour entrer du canton d'Uri dans celui des Grisons. Celle de gauche s'appelle le passage de Tiarms, et, par le chalet de ce nom, conduit à Ciamut : celle de droite passe par la croix du sommet du col, Munagaras et Surpalix, pour aboutir à Ciamut également. Entre ces deux cols ou passages s'élève à une très grande hauteur un appendice du Mutschberg, qui est plutôt une alpe qu'une montagne, en ce qu'on n'y voit nulle part la roche à découvert, que l'eau dont elle est imprégnée en rend la terre spongieuse presque jusqu'au sommet, et que ce sommet est un pâturage où j'ai trouvé, non des vaches comme partout ailleurs, mais des moutons gardés par des pâtres italiens.

J'étais monté à pied, laissant mon cheval dans les herbes abondantes du bas de la montagne. Je m'étais élevé par le col de Tiarms, et je voulus descendre par celui de Surpalix, afin d'arriver à l'arête de séparation de la Reuss et du Rhin. Je partis seul de ce côté, tandis que Güntran, mon guide, repassait par l'autre, pour m'amener le cheval à la tête du lac d'Oberalp. Je ne voyais devant moi que l'herbe fraîche et rase, et je ne doutais pas, puisque la surface du sol me semblait unie, que je n'arrivasse aisément au but

où je voulais atteindre, et que, quoique éloigné, je voyais au-dessous de moi très distinctement. Mais quelle fut mon erreur ! A peine eus-je quitté le plateau encore neigeux par places du Mutschberg, que l'eau dont j'avais vu l'autre côté imprégné se manifesta aussi de celui-ci. Peu à peu la terre, d'abord simplement humide, devint spongieuse et se changea enfin en boue fluide. Des trous où bouillonnaient des sources me barrèrent le passage : je n'avançais plus qu'en m'élançant d'un îlot solide à un autre. La difficulté croissant en raison de la multiplication et de l'abondance des sources, je m'arrêtais souvent sur la pointe d'un îlot pour sonder mon chemin de l'œil et pour délibérer. Je dis *sonder de l'œil*, parce que l'état de mes mains blessées au Saint-Bernard ne me permettait pas encore l'usage du bâton. Retourner sur mes pas n'était déjà plus possible ; ni moi ni personne à ma place n'eût eu la faculté de faire, en remontant, et dans un terrain dénué de points d'appui, les bonds que la descente ne rendait que trop faciles. Avancer me semblait désormais devoir empirer ma position. J'avais appris des pâtres et des guides à articuler le cri des Alpes ; je criai donc pour me faire entendre de Guntran ; vain espoir : il était loin, bien loin ; nous avions une montagne entre nous deux, et l'écho seul répondait à mon cri de détresse. Cependant, je ne pouvais non plus rester en chemin. J'allais incessamment de droite à gauche et de gauche à droite, cherchant un passage ferme, n'en trouvant jamais, et pourtant descendant toujours. Tantôt j'enfonçais jusqu'aux genoux dans la boue et ne m'en retirais qu'avec peine, tantôt je suivais le milieu d'un cours d'eau, chemin étrange où l'expérience m'avait enseigné cependant que le fond était plus solide, et je n'en sortais qu'aux places où l'eau amassée en bassin eût pu cacher un trou qui m'aurait englouti.

Je ne m'effraye pas facilement des dangers de montagnes ; cependant, excédé par la fatigue, privé de l'appui d'un bâton, séparé de mon guide, seul enfin à mes réflexions, j'en faisais de fort tristes sur un péril d'une nature si singulière, et qui s'aggravait encore dans mon esprit par l'habitude que j'avais de juger des distances dans les montagnes. Je calculais que j'étais encore loin du but, quoique je semblasse y toucher, et, pour la première fois, je connus le découragement. Mais là, comme au Saint-Bernard, j'éprouvai qu'il est un Dieu pour les voyageurs. Au moment où je désespérais le plus de sortir d'une situation aussi critique, j'arrivai près d'un léger tertre, sur lequel je m'élançai avec empressement : c'était une oasis dans la boue. J'y fis halte, et j'en examinai avec attention les alentours visibles. Je

remarquai qu'il était l'origine d'une arête ou sillon en relief qui se prolongeait vers le bas de la montagne, et je jugeai que, par conséquent, il serait moins humide. Cette fois je ne me trompais pas, et ce tertre bienheureux fut la planche de salut que la Providence m'indiqua dans mon naufrage de terre. Les eaux supérieures qui, sans que je m'en doutasse, étaient la source commune de la Reuss et du Rhin, rejetées à droite et à gauche par le tertre qui allait en s'élargissant et qui faisait pour elles exactement l'effet de l'éperon d'une pile de pont, coulaient sur mes côtés en s'écartant de moi à mesure que je descendais. Vers la base, le sol redevenait bien ce qu'il avait été d'abord; mais avant qu'il eût repris la fluidité dont j'avais eu tant de peine à sortir, j'arrivai sur l'arête solide du col où je tendais, et qui semblait être le prolongement du sillon proéminent de la montagne, et je me considérai comme sauvé miraculeusement d'un très véritable et très grand danger. Plus je réfléchis aujourd'hui à ce qui m'arriva au milieu de ce marais à pic, et plus je suis persuadé que, dans certaines combinaisons et à certaines époques de l'année, on peut s'enfoncer tout entier dans la fange et périr en plein jour. Enfin, Guntran me rejoignit, et quand je lui contai mon infortune, il m'avoua ingénument qu'il ne connaissait point la nature des terres du Mutschberg du côté où je l'avais descendu et, que s'il eût été avec moi, il n'aurait ni songé à combattre mon dessein de le descendre, ni fait difficulté de m'y suivre.

REY.



UNE EXCURSION SCOLAIRE DANS LES MONTAGNES.

LES SURPRISES, LES DÉCEPTIONS.



LES Alpes sont toujours majestueuses et grandioses, mais pour jouir du délicieux spectacle qu'elles offrent à nos regards il faut.... le soleil !

Hélas ! ce beau soleil, notre fidèle compagnon d'ordinaire, nous ne l'avons pas vu pendant notre excursion, ou bien peu ! Pluies, orages, brouillards continuels, tel a été trop souvent notre lot. Et pourtant nous n'avons pas perdu courage ; il faut, dit un sage proverbe, se contenter de ce qu'on a ; nous l'avons

fait, la bonne humeur, la gaieté ne nous ont pas manqué; peut-être même nos courses, effectuées bravement malgré le temps, nous ont-elles inspiré sinon un peu d'orgueil, du moins une légitime satisfaction d'amour-propre. Après une telle campagne, une caravane scolaire ne craint plus rien.

La caravane comptait vingt-quatre membres : MM. Bouty, Delpeuch, Jenn, D^r Le Pileur, Rogery, Vézard, membres du Club Alpin, en formaient, avec les chefs, la partie sérieuse; puis venaient MM. Ernest Richard, Cauvin Duclaux, membres du Club aussi, mais plus jeunes; treize adhérents des écoles supérieures et lycées; enfin les chefs habituels, MM. Kochersperger et L. Richard. Dans ce nombre, treize vétérans de nos grandes courses. C'est ce noyau de vétérans connaissant déjà la montagne, sachant ce qu'ils auront à faire et ce qu'ils peuvent faire, rompus aux habitudes, à l'esprit et à la discipline des caravanes, soutenant, entraînant, arrêtant au besoin leurs camarades nouveaux, qui, sans contredit, assure constamment le succès de ces excursions; une confiance réciproque unit les soldats aux chefs et permet à ceux-ci d'affronter bravement, pour l'accomplissement d'un beau programme, des difficultés sérieuses, quelquefois imprévues.

Le départ eut lieu le soir du 1^{er} août. Rien de particulier; la nuit est vite passée, et à 7 heures du matin, le 2, nous arpentons, sac au dos, la route de Morez. Le temps est couvert, il fait frais, la marche est rapide, et à 9 heures nous sommes en vue du bourg. C'est une grande rue bordée d'usines et de coquettes maisons occupant le fond de la vallée de la Biemme. Le coup d'œil est pittoresque, et aussi la descente, qui s'effectue sous bois par un sentier de chèvres. Nous suivons la rue jusqu'au bout pour atteindre notre hôtel de la Poste, et nous faisons la visite de la ville. Nous avons tout le temps de remplir nos devoirs religieux (c'est dimanche) avant un déjeuner très bien servi. A la fin du repas, le chef prononce le discours de bienvenue.

Nous avons 9 kilomètres à faire. Le chemin est pittoresque; on monte au milieu de belles forêts, en décrivant de nombreux circuits qui, à chaque tournant, donnent une échappée de vue sur la vallée; malheureusement le temps s'assombrit peu à peu, et bientôt la pluie nous surprend, d'abord insensible, mais augmentant toujours; c'est tout trempés que nous escaladons les dernières rampes le long du fort, pour arriver au village des Rousses.

Heureusement nous avons nos sacs et les effets de rechange prévus au programme; mais hélas ! pour vingt-quatre, malgré les engagements pris, on ne nous offre que dix-huit lits. On s'arrange toujours en montagne, s'est-

on dit à l'hôtel de France. C'est ici que M. Kochersperger se montre une véritable providence; il parcourt le village en tous sens, trouve à droite et à gauche les lits manquants, l'un au bureau de tabac, l'autre chez le receveur des postes, un troisième chez le curé, le reste dans un hôtel concurrent: bref, tout le monde se case, se change, se sèche; puis, comme la pluie a cessé, on se répand dans les rues; les uns montent près de l'église, contempler le panorama, la Dôle, notre conquête de demain, et le petit lac des Rousses, coquettement situé entre deux montagnes boisées, tandis que d'autres



LE TRAINEAU DANS LEQUEL ON LES METTAIT QUAND ILS ÉTAIENT TOUT PETITS. (P. 76.)

vont longer le lac, et, voulant retirer un poisson mort, enfoncent jusqu'aux chevilles leurs souliers secs dans le marécage. Bientôt nous sommes à table et nous faisons honneur à un copieux dîner, où figure un brochet du lac, véritable monstre d'environ douze livres, que nous trouvons exquis. Pendant le repas se présentent MM. Romanet, vice-président, et Bernaz, membre de la Section du Léman, qui se proposent de nous conduire à la Dôle. Nous remercions ces messieurs; rendez-vous est pris, et bientôt chacun regagne son logis et son lit.

AU PAYS DES GLACIERS.

7.

3 août. — De bonne heure et par un beau temps nous partons pour la Dôle, mais sans MM. Romanet et Bernaz : ayant reçu une dépêche qui les rappelait, ils se sont hâtés de faire l'ascension avant de repartir, et ont pris les devants. Reposés par une bonne nuit, nous sommes tous alertes et dispos, sauf M. Bouty, encore fatigué, qui hésite à faire l'ascension; mais il se décide bientôt, et il arrive le premier à la Faucille. Au début de la montée, nous rencontrons nos collègues du Léman qui redescendent : ils ont eu une vue splendide. Après avoir exprimé nos regrets à nos collègues que nous retrouverons plus tard, nous achevons gaiement l'ascension facile de la Dôle. Malheureusement, la vue est maintenant limitée : on soupçonne à peine le Léman sous la brume; les vapeurs nous cachent à l'horizon les montagnes qui donnent un si beau panorama: pourtant, grâce à quelques éclaircies, nous pouvons à plusieurs reprises montrer à nos jeunes gens les neiges et les arêtes du Mont Blanc, qu'ils ne reverront plus du voyage. La descente s'effectue au pas de charge sur la Vasserolle, puis, par une belle route à mi-côte, avec la profonde vallée de Mijoux à droite, à gauche la montagne boisée, nous atteignons le col, et l'hôtel de la Faucille.

Nous sommes attendus et parfaitement reçus par l'hôtelier, M. Regad, notre collègue, un véritable artiste, qui consacre à la peinture les longs loisirs que lui laissent l'hiver et la mauvaise saison. A la fin du déjeuner, il nous offre un verre de vieux vin de Montmélian, que nous buvons avec lui au succès de l'excursion; puis, étendus au soleil sur une petite plate-forme qui domine le col, nous faisons une longue cure d'air, en contemplant la grande chaîne du Mont Blanc, enveloppée d'un voile de nuées, aux capricieuses déchirures, qui permettent de distinguer successivement les différents sommets. Nous nous décidons enfin à commencer la descente sur Gex. Cette descente, chacun la connaît : c'est un continuel enchantement, et nous aurons tout dit si nous déclarons que, après notre longue course du matin et malgré la douzaine de kilomètres déjà parcourus, elles nous parut trop courte. A Gex, réception cordiale à l'hôtel du Commerce : une installation confortable nous dédommage du luxe médiocre des Rousses; bientôt la pluie commence à tomber, mais nous sommes à l'abri et un bon dîner nous distrait des choses extérieures.

4 août. — Le trajet de Gex à Ferney est lestement effectué. Bientôt le tramway nous amène à Genève. Nous parcourons rapidement la ville, puis a lieu le déjeuner au Schweizerhof. Ce déjeuner est un des mauvais souvenirs de l'excursion; il pèse lourdement sur la conscience de M. Richard, qui

avait voulu qu'il fût commandé d'avance. Or, il a été tout à fait maigre, et un entremets d'ananas délicieux n'a que faiblement suppléé à l'insuffisance d'aliments solides; servi dans les règles, par exemple, et, comme on dit, à la baguette, ou mieux au timbre électrique, et surtout bien payé, d'autant plus qu'une légère erreur dans la date, facile à contrôler du reste, nous a coûté une notable indemnité ! Et il eût été si facile de bien déjeuner à l'Exposition et à bien meilleur compte ! Cette Exposition, nous la visitons avec intérêt, surtout le village suisse, dont les constructions, groupées avec art, nous transportent dans tous les cantons de la Suisse. La chaleur est extrême, et c'est un excellent prétexte pour entendre, en nous rafraîchissant, des chants tyroliens parfaitement exécutés.

Nous gagnons Thonon par le chemin de fer; à la gare nous sommes reçus par MM. Chabert, vice-président, Pinget, trésorier, et plusieurs membres de la Section du Léman, entre autres l'excellent M. Blanchet, notre conducteur-hôte de demain. Ces messieurs nous conduisent à l'hôtel de France, et, pendant l'installation, nous offrent des rafraîchissements variés que la chaleur croissante nous fait apprécier au mieux. Bientôt éclate un violent orage : les chefs quêtent auprès de leurs collègues locaux de vagues promesses de beau temps, que l'expérience rend encore plus douteuses : heureusement un copieux et excellent dîner, que n'arrose pas seulement l'eau minérale de Thonon, déride les visages assombris et dédommage la caravane affamée du semblant de déjeuner du matin.

5 août. — Il a plu toute la nuit, il pleut encore le matin; levés de bonne heure, MM. Rogery et Richard regardent le ciel brumeux et songent mélancoliquement aux trente kilomètres qu'il faut faire aujourd'hui ! Heureusement le départ n'a lieu qu'après midi, et d'ici là le temps peut changer. En effet la pluie diminue peu à peu, pendant que la caravane gagne le bateau qui doit la transporter à Évian. Là nous retrouvons M. Romanet, qui nous fait visiter en détail l'établissement de bains, goûter l'eau et assister aux exercices d'un prestidigitateur matinal. Nous revenons par la même voie, un peu rassurés, mais transis par une brume glaciale qui nous intercepte presque totalement la vue si belle des rives du lac. Après déjeuner arrivent nos équipages, trois voitures antédiluviennes, exigües, dont une seulement est à peu près couverte; elles doivent transporter vingt-sept personnes et leurs sacs ! Le chef se récrie, il tempête contre l'excellent papa Blanchet, mais il faut en passer par là ou rester et, finalement, tout le monde se trouve casé. Plusieurs collègues du Léman suivent avec intérêt les pro-

grès d'une opération jugée d'abord impossible, et des applaudissements se joignent au bruit de ferraille qui annonce notre départ de Thonon.

Bientôt nous arrivons aux gorges de la Dranse, qui, pendant sept kilomètres, nous offrent une succession de vues grandioses nous rappelant les belles vallées des Guiers, de l'Arly et du Guil, avec leurs abruptes parois de rochers, leurs magnifiques forêts, et, le long de la route, le torrent impétueux roulant ses flots mugissants à travers les blocs énormes qui encombrant son lit. En une heure, nous sommes au pont de Bioge et prenons à gauche la route d'Abondance. Mais voilà qu'éclate un terrible orage : nous avons à peine le temps d'arriver à l'auberge voisine, qu'au milieu des éclairs et du tonnerre s'ouvrent toutes les cataractes du ciel; il faut dételé, et pendant une heure attendre une accalmie. Il pleut encore quand on remonte en voiture; MM. Richard et Duclaux ont pris les devants à pied, et même font ainsi les 18 kilomètres qui nous séparent d'Abondance. Les voitures n'arrivent qu'après eux, car la route est défoncée, et, par endroits, les parois schisteuses ont formé de petites avalanches qui barrent le passage. Enfin tout le monde est réuni, installé convenablement; un copieux dîner nous est servi, et nous pouvons, sous un ciel sans nuage, examiner longuement le Mont de Grange, que nous devons escalader demain.

6 août. — Le temps, splendide à 4 heures, s'est bientôt assombri, et quand, deux heures après, la caravane est prête à partir, il semble tout à fait douteux. M. Richard réunit le conseil des anciens. Duclaux, seul, opine pour l'ascension; plusieurs veulent tourner la montagne, idée que l'on étudie avec la carte et les renseignements de nos hôtes; mais, comme pour l'ascension, la difficulté consiste dans l'état des chemins détremés et glissants, le mot de « danger » est prononcé, et le chef décide qu'on suivra la route. Heureuse inspiration, car, au bout de 4 kilomètres, le brouillard nous cache notre montagne, une pluie fine commence à tomber, qui bientôt se change en une averse continue. Nous suivons toujours la Dranse, moins rapide maintenant, et dont la vallée s'élargit peu à peu pour s'épanouir tout à fait à Châtel. Le trajet est toujours très beau, mais le brouillard nous cache les sommets, et l'eau qui nous inonde de la tête aux pieds refroidit beaucoup notre enthousiasme.

Nous sommes reçus d'une façon charmante à la Villa-Châtel; notre hôte est, l'hiver, professeur de musique; notre hôtesse, pianiste distinguée, est une véritable alpiniste, qui a fait toutes les grandes ascensions des Alpes. Ils songent à établir à Châtel un sanatorium analogue à celui de Davos.

Châtel est en effet bien abrité des vents du Nord et de l'Est et, de plus, possède des eaux minérales jusqu'ici non exploitées. Un excellent déjeuner, trop copieux, nous retient longtemps à table, après quoi nous examinons les intéressantes collections entomologiques, minéralogiques, photographiques, etc., qui ornent le salon, pendant que résonnent les accords du piano et que la pluie tombe de plus belle ! Nous partons enfin malgré tout, nous escaladons vivement sous bois le Pas de Morgins, et bientôt nous arrivons, trempés et tout ruisselants, à l'hôtel des Bains de Morgins.

Notre entrée fait sensation : à côté de la tenue si correcte des autres personnes nos modestes vêtements d'alpinistes, tout dégoultants d'eau, font un singulier contraste. On nous voit néanmoins arriver avec plaisir : c'est une distraction, et les distractions deviennent rares quand pendant huit jours la pluie vous retient à l'hôtel. On nous demande nos aventures, nos projets futurs; on sourit quand nous parlons du col de Chézery, et du lointain pays de Morzine, et nous lisons sur tous les visages cette compassion bienveillante, mêlée de doute, que l'homme bien élevé témoigne toujours aux faiblesses humaines. Quelle folie en effet, pour des gens qui ne connaissent pas nos caravanes, qu'une course de cinq heures par un col de 2,000 mètres et avec un pareil temps ! Mais nous en avons vu bien d'autres et sommes sans crainte. Cependant, par prudence, le chef retient un guide, puis un cheval pour les sacs. L'après-midi se passe très lentement à errer dans les corridors, à regarder les joueurs de cartes et de billard, puis la brillante société qui descend dans la salle à manger; après quoi vient notre tour, et le dîner achevé, nous gagnons vivement nos chambres et nos lits.

7 août. — A la pluie a succédé un brouillard intense. On procède au difficile aménagement des sacs, à grand renfort de courroies et ficelles : les bâts et filets à fourrages sont à 500 mètres plus haut dans les pâturages. Enfin nous partons par un chemin boueux, auquel, au sortir de la forêt, succède un sentier raide, qui traverse plusieurs fois le torrent. Ce torrent descend du lac de Chézery, près duquel nous arrivons bientôt, et que nous dominons de 5 à 6 mètres. Heureusement le guide nous prévient, et nous voyons une ligne indistincte qui est la rive du lac. Nous montons toujours et atteignons une alpe, derrière laquelle un gros rocher, formant le coin, nous offre une sorte d'abri.

Nous faisons halte pour attendre le cheval, qui a pris un chemin plus long et s'est égaré. Le guide part à sa recherche, pendant que, glacés par le brouillard, nous battons frénétiquement la semelle avec accompagnement

de chants variés. Enfin nous pouvons repartir, et en quelques minutes nous sommes au col. Rien de fantastique comme ce défilé de 28 personnes (deux douaniers se dissimulent au milieu de nous), cheminant en file indienne, à deux ou trois pas de distance, le guide en tête, le chef surveillant en queue les sacs, qui sont tombés deux fois déjà, le tout dans un brouillard de plus en plus épais, et au bruit répété de la corne présidentielle ! Nous descendons peu à peu pendant plus d'une heure : la brume diminue insensiblement avec l'altitude, et, quand arrive la grande descente, nous voyons enfin le fond de la vallée, et bien loin, comme un miroir, un coin du lac de Montriond. Par des sentiers escarpés et glissants, nous atteignons les chalets de Lindaret, d'où part un chemin de chars, de ces petits chars à deux roues, avec une pièce de bois qui traîne sur le sol, et sert à la fois de frein et de gouvernail. Aux pâturages et aux maigres cultures succède la forêt. Nous y admirons la cascade d'Ardent, superbe, sur laquelle la Section du Léman a jeté un pont rustique; nous longeons la rive droite du lac, très beau avec sa ceinture d'arbres majestueux, et, après cinq heures de marche environ, nous sommes à l'hôtel, où a lieu le déjeuner.

Le brouillard a disparu, mais le temps est toujours gris : il fait froid ; du reste nous sommes encore à 1,050 mètres d'altitude. Aussi partons-nous bientôt, et, laissant Montriond à droite, nous gagnons directement Morzine. C'est un village dont la moitié occupe les deux rives de la Dranse; l'autre s'étend sur le versant Sud le long de la route de Thonon. Nous nous installons à l'hôtel des Alpes, puis la caravane se divise : les uns font leur correspondance ; d'autres, fatigués, parcourent le village; les intrépides enfin montent avec le chef reconnaître le chemin du col de Jouplane puis visitent une belle cascade perdue dans les pâturages, franchissent la Dranse et par la rive droite reviennent à Morzine. Le soir, un excellent dîner, d'une abondance et d'une variété de mets qui nous étonnent, même après ce que nous avons vu déjà, nous retient longtemps à table et nous dédommage d'un déjeuner un peu succinct. Les jeunes gens sont de charmante humeur : ils sont tout fiers de leur course, tout en regrettant d'avoir manqué une vue certainement fort belle; ils rappellent en riant divers incidents de la marche : c'est un échange ininterrompu de plaisanteries un peu bruyantes, qui rassurent les chefs contre toute crainte de surmenage physique, et c'est aussi avec regret qu'est donné et entendu le signal de la retraite.

8 août. — Le chef a passé une nuit tranquille, bien différente des précédentes : il n'a plus d'inquiétude; le temps semble tourné au beau, la cara-

vane est en parfait état; pas de mulet pour les sacs, mais on les portera : de plus M. Jordan, le dévoué secrétaire de la Section du Léman, que nous avons vu hier, doit nous accompagner au col de Jouplane, et de là nous montrer le chemin. Mais au lever, quelles déceptions ! D'abord le maudit brouillard est revenu, et la pluie menace : de plus, soit à cause du froid du matin, soit par suite du dîner trop copieux, toute la caravane, sauf le chef, a été indisposée la nuit : bref, presque tous font triste mine, et MM. Bouty père et fils remettent leur départ au lendemain : le chef leur confie le jeune Masson, trop fatigué. Cela fait quatre membres de moins, car M. Cauvin vient de partir pour Paris rappelé par une dépêche. Enfin, M. Jordan, retenu par des devoirs de famille, ne peut nous accompagner, et nous voilà livrés à nos propres forces. Mais avec la carte et la boussole, un alpiniste ne craint rien. En avant, d'abord sur un vrai chemin à travers les cultures, puis dans une maigre forêt où la pluie nous surprend, enfin dans un labyrinthe de marécages, où nous enfonçons jusqu'aux genoux et dont nous sortons à grand'peine. Enfin un sentier raide et pierreux nous conduit au col, que nous reconnaissons à la croix qui le domine, car le brouillard est de plus en plus opaque. Après quoi commence une descente interminable, dans des chemins que la pluie a transformés en ruisseaux, et où nous pataugeons jusqu'à Samoëns. Vers la fin seulement nous avons quelque peu de vue sur la vallée.

A Samoëns, notre déjeuner nous attend à la Croix-d'Or, où se réunissent successivement les fractions échelonnées de la caravane. Plusieurs sont fatigués, mais le chemin est court jusqu'à Sixt, et rien ne nous presse; nous nous reposons deux ou trois heures, puis gagnons Sixt dans l'ordre dispersé, en jetant un coup d'œil sur la belle cascade du Nant Dant, que l'on voit du reste fort bien de l'hôtel. La vallée est belle, surtout quand, après qu'on a franchi le défilé des Tines, les montagnes du fond se découvrent à travers les déchirures des nuages. A Sixt recommencent les travaux de M. Kochersperger : l'hôtel du Fer à Cheval est comble, et le nombre des lits disponibles insuffisant : nous nous casons néanmoins à peu près. Une dépêche de Morzine nous rassure sur la santé de nos isolés; chez nous, tout marche à peu près, et de plus nous revoyons le soleil, qui dore la Pointe de Sales et les neiges du Mont Grenier ; au fond de la Combe étincellent de temps en temps les glaciers du Tenneverge. Bref, c'est avec confiance que nous gagnons après dîner nos lits si péniblement conquis.

9 août. — Le col d'Anterne est à 16 kilomètres : cela ferait donc 32 kilo-

mètres, aller et retour, par des chemins semblables à ceux d'hier; deux ou trois jeunes gens ont les pieds blessés, et de plus le brouillard couvre encore les cimes. Nous renonçons au col et optons pour le Fer à Cheval et la Combe. Du reste nous ne regrettons rien, car la vue est bien belle, les cascades abondantes, et de plus, agréable surprise pour les recrues, nous pouvons escalader un reste d'avalanche. Après déjeuner nous allons, par le chemin du col, admirer la superbe cascade du Rouget, la plus belle que nous ayons vue et comme volume d'eau, et comme hauteur de chute, et comme site pittoresque. Au retour, nous regardons curieusement les costumes et les allées et venues des indigènes, descendus des chalets de la montagne; car c'est dimanche, et le matin déjà nous avons croisé une longue file de fidèles revenant de la grand'messe. Le pays semble très religieux; à Sixt existait autrefois une importante abbaye, et l'hôtel est installé dans ses anciens bâtiments, ce qui donne à ses salles et corridors un cachet tout particulier.

10 août. — L'excursion est terminée, sauf le long voyage de retour. Nous quittons Sixt, satisfaits de l'hôtel, où nous laissons MM. Bouty qui veulent à toute force passer le col d'Anterne, et regagnons à pied Samoëns. Le tramway à vapeur nous porte lentement à Annemasse. Cette lenteur, nous ne la regrettons pas, elle nous permet de voir longtemps le fond de la vallée et c'est notre plus belle vue de toute l'excursion. La route est intéressante du reste, avec les coquets villages que l'on traverse, et les vertes montagnes que l'on aperçoit à droite et à gauche, les Voirons d'un côté, de l'autre le Môle si cher aux alpinistes de Bonneville. Nous déjeunons fort bien au buffet d'Annemasse, puis, par Bellegarde, où nous visitons l'ancienne perte du Rhône, nous gagnons, le long de la pittoresque vallée de la Semine, les bords poétiques du lac de Nantua. C'est à l'hôtel de France que se fait le dîner d'adieu. Au champagne traditionnel, Duclaux porte la santé des chefs qu'il remercie au nom de la caravane; ces remerciements, dit M. Richard, s'adressent tout d'abord à M. Kochersperger, dont la tâche a été parfois pénible; puis aux membres présents du Club, et surtout au docteur, pour le concours moral qu'ils ont prêté aux chefs; enfin, à M. De Jarnac, organisateur de la course, si parfaitement combinée; la caravane doit être aussi félicitée de sa bonne tenue et de son endurance dans des circonstances difficiles. Puis a lieu le départ pour Paris, pendant que MM. Richard père et fils et Duclaux partent de leur côté, les premiers pour le Tyrol et Vienne, M. Duclaux pour Thonon, d'où il refera presque tout le voyage.

Le mémorialiste de la caravane.



SOUS L'ABONDANT FEUILLAGE D'UN BOUQUET DE SAPINS. (P. 115).



LE ROCHER DU DIABLE.

RENCONTRE D'UN MYSTÉRIEUX PERSONNAGE.



est impossible de se figurer rien de plus grand et de plus austère que le paysage des environs de Moutiers, vu d'une colline ou d'un rocher qui domine la vallée. C'est le style âpre de Salvator, plus la grandeur.

Visitant ces parages, je résolus de profiter d'une journée magnifique pour explorer la haute montagne, dite le *Rocher du Diable*, qui domine la ville vers l'est. J'arrêtai un guide qui devait porter mon bagage, c'est-à-dire des vivres, un portefeuille et l'indispensable boîte de couleurs, et je me mis en route comme le soleil jetait son premier rayon sur un des coins de la ville. Le Rocher du Diable se dresse sur la rive gauche de l'Isère en pente fort abrupte. Pendant près d'une heure, je fus obligé de gravir les rocs perpendiculaires, puis je rencontrai un joli talus de verdure, et j'arrivai à une espèce de plate-forme isolée, d'où, de trois côtés, à l'est, à l'ouest et au nord, la vue s'étendait librement sur trois vallées. Vers le midi se dressaient brusquement de hautes murailles de rochers auxquelles la plate-forme était adossée. Ces murailles supportaient de longs rideaux de verdure, doucement étagés jusqu'à des bois de sapins qui allaient se perdre dans les nues.

En jetant autour de moi un rapide coup d'œil, j'aperçus tout auprès d'une haie vive le long de laquelle j'avais fait halte, une petite maison isolée qui, par son architecture, tenait le milieu entre la maison de ville et le chalet. Le même coup d'œil m'avait suffi pour reconnaître le site qui m'entourait. Je ne pouvais trouver une plus belle vue d'ensemble du pays. J'ordonnai donc au montagnard qui m'accompagnait de déposer boîte, vivres et carton le long de la petite haie, et je le congédiai, lui recommandant de venir me rejoindre vers le milieu du jour. Après son départ, je m'installai sous l'abondant feuillage d'un bouquet de sapins, et je m'occupai à reproduire de mon mieux l'un des coins de l'immense paysage qui se déroulait autour de moi.

J'achevais mon esquisse quand les horloges de Moutiers, que j'apercevais sous mes pieds, perdu au fond de son étroite crevasse, sonnèrent

dix heures. Ce son, pareil à la cloche du mineur qui retentit au fond d'un puits, me tira de ma rêverie occupée. Je déposai le portefeuille et le crayon, et je me préparai à faire honneur au déjeuner frugal que j'avais apporté.

Tout en jetant un dernier coup d'œil sur mon dessin et sur le paysage qui m'avait servi de modèle, je me levai brusquement, et je me heurtai contre un personnage qui examinait comme moi le dessin que je venais d'achever ; dans ma préoccupation, je ne l'avais ni entendu ni aperçu.

Je me retournai avec vivacité, et je me trouvai face à face avec un homme d'une stature élevée et d'une assez belle figure. L'inconnu me salua profondément, et je lui rendis son salut. Alors il m'aborda en me faisant de grands compliments en assez bons termes, mais que je trouvais un peu exagérés. Je répondis poliment.

— Vous n'avez pas encore déjeuné, monsieur, me dit-il en me voyant prendre le petit panier qui contenait mes provisions de bouche et que mon guide avait déposé près de la haie ; voici ma maison, vous me permettrez de vous offrir l'hospitalité et un déjeuner de campagnard.

Je refusai. Il insista, et si vivement que je dus me laisser faire et accepter le déjeuner. Je suivis donc l'inconnu dans la petite maison blanche.

Là se trouvaient une table dressée et un déjeuner tout servi, déjeuner de campagnard sans doute, et néanmoins très confortable. Une belle truite, de l'excellente crème, des fruits secs et les trois fromages du pays, le *vacherin*, le *chevrotin* et le fromage de *tignes*, faits l'un avec le lait de vache, l'autre avec le lait de chèvre, et le troisième avec le lait de brebis, composaient notre menu.

Tout en déjeunant, nous causâmes ; l'inconnu raisonnait avec assez de justesse et s'exprimait avec feu et naturel. Il me sembla néanmoins qu'il s'animait aisément, et qu'alors son œil étincelait d'une façon singulière. Je remarquai en outre que, dans la conversation, mon nouveau compagnon évitait soigneusement toute question qui pouvait toucher à la politique. Il m'entretenait plus volontiers d'histoire naturelle, de minéralogie, d'industrie, passant de la description des mines d'argent de Pesey à celle des marbrières de Villette, s'occupant avec un égal intérêt des fabriques de minium et d'alun du pays, de l'aménagement des forêts, du projet d'*endiguer* l'Isère, mais revenant toujours à m'entretenir d'une fontaine minérale qu'il avait découverte, dont l'eau guérissait infailliblement une multitude de maladies, et dont il me raconta fort prolixement les merveilleux effets.

— Vous verrez et vous jugerez, me dit-il en terminant.

Quand nous eûmes cassé les dernières noix et vidé le dernier verre de vin de Montmélian, côte de Saint-Jean-de-la-Porte, car le brave homme avait choisi la meilleure bouteille de sa cave :

— Que faites-vous après le déjeuner ? me demanda-t-il avec intérêt.

— D'ordinaire je cours la montagne, je recueille des fleurs, des minéraux, des insectes ; je dessine.

— A merveille ! je vois que nos goûts sont semblables. Eh bien, voulez-vous aujourd'hui que je vous accompagne et que je vous serve de guide dans vos courses ?

J'acceptai de grand cœur.

L'inconnu me demanda quelques moments pour se préparer. Je profitai de son absence pour rassembler mon bagage de dessinateur, et, comme je rentrais, je trouvai à la porte du petit casin deux belles mules sellées et bridées, et mon hôte qui m'attendait.

L'attention de sa part était délicate, car sur la roche du Diable, en fait de chemin, la ligne droite est fort rare, et la ligne horizontale l'est peut-être plus encore ; c'est-à-dire que, pour aller d'un point à l'autre, il faut beaucoup tourner et beaucoup monter. Nous enfourchâmes lestement nos montures et commençâmes, dans cette partie curieuse des Alpes de la Savoie, une promenade des plus variées et des plus intéressantes, nous dirigeant vers le sommet de la montagne.

Plus nous montions, plus le chemin devenait difficile. Les pluies avaient mis le rocher à nu. Sa surface, polie çà et là comme une glace, et coupée en d'autres endroits de crevasses irrégulières et profondes, présentait de grandes difficultés à nos mules, qui en triomphaient avec une adresse que je ne pouvais me lasser d'admirer. Le meilleur cheval se fût abattu et nous eût rompu les os. Quand une fente plus profonde, et en apparence impossible à franchir, coupait le sentier, l'animal que je montais s'arrêtait, un instant, comme pour étudier le point où son sabot pourrait se fixer ; il allongeait ensuite le pied avec une attention singulière, comme on allonge la main vers un objet qu'on veut saisir, puis il s'élançait et se trouvait sur l'autre bord de la crevasse aussi solidement que si nous eussions cheminé en pays plat.

Le sentier que nous avions suivi jusqu'alors aboutissait à de hautes rampes de rochers qu'il fallait forcément gravir pour arriver au sommet de la montagne. Nous laissâmes nos mules au pied de ces rochers ; mon

guide, qui m'avait rejoint et qui nous suivait en coupant perpendiculairement les pentes que nous étions obligés de tourner, fut chargé de leur garde, et, nous aidant des mains et des pieds, nous commençâmes, le long de parois presque à pic, notre pénible ascension. Enfin, après une demi-heure de ce rude exercice, nous arrivâmes à une petite pelouse légèrement inclinée de l'est à l'ouest, couverte d'un gazon ras tout émaillé des fleurs printanières de la montagne.

— C'est le velours qui couvre le tabouret du diable, me dit mon compagnon ; nous touchons au but.

En effet, après avoir cheminé pendant un quart d'heure sur cette jolie pelouse, évitant d'étroites crevasses que les neiges remplissaient encore, nous parvînmes à une masse de rochers fendillés et délités, qui se dressaient brusquement à l'extrémité la plus élevée de la prairie. C'était le sommet de la montagne. Nous l'atteignîmes en quelques minutes.

Décrire le tableau qui s'offrit alors à nos yeux serait impossible. De cette montagne, qui se dresse comme un obélisque au cœur de la Savoie, comme le Righi au milieu de la Suisse, on aperçoit en effet, d'un seul coup d'œil, la chaîne tout entière des Alpes du Dauphiné et de la Savoie. Ces montagnes dessinaient autour de nous à l'horizon un cercle de neiges et de glaces qui semblait tracé au compas, tant sa régularité était parfaite. Le mont Blanc au nord, le mont Isran et le Saint-Bernard à l'est, le grand et le petit mont Cenis au sud, et quelques hautes cimes des Alpes du Dauphiné à l'ouest, formaient comme les grandes dentelures de cette magnifique broderie d'argent. Le mont Blanc, de ce côté, semblait se découper à pic et n'être formé que d'un seul roc noir perpendiculaire, tandis que ses cimes neigeuses s'inclinaient doucement dans la direction du lac de Genève. Les glaciers de Plantery, qui s'élevaient dans notre voisinage, vers l'est, nous cachaient en partie le mont Isran, où l'Isère, qui lui doit son nom, prend sa source. C'est une montagne de moyenne grandeur, surtout si on la compare au mont Blanc ou au mont Saint-Bernard.

Ce qui me frappa surtout du haut de notre observatoire naturel, ce fut la nudité de la plupart des montagnes voisines. Toutes les pentes de la chaîne qui sépare la Tarentaise de la Maurienne paraissent absolument dépouillées ; les montagnes du val de Pesey sont également déboisées. Mon compagnon attribuait la dévastation des forêts du pays aux soldats qui occupèrent la Savoie lors des guerres de la Révolution. L'exploitation des salines de Moutiers et des mines de Pesey, et l'incurie d'un

gouvernement qui laissait chaque commune libre de couper et de défricher à volonté, doivent être pour plus encore dans cette destruction. Des pâturages remplacent les bois arrachés ; sur les pentes les plus inclinées, dans un petit nombre d'années, les rochers remplaceront ces pâturages. Les montagnes de la Savoie deviendront à la longue les montagnes *Rochieuses* de l'Europe.

Quand nous eûmes suffisamment admiré et étudié, nous nous glissâmes le long des rochers et retrouvâmes nos mules, qui se montrèrent aussi adroites pour la descente qu'elles l'avaient été pour la montée. Il est vrai que nous fîmes un long détour dans la montagne pour rendre cette descente plus douce. Au retour, nous longeâmes les haies du petit village de Notre-Dame du Pré. Tous les habitants que nous rencontrâmes nous regardaient avec un étonnement joyeux qui me parut singulier ; d'autres nous saluaient avec un sourire de bienveillance si prononcé que parfois il se terminait par un gros éclat de rire. Qu'avions-nous donc de si divertissant ? Je m'examinais avec attention, j'étudiais avec soin mon compagnon, qui cheminait sur sa mule le plus gravement du monde, et je ne pouvais rien découvrir qui motivât cette hilarité.

Avant de regagner son habitation, l'inconnu voulut à toute force me conduire à sa fontaine merveilleuse. J'étais harassé ; néanmoins je cédai par politesse. Je ne vis là qu'une source d'une eau blanchâtre et bourbeuse, suintant du milieu d'une couche épaisse de limon crayeux qu'elle soulevait à chacun de ses bouillons, et dont à la longue elle revêtait les objets entre lesquels elle s'infiltrait ; de chaleur et de gaz, pas la moindre apparence ; son goût était fade et terreux. A cela près, cette eau avait peut-être tout autant de vertus que bien d'autres plus renommées.

Mon compagnon remplit avec un soin particulier deux bouteilles qu'au départ il avait placées dans les fontes de ses pistolets, ayant soin, pour augmenter sans doute la vertu du breuvage, d'y mêler au moins un grand verre de la boue blanchâtre qui revêtait le fond de la mare. Cette opération achevée, nous remontâmes sur nos mules et nous ne tardâmes pas à nous retrouver à la porte de sa petite maison blanche.

Là un dîner fort convenable se trouvait préparé comme par enchantement. L'air vif de la montagne nous avait donné un magnifique appétit, et mon estomac plaidait d'une manière tout à fait convaincante en faveur de la nouvelle invitation que mon hôte m'adressait. Je fis donc autant d'honneur au dîner qu'au déjeuner. La soirée était avancée comme

nous sortîmes de table. Je songeai alors à la retraite et remerciai de son accueil l'hospitalier étranger ; mais celui-ci voulut absolument me reconduire jusqu'aux portes de la ville. Il fit prendre un bâton et un falot à un montagnard qui lui servait de domestique, il mit lui-même avec mystère dans chacune des poches de son habit un long paquet soigneusement ficelé, puis nous partîmes pour Moutiers, profitant des dernières lueurs du crépuscule.

Au bas de la montagne, en débouchant sur la grande route, nous rencontrons des enfants qui crient à tue-tête : « Ah ! ah ! voilà M. Lolo ! M. Lolo ! » et qui sans plus de façon nous jettent des pierres et s'enfuient.

Plusieurs vieilles femmes étaient rassemblées aux portes de la ville ; à peine nous ont-elles aperçus qu'elles se mettent à chuchoter ; puis, comme nous passions devant elles, elles s'approchent, regardant mon impassible compagnon de l'air du monde le plus insolent, et nous accompagnent pendant quelques instants en riant aux éclats. J'étais outré, et je me retournais pour apostropher ces femmes ; mais l'insulté, haussant tranquillement lès épaules :

— Laissez-les faire, me dit-il ; ce sont de pauvres créatures.

Et dans son geste, dans son regard et dans son accent, il y avait une patience et une humilité à toute épreuve.

La nuit commençait lorsque nous entrâmes dans la ville, et, comme les rues de Moutiers n'étaient pas éclairées au gaz, on n'y voyait goutte ; aussi les traversâmes-nous sans encombre, et je ne tardai pas à arriver à la porte de mon auberge. Là, je remerciai de nouveau mon compagnon hospitalier, lui prenant les mains avec effusion ; mais lui, reculant de deux pas et tirant de sa poche ses deux paquets ficelés :

— Voulez-vous m'obliger ? me dit-il d'un ton affectueux et presque suppliant.

— Vous obliger ! mais certainement ; votre accueil a été trop aimable et votre complaisance trop grande pour que je puisse vous refuser quelque chose.

— Vraiment ! eh bien, écoutez-moi. Vous m'avez dit que vous alliez à Turin : arrivé dans cette ville, vous demanderez au roi une audience, vous lui remettrez de ma part ces deux bouteilles de mon eau minérale, et votre fortune sera faite.

J'étais stupéfait, j'ouvrais de grands yeux.

— Oui, monsieur ! me dit-il avec exaltation, votre fortune sera faite.

et la mienne aussi, car je vous mettrai de moitié dans mes bénéfices. Le roi, je le sais, est atteint d'une grave affection que cette eau seule peut guérir ; j'ai proposé au gouverneur de Chambéry de lui en adresser vingt bouteilles qu'il transmettrait à Sa Majesté ; mais, dans ce pays, ils sont si arriérés qu'ils n'ont pas voulu reconnaître les vertus miraculeuses de mon eau ; à Turin, on me rendra justice.

Je n'eus pas besoin du regard significatif ni de l'éclat de rire étouffé du lourdaud de montagnard qui nous accompagnait pour comprendre toute l'affaire.

Le pauvre homme était fou !

— Comment donc ! lui répondis-je le plus sérieusement du monde ; mais certainement je me charge de remettre votre eau au roi lui-même.

— Au roi lui-même ! s'écria-t-il avec un air d'inexprimable bonheur.

— Mais oui : je connais intimement le ministre, je lui dirai tout, et avant huit jours justice vous sera rendue.

— Ah ! monsieur, que je vous aurai d'obligation !

Et l'inconnu me sauta au cou et me pressa longtemps dans ses bras avec toute la chaude effusion d'un cœur vraiment reconnaissant.

— Au roi lui-même ! s'écria-t-il encore une fois.

Puis nous nous séparâmes après un dernier serrement de main.....

DE MERCEY.



UN MONDE DE MERVEILLES AU SEIN DES GLACES.

EXPLORATIONS PÉRILLEUSES DE JOHN TYNDALL.



L'ANGLAIS JOHN TYNDALL, entreprit dans les Alpes, en 1859, une exploration plus hardie que toutes celles qui avaient été tentées jusqu'alors : son but était de se rendre compte du mouvement qu'imprimaient à la Mer de glace les grands froids de l'hiver, et des modifications extérieures qu'elle subissait sous l'influence des basses pressions.

Tyndall n'en était pas à son coup d'essai. Maintes fois il s'était risqué

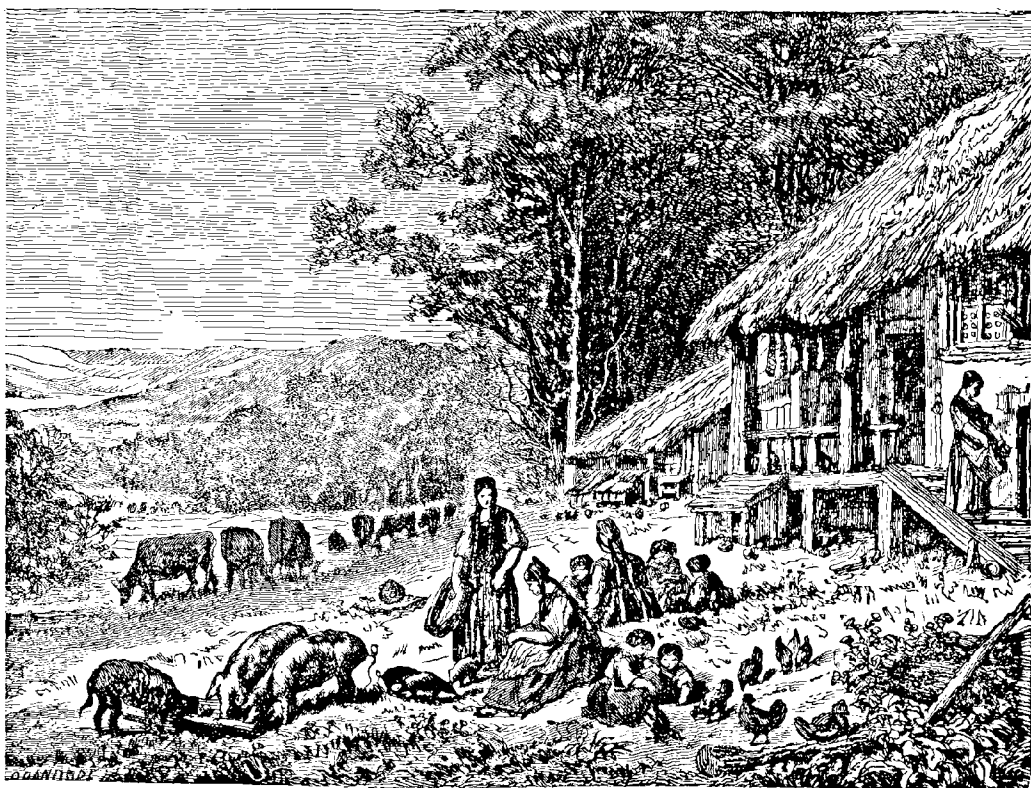
dans des ascensions plus périlleuses les unes que les autres. Lorsqu'il résolut d'entreprendre cette nouvelle expédition scientifique, ce fut le Montanvert qui fixa d'abord son attention. Il aborda le formidable pic par un froid des plus intenses. Cinq heures d'une marche très pénible lui furent nécessaires pour atteindre le sommet. Il se souvint alors des agréables journées qu'il avait autrefois passées, par une température plus clémente, au milieu des séracs du col du Géant, ainsi que du petit hôtel dont la lointaine silhouette avait ranimé ses forces pendant la descente du glacier. N'étaient-ce pas d'aimables visages que ceux qu'il devait y voir, un bon accueil et, ce qui ne gêne rien, une très appétissante cuisine, qui l'y attendaient ? Notre explorateur était, cette fois encore, sous le charme de ces douces pensées, mais le cadre d'un aussi riant tableau n'était plus le même, et le froid glacial du nord ne prêtait pas autant que la tiède haleine des zéphyrs printaniers à bercer l'imagination de rêves enchanteurs. En tourbillonnant autour de l'auberge, la neige s'était entassée jusqu'à la toiture des hangars voisins et, malgré les volets hermétiquement clos, passant à travers des fentes presque imperceptibles, elle avait envahi les chambres exposées au vent, couvrant le plancher et s'étalant sur les lits en poussière impalpable. violemment chassée par la bourrasque, elle s'était attachée aux contrevents comme une draperie et y produisait un singulier effet. Un rideau festonné, entièrement formé de petits cristaux de glace, pendait devant la fenêtre, imitant à s'y méprendre, par la courbe élégante de ses plis gracieux, un véritable rideau de mousseline.

Les cristallisations qui se développaient sur les vitres étaient également fort remarquables : les unes s'étendaient sur un assez grand espace, sans solution de continuité ; les autres ressemblaient à de magnifiques palmes ou s'étalaient en bouquets merveilleux qu'on eût cru façonnés par la plus habile fleuriste. Tyndall plaça la main sur l'une des vitres couvertes de ces cristallisations jusqu'à ce que celles-ci fussent fondues, puis, la retirant, il examina la couche liquide à l'aide d'une loupe. Dès que le verre commença à se refroidir au contact de l'air glacé, il constata qu'un mouvement se produisait sur les bords de la surface, et il vit les atomes se rejoindre et une multitude de lignes des plus délicates se former qui recouvrirent bientôt tout l'espace rendu libre par la fusion de la glace précédente.

Tandis qu'il était ainsi plongé dans la contemplation de ces phénomènes et qu'il songeait à la bonté divine qui permet à l'homme de scruter ses

merveilles de la création, il s'entendit appeler par ses compagnons de voyage : on l'attendait en effet dans la cour de l'hôtel.

La petite caravane s'achemina aussitôt vers le glacier, qui excita l'admiration générale. Il n'était plus, à cette époque de l'année, rétréci comme pendant la saison estivale; on n'y voyait plus ses sillons boueux et cette espèce de fumée se dégageant sous l'influence de la chaleur solaire. Il était, au contraire, sa puissante structure, ses masses compactes, unissant à sa beauté sauvage son incomparable force, ici uni comme un miroir, là



DES ENFANTS SE JOUENT SUR LES BORDS DE L'ABÎME QUI RECÈLE LES OSSEMENTS
DE LEURS PÈRES (P. 89.)

hérissé de crêtes élevées, abruptes et tranchantes. Les torrents descendus du versant de la montagne s'étageaient en terrasses superposées que soutenaient des colonnades de glace, arrêtées au milieu de leur course par la terrible puissance du froid. Nul bruit d'eau courante ne se laissait percevoir, et le Nant blanc, qui passe pour jaillir d'une source dont l'hiver ne tarit point le débit, ne donnait aucun signe d'existence. Depuis le Montanvert jusqu'à Trélaporte, la Mer de glace était dans l'ombre ; mais

AU PAYS DES GLACIERS.

8.

traversant le couloir du Géant, le soleil couvrait de ses rayons la partie supérieure du glacier, illuminait la base de l'Aiguille du Moine, et faisait resplendir la montagne jusqu'au faite. De l'autre côté de la vallée, une immense bannière, faite de poussière neigeuse, semblait flotter au vent sur le cône altier de l'Aiguille du Dru. Grâce à la lumière réfléchie par le glacier, on distinguait nettement la grande Jorasse, la chaîne de hauteurs qui la relie au Pic du Géant, ainsi que le Charmoz, dont les roches se dessinaient sur l'azur d'un ciel clair et froid. Lorsque tomba la nuit, il semblait qu'on se trouvât enveloppé dans une ceinture de montagnes. L'œil se détache avec peine d'un spectacle aussi sublime, dont aucune imagination ne saurait se figurer la magnificence, et, au sortir de cette contemplation, l'homme, pour peu qu'il ait l'esprit droit et le cœur bien placé, est forcé de s'incliner devant la grandeur souveraine de l'œuvre de Dieu.

Pendant l'après-midi, les guides de Tyndall avaient exploré le glacier, tandis qu'il préparait ses appareils scientifiques, afin de rechercher les points où il conviendrait d'établir ses postes d'observation. Des crevasses cachées étaient à craindre : il fallait donc prendre des précautions. L'homme placé en tête de la caravane était attaché à trois autres par de fortes et longues cordes. Le temps était resté beau pendant la journée et, dans la soirée, les étoiles brillèrent au ciel; mais des vapeurs amassées au-dessus de la chaîne du Brévent vinrent en voiler l'éclat.

Dès la nuit venue, Tyndall installa son thermomètre enregistreur sur une chaise placée au milieu de la neige à quelque distance de la maison, et il demeura lui-même dans la salle à manger de l'hôtel, où il avait fait allumer un grand feu de bois de pin.

On était au 28 décembre. Ce jour-là, Tyndall fut debout avant l'aube. A trois mètres environ du feu, le thermomètre accusait 2 degrés centigrades au-dessous de zéro, en dehors 11 degrés. Ce n'était pas une température bien froide; mais cette clémence relative de l'hiver devait être attribuée à ce fait que les nuages avaient formé un écran qui, pendant la nuit, avait empêché la radiation vers l'espace de la chaleur terrestre.

Tandis que l'on préparait le déjeuner, Tyndall alla inspecter le glacier et les sommets environnants. Du côté de la mer de glace, ses regards s'arrêtèrent sur la grande Jorasse, dont la cime s'élevait au-dessus de la crête de rochers qui couronne le glacier de L'échaud. Derrière elle, vers l'orient, s'étendait une ligne de nuages dont une partie s'allongeait en bandes transparentes, et l'autre partie formait des masses plus denses qui se reliaient

aux premières par une série de légers filaments. L'aurore vint bientôt teindre de pourpre ces nuées et les légères vapeurs qui enveloppaient tous les sommets; le ciel prit un aspect fantastique, et, devant cette scène indescriptible, cette parole d'un poète se présentait à l'esprit frappé : « Dieu se manifeste dans la splendide majesté de l'aurore. »

A ce moment, l'écharpe de poussière neigeuse qui flottait au sommet de l'Aiguille du Dru avait atteint des dimensions extraordinaires, et elle se déroulait entièrement illuminée par les rayons du soleil levant. Découpés en arêtes de feu, les deux pics de l'Aiguille de Dru et de l'Aiguille Verte dominaient l'ombre de la vallée comme deux immenses torches dont la lueur se répandait au loin. Les Aiguilles Rouges s'enflammèrent à leur tour, et la lumière du jour vint enfin se répandre au milieu des montagnes.

Cependant ce sublime spectacle ne dissipait pas les inquiétudes de Tyndall au sujet du temps. Les nuages lumineux étaient voilés par moments par des masses sombres qui enveloppaient sur leur passage les sommets des glaciers et semblaient doubler ensuite l'éclat des rayons solaires un instant obscurcis. Vers neuf heures commença l'installation de la première ligne de signaux, dont une extrémité était fixée à environ 100 mètres au-dessus de l'hôtel de Montanvert. L'autre extrémité était marquée par un tronc desséché placé sur le versant opposé. Les piquets à planter étaient d'une longueur d'un peu plus d'un mètre. A certains endroits, la neige était très profonde, mais on arrivait néanmoins à fixer le piquet assez solidement dans les couches inférieures. En d'autres places, la neige ayant été balayée par le vent, on devait percer la glace avec une tarière. Le travail était pénible, et l'on était obligé de prendre de grandes précautions, à cause des crevasses cachées. A chaque pas, il fallait sonder pour ne pas risquer d'être englouti. Ce fut surtout à l'extrémité de la ligne en construction, à la limite est du glacier, que les hommes eurent grand'peine à traverser la neige, parce que la glace s'y trouvait entièrement disloquée, et ils y furent forcés à de nombreux et longs détours pour arriver au point désigné; mais, habiles autant que courageux, ils y arrivèrent cependant et fixèrent le dernier piquet à 80 mètres environ de la rive opposée du glacier.

A leur retour, Tyndall leur demanda s'il ne serait pas possible d'établir une seconde ligne à la hauteur des Ponts; ils estimèrent que dans les circonstances où l'on se trouvait il ne fallait même pas y songer, et l'on convint d'essayer de tracer une ligne à quelque distance au-dessous de Montanvert. Tyndall descendit donc avec son théodolite, et, lorsqu'il eut dé-

terminé la direction, enfonçant parfois dans la neige jusqu'à la poitrine, le travail fut repris avec les mêmes précautions. On avançait lentement, quand tout à coup le ciel s'obscurcit ; les montagnes furent enveloppées de sombres nuages, et de violentes rafales passèrent qui cachaient les travailleurs les uns aux autres au milieu des tourbillons de neige. Dans les intervalles de calme, on poursuivait la tâche commencée.

Cette seconde ligne présentait de plus grandes difficultés à cause des nombreux trous remplis de neige et de l'obliquité des crevasses qui obligeait à faire de longs détours. Le guide était quelquefois enfoui dans la neige jusqu'aux épaules, et on le voyait qui la refoulait du même mouvement que le nageur avançant dans l'eau. Malgré toutes les difficultés, les hommes travaillaient avec ardeur et énergie, et bientôt le dernier piquet placé, on se remit en route vers le refuge.

Toutefois, le temps ne s'améliorait pas, et, vers le soir, le vent se mit à souffler en tempête. La neige tomba avec abondance, s'étendant en couches égales et profondes sur les parties les plus unies et les moins abritées. Dans les endroits plus tourmentés, entre les vagues solides, des amas se formaient que l'ouragan soulevait en épais tourbillons. La mer de glace présentait, sur toute son étendue, l'aspect terrible, mais sublime, de la lutte des éléments déchaînés. Tyndall commençait à éprouver de l'inquiétude pour ses hommes : voyant sur son passage un grand sapin dont les basses branches s'étendaient sur la neige, il s'y arrêta, s'assit sur l'une de ces branches en s'adossant contre le tronc pour s'abriter contre le vent, et il attendit que tout son monde fût revenu sain et sauf. Les branches se tordaient sous la violence de la rafale, qui en secouait la neige et l'emportait dans l'espace. Chaque sommet payait son tribut à la tempête et lui abandonnait une partie de son blanc manteau. La scène était d'une grandeur saisissante, et le lugubre gémissement des sapins s'accordait dans une sauvage harmonie avec le tableau qu'elle présentait au regard émerveillé.

Tyndall fut rassuré lorsque le dernier homme parut à ses yeux, et il s'empressa de regagner l'hôtel, où ils ne tardèrent pas à se trouver à l'abri. La tourmente sévissait encore avec force, mais cependant avec intermittence : on eût dit que, lassée d'un effort trop violent, il lui fallait un instant de repos avant de reprendre avec une nouvelle énergie sa lutte contre les géants de la nature. Les volets de l'habitation battaient alors violemment, le vent mugissait d'une façon effrayante dans les gorges des montagnes, la maison semblait devoir être emportée dans l'espace par la fureur de

l'ouragan. Et pourtant, les vaillants qui venaient encore d'affronter si hardiment les dangers de la neige et de la glace sur les hauteurs des Alpes, calmes et déjà à demi reposés, s'étaient endormis paisiblement sous l'œil de Dieu comme si tout ce bruit n'évoquait en eux que la douce berceuse de leur enfance !

Le lendemain, 29 décembre, la neige était très abondante, étant tombée probablement pendant toute la nuit. A sept heures elle tourbillonnait encore en flocons serrés. Vers huit heures le temps s'éclaircit et Tyndall put aller visiter ses stations tandis que les hommes s'avançaient sur le glacier. Il se mettait à peine à fixer l'instrument pour reprendre les opérations que la tempête recommença. Le guide qui demeurait auprès de lui s'empara d'une vieille porte et la plaça de façon à abriter l'objectif du théodolite. Mais la tempête rendait le travail difficile, par moments même impossible, la poussière de neige étant chassée par le vent dans les yeux de l'opérateur qui en était aveuglé. Peu après, il se résigna à n'opérer que pendant les accalmies et les éclaircies, et le travail en avança plus vite et plus sûrement.

A neuf heures, la lunette étant dirigée vers les hommes qui s'efforçaient de marcher à travers la neige qui avait effacé toute trace du chemin de la veille, Tyndall vit soudain l'homme de tête disparaître dans un trou, sans doute une fissure que la neige avait cachée. Ses compagnons se groupèrent aussitôt auprès de la fissure, et en un instant parvinrent à le retirer, grâce aux précautions, toujours les mêmes, prises depuis le commencement des travaux. Tyndall n'en avait pas moins ressenti une violente émotion.

Pendant la visite des signaux faite ensuite par les hommes, Tyndall s'abrita tant bien que mal derrière une couverture tendue sur deux longs piquets, enfoncés profondément dans la neige. Mais la tempête devint tellement violente qu'il ne pouvait plus rien apercevoir à travers les épaisses nuées de flocons qui volaient dans le champ de la lunette. Heureusement, cette bourrasque ne dura pas, et, lorsqu'il se fit un peu de calme, il se produisit un changement merveilleux dans la nature de la neige. Il tomba par milliers des fleurs de glace, fleurs exquis, réunies en groupes, et qui parsemaient d'un léger duvet les vêtements de laine et la couche de neige qui couvrait le sol. Dieu prodiguait à la fois la beauté et l'horreur dans ces solitudes glacées.

Les mesures sur la première ligne étaient prises avant onze heures, à la grande satisfaction de Tyndall qui estimait que les travaux faits et les

notes recueillies jusqu'à ce moment constituaient un premier succès pour son expédition.

Il ne s'était pas écoulé une demi-heure que le théodolite était de nouveau fixé : en dirigeant la lunette vers la ligne des signaux, Tyndall aperçut tous ses hommes debout, et ce tableau plein de vie au milieu du désert morne et désolé du champ de glace lui causa une douce émotion, d'autant plus agréable qu'au moment de commencer un geai vint se poser sur un sapin voisin comme pour lui tenir compagnie. L'air était calme et la neige, tombant en abondance, semait de nouveau ses magnifiques fleurs d'une parfaite régularité. Près du théodolite, le savant avait enlevé la neige d'un tronc de sapin afin d'y poser ses pieds engourdis et il y avait placé en outre une couverture destinée à servir d'écran en cas de bourrasque. Tandis qu'il préparait ses observations, une couche de neige épaisse d'un pouce, entièrement composée de fleurs charmantes, s'étendit sur la couverture. L'atmosphère en était pleine; des nuages à la terre la nature façonnait les atomes en étoiles qui faisaient honte, par la beauté de leur structure, aux chefs-d'œuvre mêmes de l'art des hommes.

Les guides ayant atteint la première station, le mesurage commença. La tempête balayait de nouveau la vallée, obscurcissant l'air sur son passage; la neige tombait en flocons pressés; on pouvait néanmoins, non sans peine, il est vrai, suivre la marche des guides jusqu'à une distance de 800 mètres, malgré tourbillons et rafales. A cette distance aussi la voix de l'opérateur fut entendue et ses instructions exécutées. L'homme qui relevait la ligne, se trouvant derrière son bâton, en empêchait la projection sur la neige : Tyndall lui cria de se mettre de côté, ce qu'il fit immédiatement. Pendant toute la durée du travail, la neige ne cessa pas de tomber et elle produisait des illusions vraiment singulières. La limite éloignée du glacier paraissait s'élever à une hauteur extraordinaire, et les hommes qui traversaient la neige semblaient escalader une muraille. Leur travail était plus difficile que sur la première ligne, à cause des pentes rapides où l'effort de l'ascension s'ajoutait, surtout pour le guide, à celui nécessité par l'ouverture du chemin à travers la neige. On le voyait souvent glisser, puis se reporter en avant, dépensant ainsi ses forces sans résultat sensible. Au dernier piquet, les hommes s'écrièrent : « Nous avons fini ! » et Tyndall les entendit distinctement. Pendant qu'ils opéraient, il avait été couvert de cristaux qui pendaient à ses vêtements et s'étaient accumulés sur les parties les plus exposées du théodolite. Le travail terminé, l'instrument fut

renfermé dans son étui et on se mit en marche vers l'hôtel. Par endroits, les voyageurs enfonçaient dans la neige jusqu'à la poitrine.

Après le dîner, vite préparé, on remit tout en ordre. Les chambres furent balayées, les matelas replacés, les volets assujettis avec soin. La maison fut fermée à clef, et, le cœur léger, le corps dispos, on commença la descente. Le projet de Tyndall était de se transporter à la source de l'Arveyron, pour examiner et inspecter la voûte de la grotte d'où elle s'écoule. On descendit donc en ligne droite : l'inclinaison était souvent très grande, et alors on glissait avec la rapidité d'une avalanche, presque toujours accompagné d'une avalanche réelle provoquée par ce mouvement en bas. L'un des guides fut enseveli un moment sous la masse roulante : ses compagnons frémissèrent, mais ils le virent avec joie reparaitre immédiatement. Un nommé Tairraz le suivait, et Tyndall arrivait derrière Tairraz; mais le savant était habitué quelque peu à ce genre d'exercice, grâce à ses excursions précédentes. L'un des porteurs, chargé de la boîte du théodolite qui se trouvait fixée à son dos par un crochet, ne pouvait prendre part à un système de descente aussi expéditif. Et cependant, le pied lui ayant manqué, il roula à son tour sur la pente, et il était curieux de voir sa boîte émerger périodiquement de la neige à chaque évolution. Par leurs glissades successives ses camarades se trouvèrent transportés avec une célérité peu ordinaire au pied de la montagne, et de jolis sentiers couverts les amenèrent bientôt à la source de l'Arveyron.

Une quantité d'eau considérable, qui présentait bien les caractères des eaux des glaciers, se précipitait hors de la grotte. Elle était trouble, mais non comme le sont ces eaux au printemps; il est à supposer que cette différence provient du débit plus faible et aussi du frottement moins grand du glacier sur ses parois dans le mouvement de descente qui est pour ainsi dire perpétuel, car il ne s'arrête même pas pendant l'hiver, quoiqu'il soit évidemment moins sensible dans cette saison. Quant à la température, celle de l'eau était à un dixième de degré centigrade au-dessous de zéro; celle de la glace, comme celle de l'air, était à un demi-degré, celle de la neige, couverte par endroits par les blocs de glace, à un degré et quart au-dessous de zéro.

L'entrée de la grotte était formée par une arche de glace détachée du glacier et qui laissait un vide par lequel on apercevait le ciel. Au delà la grotte se rétrécissait, et on se trouvait dans la lumière bleue du glacier. La voûte était percée, et ce puits vertical, large d'un mètre environ, abou-

tissait à la surface. L'eau s'était écoulée par ce puits, et, en se congelant de nouveau au-dessous de l'ouverture, elle avait formé un pilier composé de glaçons superposés s'élevant depuis le sol jusqu'à la voûte; il avait au moins six mètres de haut et un mètre d'épaisseur. Sur l'une de ses faces, les glaçons étaient réunis en une seule surface, mais à l'opposé ils constituaient une série de petites colonnes d'une beauté vraiment admirable. Enfin le groupe était courbé à sa base, comme s'il avait plié sous la pression de l'arche ou du mouvement continu du glacier. Passant par-dessus les grands blocs de glace qui remplissaient la grotte, Tyndall et ses compagnons en atteignirent l'extrémité et y trouvèrent un passage en biais, qui, sous une arche de cristal, conduisait en pente raide à l'extérieur. Ce singulier passage avait environ vingt mètres de long; son sol était couvert de neige; il fut gravi en rampant et, depuis son issue à la base du glacier, on redescendit en glissant sur la neige devant l'ouverture de la grotte. Avec la lumière azurée qui rayonnait de la voûte et des parois, ce souterrain de cristal était d'une beauté dont tous furent émerveillés.

Encore sous le charme de cette vision, la troupe entière, placée au-dessous de l'arche de la grotte, admirait maintenant à l'ouest le ciel chargé de nuages d'une belle nuance pourpre, qui s'étendaient jusqu'au zénith en bandes ardentes. Puis, avant de donner le signal du départ, Tyndall jeta un dernier regard aux superbes pics des Aiguilles et de la Mer de glace. Au-dessous des montagnes, le glacier était dans l'ombre, et ses précipices apparaissaient dans une teinte d'un bleu obscur, d'où s'élevaient les deux puissantes pyramides qui reflétaient la vive lumière du soleil couchant. Les masses détachées aux flancs des monts s'éclairaient des mêmes rayons et les cimes neigeuses semblaient illuminées par l'éclat d'un immense incendie. Tyndall demeura en contemplation devant la majesté de cette scène jusqu'au moment où les derniers rayons du jour s'évanouirent sur les sommets les plus élevés.

« C'est à la source de l'Arveyron, écrit l'intrepide explorateur lui-même, que se termina notre visite d'hiver à la Mer de Glace. Il fallut s'arracher à ces ravissants spectacles, dont l'étrange beauté avait quelque chose de magique et me rappelait les contes de fées que j'avais entendus dans mon enfance. Le lendemain matin, j'étais en route pour Londres. »

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

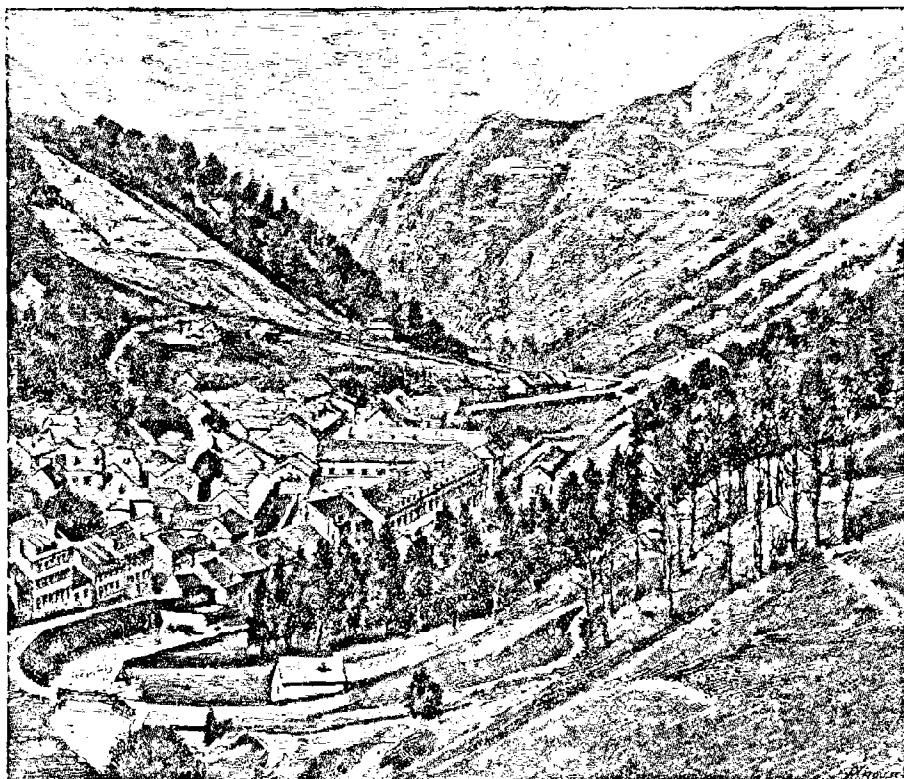


TERRIBLE BOURRASQUE AU MONT BLANC.

UN BIZARRE ATTELAGE AU MILIEU DES GLACIERS.



OUS nous trouvions réunis à Chamonix, le 11 août 1888, pour une ascension projetée au Mont Blanc. Le temps, mauvais à notre arrivée, se remit assez vite au beau ; mais des circonstances, inutiles à rapporter, firent différer le départ jusqu'au dimanche 17. Notre caravane, ayant à sa tête le guide Frédéric Payot, se composait de vingt-deux porteurs. A la chaise dont il avait fait usage en 1888, notre chef, M. Janssen, avait ajouté un traîneau, construit à l'obser-



LA ROUTE INTÉRESSANTE AVEC LES COQUETS VILLAGES QUE L'ON TRAVERSE. (P. 112.)

vatoire de Meudon et qui fut un peu modifié à Chamonix, sur les indications des guides. A l'avant de ce traîneau s'adaptait une longue échelle de corde à traverses de bois, qui devait donner plus de facilité pour le tirer,

en permettant aux hommes de se ranger sur deux files et leur laissant toute la liberté de leurs mouvements. C'est en cet équipage que M. Janssen fit l'ascension aussi bien que la descente, sans avoir, sinon très rarement, à mettre pied à terre. La chaise fut employée dans la forêt, sur le rocher et dans certains passages difficiles des séracs : on eut recours au traîneau sur les pentes et les arêtes de neige.

Après une nuit passée aux Grands-Mulets, nous en repartîmes le lundi, au petit jour, et vers une heure et demie, nous atteignions la cabane des Bosses, où M. Vallot nous avait précédés.

Lorsque, du Grand-Plateau, on a gagné à l'ouest l'arête qui domine, on remonte cette arête et l'on arrive bientôt, au pied même de la Grande-Bosse, à une terrasse de neige assez large, dont la ligne médiane est marquée par un affleurement rocheux de 30 mètres environ de longueur. C'est sur ce rocher que la cabane est assise. Le mot assise est d'une rigoureuse exactitude, car elle est simplement posée sur le roc. Construite en planches de sapin fortement assemblées par des pièces de fer, cette cabane offre deux compartiments, destinés, l'un à servir d'observatoire, l'autre de refuge proprement dit. Les poutres du plancher ressortent à l'extérieur sur trois des côtés, de façon à supporter des quartiers de roc qu'on y a entassés jusqu'à la hauteur de la toiture. Cette disposition ingénieuse procure aux parois de la cabane un revêtement et lui donne en même temps un poids considérable qui augmente sa résistance au vent.

La vue qu'on a de cette station sur les deux versants français et italien du Mont Blanc est des plus intéressantes, mais nous eûmes à peine le temps d'en jouir. Notre premier soin avait été de nous avancer tous en file, à quelques centaines de pas de la cabane, sur les névés qui dominent le Grand Plateau, afin de nous montrer à nos amis de Chamonix et de leur signaler notre heureuse arrivée, car la cabane même n'est pas en vue du village. Déjà le ciel s'embrumait et le vent, qui dès le matin avait été très vif sur la cime du Mont Blanc, commençait à se rabattre sur nous avec une intensité croissante. M. Janssen essaya en vain de faire quelques observations, le vent menaçait de faire chavirer tables et instruments. Tout annonçait une bourrasque et nous ne tardâmes pas à nous réfugier dans notre abri provisoire, non sans inquiétude sur sa solidité et sur la façon dont il soutiendrait l'épreuve. M. Janssen, M. Vallot et moi nous occupions l'observatoire. Comme nos hommes ne pouvaient tous ensemble loger commodément dans le refuge, M. Vallot fit redresser la tente dont il s'était servi

pendant la construction de la cabane et qui gisait à moitié enfouie dans la neige.

Tous les journaux ont fait connaître les désastres causés par les cyclones des 18-19 août. Si nous eûmes le bonheur de ne pas être enveloppés dans un de ces terribles phénomènes atmosphériques, nous en éprouvâmes du moins le contre-coup et il est difficile d'imaginer la violence de la tourmente au milieu de laquelle nous nous trouvâmes pendant plus de soixante heures, c'est-à-dire du lundi soir à la matinée du jeudi. L'encombrement avait obligé à mettre dehors plusieurs objets. Dès le début, trois tables, posées les pieds en l'air et chargées de pierres, furent retournées en un instant et portées au delà du dôme du Goûter. Deux lits de camp suivirent le même chemin et, ce qui est plus extraordinaire, un bidon contenant 15 kilogrammes de pétrole, et qu'on avait eu soin d'enfouir à moitié dans la neige, contre le mur de la cabane, disparut également.

Les six hommes logés dans la tente s'épuisaient en efforts pour retenir la toile qui se gonflait et menaçait de les enlever. Vers onze heures du soir, de guerre lasse, ils durent gagner le refuge, obligés de ramper et de se cramponner les uns aux autres, pour ne pas être emportés dans le trajet de vingt pas à peine qui les en séparait. Aussitôt après leur départ une rafale arracha ou brisa les piquets et chassa la tente sur le Grand-Plateau à 400 mètres plus bas. Comme les deux compartiments dont se compose la cabane n'avaient pas de communication directe, les hommes que nous appelions à notre service étaient obligés de sortir pour passer de l'un à l'autre. Dans cet intervalle si court et bien que l'orientation de la cabane les garantît du vent, c'était à grand'peine qu'ils pouvaient, en se courbant et s'assurant des mains, garder leur équilibre. Les variations du vent étaient d'ailleurs aussi subites qu'extraordinaires. Malgré ces rudes assauts, la cabane tint bon : nous ne sentions pas même d'ébranlement dans sa charpente et, les premières heures passées, si l'habitation ne nous paraissait pas des plus confortables, nous nous y sentions du moins en sûreté.

Nous n'éprouvâmes que dans une très faible mesure les effets physiologiques qu'on attribue à la raréfaction de l'air. Le pouls était faible mais régulier, l'appétit assez bon quoique vite satisfait. Ces circonstances pouvaient tenir aussi bien aux particularités de notre séjour, à l'immobilité à laquelle nous étions condamnés, à la gêne de notre installation, pressés que nous étions dans un étroit espace, encombré de meubles, d'ustensiles, d'instruments. Quant aux facultés intellectuelles, sans me donner en exem-

ple, je n'en observai pas chez mes compagnons le moindre affaiblissement, et les recherches auxquelles se livra M. Janssen prouvent que la contention d'esprit ne lui coûtait pas plus qu'à l'observatoire de Meudon.

La journée du mardi s'était passée sans changement. Le mercredi, une courte éclaircie fut suivie de grêle et de quelques coups de tonnerre, les seuls qui se soient fait entendre à nous, tandis qu'à Chamonix le tonnerre gronda, nous dit-on, à plusieurs reprises. Le jeudi, de grand matin, des amas de nuages cachaient les vallées et un vent furieux soulevait la neige par grandes envolées sur l'arête des Bosses et la cime du Mont Blanc; mais le soleil brillait sur nos têtes et on agita la question de savoir s'il ne convenait pas de regagner tous ensemble les Grands-Mulets et d'y attendre, dans un gîte plus confortable, le retour du beau temps. M. Janssen et moi nous désirions vivement pousser l'ascension jusqu'à la cime et, dans la mauvaise série de jours que nous traversions, la station des Bosses nous mettait bien mieux à portée de profiter de quelques heures d'accalmie. Aussi décidâmes-nous de patienter encore, tandis que M. Vallot, qui avait été au Mont Blanc peu de temps auparavant et avait déjà passé, à cette occasion, deux nuits consécutives dans sa cabane, prit le parti de redescendre à Chamonix.

Toutes les cimes qui nous environnaient étaient alors découvertes et je pus en esquisser la silhouette sur mon carnet. M. Janssen fit un nouvel essai d'observation en plein air ; cette tentative n'eut d'autre résultat que de lui faire perdre son chapeau, que le vent emporta vers le mont Maudit. Mais après le départ de M. Vallot, quelques rangements à l'intérieur de l'observatoire permirent d'y opérer utilement. Le spectroscopie fut monté devant une petite fenêtre qui recevait les rayons du soleil, et les observations purent être continuées pendant l'espace de deux heures. Elles amenèrent M. Janssen à constater, d'accord avec ses prévisions, un affaiblissement très sensible, par rapport à la station des Grands-Mulets, dans l'intensité des raies spectrales de l'oxygène. Le calcul, basé sur cette diminution progressive, indiquait que ces raies devaient disparaître totalement aux dernières limites de l'atmosphère; on pouvait légitimement en conclure que leur production était d'origine tellurique et que l'oxygène n'existait pas dans les enveloppes gazeuses du soleil.

Vers six heures du soir, le ciel s'obscurcit de nouveau et nous eûmes un coup de grêle, mais peu après le soleil se couchait dans un horizon clair, nuancé de pourpre et de vert du plus bel effet. Le spectacle fut plus im-

pressionnant encore lorsque la lune, en son premier quartier, répandit sa clarté sur les immenses champs de neige qui se déployaient à nos pieds. En même temps, la température s'abaissait rapidement. Jusque-là, le thermomètre dans la cabane s'était maintenu en moyenne entre 7 et 8 degrés au-dessus de zéro; mais le vendredi 22, à six heures du matin, après une nuit claire, il tomba à — 5 degrés et la vapeur de notre haleine se condensait en atomes neigeux. Le lever du soleil fut splendide. Le vent s'était calmé, quoiqu'on vît encore poudroyer l'arête des Bosses et la cime du Mont Blanc. Payot, qui avait été examiner l'horizon, nous dit en revenant : « Tous les signes du ciel et sur la montagne présagent un beau jour », et il ajouta : « Les corneilles sont revenues. — C'est la paix avec le ciel qu'elles nous apportent, répondit M. Janssen, préparez tout pour le départ. »

Il convenait cependant d'attendre que le soleil eût assez ramolli les neiges pour donner prise au pied sur les pentes escarpées que nous avions à franchir. L'arête de la Grande-Bosse se redresse rapidement à une centaine de pas de la cabane et prend bientôt une inclinaison de 50 degrés, tandis que sa crête, formée par la rencontre des pentes de neige très raides qui tombent d'une part sur le Grand-Plateau, de l'autre sur le glacier de Miage, se réduit à un biseau aigu. Aussi deux hommes avaient été envoyés à l'avance pour la tailler à la largeur du traîneau. La besogne était rude par la bise qui soufflait, et ils revinrent avec un commencement de congélation des pieds et des mains. Nous dûmes laisser l'un d'eux à la cabane : heureusement quelques jours suffirent pour son rétablissement.

Enfin, à huit heures quarante-cinq minutes, la caravane se mettait en marche. En une heure, elle vint à bout de la première Bosse et, après une courte halte, elle attaquait la seconde. Si celle-ci est plus petite, son inclinaison est plus forte encore et sa courbure augmentait les difficultés de la manœuvre. Mais notre équipage, réduit à une élite de douze hommes, déployait un entrain merveilleux. Il était clair que ces braves gens tenaient autant que nous à atteindre le sommet et que le désir de mener à bien une ascension si extraordinaire stimulait chez eux l'amour-propre du métier. Tirant d'une main sur les bâtons de l'échelle, se hissant de l'autre à l'aide de leur piolet fiché dans la neige, ou bien veillant sur les côtés et à l'arrière du traîneau, attentifs à la dérive, ils avançaient lentement les jambes, tendues dans un constant effort. Ce long attelage, entrevu du haut de la pente, à travers les paillettes de neige que le vent faisait tourbillonner, avait

je ne sais quel aspect d'animal fantastique. Si quelque contemporain de Scheuchzer, convaincu de l'existence dans les Alpes des licornes, hydres, dragons et autres espèces fabuleuses, se fût trouvé en présence d'une semblable apparition, il eût été certainement frappé d'épouvante. Cette Petite-Bosse fut terrible. De temps à autre, un arrêt semblait tout remettre en question. Allait-on échouer si près du but ? En fait, le succès fut douteux jusqu'au moment où nous laissâmes la Petite-Bosse derrière nous. Mais alors, quelle confiance ! avec quelle satisfaction je pressai les mains de M. Janssen, qui était toujours resté maître de lui-même dans les situations les plus capables de donner le vertige !

Le reste n'était qu'un jeu. A midi dix minutes nous arrivions ensemble au sommet. M. Janssen prit un drapeau, dont notre troupe avait eu soin de se munir, et l'agita en vue de Chamonix, où nous apercevions l'éclair des lunettes d'approche briller à 4000 mètres au-dessous de nous. Le panorama était admirable et il me frappa d'autant plus que, lors de ma première ascension, vingt et un ans auparavant, les brouillards me l'avaient entièrement dérobé. Les glaciers, les sommets de la chaîne, depuis le Viso jusqu'au Mont Rose, se découpaient en pleine lumière, tandis qu'un éther bleuâtre, léger, transparent, adoucissait le ton des pentes inférieures et noyait tous les détails dans la profondeur des vallées. Du reste, on peut décrire très longuement le panorama du Mont Blanc, si l'on veut énumérer toutes les cimes qu'on aperçoit, mais, pour en rendre l'impression, il n'y a qu'un mot qui serve, ou qui devrait servir, s'il n'avait pas été prodigué mal à propos : c'est un spectacle sublime.

Nous ne demeurâmes au sommet que vingt-cinq minutes. Le thermomètre marquait — 12 degrés; un vent glacial, insupportable quand on lui faisait face, pouvait mettre en danger la vie de nos hommes échauffés par une rude montée. A la descente, une escouade guidait le traîneau pendant que deux couples de porteurs, alternativement, enfonçaient leurs piolets dans la neige, enrroulaient autour du manche les cordes d'attache et les laissaient filer peu à peu. En deux heures nous étions à la cabane Vallot. Après y avoir tout remis en ordre, nous quittions définitivement l'arête où nous avons passé quatre de ces journées qu'on n'oublie pas. Sur les plateaux et leurs grandes pentes de neige, le traîneau fila rapidement, et à sept heures du soir, nous reprenions pied au rocher des Grands-Mulets. Nous n'en partîmes le lendemain qu'assez tard, M. Janssen ayant dû faire de nombreuses observations comparatives. Aussi la nuit se faisait déjà quand

nous entrâmes à Chamonix, ce qui n'empêcha pas que nous ne fussions chaleureusement accueillis. Nous avons quitté le village le dimanche matin, nous y revenions le samedi soir. Déjà la pluie commençait à tomber et le mauvais temps reprit pour une quinzaine de jours.

Charles DURIER.



UNE SEMAINE DE MALCHANCE DANS LES VALLÉES VAUDOISES.



N'était au 12 août 1885. Ce jour-là, je rejoignis à Turin trois de mes camarades de la section lyonnaise, M. et M^{me} B., et M. Joany Marduel, qui, partis de Lyon avant moi, venaient de faire l'ascension du Grand-Paradis.

Nous devons parcourir ensemble les vallées vaudoises et rentrer en France par le Viso.

Malheureusement, les bagages que mes compagnons s'étaient fait expédier de France avaient été moins exacts que moi au rendez-vous. Et après deux jours passés en recherches et en réquisitions infructueuses dans tous les bureaux de douane de la ville et de la frontière, las de cette attente agaçante par 30° de chaleur sur le macadam banal de Turin, nous nous décidions un beau matin à prendre le train pour Pignerol, après avoir chargé notre maître d'hôtel de nous expédier nos malheureuses valises, en douane à Briançon, si un hasard inespéré les faisait jamais retrouver.

Pignerol est une toute petite ville de 1,600 à 1,800 habitants.

Elle a dû à sa proximité de Turin (une heure et demie), et à sa position à l'entrée de la plaine, de recevoir, il y a quelques années, l'école normale de cavalerie, qui donne un peu d'animation à ses places. La ville est dominée par une petite colline sur laquelle s'élève une chapelle dédiée à saint Maurice ; la rue très raide qui y conduit présente plusieurs façades du Moyen Age, intéressantes par leur décoration en terre cuite.

Après un déjeuner passable à l'hôtel de la Cloche, nous partons pour Pérouse, distant de 19 kilomètres. Un tramway à vapeur nous y conduit en une heure. Nous quittons la plaine. La route suit les bords du Chisone, la vallée est large, fertile; à travers les bosquets d'arbres, de gracieux villages

apparaissent. Le trajet est agréable, mais nous en jouissons peu, accablés que nous sommes par la chaleur torride de midi, et je crois que nous l'eussions fait en dormant sans la mésaventure arrivée à un de nos compagnons de route.

C'était un petit propriétaire de Villar-Perosa, qui revenait de la ville; il portait sur ses genoux, soigneusement plié dans un journal, un paquet de grizziui, ces baguettes de pain grosses comme le petit doigt, et longues d'un mètre, qui sont, avec le macaroni, la grande gourmandise du Piémontais. Il pensait en souriant à son bonheur du soir, et il se voyait déjà, à la nuit tombante, sous sa tonnelle, sa pipe d'un côté et une bouteille de moscato de l'autre, grignotant avec sensualité ses petites baguettes. Tout à coup, une avalanche épouvantable fond sur lui; ce sont nos sacs, mal assujettis dans le filet, qui tombent en cascade sur ses genoux, et mettent en poussière son trésor. Le pauvre homme est tellement atterré qu'au lieu de nous demander des dommages-intérêts, il ramasse nos sacs en nous faisant des excuses.

Nous sommes à Pérouse. Nous laissons le Chisone suivre son cours au nord-ouest pour contourner le massif de l'Albergian, et nous allons nous engager à gauche, dans le val Perrero.

Cinq minutes d'arrêt; le temps de goûter la menthe glaciale, spécialité des fabriques de liqueurs du pays, et de trouver un moyen de transport pour Perrero. Notre équipage est prêt: un coucou du XVIII^e siècle, traîné par deux rosses; mes trois compagnons se tassent comme ils peuvent au fond de la capote, pêle-mêle avec les bagages; je conquiers sur le siège un petit bout de place où je saurai bien me maintenir à force d'équilibre; et fouette, cocher!

Nous passons bientôt sur la rive droite du Chisone et, après l'avoir longé pendant un kilomètre, nous nous enfonçons en face du gracieux village de Pomaretto, dans la vallée sauvage de Perrero, autrefois appelée la *Vallée Noire*. La route est taillée dans le flanc de rochers décomposés dont les éboulements transforment fréquemment le cours du torrent; les ressauts de la montagne la font sauter sans cesse d'une rive à l'autre. Toutes les dix minutes, nous croisons, non sans danger, et au milieu d'un nuage affreux, des chariots chargés de talc, que des mulets descendent du haut de la vallée, où on l'exploite, jusqu'à Pérouse, où on le pulvérise. La route est complètement défoncée, et à moins qu'un ruisseau la traversant ne vienne la transformer par moments en marécage, elle offre un lit d'une poussière im-

palpable dans laquelle les roues de notre véhicule enfoncent jusqu'au moyeu. Impossible de trotter. Il nous faut deux heures et demie pour atteindre Perrero où nous arrivons plus éreintés que par quinze heures de



L'HOMME PLACÉ EN TÊTE DE LA CARAVANE ÉTAIT
ATTACHÉ A TROIS AUTRES PAR DE LONGUES CORDES (P. 124.).

ça les vallées vaudoises ! Mais il n'y a pas moyen de revenir en arrière ; pour redescendre à Pérouse, il faut reprendre la même route ! Jamais !

AU PAYS DES GLACIERS.

marche, blancs comme des meuniers, les oreilles, le nez, les yeux, la bouche pleins de cette atroce poussière.

Nous descendons à l'auberge *della Caccia reale*. Il n'y a pas, dans ces montagnes du Piémont, un coin perdu où Victor Emmanuel n'ait chassé; pas de village où une auberge n'ait conservé le souvenir de son passage. La chambre unique où l'on nous introduit a servi au roi ; elle est ornée de son portrait, en costume de chasse, en costume officiel, et de ceux de tous les membres de la famille royale ; Garibaldi et Gambetta complètent la galerie....

Un débarbouillage sommaire nous rend peu à peu l'usage de nos sens atrophiés.

Nous réunissons le grand conseil. Si c'est

Et le Viso, là-haut, en face de nous ! Nous nourrissons encore l'espoir, depuis longtemps formé, d'escalader ce pic superbe. Avant le départ de Lyon, il était notre objectif, et c'était pour lui surtout que nous étions venus là. La fatigue, la chaleur, l'énervement de l'attente, des conditions atmosphériques défavorables, nous avaient déjà un peu refroidis; néanmoins, à Turin, nous avons pris tous les renseignements nécessaires pour l'ascension et nos guides étaient retenus à Crissolo. Pauvre Viso ! nous ne devons même pas l'apercevoir !

Mais revenons à Perrero. Il faut en sortir. Le chemin, qui cesse ici d'être carrossable, sera moins mauvais sans doute dans la haute vallée. Nous avons le temps encore d'atteindre avant la nuit le hameau de Prali, où notre hôte nous promet, chez le curé et chez son ami Guigou, une hospitalité écossaise. Il nous donne pour guide son fils, un vigoureux gaillard, qui a été portefaix à Marseille, et qui, à défaut d'un mulet que nous réquisitionnons en vain dans tout le pays, se chargera de nos sacs. Et nous voilà repartis.

Le chemin est devenu plus étroit, plus raide, mais il est plus défoncé encore. A un kilomètre ou deux de Perrero, nous traversons, sur un pont rustique, une des branches de la Germanasca, la Germanasca de la Balziglia; la vallée arrosée par ce torrent s'ouvre à notre droite, entre l'Albergian et le Chinivert; de sa partie supérieure on débouche, par le col du Piz (2,464 mètres), dans la haute vallée du Chisone, à Pragelas.

Nous continuons à suivre le torrent. Deux cantonniers, que nous ne sommes pas peu surpris de rencontrer sur pareil chemin, sont occupés à en boucher les ornières; la façon dont ils remplissent leur mission nous explique d'ailleurs les heureux résultats qu'ils obtiennent : au lieu de pierres, qu'il serait trop pénible d'extraire, c'est de la poussière qu'ils y mettent. Nous grimpons, les uns derrière les autres, sans nous parler, anéantis. Tout à coup, à un détour du chemin, les murailles dénudées du ravin s'écartent; un vert tapis de prairies, que la Germanasca traverse lentement et en méandres gracieux, s'étale devant nous; à gauche, derrière un petit bouquet de sapins, le hameau de Prali étage ses chalets. Un cirque de rochers, mouchetés de flaques de neiges miroitantes au soleil couchant, ferme l'horizon. A droite se dressent le Grand-Queyron et Bric-Boucher, sur la frontière de France; à gauche, la pointe de Cournour, dont treize lacs baignent les pieds.

C'est un tableau ravissant. Mais, hélas ! à mesure que nous approchons,

le décor brillant s'évanouit devant la réalité, et nous nous trouvons bientôt au milieu d'une douzaine de masures, sales et sordides, aux toits chancelants et aux fenêtres enfumées. Au bout du hameau, à côté de l'église, j'avise une baraque que je suppose être la cure ; c'est elle en effet; mais le curé est absent; il est en prières dans les environs, et on ignore quand il reviendra; c'est tout ce que je puis tirer d'une vieille servante, à l'aspect plus que canonique, que mon costume de touriste semble effrayer passablement.

Guigou aussi, l'ami de notre guide, est absent. Il y a une foire demain à Pérouse, et il y est descendu. Seuls, au milieu de la rue tortueuse, quelques enfants jouent aux boules; nous apprenons d'eux que nous ne trouverons ici ni couvert, ni gîte.

La carte d'état-major indique, à quelques kilomètres au-dessus de Prali, un point dit : *le Nid de l'ours du fond*. Nous allions nous décider à demander un abri pour la nuit à ce vénérable plantigrade, quand notre guide, qui a reconnu parmi nos petits joueurs de boules le fils de Guigou, finit par lui faire ouvrir sa maison, moins par hospitalité que par peur. Son hospitalité, d'ailleurs, est des plus primitives.

Après un souper assez lacédémonien, il faut s'organiser pour la nuit. Pas de lits, bien entendu; pas de paille non plus: les récoltes ne sont pas encore levées. La salle où nous venons de manger contient deux longues et étroites tables d'auberge et un pétrin; ces meubles, rapprochés, forment un lit de camp sur lequel nous allons pouvoir oublier enfin, dans un sommeil réparateur, la chaleur et la poussière de la journée.

Nous avons compté sans les *kangourous*. On connaît ce mot célèbre de Topffer : « Les kangourous sont la plaie des Alpes. » Depuis Topffer, les kangourous sont restés la plaie des Alpes.

Ce que c'est au juste que les kangourous, je serais vraiment fort empêché de le dire. Sous ce nom euphonique se dissimule l'essaim innombrable, insaisissable et invisible, de toutes les bêtes grouillantes, grimpanes, rampantes et sautantes, qui troublent le sommeil de l'homme. A peine étendus, nous sentîmes leurs premières atteintes et quand, six heures plus tard, l'aurore aux doigts de rose vint ouvrir les portes de l'orient, elle nous trouva cherchant encore, dans un combat inégal, à repousser leurs attaques.

A 4 heures du matin, lestés d'une bonne tasse de thé, nous nous remettons en route. Nous devons aujourd'hui gagner le val Luzerna, par le col de Giuliano. Le sentier continue à suivre le fond de la vallée. Dans plu-

sieurs hameaux que nous traversons, à Guigo, à Pomé, à Giordan, nous faisons de vains efforts pour trouver un mulet. Il appert cependant, des renseignements recueillis, qu'il y en a un dans cette partie de la vallée; mais personne ne sait où il est. La montée devient plus raide.

Aux Selles, où sont les dernières habitations de la vallée, nous trouvons enfin le mulet, sur lequel nous chargeons nos sacs, et une heure et demie après, nous atteignons le col.

On jouit de là, disent les guides, d'une vue superbe sur la vallée du Pellice et le Viso. Nous n'y jouîmes que d'un brouillard très épais et très froid. A quelques minutes au-dessous du col, dans un pâturage bien exposé au midi, s'élèvent quelques chalets d'été, où nous trouvâmes un lait délicieux. Puis, après la halte du déjeuner, auprès d'une source glacée, nous commençâmes la descente.

Elle se fit à travers des éboulis monstrueux, dans un ravin dénudé, d'une tristesse écrasante et morne, sans autre incident que l'étonnement causé au géologue B... par de petites taches violacées dont toutes les roches étaient striées; nous découvrîmes plus tard que les oiseaux, gavés d'airelles, étaient les auteurs de ce phénomène. Au hameau de Giosseran, nous retrouvâmes un peu de végétation; deux minutes après nous apercevions, au fond de la vallée, Bobbio, caché dans une oasis de châtaigniers et de noyers.

C'est le dernier village du val Pellice et l'un des plus intéressants au point de vue pittoresque, comme au point de vue historique. Un chemin carrossable l'unit au bas de la vallée; c'est un centre important d'excursions; en face, de l'autre côté du torrent, s'ouvre le val des Charbonniers dont le sentier gagne, par le col de la Gianna, les sources du Pô et Crissolo; au nord, se dresse la pointe de Cournour, élancée et gracieuse; à l'est, un cône de rocher remarquable par ses effets de lumière, le Bric-Bariont, dont le sommet est percé d'une ouverture par laquelle, au moment du solstice d'été, le soleil, après son coucher, projette encore quelques rayons.

A l'auberge du Chamois, où nous sommes descendus, s'ouvre un nouveau conseil.

Le Viso n'est décidément pas possible; c'est l'époque du brouillard dans cette région des Alpes; toutes les cimes au-dessus de 2,000 mètres sont perdues dans les nuages. Ni de Turin, ni de Pignerol, ni du Giuliano, nous n'avons pu apercevoir le Viso; nous risquerions de l'escalader sans le voir. A l'unanimité, l'ascension du Viso est renvoyée à un temps meilleur.

Il est entendu que Marduel et moi nous rentrerons en France, par Brian-

çon, où nous attendent les bagages. Mes autres compagnons de route, un peu découragés par ce contretemps, pensent aux voies de retour les plus rapides et la présence, dans la cour de l'auberge, d'une voiture qui vient d'amener deux chasseurs à Bobbio, et qui va redescendre vide à Luzerna, achève de les décider.

Après le repas des adieux, largement arrosé de *barbera*, nous les embarquons. Demain matin, ils seront à Turin; la voiture qui les emporte n'a pas encore disparu au détour de la route, que nous sommes déjà plongés dans nos grands lits bien blancs, et un sommeil bienfaisant vient tromper les regrets de cette séparation.

Nous faisons la nuit longue et la grasse matinée. Le lendemain, à 10 heures, la voix claire d'une cloche nous appelle à la messe. C'est le 15 août. Mais nous sommes ici en plein pays vaudois, et, malgré la solennité du jour, nous ne sommes que 25 ou 30 fidèles dans la petite église catholique.

Après déjeuner, nous songeons au départ. Trois cols font communiquer avec la vallée du Guil celle du Pellice : le col de Malaure, le col d'Urine et le col de la Croix. Nous nous décidons pour le dernier; c'est le plus fréquenté; c'est aussi le plus rapproché du massif du Viso d'où descendent parallèlement l'une et l'autre vallée, et nous aurons ainsi l'avantage de les parcourir toutes deux presque jusqu'à leur naissance.

Trois heures de marche seulement nous séparent du chalet de la Ciabottà où nous devons passer la nuit. Au sortir du village, on rencontre une digue construite pour protéger le bas de la vallée contre les inondations du torrent; elle a été élevée par Cromwel, à la protection duquel, en un moment critique, les Vaudois avaient fait appel. La route traverse ensuite le Rio-Cruetto, que nous avons suivi hier en descendant du col Giuliano; puis elle s'élève en contournant la base du Bric-Bariont. Les champs de céréales ont disparu; des pâturages couronnés de bois de sapins et de hêtres couvrent les flancs des montagnes, d'où des ruisseaux nombreux tombent en blanches cascates. Au fond de la gorge, le Pellice se fraie sa route en mugissant à travers d'épouvantables précipices. Nous traversons quelques misérables hameaux, Rostagni, la Ruà, Villanova, où se détache le sentier du col de Malaure. Un peu plus haut, se dressent au bord de l'abîme les ruines du fort de Mirabouc, construit contre les invasions des rois de France, par le duc Emmanuel-Philibert. La vallée a pris sa direction dernière au sud. La route traverse successivement deux petits bassins, le *Pian del Pis*, où tombe par une succession de chutes de 200 mètres de hauteur le torrent

qui descend du col d'Urine, et le *Pian dei Morti*, ravagé chaque hiver par les avalanches, puis, arrêtée qu'elle est par une barrière verticale de rochers, elle s'élève en lacets sur le flanc occidental de la vallée, jusqu'au petit col de la Madeleine, qui donne accès au val de Prà.

On nomme ainsi la partie supérieure de la vallée du Pellice; de superbes pâturages en occupent le fond; à l'entrée du val, à la descente du col de la Croix, s'élève le chalet de la Ciabottà.

Le guide nous avait promis là bon souper et bon gîte. L'auberge, déserte à notre arrivée, se remplit peu à peu de douaniers, de chasseurs, de touristes. A table, à côté de nous, prend place un jeune médecin, envoyé en station pour la surveillance du cordon sanitaire; car le choléra est, dit-on, en France; à défaut de malades, notre docteur tue le coq et le chamois. Au dehors, les bergers ramènent leurs troupeaux; c'est un délicieux concert de sonnettes, d'abolements et de chants rustiques : nous passons là, à la tombée de la nuit, une heure charmante.

Le lendemain, à 4 heures, nous nous remettons en route; à 5 heures et quart, nous sommes au col. Un brouillard épais couvre toute la vallée, dérobant toujours à nos regards le Viso, dont 13 à 14 kilomètres seulement nous séparent à vol d'oiseau. Une borne portant d'un côté la croix de Savoie, de l'autre l'aigle impériale, marque la frontière. En mettant le pied sur le sol de France, nous retrouvons le soleil, et, pendant la descente, quand nous regardons en arrière, nous voyons une mer de nuages qui s'élève des vallées que nous venons de parcourir, s'étend sur l'Italie, et y reste, comme retenue à la frontière par une digue invisible.

Après un arrêt de quelques minutes au refuge construit au-dessous du col par Napoléon III, nous nous remettons en marche. Le sentier s'est élargi et descend par une pente douce. Quelle différence avec les sentiers d'Italie! Les Alpes, dans leur soulèvement, ont comme basculé vers la plaine du Pô; de là cette différence d'allongement entre le versant français et le versant piémontais; d'un côté il a fallu tailler le chemin dans le roc; de l'autre, le plus souvent, il n'y a eu qu'à le tracer sur une assiette de terre végétale. Ajoutez aux difficultés naturelles l'incurie de l'administration, et peut-être encore une arrière-pensée politique et stratégique; vous vous expliquerez ainsi le déplorable état des routes dans cette partie des Alpes italiennes.

Nous atteignons en une heure et demie le fond de la vallée, à la Montà, un kilomètre au-dessous du hameau de la Chalp, dont les chalets conser-

vent encore la trace des dernières avalanches. La route, devenue carrossable, suit la rive droite du Guil, passe devant le village de Ristolas, dont on donne quelquefois le nom à cette partie supérieure de la vallée, et atteint 4 kilomètres plus loin Abriès, pittoresquement assis au confluent du Guil et du torrent de Valprevayre.

Après un déjeuner sommaire à l'hôtel de la Poste, nous profitons, pour descendre à Guillestre, du départ du courrier, qui fait une fois par jour le service de la vallée. C'est une mauvaise petite voiture de huit à dix places, où, malgré nos récriminations, on nous entasse une quinzaine. Heureusement, la route est bonne; elle suit le bord du torrent; à droite, les flancs de la montagne, exposés au midi, ont été déboisés, malgré leur escarpement, et sont semés de maigres céréales; à gauche, de superbes sapins les recouvrent; c'est la forêt de Marassan dont depuis sept cents ans, à ce que raconte Joanne, les communes d'Abriès et d'Aiguilles se disputent la propriété.

Nous arrivons à Aiguilles. Ce village, nous a-t-on dit, est peuplé de millionnaires; gens du pays, qu'un courant d'émigration a poussés depuis plusieurs générations en Amérique, qui s'y sont enrichis, un peu par toute espèce de trafics, et qui sont revenus là, après fortune faite, poussés par l'amour du sol natal, peut-être aussi par un certain orgueil de parvenus. D'après les descriptions de quelques voyageurs, nous pensions y trouver comme une petite ville d'eaux, élégante et cossue; nous fûmes un peu déçus. Un fonctionnaire du pays, avec lequel nous venons de faire le voyage, et qui n'a pas l'air de tenir en grande estime tous ces richards, nous apprend qu'ils conservent pour leur intérieur toutes les recherches de leur luxe.

Depuis notre passage, un incendie a détruit en quelques heures, au mois de janvier 1886, une partie de cette opulente petite bourgade, sans doute reconstruite aujourd'hui.

Au sortir d'Aiguilles, la vallée s'élargit un peu; 3 ou 4 kilomètres plus loin, on voit surgir tout à coup, comme un féerique décor, les vieilles et pittoresques constructions du château du Queyras, perchées sur un mamelon aux flancs rapides, que contourne le Guil. La route, après l'avoir dépassé, franchit le torrent de la Rivière, descendu du bassin d'Arvieux, que nous laissons à notre droite, puis elle s'engage dans l'étroit défilé, long de 9 kilomètres, de la combe du Queyras. D'immenses murailles de rochers la surplombent à droite et à gauche, ne laissant voir en haut qu'un petit coin de ciel bleu; en bas, tantôt au niveau de la route, tantôt à 200 ou 300 pieds à pic au-dessous, le Guil, tout blanc d'écume, gronde en bondissant.

C'est superbe.

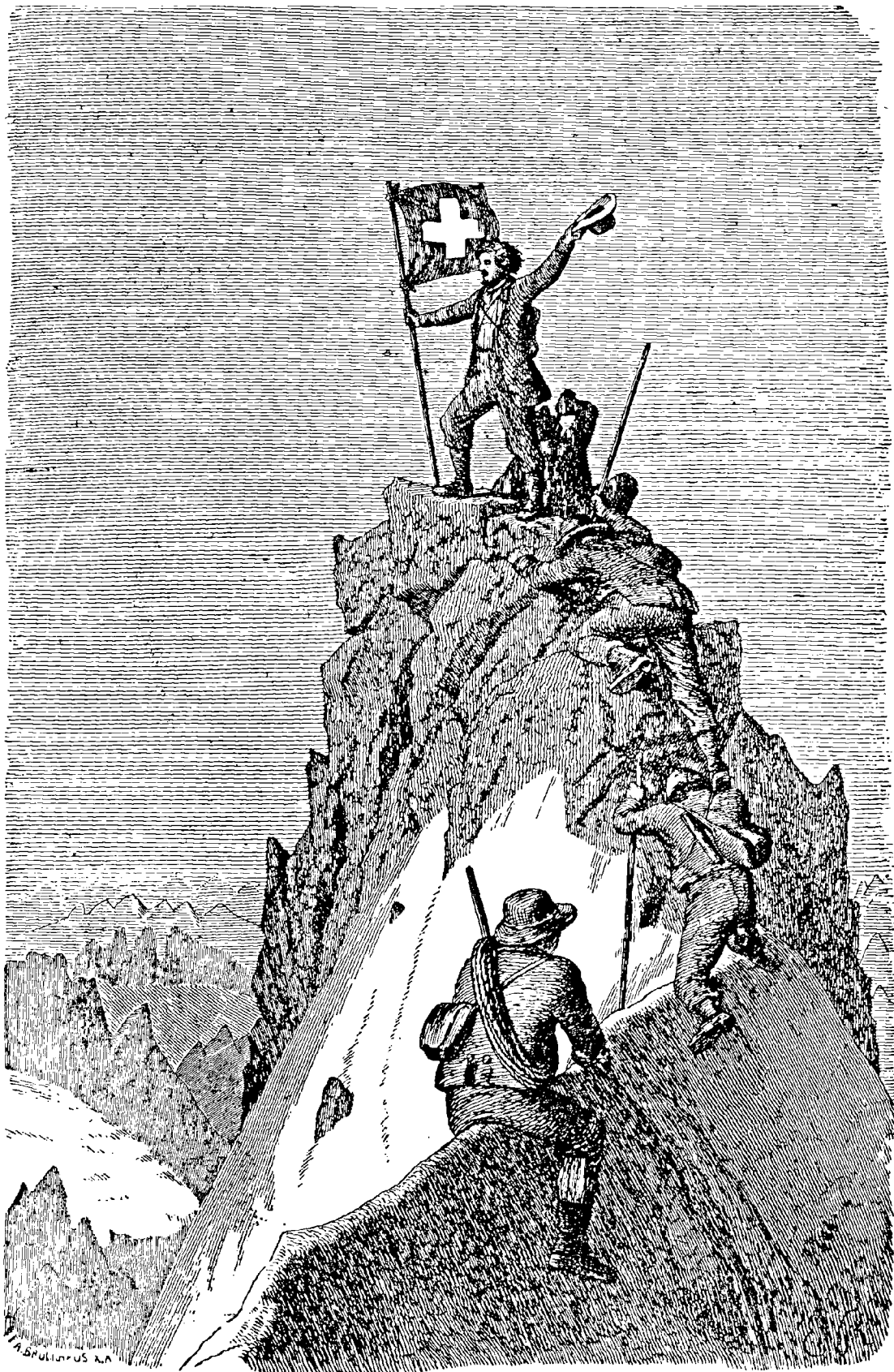
La route, au sortir de cette gorge, traverse une dernière fois le torrent, passe devant la *Maison du Roi*, où s'arrêta Louis XIII, en 1629, pendant l'expédition d'Italie, et s'élève, par des lacets qui ont remplacé l'ancien passage dangereux du *Tourniquet*, jusqu'à la gorge du Viste, d'où elle redescend sur Guillestre.

Notre courrier a mis cinq heures pour franchir les 30 kilomètres qui séparent Abriès de Guillestre. Cette sage lenteur permet au touriste d'admirer à loisir les beautés sauvages de la vallée, au conducteur de dire un mot à tous les bouchons de la route, et au train de Briançon de partir avant l'arrivée de la voiture. Tout cela a été très sagement réglé et calculé par les aubergistes de Guillestre. Malgré tous les arrêts, nous risquions d'arriver à temps pour le train, mais un fâcheux accident fit casser, à la dernière descente, la mécanique de la voiture.

Nous avons donc trois heures à passer à Guillestre; la ville n'offre aucune curiosité; nous gravissons une petite éminence qui la sépare du Guil au nord-est; la vue y est merveilleuse sur la vallée de la Durance, le massif du Pelvoux, et à sa gauche, l'Aile-Froide, dont la muraille s'élève à l'horizon comme un gigantesque éventail déployé. Nous rentrons en ville, à l'hôtel Guillery; pendant notre dîner, la musique d'un régiment qui fait étape au Guillestre nous régale de ses fanfares. Le dernier train nous amène à dix heures du soir à Briançon, à l'hôtel Terminus.

Le 17 août, au réveil, notre premier soin fut de partir à la recherche des bagages que nous nous étions fait adresser en douane. Une amère déception nous attendait encore; il n'y a pas de douane à Briançon; nos bagages étaient arrêtés à un bureau de la frontière, nous ne savions lequel, ignorant quelle voie ils avaient suivie depuis Turin; il fallut nous en passer encore, et envoyer dans toutes les directions des instructions nouvelles pour nous les faire parvenir à Lyon. Ils finirent en effet par nous rejoindre, 8 jours après notre retour, nous n'avons jamais su comment.

Le soir, à 2 heures, nous partions en voiture pour l'Oisans; à 7 heures nous arrivions à la Grave, chez le père Juge, où nous nous trouvâmes à table avec une bande de touristes belges que j'avais rencontrés quelques jours auparavant dans le massif de la Chartreuse, et avec un avocat de Grenoble de mes amis, M. Armand Chabrand, qui venait de faire l'ascension des Aiguilles d'Arve. Le lendemain matin, nous nous remettions en route, et six heures après nous prenions à Vizille le train pour Lyon.



AU SOMMET, M. JANSSEN AGITA UN DRAPEAU EN VUE DE CHAMONIX. (P. 136.)

147-148

Telle fut notre expédition dans les vallées vaudoises, expédition absolument manquée puisque nous dûmes abandonner l'ascension du Viso qui devait en être le couronnement.

Visitez les vallées vaudoises; elles comptent assurément parmi les plus intéressantes et les plus sauvages des Alpes. Mais allez-y sans bagages; choisissez pour votre excursion un autre moment que le mois d'août, et faites à l'avance le sacrifice entier du confort, même le plus primitif.

A cette triple condition, et même avec autant de malchance que nous, vous en reviendrez encore enchantés.

G. SANLAVILLE.



*DÉSASTRES ÉPOUVANTABLES
QU' OCCASIONNENT LES AVALANCHES.*



NE 2 septembre 1806, raconte dans ses récits de voyage X. Marmier, vers les cinq heures du soir, les gens de Goldau entendirent un épouvantable craquement et, en portant leurs regards vers le Rufiberg qui s'élève en face d'eux, ils virent ses rocs se mouvoir, ses sapins trembler, et sa tête vaciller comme celle d'un homme ivre. Sans se rendre compte encore du péril qui les menace, ils sonnent le tocsin, ils appellent à eux leurs femmes, leurs enfants, ils se rassemblent comme des oiseaux tremblants à l'approche de l'orage; ils courent à l'église s'abriter sous l'aile de Dieu, et un instant après la catastrophe éclate. Une masse de rocs minée par l'infiltration des eaux, une masse de rocs de plus d'une lieue de longueur, se détache de ses fondements et se précipite, avec l'impétuosité de la foudre, au sein de la vallée, entraînant dans sa chute la forêt qui les recouvre, comblant les ravins et les champs, écrasant sous ses avalanches de pierres hommes et animaux, maisons et clochers, et laissant à la place d'un vallon fleuri, d'un village prospère, un horrible amas de rochers et de décombres, de cadavres en lambeaux et d'habitations pulvérisées. Plus de cinq cents hommes périrent dans ce cataclysme, et ceux qui y échappèrent par un heureux hasard se trouvèrent complètement ruinés. L'éroulement de la montagne était tel

qu'en atteignant le lac de Lowertz, il en fit rejaillir les eaux jusque dans le lac de Zug.

Après tant d'années on ne peut, sans une profonde émotion, mesurer les ravages de cette nuit effroyable. Sur un espace de plusieurs lieues, tout le terrain a été bouleversé, exhaussé ou creusé. Sur le sol de Goldau, on ne voit que des rocs et des pierres énormes, et chacun de ces rocs cache le deuil d'une famille, et chacune de ces pierres est un tombeau; cependant, des bandes de gazon, des arbustes revêtent déjà ces sinistres débris; des plantations de pommes de terre fleurissent sur ceux que le temps a recouverts d'une terre végétale. Les fils des pauvres victimes de Lowertz, d'Arth, de Goldau sont revenus dans le domaine de leurs pères comme des marins qui, après un ouragan, retournent sur le navire échoué à la côte pour y recueillir les débris de leur naufrage.

Sur les ruines de l'ancien Goldau s'élève aujourd'hui un nouveau village animé, enrichi par les voyageurs qui visitent les lacs des environs et montent au Righi. Près du tumulus sous lequel fut ensevelie la vieille église des aïeux avec sa corporation de fidèles qui y périrent dans une dernière prière; on voit briller la flèche d'une église récemment bâtie, avec sa croix, éternel emblème d'espoir et de confiance. Et sur cette scène de dévastation une naissante et active communauté se reconstitue; le sol ravagé par le Rufiberg est labouré partout où il peut l'être, et la population actuelle de Goldau fait servir à son labeur les rocs qui ont anéanti les biens, la vie de toute une génération. Sur un de ces rocs un industriel aubergiste a établi un belvédère d'où l'étranger peut à loisir contempler, dans son désolant aspect, cet Herculanium helvétique. A d'autres rocs s'adossent, comme à un ferme rempart, des maisons de paysans, et de hardiesse en hardiesse les laboureurs de la contrée en sont venus jusqu'à porter leurs habitations sur les flancs du terrible Rufiberg, comme pour braver sa sauvage fureur.

Dans le lac de Lowertz, où cette montagne a jeté une partie de ses entrailles, est une petite île d'une grâce idéale, une corbeille de fleurs du milieu de laquelle surgit le toit d'une rustique demeure, et la façade grise d'une vieille tour. Vive végétation, paisible foyer de la famille, légende d'un château dont il ne reste que les remparts, tout est là réuni pour donner à l'âme l'idée d'une douce solitude, et à l'imagination un romanesque élan. C'est un pêcheur qui habite cette retraite que plus d'un poète envierait pour en faire la tour d'ivoire de ses rêves. Il en sort le matin avec sa barque, il va jeter ses filets autour de son nid, tandis que sa femme teille le chanvre

récolté dans son enclos. Et cette île apparaît comme un berceau de verdure, comme une gerbe abondante, en face de l'horrible montagne qui a failli l'écraser.

La nature, dans l'infinie puissance, dans l'infinie bonté de Dieu dont elle est l'image, répare elle-même les plaies qu'elle a faites par une de ses tempêtes. Les monuments que les peuples renversent dans leurs révolutions, que de temps ils emploient à les reconstruire, si jamais ils les reconstruisent ! La nature, au contraire, répand partout les germes de sa sève féconde : de son œuvre de destruction sort un principe de génération; de sa mort apparente jaillit l'arbre ou la plante; elle jette au front des murailles en ruines sa couronne de lierre, ses réseaux de clématite, elle parsème de fleurs le tertre des sépulcres. Elle est, dans l'incessante action de sa force vitale, le symbole de l'éternelle vie de l'âme animée par un souffle céleste qui ne peut s'éteindre.

Deux années plus tard, raconte un autre historien du *pays des glaciers*, vers la fin de 1808, un autre épouvantable cataclysme fut encore la suite d'avalanches qui se précipitèrent dans toutes les vallées des Alpes.

A Burglen, dans le canton d'Uri, s'ouvre, dans la direction de l'est, une vallée de cinq à six lieues de longueur, le Schæchenthal, entouré de toutes parts de très hautes montagnes, et parcouru par le Schæchen, torrent impétueux et dévastateur. Dans la partie supérieure de la vallée était une maison isolée, comme elles le sont toutes, bâtie en bois, avec une rangée de petites fenêtres et un toit de bardeaux chargés de grosses pierres; l'eau limpide et abondante d'une fontaine jaillissait devant la maison, et malgré quatre ou cinq pieds de neige, on pouvait distinguer aussi une palissade qui entourait un petit jardin. A vingt pas de là une étable, contenant les vaches, les porcs et les chèvres du propriétaire. Une famille, composée du père et de ses quatre enfants, Jean, Anna et deux en bas âge, était réunie dans une chambre basse de cette maison, où un poêle, construit en pierres brutes du pays et entouré de bancs, occupait presque le quart de l'appartement. On n'avait jamais vu d'avalanches se diriger de ce côté; néanmoins la famille n'était pas sans inquiétude, car la tempête ne cessait de gronder : de temps en temps un bruit semblable à celui d'un tonnerre lointain se faisait entendre et ce bruit annonçait bien certainement la chute d'une avalanche. Quelquefois la secousse était si violente que les vitres de la chambre répondaient par de longues vibrations.

— Il est à craindre qu'il n'arrive de grands malheurs cette nuit, dit le maître du logis, le père Joss, assis sur une des marches du poêle; jamais je n'ai vu une nuit si terrible, sans excepter celle où j'aidai à tirer de la neige mon beau-frère Tanner, dont la femme fut trouvée écrasée près de lui; cette nuit-là elle-même n'était pas aussi menaçante.

Un voisin de Joss, nommé Arnold, n'était pas plus rassuré; aussi ne fut-il pas trop surpris d'entendre quelqu'un heurter à sa porte. Il se hâta de l'ouvrir et se trouva en face d'une petite fille d'environ douze ans, à demi-vêtue, dont les forces venaient de céder au froid et à la fatigue; il la porta près du feu, et lui fit prendre quelques gouttes d'eau de gentiane pour la ranimer. Mais ce fut avec beaucoup de peine qu'elle put répondre aux questions d'Arnold, à qui elle fit le récit suivant :

— Ma mère venait de coucher mes deux plus jeunes frères, et j'allais me mettre au lit, lorsque tout à coup nous entendîmes au-dessus de nous un bruit épouvantable : au même instant notre maison fut emportée par-dessus nos têtes avec un horrible fracas, et nous-mêmes nous fûmes lancés bien loin dans la neige. Alors nous criâmes de toute la force de nos voix réunies, et nous vîmes un homme sortir de la neige et venir à nous; c'était notre voisin, dont la maison venait aussi d'être emportée avec sa mère, ses deux frères, sa femme et son enfant.

» Il nous dégagea de la neige et des débris de toute espèce qui nous entouraient ; mais, transis par le froid et froissés comme nous l'étions, nous ne pouvions presque pas nous remuer, et le plus petit de mes frères manquait encore. Notre malheureux voisin recommença à fouiller dans la neige, et bientôt il découvrit les corps sans vie de ses deux frères, puis, après des efforts inouïs, ceux de sa femme et de sa mère, mortes également. Alors il nous transporta tous trois à quelque distance de là, dans l'intention de nous mettre en lieu de sûreté; mais épuisé lui-même par le désespoir et les efforts qu'il avait faits, il tomba sur la neige, puis, se relevant un instant après, il s'enfuit comme un insensé.

» Alors ma mère nous dit : « Mes chers enfants, il n'y a plus pour nous de secours que dans le ciel ; il nous faut prier Dieu et nous préparer à mourir. »

» Nous avons prié tous les trois bien longtemps; mais ma petite sœur ne priait plus, elle ne faisait que gémir sur les genoux de ma mère, qui cherchait en vain à la réchauffer; bientôt elle se tut : elle était morte. Peu de temps après, ma mère laissa tomber sa tête sur sa poitrine, puis elle se laissa

choir elle-même sur la neige; je voulus la relever, mais je n'en eus plus la force, alors je me mis de nouveau à prier avec ferveur. Voyant bien que ma pauvre mère était morte aussi, je me levai et je regardai autour de moi dans les ténèbres; hélas ! j'étais toute seule, je ne savais où me diriger, ni ce que j'allais devenir. Je crus remarquer quelque chose qui ressemblait à un arbre, je m'en approchai avec beaucoup de peine; puis, je montai sur une grosse pierre d'où il me sembla reconnaître le toit d'une étable; je m'y traînai dans la neige, c'était la maison du bon Arnold. »

En entendant ce douloureux récit, Arnold prit la pauvre petite; il la réchauffa, lui fit un lit avec du foin de montagne et une couverture de laine, et elle ne tarda pas à s'endormir. Puis, dans l'espoir de sauver quelques victimes, il prit un long bâton et se dirigea du côté où il présumait que le désastre avait eu lieu. Il découvrit bien des traces de l'avalanche, mais toutes ses recherches pour découvrir ceux qui avaient péri furent inutiles; probablement ils avaient été jetés dans une direction différente de celle où il les cherchait. Du reste, l'avalanche avait une telle étendue, la neige était si haute et si molle, que la fatigue et les ténèbres l'obligèrent à cesser ses recherches. Il s'en retourna donc avec un redoublement de tristesse qui, joint à la solitude, le rendit tout entier à l'horreur de sa propre situation.

Tout à coup un bruit affreux se fit entendre, accompagné d'un vent furieux qui ébranla le sol du haut de la montagne jusqu'au fond de la vallée. Pressentant un nouveau et plus grand malheur, Arnold s'arrêta un instant, puis, poussé par l'instinct, il hâta sa course. A sa grande surprise, il trouva sa cabane encore debout; mais c'était peu pour lui; bientôt un horrible spectacle l'obligea de s'arrêter : la maison du père Joss avait disparu. A la place qu'elle occupait, il ne vit plus qu'un énorme amas de neige.

Le jeune homme contemplait d'un œil hagard le lieu du désastre. Peut-être serait-il resté longtemps dans cette position s'il n'avait vu près de lui la neige se mouvoir et un homme faire de pénibles efforts pour en sortir et se débarrasser de son enveloppe glacée. C'était le vieux Joss, qui avait eu le bonheur d'être poussé sur le bord de l'avalanche et de ne pas être blessé. Avec l'aide d'Arnold, il fut promptement sur pied; puis il jeta un regard de désespoir sur cette masse neigeuse qui recouvrait ses quatre enfants et toute sa fortune. Arnold le comprit : « Voisin, lui dit-il, du courage ! nous avons des bras et, avec l'aide de Dieu, tout ne sera peut-être pas perdu. — Tu as raison, dit Joss d'une voix sourde, travaillons. »

L'espèce d'avalanche qui pendant cette nuit répandit l'épouvante dans

la vallée de Schæchen était de celles qu'on appelle *poudreuses* et qui se voient en été sur les hautes montagnes où la neige séjourne toute l'année; comme elles tombent en cette saison sur des lieux inhabités, elles sont sans danger pour les hommes et pour les bestiaux; aussi font-elles l'admiration des touristes lorsque, semblables à un torrent argenté, elles se précipitent de rochers en rochers, de gradins en gradins, accompagnées d'une nuée, d'une poussière subtile et éblouissante, et du tonnerre que répètent et prolongent les échos des rochers. Quoique appelées improprement avalanches d'été, elles se produisent fréquemment en hiver lorsque, sur la neige récente et profonde, le vent du sud souffle avec violence. Alors cette neige tombe subitement en masses considérables et se réduit en poussière à cause de son peu d'adhérence. La rapidité de la chute de ces masses produit une telle pression que rien de tout ce qui se trouve sur leur passage ne peut leur résister; des forêts entières, des villages disparaissent en un instant.

Mais s'il est impossible d'échapper aux avalanches poudreuses, on a fréquemment la consolation d'en sauver les victimes : on cite même des personnes qui, après y avoir été ensevelies pendant plusieurs jours, en ont été retirées vivantes. Ce ne fut donc pas sans espoir que Joss et Arnold commencèrent à fouiller la neige, et à peine eurent-ils travaillé une demi-heure qu'ils virent paraître sain et sauf le fils aîné de Joss. Le robuste jeune homme leur devint un puissant auxiliaire, et le travail recommença avec une nouvelle ardeur.

Cependant la plus grande partie de la nuit s'écoula sans que les efforts de nos travailleurs fussent couronnés de nouveaux succès. Arnold était à bout de forces, et tous allaient céder à la fatigue et au découragement, lorsque, en remuant les décombres, ils entendirent des gémissements; on suivit la direction d'où partaient ces sons plaintifs, et l'on découvrit les deux plus jeunes enfants de Joss grièvement blessés, mais encore en vie. On les transporta avec précaution dans la maison d'Arnold, qui leur céda son lit.

Après leur avoir donné les soins les plus pressants, on retourna chercher Anna, que l'on désespérait de retrouver vivante, car on avait tout lieu de craindre qu'elle n'eût été écrasée sous la charpente de la maison. Les efforts se dirigèrent donc du côté où l'on trouvait le plus de décombres. Arnold, le désespoir dans le cœur, les habits déchirés et les mains ensanglantées, se glissait péniblement sous la neige entre les poutres brisées, il fouillait partout ; efforts inutiles ! on ne découvrait aucune trace de la jeune fille.

Déjà une faible lueur apparaissant au-dessus de l'arête du Clausen, annonçait la fin prochaine de cette longue et douloureuse nuit; avec elle un peu d'espoir vint ranimer le cœur de ces trois hommes exténués. « Nos efforts ne suffiront pas, dit le père Joss, pour remuer toute cette masse de neige, et nous ne parviendrons jamais jusqu'au sol où gît peut-être morte ma malheureuse fille; maintenant que le jour paraît et que la tempête a cessé, nous pourrions peut-être avoir quelques secours : Jean, mon garçon, cours au hameau le plus proche annoncer notre malheur. »

Les chemins étaient partout interrompus et encombrés; aussi, malgré toute la diligence qu'on y mit, s'écoula-t-il plus d'une heure avant que les premiers secours arrivassent; mais alors une foule d'hommes vigoureux, munis de tous les instruments nécessaires, se trouvèrent réunis et recommencèrent les fouilles d'une manière plus méthodique; on ouvrit des tranchées jusqu'au sol, en suivant la direction dans laquelle l'avalanche avait lancé la maison; mais le soleil avait déjà parcouru plus de la moitié de sa course que tout ce travail n'avait pas amené le moindre résultat.

Cependant on ne se lassa pas encore. Quoique épuisé par le chagrin, la fatigue et l'inanition, Arnold retrouvait toujours de nouvelles forces. A l'extrémité d'une tranchée, il parvint à un endroit où il y avait beaucoup de débris de pierres et de mortier provenant du four de la maison, qui avait été chauffé la veille; les pierres en étaient encore chaudes, et la neige avait fondu tout autour. Sans que cette circonstance eût fait naître en lui la pensée qu'il pût être conduit par là à quelque découverte, il se mit à déblayer cette place en jetant les pierres d'un autre côté.

A peine avait-il commencé cet ouvrage, qu'il crut voir l'extrémité d'un vêtement de femme. L'émotion faillit le suffoquer. Ne sachant s'il devait craindre ou espérer, ce fut en tremblant qu'il enleva encore quelques pierres, et vit deux pieds immobiles ! D'après leur position, le corps devait être renversé; d'ailleurs, il était entièrement caché par les débris.

Perdant alors tout espoir, ses genoux fléchirent sous lui, et il s'écria avec l'accent de la douleur la plus vive : « Oh ! elle est morte !... » Mais une voix étouffée répondit presque aussitôt : « Non, Arnold, je ne suis pas morte ! » A cette voix qui sortait comme d'un tombeau, le pauvre homme faillit perdre la raison, de saisissement. Avec la plus imprudente précipitation, il commençait à jeter les pierres de côté et d'autre; mais heureusement les travailleurs les plus rapprochés avaient entendu son exclamation, et ils arrivèrent à temps pour procéder à cet ouvrage avec toute la prudence qui

seule pouvait en assurer le succès. On enleva les pierres avec précaution; alors on découvrit plusieurs pièces de bois de la charpente appuyées les unes contre les autres, et qui avaient préservé la jeune fille des autres débris, qui l'auraient infailliblement étouffée.

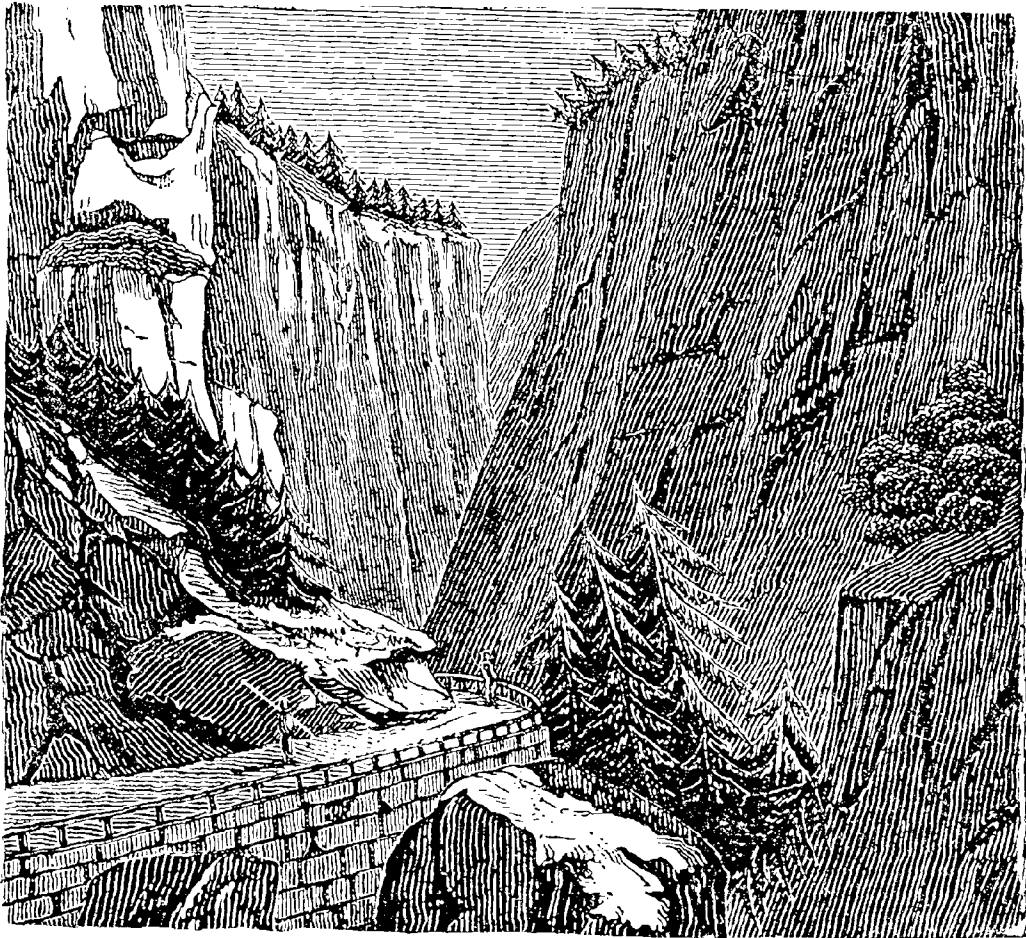
Après l'avoir tirée de cette horrible situation, dans laquelle elle avait passé environ douze heures, on la plaça sur un brancard formé de deux pièces de bois et de branches de sapin; puis on la transporta dans une cabane. Pendant que les uns soignaient les blessés, d'autres continuaient à travailler pour sauver une partie du mobilier et le bétail de Joss; mais toutes ses vaches avaient péri; on trouva seulement quelques moutons encore vivants.

Anna n'avait pas reçu de blessures bien graves, mais tout son corps était froissé et couvert de contusions; elle eut une fièvre ardente qui se dissipa au bout de quelques jours; mais plusieurs semaines s'écoulèrent avant qu'elle fût entièrement rétablie. Voici comment elle raconta plus tard ce qu'elle avait éprouvé pendant la catastrophe à laquelle toute sa famille avait si miraculeusement échappé.

« Mon père, dit-elle, et mes frères, inquiets par suite de la tempête, hésitaient à aller se coucher; ils étaient tous assis autour du poêle où mon père fumait sa pipe. Non moins inquiète qu'eux, je pris la lampe placée sur la table et me rendis à la cuisine pour m'assurer si le feu était au moins bien couvert. A peine y étais-je entrée que j'entendis du côté de la montagne, au-dessus de notre maison, un bruit semblable à celui du tonnerre; je voulus aussitôt rentrer dans la chambre, mais je n'en eus pas le temps : tout à coup je sentis la maison s'ébranler, un craquement terrible se fit entendre dans toute la charpente, tous les ustensiles de cuisine tombèrent sur le plancher, il semblait que la terre allait s'entr'ouvrir pour tout engloutir. Je fus en même temps jetée violemment de l'autre côté de la cuisine, où était le four : alors je me sentis emportée par une force irrésistible pendant que la maison se brisait avec un bruit affreux.... Puis je perdis tout sentiment, et lorsque je revins à moi, je me sentis renversée sur le dos, la tête en bas : autour de mes pieds et de mes jambes il y avait une chaleur incommode, mais qui diminua graduellement; je n'avais de libre que la tête, et mes autres membres étaient tellement serrés qu'il m'était impossible de les mouvoir ; plus tard j'éprouvai de grandes douleurs en plusieurs endroits du corps.

» Dans cette horrible position, je me mis à appeler aussi fort que je le pus.

mais aucun son ne me répondit; alors je priai la sainte Vierge de me prendre sous sa protection, et je m'armai de patience. Il me semblait que j'étais depuis un siècle dans cette tombe, lorsque j'entendis du bruit au-dessus de ma tête. Quelques instants après, je sentis qu'on enlevait l'objet qui couvrait mes pieds et qu'un faible rayon de lumière pénétrait jusqu'à mes yeux. Je ne pouvais me rendre compte de ce qui se passait, mais j'avais la



D'IMMENSES MURAILLES DE ROCHERS SURPLOMBENT LA ROUTE A DROITE ET A GAUCHE (P.145.).

certitude que le moment de ma délivrance était arrivé, lorsque l'exclamation d'Arnold me rendit à la réalité. »

Les personnes présentes rendirent grâce à la Providence qui avait permis que toute la famille ne fût pas emportée par le cataclysme.

CHRONIQUE LOCALE.

AU PAYS DES GLACIERS.

40.



IMPRESSIONS ÉPROUVÉES PAR UNE VOYAGEUSE

SUR LE SOMMET DU MONTANVERT.



DEUX dames de mes amies, venues pour parcourir les glaciers de Savoie, voulurent bien me mener avec elles. Nous partîmes par un temps fort douteux, et ne pûmes jouir qu'à moitié de la beauté admirable des sites que l'on trouve à tout instant de Genève à Chamouny. L'élégante cascade de Chède, son lac enchanteur, la vallée de Maglan, étaient sans soleil; et cependant ils étaient ravissants ! J'avais pris mes informations, en quittant Genève, sur le costume convenable à cette excursion. Mes compagnes, jeunes Parisiennes, n'avaient pas fait de même; elles eurent fort à s'en repentir, car nous gravâmes les montagnes par un brouillard fort épais, qui défrisa les plumes de leurs chapeaux, et les rendit assez semblables à des balais. Leurs robes légères les rendirent très sensibles au froid, et leurs petits souliers, de couleur claire, à semelle fort mince, purent à peine les ramener jusqu'à l'auberge; tandis que mon chapeau de paille noire, mes souliers de roulier et mon ample douillette ouatée me firent à peine sentir qu'il faisait froid.

Arrivées sur le sommet du Montanvert, et prêtes à descendre sur la mer de glace, nous fûmes affublées d'énormes couvertures d'une laine grossière et rayée; ce qui achevait de rendre cet équipage fort burlesque, c'étaient de gros bouquets de rhododendrons que nous nous mîmes à porter. Je n'essayerai pas de donner une idée de la majesté imposante de cette Mer de glace dont on a tant parlé. Des écrivains célèbres ont fait des descriptions pompeuses, qui, selon moi, laissent le lecteur froid comme le sujet dont on les entretient. Ce bouleversement de la nature, l'immensité des pics qui vous entourent, et qui ressemblent à d'innombrables châteaux; ces crevasses énormes, en forme d'entonnoir, où un seul pas peut vous faire trouver la mort; ce silence profond qui n'est interrompu que par le bruit sinistre des avalanches qui se succèdent pour rouler dans des gouffres affreux, ou par le son mélancolique de la trompe des bergers relégués sur ces montagnes pendant plusieurs mois de l'année : tout porte dans le cœur une admiration mêlée de crainte, qui ne peut s'exprimer. On ne songe à rien, on regarde, on est attendri, et nulle phrase ne peut rendre ces émotions si vi-

ves et si rapides. Les larmes s'échappent sans efforts. C'est du moins ce que j'ai éprouvé, ainsi que mes compagnes, toutes deux étonnées d'être songeuses et occupées d'autre chose que de leurs parures.

Il ne tiendrait qu'à moi d'inventer quelque épisode bien romanesque pour rendre piquant ce voyage à jamais gravé dans ma mémoire ; mais je suis franche et d'une sincérité parfaite; aussi, à mon grand regret, je suis forcée d'avouer que rien d'extraordinaire ne m'est arrivé. J'ai, comme tout le monde, fait une station à la fontaine devenue célèbre, grâce à la nouvelle de *Claudine*, de Florian; j'ai cueilli des fraises sur la glace, des plantes précieuses dont j'ai fait un herbier. J'ai vu un chamois, un aigle royal et les *Albinos*. Ce sont deux hommes nés à Chamouny; ils y étaient revenus après avoir parcouru toute l'Europe; ils avaient gagné une petite fortune à se faire voir. Ils ont à leur retour acheté un troupeau qu'ils gardent comme de simples pâtres. Leurs cheveux sont parfaitement blancs, ainsi que leurs sourcils. Leurs yeux intérieurement rouges sont en perpétuel mouvement; et le jour leur fait un tel mal qu'ils portent habituellement un chapeau à énormes bords rabattus. Si on le leur ôte d'une façon trop brusque, ils tombent immédiatement, et disent qu'ils éprouvent une douleur si vive qu'ils croient recevoir un coup de canif dans l'œil. Ils parlent fort bien anglais, ayant longtemps *exploité leur laide figure* aux dépens de la Grande-Bretagne.

Je leur demandai si leurs parents étaient comme eux; ils me répondirent que non. Je les questionnai sur leurs voyages, le cadet avait de l'esprit, il causait bien des pays qu'il avait visités. Comme tous les montagnards, il préférait ses montagnes à tout ce qu'il avait vu. Il avait raison, car tout ce qui est grand, beau, sublime, est là. Ces albinos sont tous deux d'une humeur fort douce qui les fait aimer de tous les habitants de la vallée. Les voyageurs leur donnent toujours quelques pièces de monnaie, qu'ils reçoivent avec reconnaissance, et qu'ils mettent soigneusement de côté.

J'avais pour guide Balmat, surnommé le *Mont-Blanc*, parce qu'il fut le guide de M. de Saussure. C'est un homme fort remarquable.

Quoique resté paysan par ses expressions et sa mise, il est intéressant et c'est instructif de l'entendre causer. Il connaît parfaitement la minéralogie, la botanique, et toutes les singularités de ce coin privilégié de la terre, où se réunissent les personnes les plus illustres de toutes les parties du monde. Ayant toujours été en relation avec elles, il a retenu une foule de traits qui les concernent, et qu'il raconte avec un talent que l'on ne

trouverait pas dans un homme de la haute société. Il se souvient de tous ceux qu'il a conduits ; il trace facilement des portraits qui doivent être ressemblants. Quand un mot lui manque pour exprimer sa pensée, il y supplée par un geste qui le fait deviner.

Il nous raconta *qu'une seule femme* était montée au Mont-Blanc, aussi haut que M. de Saussure. C'était une fille d'auberge, qui trouvait honteux que notre sexe ne fut pas plus courageux. Elle déclara sa volonté de suivre les premiers voyageurs qui tenteraient cette excursion. Vainement on lui fit observer qu'elle ne pourrait soutenir la fatigue d'une course si pénible, qu'il fallait coucher deux nuits sur la glace, etc. Elle persista, et partit en effet avec deux Anglais et sept guides. Arrivée à moitié chemin elle était déjà malade; on voulut la faire renoncer à son projet, mais il n'y eut pas moyen ; elle jura qu'elle aimait mieux mourir que de redescendre avant d'avoir posé le pied là où M. de Saussure avait mis le sien. Plus elle s'élevait, plus sa santé s'altérait, sans que son courage s'affaiblît. Le froid excessif que l'on éprouve, parvenu à une certaine hauteur, lui causa d'affreux vomissements que rien ne pouvait calmer ; mais lorsqu'on voulait la faire rétrograder, elle avait des attaques de nerfs si effrayantes qu'on se voyait obligé de la laisser s'exposer à un horrible danger qu'elle voulait affronter. « Traînez-moi, portez-moi, mais que je touche cette pierre, posée pour perpétuer ce voyage à jamais célèbre, et je mourrai contente. Enfin, après des fatigues, des peines et des souffrances inouïes, ses vœux furent exaucés; elle ajouta son nom à celui du voyageur qu'elle révérait. Les guides furent obligés de la porter presque toujours en descendant; elle ne pouvait se soutenir sur ses jambes; elle fut six semaines entre la vie et la mort. Je suis inexcusable d'avoir oublié le nom de cette héroïne villageoise. Je l'avais inscrit sur un petit agenda, qui a été perdu dans un de mes nombreux voyages.

Balmat a introduit la race des mérinos dans sa chère vallée. Il reçut une médaille d'or du ministre de l'intérieur, et la montrait avec fierté : elle lui avait été remise par son *ami Barante*. C'est ainsi qu'il nommait le préfet, avec lequel il dînait toutes les fois qu'il allait à Genève.

Il y avait à Chamouny un malheureux sourd-muet, presque crétin. On ne croirait pas qu'une créature aussi misérable pût rendre quelque service; cela est cependant, et voici comment :

Si par malheur une vache, un brebis, ou (ce qui est arrivé deux fois depuis vingt ans), un homme tombaient dans ces crevasses redoutables, on

y descendait cet infortuné, après lui avoir passé d'énormes cordes autour du corps et des bras. A force de signes on était parvenu à lui expliquer qu'il fallait qu'il rapportât ce qu'il trouverait dans le gouffre. Il s'emparait en effet du corps qu'il y rencontrait, et remontait avec, sans savoir ce qu'il faisait, agissant machinalement. Pour le récompenser, on lui donnait un peu de viande qu'il aimait beaucoup et dont les habitants de la vallée mangent rarement, vivant de fromage et de lait caillé. Quand on lui présentait une nourriture qui lui plaisait, il riait aux éclats. La gaîté même de ce malheureux attristait tous ceux qui en étaient les témoins. Le rire sur ce visage flétri ne pouvait jamais paraître qu'une convulsion effrayante.

L'Album sur lequel les voyageurs inscrivent leurs pensées est si rempli d'absurdités que je ne conçois pas que l'on ose en augmenter le nombre. Il est fort curieux de voir ainsi rapprochés les noms des savants et des poètes de tous les pays; mais ce n'est assurément pas en lisant leurs impromptus que l'on pourrait se faire une idée de leur talent, car ils sont presque tous détestables : ce qui prouve qu'une admirable nature n'est pas toujours suffisante pour inspirer ceux qui la contemplant.

Madame de Staël, si hardie dans ses conceptions littéraires et dans sa conduite politique, avait toute la faiblesse d'une femme lorsqu'il s'agissait de dangers physiques, et fort peu de courage pour affronter la fatigue. Elle est restée, dit-on, à l'auberge de Chamouny, pendant que sa société visitait les glaciers. Elle disait qu'elle en saurait autant que les autres en se faisant raconter ce qu'ils avaient vu, et que son imagination suppléerait à ce qu'elle n'aurait pas vu elle-même.

M^{lle} DUCREST.



SUR LES FLANCS DE L'AIGUILLE VERTE.



AIGUILLE verte! quelle incomparable pyramide, dominant avec une majestueuse hardiesse le glacier d'Argentière! C'est certainement un des beaux fleurons de la chaîne du mont Blanc.

Accompagné d'un ami, M. Charles Stratton, membre de la section vaudoise des Diablerets, et d'un porteur connu sous le nom de Garibaldi, je formais avec eux un trio assez

compétent pour une expédition exigeant, dans les circonstances où elle s'est produite, une énergie et une persévérance peu communes.

J'en étais alors à ma neuvième tentative d'ascension de l'Aiguille Verte ; jusque-là contrecarré bien des fois par le mauvais temps ou par des circonstances de force majeure, je n'avais pu atteindre la cime et je voulais en avoir raison. Deux fois j'avais été tout près de réussir. La première fois un orage avait surpris la caravane bien près du sommet; vu l'heure avancée, il avait fallu rebrousser chemin et passer la nuit dans un couloir rapide sur une pente de glace inclinée à plus de quarante degrés, tant la descente avait été lente et difficile. Une autre fois, ayant tenté l'ascension par une autre voie que la route habituelle, je m'étais vu, moi et mes compagnons, séparé de la cime par un bloc de rocher surplombant de trois mètres une arête de glace tranchante comme un couteau; cette arête était elle-même séparée du sommet par une profonde déchirure absolument infranchissable.

Sous l'action alternative des saisons et de la température, qui passe à ces hauteurs par des extrêmes de chaud et de froid inconnus dans la plaine, la constitution extérieure de cônes comme celui de l'Aiguille Verte change tellement qu'une ascension praticable, sinon facile, une année, peut être rendue impossible l'année suivante, ou même dans l'espace de quelques semaines; c'est là une des nombreuses causes des déceptions qui attendent les grimpeurs sur cette sommité.

Le 19 août, je partis d'Argentières avec Charlet et, croisant au Chapeau de nombreux touristes, qui venaient de traverser, non sans perplexité, la Mer de glace, nous montâmes au Couvercle, puis au Jardin, à l'altitude de deux mille neuf cent cinquante mètres, pour y passer les premières heures de la nuit à l'abri d'un rocher.

A trois heures, nous nous remîmes en route à la clarté de la lune et nous trouvâmes bientôt les redoutables crevasses du glacier du Talèfre; l'une d'elles est si large et si étendue que, pour la passer, nous dûmes descendre dedans en taillant des marches obliques le long de ses parois verticales, pour remonter de la même manière de l'autre côté. Le fond de la rimaie¹ ressemblait à une vallée de glace. A cinq heures et demie, nous nous trouvions au pied du rapide couloir qui conduit presque jusqu'au sommet; il ne fallut pas moins de neuf heures et demie pour le gravir; j'étais toujours en tête, taillant les marches, obligé parfois de donner trente à quarante

(1) Synonyme de crevasse.

coups de piolet pour faire un seul pas, tant la pente était rapide et la glace dure. Nous nous trouvâmes alors à plus de quatre mille mètres d'altitude, vers les rochers qui sont au pied de l'arête conduisant à la cime.

Le porteur, exténué de fatigue, ayant dû faire, la veille, une longue journée, et n'ayant pu joindre notre caravane au Jardin qu'à onze heures et demie du soir, déclara alors qu'il n'irait pas plus loin. Charlet et moi, nous sentant si près du but, nous désirions vivement poursuivre; mais, respectant la liberté personnelle, nous comprîmes que nous ne pouvions, dans une ascension aussi périlleuse, obliger un homme à marcher contre sa volonté.

Bref, on décida de redescendre, mais vu l'heure tardive, on fut surpris par l'obscurité avant d'atteindre le Jardin, et l'on dut commencer la nuit sur cette pente abrupte, à une altitude de trois mille cinq cents mètres, avec le précipice sous ses pieds; nous nous étions liés ensemble à la corde, et attachés, en outre, à une pointe de rocher. Enchâssé entre deux petites saillies de rocs, avec de la glace pour siège, j'attendis le lever de la lune jusqu'à une heure et demie du matin. A cinq heures, nous nous trouvions de nouveau au Jardin, n'ayant rien pris de chaud depuis vingt-six heures; nous pûmes nous y reconforter avec quelque boisson chaude et les provisions laissées au campement. Après avoir de nouveau tenu conseil, nous décidâmes de tenter une nouvelle ascension qui, cette fois, grâce aux marches taillées et à la persistance du beau temps, nous offrait les meilleures chances de réussite. Notre porteur fut dépêché au Montanvert pour porter des nouvelles et prendre des provisions fraîches.

A minuit, nous nous remîmes en route, et cette fois cette première partie de l'ascension s'effectua sans trop de peine. A six heures et demie, nous nous retrouvions au même point où l'avant-veille nous avons décidé de battre en retraite; quittant les rochers, nous reprîmes le couloir qui conduit à l'arête supérieure dont nous n'étions séparés que par une soixantaine de mètres. La glace était si dure qu'il ne nous fallut pas moins de trois heures et demie pour franchir cet espace. Restait l'arête, corniche étroite, capable de faire frissonner de plus audacieux; d'un côté, au-dessous de nous, le Jardin et le glacier de Talèfre qui ne semblait guère éloigné, devant nous et à nos pieds le glacier et le village d'Argentières avec la maison de Charlet qu'on distinguait fort bien.

Un à un nous avançâmes sur ce passage dangereux, formé d'une corniche de neige qui surplombe tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Mon por-

teur et moi, nous dûmes parfois nous mettre à cheval sur l'arête pour nous maintenir en équilibre. A 10 heures 45, un coup de canon parti d'Argentières annonçait aux habitants de la Vallée le succès de l'expédition. On comprend la joie que nous éprouvâmes en foulant cette cime capricieuse. Après quelques moments donnés au repos, il fallut s'occuper du retour. Le soleil était brûlant. La neige s'amollissait à vue d'œil, ce qui devait rendre plus difficile encore la descente de l'arête; le mot d'ordre était que, si la neige venait à manquer sous les pieds de l'un de nous trois, celui qui était le plus rapproché de lui devait immédiatement se jeter de l'autre côté pour faire contrepoids.

Comme nous avançons lentement, Garibaldi le premier et Charlet en arrière, je me tournai vers Charlet et lui dis :

— Prenez garde, vous êtes sur le vide.

Il donna un coup de piolet et fit le trou, il se mit alors un peu de côté et fouilla de nouveau la neige avec la pointe de son piolet.

A ce moment, j'entendis un bruit sourd et je vis Charlet disparaître avec le morceau de corniche, j'entendis seulement un *hé* ; sans hésiter je me jetai du côté opposé, c'est-à-dire du côté de Talèfre; il était temps. Je descendis environ trois mètres, puis la corde se tendit et je me cramponnai à la neige avec les pieds et les mains, de peur d'être tiré en haut. Je criai au porteur d'appeler Charlet, ce qu'il fit :

— Jean Charlet, êtes-vous mort ?

— Non.

— N'a-t-il rien de cassé ? demandai-je au porteur.

— Non, fut la réponse de Charlet.

Je restai fixé à ma place, puis je fis dire à Charlet de souffler un moment et d'essayer de remonter à l'aide de la corde. Aux secousses qu'il lui imprimait, je sentis qu'il remontait. Au bout de quelques instants, je le vis reparaître sur l'arête et remontai à mon tour; je lui tenais la main en lui disant :

— Dieu merci, cela s'est bien passé.

Il avait perdu son chapeau, il avait le nez écorché et les mains ensanglantées, mais pas de contusion :

— Ce n'est rien, me dit-il, notre heure n'a pas encore sonné.

Mais, dans sa chute, nos deux piolets étaient partis avec la neige de la corniche, dans laquelle ils étaient enfoncés, nous pouvions les voir à une quarantaine de mètres au-dessous de nous. Charlet nous dit :



UNE FOULE D'HOMMES VIGOUREUX RECOMMENCÈRENT LES FOUILLES. (P. 155.)

165-166

— Ma chute a été un accident, mais sans les piolets nous sommes perdus et nous ne pourrions jamais descendre le couloir.

Il fallait donc à tout prix les rattraper. Nous attachâmes Charlet à toute la longueur des cordes et le laissâmes descendre. Charlet comptait les pas, et nous lâchions la corde à mesure; il arriva ainsi au premier piolet, mais le second était hors de portée; ce ne fut qu'en nous penchant sur l'arête que nous donnâmes à Charlet la possibilité de l'atteindre.

Peu après, nous étions de nouveau réunis sur l'arête; un second coup de canon, parti d'Argentières, nous prouva qu'on avait assisté de là aux péripéties de la chute de Charlet. Vers deux heures et demie, la petite caravane se retrouva dans le couloir supérieur; les marches avaient complètement disparu sous l'action des rayons intenses du soleil.

Il faisait si chaud que je dus enlever de gros gants que je portais, et qui me brûlaient littéralement la peau.

Les plus grandes précautions étaient nécessaires, un seul faux pas de l'un ou de l'autre entraînait infailliblement la chute des trois dans l'abîme. Il fallut trois longues heures avant d'atteindre le premier rocher, point extrême de notre tentative. A la tombée de la nuit, on était encore dans le grand couloir, et ce fut à la lueur de la lanterne qu'on descendit sans retourner dans les rochers.

Il était onze heures du soir quand, nous trouvant devant les redoutables crevasses du glacier de Talèfre, force nous fut d'attendre le lever de la lune pour les aborder: trempés par la neige et la transpiration, nous dûmes battre la semelle pendant deux heures dans l'impossibilité de trouver un coin de rocher pour nous asseoir et nous reposer. J'eus alors une véritable hallucination. Je voyais la chaîne du mont Blanc se transformer en palais petits et grands, parmi lesquels certains rochers prenaient la forme de personnages. Cette illusion dura tout le temps du séjour au bord des *rimaires*. A peine arrivés au Jardin, — il était trois heures du matin, — nous nous entendîmes appeler; deux hommes envoyés par M^{me} Charlet venaient nous chercher. Une autre caravane avait été envoyée du côté du glacier d'Argentières. Au Montanvert, nous trouvâmes M^{me} Charlet qui était venue à notre rencontre.

M. HEINER.



SOUVENIRS D'UN VOYAGE NOCTURNE DANS LES ALPES.



A plaine de La Mure est couverte de prairies sans arbres; les corbeaux et les prés animent seuls l'espace. Le paysage est plein de tristesse...

Au moment où nous arrivions à La Mure, le ciel s'était couvert de noirs nuages : un orage nous menaçait. Nous nous arrê tâmes quelques instants. La Mure est un canton important; il est le centre de tout le commerce des villages environnants perdus dans les plis des montagnes. Les foires y sont considérables; mais rien de particulier, dans les monuments ou le village, ne sollicite les regards du voyageur.

Peu à peu le ciel s'était éclairci ; nous reprîmes notre route. La nuit approchait.

Quand on quitte La Mure pour aller à Gap, la voiture descend une pente rapide et va traverser, à une profondeur incroyable, un torrent aux eaux vertes. Le torrent descend des hautes montagnes qui font face au mont Obieux, et prend sa source derrière le pic de Notre-Dame de la Salette. Les eaux nourrissent des truites délicieuses, telles, disent les habitants du pays, qu'on n'en connaît pas au loin de pareilles. Comment ne pas admirer la bonté de la Providence, qui, loin de priver de poisson les habitants des montagnes, leur en donne dont la chair est fine et savoureuse ?

Le torrent de La Mure atteste encore aujourd'hui quelle importance a toujours eue la route que nous parcourions : au-dessous du pont que traverse la diligence, on voit les ruines d'un autre pont construit par les Romains. Comme si la nature s'intéressait elle-même à la durée de ce monument, elle a fait germer entre les pierres des herbes et des arbustes, dont les racines retiennent le ciment !

Nous avions à peine passé ce pont fameux que la pluie commença à tomber. La nuit sombre vint tout à coup. Des éclairs brillèrent, lorsque les chevaux n'avaient pas encore atteint la moitié de la montée qu'il faut gravir le long d'affreux précipices pour arriver à la hauteur du plateau, de l'autre côté de La Mure. Bientôt, le bruit lointain du tonnerre parvint à nos oreilles. Un instant après, il éclatait au-dessus de nos têtes avec un fracas horrible. De ce moment, pendant une heure, les éclairs et le tonnerre se succédèrent dans la nuit avec une terrible rapidité. Les chevaux n'osaient plus avancer,

tant la nuit était obscure, tant les éclairs les effrayaient. Les postillons, effrayés eux-mêmes, hésitaient à presser les chevaux. Mais l'immobilité était aussi dangereuse que la marche. Les fossés de la route étaient pleins d'eau, les chemins ressemblaient à une large rivière. Peut-être les bornes de la route qui nous séparaient des précipices allaient-elles s'effondrer sous la violence des eaux ! Quel instant ! mais quelle force imposante dans la voix du tonnerre répercutée par cent montagnes ! Quel effroi ! mais quelle sinistre beauté dans ces éclairs qui nous faisaient apparaître la plaine, le mont Obioux, les montagnes voisines, tout à l'heure riantes, dans une sombre et terrible lueur ! C'était une tempête sur terre ! Tous les voyageurs, je ne m'excepte pas, étaient saisis de peur. Un moment après cependant, le fracas du tonnerre avait cessé avec la pluie, et les étoiles avaient repris leur éclat.

Quand nous arrivâmes au village de Corps, il était onze heures du soir.

La position de Corps est pittoresque. Les maisons du village montent d'une vallée profonde jusqu'à une sorte de plateau où se voient au milieu des auberges, dans la rue principale, l'abside et le clocher de l'église.

Si on quitte la grande route pour descendre jusqu'à leur extrémité les ruelles qui longent les nefs de l'église, on arrive dans une plaine cultivée d'où se découvre l'un des plus vastes panoramas du Dauphiné. L'œil revoit l'immense étendue que l'on a traversée depuis La Mure. Les précipices au fond desquels la diligence a passé apparaissent comme de larges fossés : on aperçoit seulement la surface des plateaux sur laquelle on est arrivé après tant de fatigues. Ça et là, quelques toits rouges rappellent au souvenir les villages où l'on s'est arrêté. Enfin, une ceinture de montagnes gigantesques ferme l'horizon de tous côtés ; ici le rapprochement montre les rochers dans leur nudité affreuse ; plus loin, la distance en adoucit les âpretés ; plus loin encore, l'éloignement n'apporte au regard de la chaîne du mont d'Aiguille qu'un aspect d'une majesté mélancolique.

Si au contraire le voyageur regarde la montagne qui domine le village de Corps, la végétation descend jusqu'aux dernières maisons et s'entremêle avec elles. A droite, de larges ravines ont désolé les pentes ; à gauche, les contours de la montagne se perdent dans la vallée qui conduit au pèlerinage de Notre-Dame de la Salette.

Diverses préoccupations m'ayant retenu à Corps pendant une journée entière, je résolus de me dérober aux fatigues de la chaleur, et je partis le soir à huit heures et demie, pour me rendre au célèbre sanctuaire. La nuit

commençait : il nous fallait côtoyer durant quatre heures d'effrayants précipices.

J'avais choisi un guide très habile et déterminé. A peine entrions-nous sous le dôme de verdure qui couvre la route au sortir du village, que je tentais de lier une connaissance intime avec Rocpierre (c'était le nom de ce guide). Il me parla aussitôt de sa famille, voulut me raconter ses chagrins domestiques; il tenta surtout de m'apitoyer sur le sort de ses enfants en bas âge. Sans doute, si j'eusse écouté mon guide jusqu'au bout, bientôt il aurait essayé de m'émouvoir par ses larmes. Je détournai la conversation. De sa famille aux misères de laquelle il m'avait si promptement associé, je passai aux mœurs des habitants, à leurs usages, aux légendes qu'ils racontent dans la veillée.

J'avais à peine tenté cette évolution qu'arrivé dans le fond de la vallée où commence la montée de la Salette, ma monture fit soudain un écart à côté du chemin, et, levant les narines au ciel, refusa un instant de marcher. La nuit nous enveloppait tout à fait à ce moment, nous ne distinguions qu'avec peine, à quelques pas, les massifs de châtaigniers qui dérobaient à nos yeux les eaux du torrent dont nous entendions la voix. La solitude complète et l'obscurité dans laquelle nous étions, firent que le brusque arrêt du mulet me causa un mouvement de crainte. Le guide avait été contraint de lâcher la bride : « Monsieur, me cria aussitôt Rocpierre, n'ayez point peur ! » Je crus deviner dans l'accent de ces mots une trace de frayeur. Mon Dieu, qu'allait-il arriver ! La nuit cachait à mon guide les diverses impressions de mon visage : il ne crut pas utile de me rassurer par des paroles plus fermes, et s'avançant vers le mulet, il chercha dans l'obscurité la bride qu'il avait laissé tomber. Le mulet y opposa un instant quelque résistance, enfin il baissa la tête et reprit sa route.

— Monsieur, me dit alors tranquillement Rocpierre, il y a un renard ou un loup dans le voisinage.

— Un renard ou un loup !

— Et il n'est pas loin, ajouta-t-il avec flegme.

— Il n'est pas loin ! il a donc faim, s'il se rapproche aussi près de la route ? Mais à quels signes devinez-vous sa prudence ?

Rocpierre me conta alors que lorsque le mulet s'était brusquement jeté de côté et avait refusé d'avancer, c'est qu'il avait senti un renard ou un loup, et que nul animal ne devinait mieux que le mulet le voisinage de ces carnivores. Je lui demandai alors si les loups faisaient quelquefois des ra-

vages dans les troupeaux du pays : « Il n'y en a presque plus dans nos montagnes, me répondit-il; de temps à autre, on entend bien parler de l'un d'eux, mais c'est pour annoncer sa capture ou sa mort. »

Nous débouchions, à ce moment-là, d'une étroite gorge, où nous avions longé un terrible et noir précipice. La voix du torrent se perdait dans le lointain; nous nous trouvions en face de l'immense entonnoir de montagnes au fond duquel le village de la Salette a placé son église. Pour nous, à cette heure, nous n'apercevions autour de nous qu'un vide immense, à peine éclairé du feu des étoiles, et borné par de hautes et grandes ombres. Rien ne troublait le silence sinon les pas lourds et cadencés de la monture et du guide. Je ne sais définir l'impression de calme que je ressentais à ce moment. J'avais demandé à Rocpierre d'écouter dans la nuit : c'était afin que je pusse goûter au dedans de moi-même le mélange des douces impressions qui me faisaient plaisir. Que les étoiles me paraissaient brillantes, au-dessus de nos têtes et sur la crête des montagnes devenues de grandes ombres ! leur éclat avait une indéfinissable pureté. Puis, je crus voir dans ce tableau que j'avais sous les yeux l'image de la vie. Le ciel seul est un lieu de lumière et de paix, la terre est un immense vide dans lequel nous marchons comme au hasard, ignorant toujours si nos pas ne vont point rencontrer devant eux la pierre qui les fera trébucher.

— Vous voyez cette chapelle ? me dit tout à coup Rocpierre.

Je vis, en effet, à ce moment, au milieu d'un champ de blé, une bâtisse qui me sembla une petite maison.

— C'est la chapelle Saint-Laurent, reprit mon guide. Les habitants de Corps avaient une fois leurs troupeaux ravagés par une peste, ils avaient fait des pèlerinages dans toutes les églises environnantes, la peste durait toujours: ils vinrent ici, et la peste cessa tout à coup. Depuis ce temps-là, ils viennent toutes les années ici en pèlerinage. Le prêtre dit la messe.

— Qu'est-ce que cela ? dis-je alors à Rocpierre, et je lui montrais devant nous une masse épaisse de laquelle il me semblait que des chants de voix humaines étaient sortis.

— C'est le village de la Salette.

Nous traversâmes les quelques rues qui forment le village. C'étaient bien des voix humaines que nous avions entendues.

Mon guide me montra alors, à quelques pas de la route, une étroite croisée garnie de papier à travers lequel on devinait plus qu'on ne voyait l'éclat de la lumière.

— C'est le café de la Salette, me dit-il.

Un café au village de la Salette !

Au sortir du village, nous passâmes devant une maison que Rocpierre me dit être l'église. L'ombre d'une grande croix s'étendait sur la route. Plus loin, mon guide me fit voir une autre chapelle. J'avais eu à peine le temps de percer l'obscurité de la nuit pour en reconnaître la forme, que ma monture s'était engagée dans le lit d'un torrent. Le peu d'eau qui coulait clabaudait entre les pierres, murmurait et chantait. Par endroits, l'eau, plus étendue et plus profonde, prenait le reflet des étoiles. Enfin nous sortîmes de cette étrange route. Mais quel chemin prîmes-nous ? La nuit m'en cachait tout à fait l'aspect. Seulement je sentis bientôt, aux faux pas de mon mulet et aux impatiences de mon guide, que nous marchions à travers des rochers. Nous étions à mi-route.

De ce moment l'air frais de la nuit devint plus vif : pour nous dérober aux chaleurs du jour, nous n'avions pas songé au froid de la nuit. Rocpierre accepta un peu d'eau-de-vie que je portais dans ma gourde. Mais l'eau-de-vie ne nous réchauffait ni l'un ni l'autre. Je descendis de ma monture : les grosses pierres qui encombraient la route nous empêchaient de marcher vite. Que faire ? J'avais beau serrer contre mes épaules un mince pardessus d'été ; l'air mordait plus âprement. J'en étais déjà au point de craindre tous les maux qu'engendre le froid lorsque nous arrivâmes à une partie de chemin presque plate et facile à parcourir. Nous pressâmes le pas : nous étions réchauffés. Mais hélas ! il nous restait encore une heure de chemin à parcourir ; il était onze heures du soir.

J'avais repris ma monture lorsque tout à coup j'entendis, se perdant dans l'air, un chant de trois ou quatre voix : c'étaient des jeunes gens du village de la Salette qui revenaient d'un hameau : leurs ombres passèrent à côté des nôtres, mais je pus saisir dans leurs voix avinées je ne sais quelle chanson légère.

Je restai un instant interdit. Quoi ! si près du sanctuaire de la Salette, dans une atmosphère si pure et si saine, on chantait des chansons dignes des barrières de Paris ! Il y a des lieux, (et les lieux où nous étions sont de ceux-là), où le chant seul de la prière résonne harmonieusement. Les chants frivoles, les échos du monde semblent ne pas les écouter, et les renvoient à l'oreille brisés et discordants.

Nous achevions notre route ; je vis bientôt se lever, à quelques mètres devant nous, les murs de la grande basilique de la Salette. Je gravis le petit

sentier qui conduit au parvis de l'église; j'essayais d'apercevoir à travers les ténèbres l'étroite vallée où la Vierge de la Salette apparut; je saluais les étoiles dont la faible clarté avait été la seule lumière de notre route, et je dis à mon guide au revoir jusqu'au lendemain matin.

Le pèlerinage de la Salette est trop connu pour que j'essaie ici d'en exposer les titres de gloire, et de rappeler les miséricordes que Dieu y a exercées par l'intercession de la sainte Vierge. Le spectacle que présentent dans l'éclat du soleil les montagnes de la Salette, a été lui-même trop souvent décrit pour que je rappelle ces immenses montagnes couvertes d'une épaisse prairie jusqu'à leur sommet, et que je fasse entrevoir, en face du pic de la Salette, le terrible sommet des montagnes du Devoluy.

Après m'être reposé quelques heures, je me levais au moment où le soleil venait dorer le clocher de la basilique. Avidé de spectacles, je montais aussitôt à la chapelle de l'Assomption qui domine les bâtiments du couvent. C'est là qu'est le cimetière. Des croix de bois ou de pierre, des épitaphes ou des sentences religieuses, telle est la somptuosité humaine de ces sépultures; mais autour de chaque tombe le soleil formait, au moment où je pénétrais dans le champ de mort, une couronne d'une éclatante beauté : il diamantait les gouttes de rosée, et les avait transformées en perles magnifiques ! Hélas ! l'instant d'après, cet ornement même que la nature donne chaque jour à ces morts avait disparu. Ainsi passe la gloire du monde !

* * *

Lorsqu'on a laissé Corps pour aller dans le département des Hautes-Alpes, on s'avance sur une route qui coupe, à la moitié de sa hauteur, la montagne au pied de laquelle le village est situé. A gauche, au-dessus de la tête, et à droite à nos pieds, les pentes sont caillouteuses et ravinées. Le passage est dangereux les jours de pluie, et les avalanches de neige arrêtent souvent les voyageurs. Mais quel étrange et saisissant aspect la nature que l'on a devant soi offre à ce moment au regard !

Au fond de la profonde vallée, le Drac coule avec un bruissement effroyable, entre deux rochers séparés par une distance si faible que les habitants du pays appellent ce passage Saut du Loup. C'est au Saut du Loup que le terrible massif du Devoluy pose l'un de ses pieds. De ce point il s'élève par une pente abrupte jusqu'au tiers de sa hauteur. Là, comme s'il craignait de montrer trop tôt, à l'homme qui quitte l'Isère, ses horribles pics, il forme

dans la montagne un immense abri dont les limites tracent la figure d'un cœur et dont les accidents de terrain qui le constituent n'ont aucune rudesse. Ici boisé de mélèzes, là de pins et de sapins, l'immense abri cache à son centre un village aux toits rouges sous la sombre verdure de ses noyers. Mais qu'on lève les yeux au-dessus des derniers arbres qui protègent cette oasis ! les pics du Devoluy glacés par la neige, assombris par les nuages de la bise, montrent leur affreuse nudité !

Nous subissions ce mélange d'impressions, quand tout à coup, à un détour de la route, le postillon nous cria :

— Messieurs, voilà la vallée du Champsaur !

Aussi loin que notre œil pouvait apercevoir, nous voyions à ce moment devant nous toutes les beautés et tous les contrastes de la nature : des champs verdoyants ou jaunis; une rivière, ici d'un cours paisible, là d'un mouvement impétueux; les signes de la dévastation causée par les eaux, à côté d'épaisses prairies, couvertes de nombreux troupeaux de vaches et de brebis; à droite une ceinture abrupte de hauts rochers couronnant des pentes ravagées et caillouteuses; à gauche, de majestueuses montagnes, nouées, tourmentées, çà et là verdoyantes, ombragées par endroits de sapins; au loin enfin, une pente adoucie, couverte d'une brillante culture, qui semblait abaissée pour inviter le soleil du midi à éclairer ce magique tableau. Voilà le Champsaur !

La Suisse n'a pas de Champsaur !

La diligence descendait alors au fond d'une profonde vallée. Bientôt nous traversâmes sur un pont de bois la rivière nommée la Sevraine dont nous devions voir quelques heures après le cours torrentiel dans le Valgodemard. La montée qu'il nous fallait gravir pour arriver au but de notre voyage, Saint-Firmin, est, par endroits, si rapide qu'on a dû former de longs zigzags. Des peupliers, des saules, quelques noyers entremêlent leurs branches et forment çà et là, au-dessus du chemin, des abris contre les rayons du soleil. Nous arrivâmes, ainsi protégés et charmés, à la station de la diligence.

La première chose qui nous frappa dans ce premier canton des Hautes-Alpes, ce furent les visages roses et joufflus de ses habitants. Des enfants, des femmes, des jeunes gens, des vieillards ouvraient de larges yeux pour voir passer les voyageurs. Leur gravité et leur étonnement nous eussent paru excessifs, si un mot de gaieté, jeté au milieu d'eux par le postillon, n'eût fait éclater un rire universel. Alors, la foule, comme si le postillon

l'eût électrisée, se livra autour de nous à mille mouvements; elle allait, venait, souriant à tout et à tous. Tout excitait sa malice. La malice, l'esprit humoristique et caustique, nous ne connaissons point en France de



UNE PETITE FILLE D'ENVIRON DOUZE ANS, A DEMI VÊTUE.. (P. 152).

pays qui en soit mieux doté que la région des Alpes !

L'imposant Valgodemard s'éleva tout à coup devant nous. La vallée est étroite, les montagnes ont une altitude inaccessible, les torrents dévorent la plaine.

Quelques champs placés aux pieds des monts étaient couverts de prairies et de moissons; sur la montagne quelques bouquets d'arbres interrompaient la sauvage monotonie des pics; à la grande hauteur les

neiges des glaciers éternels laissaient échapper sous l'effort du soleil des torrents impétueux. On en suivait le cours à leurs eaux écumantes jusqu'au fond de la vallée. Des cascades d'une hauteur vertigineuse nous apparaissaient au loin; le guide nous en montra une dont les eaux décrivent une

telle courbe qu'entre elle et le rocher l'espace serait assez grand pour y bâtir une maison.

Mais ce qui, devant ces terribles montagnes, saisit le plus vivement l'esprit, c'est que dans un lieu qui était le plus âpre et le plus sauvage de la terre, des hommes aient établi leur demeure, s'y plaisent, y perpétuent leur famille. La terre est-elle donc si étroite que l'on soit réduit à tirer sa nourriture d'un sol si ingrat ? vit-on ailleurs tellement dans l'oppression que l'on soit porté à confier ses goûts, ses besoins, ses habitudes à ces retraites presque inaccessibles aux autres hommes ?

Un moment le spectacle que nous avions sous les yeux exerça sur notre esprit un tel empire que nous décidâmes de rompre notre itinéraire pour parcourir avec passion les divers accidents de ces grandioses et terribles paysages. Nous n'avions rien vu de pareil, dans les Alpes-Bernoises, ni dans les Alpes-Maritimes. Nous ne croyons pas que la nature se soit plu ailleurs à former un ensemble où la majesté soit unie à ce point à l'âpreté; où les teintes grisâtres de la montagne, la blancheur des eaux et le ton noirâtre des arbres plaisent à l'œil par tant de séductions !...

Nous arrivâmes à Saint-Bonnet. Les postillons appellent Saint-Bonnet un hameau qui en est éloigné d'un kilomètre environ. Du lieu où la diligence nous laissa nous n'apercevions que le haut clocher du bourg. Nous y entrâmes par des chemins encaissés, comme autour des grandes villes, entre des murs élevés. En vérité, c'est bien une petite ville que Saint-Bonnet; elle a des places, des cours, de grandes fontaines. Les habitants ont un air citadin; ils possèdent des cafés, des auberges; quelques maisons montrent un petit air aristocratique; on y lit des journaux. Enfin, caractéristique, les enfants ont moins d'attentions et de politesse pour l'étranger.

Nous voulûmes voir aussi le village de la Roche des Arnauds, un des plus curieux des Alpes. Il compte quatorze hameaux et réunit toutes les variétés de la nature : un lac, une rivière, un torrent, une plaine, un plateau, le coteau, la vallée, les cascades, les grands bois et les hautes montagnes. Pour dépeindre un tel village, il nous faudrait faire une douzaine de tableaux, d'une couleur et d'un aspect différents. L'été répand ses ardentes chaleurs dans la plaine, lorsque le printemps fait à peine éclore les premières fleurs sur la montagne : et l'hiver a glacé les hauts sommets, tandis que dans la vallée le laboureur cueille encore les fruits de l'automne.

La Roche possède plusieurs merveilles sur ses montagnes; des grottes splendides y servent de lieu de repos aux chasseurs. Dans la plaine, le lac

marécageux remplit un abîme insondable. Les habitants du pays assurent en vérité que personne n'a pu jamais en mesurer la profondeur. Sur ses bords, de larges mottes de terre mobiles servent de radeaux aux jeunes gens du pays, qui parcourent le lac sur ces fragiles soutiens. Les eaux viennent se perdre entre les joncs élevés. C'est là que s'abattent les oisillons, les canards sauvages, les poules d'eau et les sarcelles. D'énormes sangsues habitent aussi ses eaux noirâtres, couvertes d'un réseau de plantes. Le lac de la Roche offusque les yeux de celui qui vient le toucher de son pied ; mais, aperçu de la route, le paysage lui emprunte un air de beauté mélancolique. Les couchers de soleil y ont de magnifiques reflets.

Les contrastes de la plaine avec les montagnes sont vraiment frappants dans ce pays inconnu. La plaine est plate, sans accidents, entièrement cultivée. Les fossés de la route qui la traverse au milieu sont remplis d'une eau vive. Lorsque le vent balance les tiges des blés, du chanvre, et les hautes herbes de la prairie, ce mouvement embellit d'une grâce riante la beauté de la campagne et présente à l'œil un spectacle charmant.

Les maisons du village ne s'aperçoivent pas de la route : elles se cachent derrière un rideau de noyers et de peupliers. Au reste, leur ornement principal est l'affabilité et la gaieté de leurs habitants. La Roche possède une place et plusieurs fontaines. L'eau a une saveur exquise.

Nous eûmes l'honneur d'être présenté au curé de la Roche. C'était un doux et bon vieillard à cheveux blancs. La distinction de sa personne nous charma. Suivant les antiques usages de l'hospitalité, il nous pressa en notre qualité d'étranger, de partager sa table.

La cure est une grande maison avec jardin. Dans l'intérieur de l'une des chambres du presbytère, nous aperçûmes un nid d'hirondelles. La femelle couvait au moment où nous entrâmes. Elle ne s'effraya pas. Au même instant, le mâle lui apportait sa nourriture. Chaque année, au retour de la belle saison, une hirondelle vient ainsi demander l'hospitalité au curé de la Roche : elle fait son nid au-dessus des rideaux. Si l'orage la menace pendant le jour, elle s'abrite là ; si la tempête a obligé de fermer la fenêtre pendant la nuit, l'hirondelle attend sans impatience, le matin, qu'elle lui soit rouverte. Elle est entrée dans la familiarité de M. le curé, et se sent chez elle sous ce toit hospitalier.

— Mon Dieu, dîmes-nous à M. le curé, que votre vie doit être pénible loin de toute société lettrée !

Notre réflexion n'était fondée sur aucun point ; et nous dûmes à notre

ignorance d'apprendre comment se passe la vie d'un curé de village dans les Alpes, et ailleurs....

Le curé de village est communément d'une modeste famille : il a appris les premiers éléments de latin dans le presbytère de sa paroisse . Rarement il entre au séminaire au-dessous de la classe de quatrième. Prêtre à vingt-quatre ans, il est le plus souvent aussitôt placé à la tête d'une paroisse. Il n'a pas eu le temps de faire un stage, sous la direction d'un supérieur, comme les prêtres des villes ont le bonheur de le faire. Tout d'un coup, il doit avoir la prudence et le tact administrateur; tout d'un coup, son zèle doit être éclairé, et sa marche certaine. M. le curé de la Roche nous fit une remarque qui nous frappa : les jeunes prêtres possèdent ordinairement la maturité désirée. Leur paroisse est, il est vrai, petite par le nombre des habitants; mais en quelle réunion d'hommes, si petite soit-elle, ne se rencontrent pas les passions et les tendances mauvaises, qui forment les obstacles naturels à toute sincérité, à toute bonne volonté ?

Installé dans sa cure, le curé de village n'y vit pas solitaire. Lorsqu'il quitte l'enivrante société des Pères de l'Église, de ces auteurs ecclésiastiques qui exposent la science théologique avec une éloquence si souveraine, qui montrent dans leurs ouvrages toutes les séductions du talent à côté de tous les charmes du cœur, qui parlent en vérité un langage grand et pur qu'aucune autre classe d'écrivains ne connaît, lorsque le curé sort de ces études, il entre le plus souvent dans la société de deux ou trois enfants du village, dont l'esprit a révélé d'heureuses dispositions. Il leur enseigne les premiers éléments du français et du latin, et il les enverra plus tard au petit séminaire. Il suffit qu'un enfant soit désigné par sa piété et son intelligence, pour que le curé devienne son instituteur volontaire, lui facilite les moyens d'être revêtu du caractère sacerdotal et donne un jour à ses parents la noble fierté de dire : « L'un des nôtres est prêtre ! »

Après ce travail d'éducation, que d'œuvres sollicitent les soins du curé ! Après la messe du matin, il va visiter les malades. Souvent, comme à la Roche, il faut marcher plus de quatre heures par les chemins les plus terribles et les plus dangereux ! Heureux encore si, au milieu de la nuit, à travers la neige, sous le vent glacial des montagnes, il n'a pas été appelé dans ces hameaux lointains ! Au retour de la visite des malades, le curé a le catéchisme à enseigner, les sermons à préparer, son office à réciter, les sujets de conférences cantonales à étudier. Le soir, il termine sa journée par la prière. Est-il une vie plus occupée et plus noblement employée ?

M. le curé de la Roche voulut bien nous faire visiter lui-même son église. Elle est grande. Une belle tribune due à ses soins personnels la grandit encore. L'autel est de marbre. Les ornements sont beaux et bien tenus. « Ce sont là, nous dit M. le curé, les trésors de mon église. » Je me rappelai à ces mots — le souvenir était trop naturel ! — la pensée du diacre saint Laurent qui, plaçant les pauvres de l'Église sous les yeux des officiers de l'empereur romain, leur disait : « Nos trésors, les voilà ! » La modestie de M. le curé était trop sincère pour que, lui parlant de saint Laurent, j'établisse un rapprochement entre les trésors du saint diacre et les pauvres, les indigents, les malades de sa paroisse, qu'il soulage, sinon avec son argent, hélas ! rare parfois, du moins avec un riche dévouement. Mais aujourd'hui il m'est permis de rendre en sa personne un hommage que mérite le clergé de France tout entier.

Xavier ROUX.



UN PEU DE FATIGUE ET D'IMMENSES JOUISSANCES.

DE KANDERSTEEG A LAUTERBRUNNEN.



Le 7 août 1882, après avoir dîné à Louesche-les-Bains, nous devisions, mon ami Baron et moi, sur l'itinéraire à adopter pour visiter l'Oberland, but de nos explorations, quand on nous apporta quelques livrets de guide. A Louesche, comme dans toutes les montagnes de la Suisse, quiconque a une allure de touriste ne risque point de passer inaperçu et la gent conductrice y est d'autant plus empressée à vous offrir ses services que chacun y exerce son métier librement, sans le guide chef et le tour de rôle en usage à Chamounix. En parcourant un livret, nous y vîmes la signature du D^r Lortet, qui recommandait vivement à ses collègues le guide Aloïs Lehner avec lequel il avait fait la traversée du glacier du Tschingel, et plus tard celle du glacier d'Aletsch.

Nous avions tous deux le désir de faire cette course du Tschingel, si chaudement recommandée par Bedecker; mais il y avait deux points noirs : 15 heures de marche en perspective, et un endroit désagréable pour ceux qui sont sujets au vertige. Baron, pour son propre compte, n'hésitait pas,

mais il n'osait peser sur ma décision. Moi, j'étais partagé entre la crainte d'entreprendre une course au-dessus de mes forces, et l'envie de me sentir pour la première fois mené à la corde. L'occasion était pourtant trop belle : nous fîmes venir Lehner. C'était un homme du pays, parlant le français et l'allemand, grand, maigre, dans les 45 ans environ, l'air décidé, la parole brève avec un ton de commandement qui me fit plaisir. Il nous expliqua que le Tschingeltritt, c'est-à-dire ce fameux mauvais pas qu'il faut absolument franchir, n'avait jamais mis personne à mal, que le glacier était des plus faciles, avec quelques petites crevasses bien innocentes qui ne sont là que pour le différencier d'une grande route. Et puis j'avais une chance exceptionnelle: d'un coup d'œil il avait soupesé mes 90 kilos, et si j'avais été seul, il ne se serait pas soucié de me conduire en laisse sur le glacier, il lui aurait fallu un porteur pour faire contrepoids ; avec un compagnon, cela allait tout seul : Baron et lui soutiendraient le choc, si je disparaissais dans quelque trou. Donc affaire conclue.

Il s'agissait d'abord d'aller coucher à Kandersteeg. Partis à 3 heures, nous nous trouvâmes deux heures plus tard au sommet de la Gemmi avec une vue magnifique et un vent du nord glacial, violent à décorner des bœufs. Malgré la rapidité de notre ascension, j'avais, en arrivant à l'auberge de Wildstrubel, qui est à cheval sur le sommet de la passe, un appétit féroce qui fit épanouir un large sourire sur la face de notre guide. Cela lui parut de bon augure pour le lendemain; jusqu'alors ma corpulence avait dû l'inquiéter et lui faire poser bien des points d'interrogation sur les difficultés probables auxquelles il s'exposait en me remorquant sur le glacier de Kander.

Nous parcourûmes d'un pas rapide le triste désert de pierres qui s'étend de la Gemmi à Spitalmatt. On longe d'abord les rives désolées du Daubensee, vraie mer Morte, dont la vue cause une pénible impression de tristesse et d'angoisse ; puis on passe devant l'auberge du Schwarenbach, tellement isolée dans ce lieu sauvage que le voyageur, forcé d'y passer la nuit, ne doit y entrer qu'en frissonnant: instinctivement lui reviennent en mémoire ces récits d'auberges solitaires et de voyageurs égorgés des contes de l'enfance. Et de fait, un assassinat y fut commis en 1807 dans des circonstances bien tragiques si l'on en croit Werner, et qui ont valu à la littérature allemande un de ses plus lugubres drames.

A Spitalmatt, qui ne se compose que de quelques misérables chalets, on retrouve la région des sapins. Il y a bien un chemin menant de là à Selden

qui abrègerait de beaucoup notre route de demain, mais il n'est pas praticable de nuit et Selden n'a pas d'auberge, donc pas de lit, pas de dîner ce soir, et pas de provisions : alors en route pour Kandersteeg. Pour y arriver, il faut descendre près de 1,000 mètres sur cette excellente route de la Gemmi où l'on n'a pas ménagé les lacets. Lehner qui, jusque-là, nous avait laissés trotter à notre guise, prend la tête de la colonne et marche à pas mesurés, afin de ménager nos jambes pour le lendemain. Nous le suivons avec recueillement, et à 9 heures, nous entrons à l'hôtel de l'Ours à Eygenschwand dans le haut de Kandersteeg. Ici nous sommes en plein Oberland : hôtel allemand, personnel allemand, dîner allemand, assis sur des canapés allemands. Mais si les mœurs sont allemandes, c'est à des Suisses que nous avons à faire : ils aiment les Français et nous le témoignent ; le titre de clubiste ne laisse pas le patron indifférent ; grâce à cette recommandation, il nous fait un rabais convenable et nous gratifie d'une gourde de thé au rhum qui est bien la meilleure boisson pour le glacier.

A 4 heures et demie, Lehner vient nous réveiller ; temps magnifique ! à 5 heures, nous partons. On monte par la gorge de la Clus, directement derrière l'hôtel, le long du lit de la Kander qui roule furieusement ses eaux blanches à travers les rochers en faisant une infinité de chutes et de ressauts avec un bruit terrible. On arrive bientôt dans le Gasteren Thal, humide et fraîche vallée, fermée de tous côtés par de hautes montagnes, et arrosée par la Kander qui y coule presque paresseusement en formant une infinité de méandres et de lagunes. Rien d'agréable comme la traversée de cette oasis tout imprégnée des senteurs du matin, où le soleil ne pénètre que quelques heures dans le milieu du jour. Au nord s'élèvent à pic les rocs dénudés du Fisistock, au midi l'Altel et le Balmhorn y déversent leurs glaciers étincelants aux rayons du soleil. Les extrémités terminales de ces gigantesques serpents de glace dominant la vallée d'une grande hauteur et se résolvent en deux belles cascades dont l'une déverse ses eaux écumeuses à ciel ouvert le long d'une haute paroi verticale comme le classique Staubach, tandis que l'autre, de variété plus rare, se fait jour dans une large excavation de rocher, haute caverne noire traversée par un immense cierge blanc. Vers l'extrémité est de la Gasteren Thal, nous montons pendant un quart d'heure sous bois et nous arrivons dans une étroite vallée encaissée entre le Doldenhorn et le Schildhorn. Elle est tout ensoleillée à cette heure matinale. C'est là que se trouve Selden, composé de quelques chalets dont le plus grand nous est désigné par Lehner sous le nom d'« Hôtel du docteur

Lortet », en souvenir de la nuit qu'ils y passèrent tous deux en venant de Louesche après avoir escaladé le Balmhorn. Ici finissent les sapins, un peu plus haut à Heimriz se trouvent les derniers chalets, et nous voilà dans le haut de la vallée, où commencent les éboulis.

A 9 heures, nous déjeunons près d'un ruisseau, commodément assis sur une large pierre, ou plutôt sur nos plaids, car Lehner ne veut pas qu'on commette l'imprudence de s'asseoir sur la roche nue. En face de nous se dresse l'extrémité du glacier de Kander qui forme là une belle cascade de séracs. Autrefois se trouvait, au bas de cette cascade, le glacier de l'Alpetli, que l'on voit noté sur la carte du général Dufour, il existait encore quand Lehner y passa avec M. Lortet en 1868 ; aujourd'hui ce glacier a presque complètement disparu, comme celui des bois qui se trouvait au bas de la mer de glace de Chamounix et comme tant d'autres. Cet amoindrissement des glaciers est-il continu et nos descendants sont-ils destinés à les voir disparaître complètement, ou bien est-ce une oscillation à longue période avec phase de retrait actuellement : c'est ce que l'on ne peut décider encore. L'étude scientifique des glaciers date, pour ainsi dire, d'hier, et il faudra peut-être quelques centaines d'années d'observation pour être fixé sur les lois et les variations de ces grands phénomènes naturels. Dans tous les cas, hâtons-nous d'aller les contempler, pendant qu'ils ont encore ces proportions grandioses qui leur permettent de recouvrir comme d'un gigantesque manteau ces énormes massifs des Alpes, pendant que les torrents qui sortent de leurs flancs roulent dans les vallées ces prodigieuses masses d'eau, qui s'en vont avec des bonds désordonnés et des grondements formidables semer sur tout leur parcours, tantôt l'animation et la vie, tantôt la terreur et la destruction.

Si le glacier de l'Alpetli a disparu, ses moraines sont restées, et après avoir franchi quelques pentes d'éboulis, nous abordons la longue crête de la moraine de droite qui s'élève par une pente assez rapide jusqu'au haut de la cascade du Kanderfirn. On dirait une gigantesque arête de poisson. Il faut la gravir pendant trois quarts d'heure sous un soleil de plomb, en suivant un étroit sentier qui côtoie continuellement sur la gauche un précipice profond d'une centaine de mètres où se trouvait jadis le glacier. Nous nous amusons à y faire rouler des pierres, qui arrivent au bas de la pente après une série de bonds fantastiques : cet exercice me donne une sorte de vertige, et je suis obligé de le cesser, et de regarder fixement de l'autre côté pendant quelques instants pour conserver mon équilibre.

Un peu plus loin nous rencontrons quelques chèvres qui se mettent à nous suivre sur l'arête avec une parfaite insouciance de l'abîme qu'elles côtoient en gambadant. De fortes détonations se font entendre par intervalles et nous assistons au spectacle toujours émouvant d'avalanches de séracs qui se détachent du sommet du glacier et se brisent le long des gradins de la cascade et des pans de rochers avec un bruit sourd et prolongé comme le grondement du tonnerre lointain, pour arriver enfin dans les petites cascates qui se rendent au torrent en les ponctuant pendant



L'IMMENSITÉ DES PICS. LES CREVASSES ÉNORMES, TOUT PORTE DANS LE CŒUR
UNE ADMIRATION MÊLÉE DE CRAINTE (P. 159.).

quelques minutes d'une multitude de points blancs comme si l'eau s'était transformée en flocons de neige. Enfin, nous quittons sans regret la moraine et nous arrivons rapidement au sommet de l'alpe Alpetli à l'aide des nombreuses marches que l'on trouve taillées dans le gazon (2,420 mètres).

Le glacier est là, tout près de nous. Après quelques minutes de repos et une accolade à nos gourdes, Lehner chausse ses guêtres de drap brun, déploie sa corde et nous attache solidement par la ceinture, lui en avant, Baron au milieu et moi à la queue comme contrepoids : il y a un intervalle

de trois mètres entre chacun de nous. Nous entamons le glacier. C'est la première fois que je vais à la corde, aussi ne puis-je au début me défendre d'un certain battement de cœur, quand je me sens remorqué de la sorte. Mais Lehner, dans son sévère costume de guide, avait une telle assurance, il examinait le névé avec tant de soin, le sondant de son bâton dès que quelque chose lui apparaissait suspect, que mon émotion fut de courte durée et j'avais, du reste, à m'occuper de tenir mes distances, et surtout de poser délicatement le pied dans les traces de mes devanciers pour ne pas enfoncer jusqu'à mi-jambe. A cette altitude ce n'est pas le glacier que l'on foule, mais le névé, le *firn* des Allemands ; une couche de neige de 30 à 40 centimètres d'épaisseur qui nivelle le glacier de toute part et dissimule les crevasses ; neige malheureusement un peu trop molle, rendant ainsi la marche bien plus fatigante et pénétrant dans les joints de nos guêtres avec une facilité déplorable. Sur ce glacier comme sur tous les autres c'est à l'entrée et à la sortie que l'on rencontre ces crevasses ; une fois dans le milieu on n'en rencontre plus, à moins que la pente ne soit trop forte. Peu à peu je me rends compte des indices qui guident Lehner dans les lacets qu'il nous fait décrire : partout où la neige recouvre une crevasse elle a une teinte gris jaunâtre facile à reconnaître pour un œil exercé et due probablement au fond sombre de la cavité sous-jacente. Toutefois, s'il a neigé récemment, cette teinte disparaît, ce qui montre qu'elle pourrait bien résulter aussi d'un mode particulier de tassement ; la marche devient alors bien plus aventureuse et l'on n'a plus pour se guider que le bâton ferré manié comme une sonde. Nous étions bien partagés sous ce rapport, il n'avait pas neigé depuis longtemps, et je me persuadais déjà que j'étais arrivé à très bien discerner les crevasses, quand brusquement le sol se déroba sous mes pieds. C'était une toute petite crevasse si étroite que je ne pus m'y enfoncer qu'à mi-corps, comme un coin de bois ; je n'eus pas le temps de m'émouvoir ; Baron me tirait violemment, je lui criai bien vite de relâcher la corde pour qu'il ne me rompît pas un membre, et je m'enlevai à la force des poignets.

Une fois au milieu du névé il n'y avait plus de crevasse. Nous pouvons alors marcher sans la préoccupation constante de regarder à nos pieds et examiner le panorama qui nous environne. En face de nous, à droite du col sur lequel nous nous dirigeons, se dresse, isolé des chaînes voisines comme une sentinelle avancée, un noir cône rocheux, au panache de neige, dont la base est entourée de toute part par le glacier : c'est le Mittelhorn

ou Mutthorn. A droite, l'horizon est borné par le Petersgrat, longue croupe de glace presque horizontale qui relie comme un pont le Birghorn au Tschingelhorn et nous sépare de la vallée de Lôtschen. A gauche, s'élèvent presque verticalement les sauvages murailles du Freudenthorn et de la Blümlisalp, d'où l'on voit s'écrouter de temps à autre des avalanches avec un sourd grondement de tonnerre lointain. Il faut avoir traversé ces plaines de glace pour avoir une idée exacte de leurs dimensions. Au premier abord elles paraissent de peu d'étendue et les montagnes qui les bordent semblent très rapprochées, parce que l'œil ne trouve ni maison, ni arbre, ni être humain, en un mot, aucun objet connu qui puisse lui servir de terme de comparaison.

On marche persuadé qu'en peu de temps on en atteindra la base ; on marche toujours, et toujours elles vous paraissent à la même distance ; on se retourne, on mesure de l'œil l'espace parcouru : alors l'illusion disparaît, la notion des distances est reconquise : montagnes et glaciers s'agrandissent démesurément ou plutôt reprennent leurs vraies proportions, et cette clarté qui se fait jour presque subitement dans l'esprit vous donne comme un frisson d'admiration.

Il était près de midi quand nous avons entamé le glacier, à deux heures nous étions au Tschingellürke, c'est-à-dire au col qui sépare le glacier de Kander de celui de Tschingel (2,820 mètres). Devant nous s'était dressé subitement le massif de la Jungfrau, qui nous apparaissait d'autant plus imposant que les cimes se perdaient dans un amas de nuages vivement pourchassés par le vent du nord ; de temps à autre un sommet se découvrait et profilait un instant sur l'horizon sa silhouette tourmentée. Nous vîmes ainsi défilier tous les pics : le Breithorn, le Grosshorn, le Mittaghorn, et enfin la Jungfrau avec son resplendissant Silberhorn. Je ne me hasarderai pas à vous décrire la magnificence de ce spectacle. Cette solitude profonde qui impose le recueillement, ce silence absolu qui n'est troublé que par le bruit sourd des avalanches, cette immobilité complète de tout ce qu'embarrasse le regard, ce vaste désert de glace, ces gigantesques parois de rochers qui le circonscrivent surmontées de cimes éblouissantes de clarté ; tout cela fait dans l'âme une impression profonde, indéfinissable, en même temps qu'on est écrasé par la conscience du peu de place que l'on tient dans cette immensité.

Si l'on veut être vivement impressionné dans les montagnes, il y a une règle que nous avons suivie, et qu'il est bon de rappeler : c'est de toujours

faire l'ascension d'un sommet ou d'un col par le côté opposé au panorama que l'on va voir. De cette façon, au moment où vous arrivez au faite, il vous apparaît dans tout son ensemble, comme au théâtre quand le rideau se lève. Tandis que si vous faites l'ascension du même côté, vous l'émiettez au fur et à mesure, et, vu du sommet, l'ensemble ne vous produit qu'une impression médiocre, quand ce n'est pas une déception.

Du col, il nous fallut une heure pour traverser l'autre versant du glacier et retrouver la terre ferme. Nous fîmes étonnés en route de voir à nos pieds quantité d'abeilles en train d'expirer sur la neige, probablement emportées par un coup de vent dans ces parages désolés. Nous abordons la moraine de gauche ; le rôle de la corde est terminé et Lehner nous rend la liberté. Après une heure de marche rapide qui réchauffe nos pieds un peu refroidis par trois heures de neige molle, nous nous arrêtons pour dîner près d'une source, sur une pente de rochers peu inclinés, ayant en face de nous cet imposant massif de la Jungfrau, qui nous apparaît, de temps à autre, par magnifiques échappées. Vers cinq heures nous repartons, et nous voilà au Tschingeltritt, seul passage pour sortir de l'enceinte de rochers qui nous environne. C'est une muraille rocheuse de huit à neuf mètres de hauteur, dont la moitié supérieure, étagée en gradins, se laisse facilement franchir entre ses blocs de pierres, mais la moitié inférieure est à pic. Lehner nous débarrasse de notre bagage et de nos bâtons, et descend le premier, puis il nous fait passer l'un après l'autre. Tandis que je m'accroche aux saillies, il me place les pieds aux bons endroits et je chemine ainsi le long de la paroi comme une chauve-souris jusqu'au bas où j'arrive sans encombre. J'aurais peut-être eu le vertige si j'avais longtemps contemplé le saut à franchir, et surtout l'abîme qui s'ouvre un peu au delà de l'étroit terre-plein sur lequel on descend. Mais comme il faut tourner, dès le début, le nez contre le rocher, et travailler des pieds et des mains, on n'a pas le temps de faire des réflexions, et surtout, l'on ne voit pas le gouffre. C'est pour cela qu'en somme ce passage n'est pas dangereux si l'on a un peu de sang-froid ; l'émulation vous engage à passer où vous venez de voir passer votre compagnon, et le guide est là, au bas, prêt à vous retenir si vous faites un faux pas. D'une façon générale, je ne crois pas le vertige fréquent en montagne ; c'est un sentiment de vide qui naît de la vue d'un précipice que l'on côtoie, mais qui ne se développe que par la réflexion.

Le terre-plein qui se trouve au bas du Tritt forme une pente étroite et passablement inclinée, sur laquelle il ne ferait pas bon se laisser rouler,

car au delà est une paroi à pic de quelques centaines de mètres, qui domine les moraines du glacier inférieur. Le baromètre de Baron faillit exécuter ce saut ; il était enfermé dans une de ces élégantes boîtes en maroquin rouge, avec un sautoir maintenu par de jolis crampons. Mais la solidité de ces articles de Paris laisse beaucoup à désirer, il n'y avait pas une heure que nous étions partis de Lyon que ces crampons étaient arrachés. Il avait fallu suspendre la boîte tant bien que mal avec une courroie. Pendant que Baron exécutait sa descente, elle s'ouvrit et le baromètre arriva le premier en bas. Il tomba heureusement sur le plat, ce qui le sauva de la catastrophe.

Avec le Tritt commence la partie pénible de la course. Il n'y a aucun sentier tracé et il faut descendre sur la série des pentes sablonneuses très inclinées qui forment la moraine gauche de l'ancien glacier inférieur à peu près disparu aujourd'hui, ce qui est d'autant plus regrettable qu'autrefois on traversait ce glacier pour aller suivre la moraine de droite beaucoup moins ardue que sa congénère. Le pied n'est guère assuré sur ce terrain mouvant, et les cailloux que l'on déplace roulent le long des pentes avec une rapidité qui ne vous encourage pas à aller de l'avant. Baron, lesté comme un chamois, se jouait de ces difficultés ; moi, je restai en panne et Lehner dut venir à mon aide ; il avait eu la bonne idée d'emporter un piolet ; tout en cheminant devant moi, il me taillait des pas dans le sable, et je pus arriver au bas de la pente sans avoir perdu pied. Quelques jours auparavant, en revenant de la Flégère, j'avais effectué une descente bien involontairement de ce genre et je me sentais peu de goût pour une répétition. Un peu plus loin, une autre sorte de délassement nous attendait. Il fallait cheminer entre ces cônes de sable si réguliers qu'on les dirait façonnés par la main d'un cantonnier, et de temps à autre en franchir quelques-uns. Quand on n'est pas prévenu, on y va carrément, et à peine a-t-on fait quelques pas sur la pente, qu'on achève la descente de la façon dont je parlais tout à l'heure. On apprend alors à ses dépens que, sous une mince couche de sable, se trouve de la glace vive ; dès lors on pose le pied avec un peu plus de circonspection.

Au bas de la moraine, nous entrons dans une vallée encombrée de pierres de toutes formes et de toutes grandeurs. A distance, ce désert pétré nous faisait l'effet d'une plaine en pente douce qui allait plutôt nous délasser les jambes ; quand on y est, c'est autre chose ; ces écroulements de rochers sont des plus mouvementés ; pas de chemin, il faut sauter de pierre en

pierre pendant près d'une heure avant d'en voir le bout. Arrivés là, nous apercevons des collines gazonnées avec un sentier qui y festonne : c'est la terre promise. Mais pour y atteindre, il faut encore traverser sur une longueur d'une centaine de mètres de raides pentes de sable mouvant, avec la perspective de rouler dans le torrent qui mugit au bas d'une façon peu rassurante. Lehner travaille du piolet, multiplie les pas et enfin nous voilà sur le gazon. Avec quel plaisir nous le foulons ! La course redevient une promenade jusqu'au Steinberg, chalet où sont venus coucher des touristes anglais qui se disposent à traverser le Tschingel en sens inverse. En fait de boissons, on n'y trouve que de l'eau et quelquefois du lait ; malheureusement il n'y en avait plus ce jour-là.

De ce plateau du Steinberg (1.766 mètres), la vue est vraiment grandiose, et à l'heure où nous y arrivons, le soleil couchant lui donne un caractère d'incomparable beauté.

A cinq ou six kilomètres à peine, le massif de la Jungfrau s'élance brusquement d'un seul jet à plus de 3.000 mètres au-dessus de l'étroite vallée de Trachsellaunen, en une énorme muraille, presque à pic, avec des jeux d'ombre et de lumière qui en font ressortir tous les détails ; comme couronnement, un étincelant panache de neige d'où le Silberhorn et le pic de la Jungfrau se détachent éblouissants de blancheur sur l'azur profond du ciel. A 7 ou 800 mètres sous nos pieds, se déroule la vallée avec ses noirs sapins déjà noyés dans la brume du soir. Sur la droite, on a la longue chaîne d'où émergent le Gletscherhorn, le Mittaghorn, le Grosshorn, le Breithorn, et tant d'autres pics de second ordre, la série des glaciers qui rampent sur leurs flancs, et enfin cette imposante cascade du Schmadribach, tombant à pic d'une hauteur vertigineuse, apparaissant comme un immense ruban d'argent tendu sur la sombre paroi du rocher et remplissant toute la vallée d'un profond et sourd grondement qui ne cesse jamais. Tout cela produit un tel saisissement, dépasse tellement tout ce que l'imagination a pu rêver que je ne crois pas qu'il y ait un seul homme à qui ce spectacle sublime n'arrache un cri d'admiration.

La Jungfrau n'a que 4.100 mètres d'altitude, mais, vue du Steinberg, elle m'a paru incomparablement plus imposante que le Mont-Blanc qui est de 710 mètres plus élevé. Cela vient de ce qu'on ne peut contempler celui-ci que de bien loin. Par exemple, vu du Brévent, l'inclinaison moindre de ses pentes lui donne un aspect fuyant qui le rapetisse considérablement aux yeux de l'observateur. D'après les guides en Suisse, et je le

crois sans peine, le Steinberg est l'endroit le mieux choisi pour admirer la cascade du Schmadribach. Elle m'a paru tomber d'une hauteur plus grande que le Staubbach, avec un volume d'eau bien supérieur. Elle se précipite sur un premier plateau qui se trouve un peu au-dessous de celui du Steinberg, puis se divise en plusieurs branches, qui s'en vont, par une série de bonds désordonnés, se perdre dans la Lutchine blanche qu'elles contribuent à former. J'ai vu toutes les grandes cascades de la Suisse et le Schmadribach me paraît la plus belle comme hauteur, de même que la Handeck est la plus considérable après la chute du Rhin à Schaffhouse. Quant aux cascades classiques du Staubbach et de Pissevache, elles ne doivent leur renom qu'à leur situation sur des chemins très fréquentés. Le Giessbach, avec ses chutes multiples, leur est déjà bien supérieur, et, éclairé par des feux de Bengale, comme cela se pratique tous les soirs pendant la saison d'été, il prend un aspect tellement féerique qu'on croit assister à un conte des *Mille et une nuits*.

On croira sans peine que nous quittâmes le Steinberg à regret. Il était plus de 7 heures, et nous avions encore près de 1.000 mètres à descendre avant d'atteindre le chemin de Mürren et la route de la vallée. Il ne fallait pas que la nuit nous surprît sous bois. Aussi Lehner se mit à prendre une allure des plus rapides. Alors commença une descente accélérée qui acheva de nous rompre les jambes, le long du sentier le plus accidenté que j'aie jamais parcouru : pentes douces et pentes raides, escaliers de gazon et escaliers de pierre de toutes dimensions, rocher à pic d'un côté et précipice de l'autre, troncs d'arbres ou racines qui le barrent, sources qui parfois le transforment en ruisseau, rien n'y manque pour varier la gymnastique alpestre et tenir en éveil l'attention du touriste. La nuit arrive et le sentier se déroule toujours. Voici le chemin de Mürren avec la cascade de la Seffinen qui paraît d'une ampleur respectable d'après le bruit qui nous assourdit. Après un certain nombre de lacets, nous arrivons enfin sur le Thalweg à Stachelberg où nous prenons avec plaisir quelques verres de bière bien mérités. De là à Lauterbrunnen, il y a un peu plus d'une heure sur une route carrossable. Nous y arrivons à 9 heures $\frac{1}{2}$, en passant près du Staubbach qui nous salue par une bouffée en plein visage de sa fine poussière d'eau. Il y avait plus de 16 heures que nous étions partis de Kandersteeg quand nous arrivâmes à l'hôtel. A peine, en route, avions-nous consacré deux heures à nos diverses haltes.

Pour ma part, après une telle marche, outre la fatigue des jambes et un

impérieux besoin de repos, j'éprouvais des sensations étranges : j'avais un point douloureux fixe au front comme si l'on m'y eût enfoncé un clou, une sensation d'oscillation qui me faisait craindre à chaque instant pour mon équilibre, et les genoux brûlants comme s'ils eussent été plongés dans de l'eau bouillante ; j'avais conscience que s'il avait fallu marcher encore j'y aurais ressenti une vive brûlure. Je ne chercherai pas à expliquer ces effets de la fatigue, c'est un sujet encore assez mal connu en physiologie.

Lauterbrunnen regorgeait d'étrangers et nous eûmes de la peine à y trouver des lits. Il fallut pousser jusqu'à l'hôtel du Steinbok où nous nous couchâmes sans aucune envie de souper ni de savoir le prix des chambres. On nous le fit bien voir le lendemain à l'addition.

Après une visite au Staubbach et à un chamois captif que l'on montre dans le voisinage nous partîmes pour Interlaken où nous prîmes congé de notre excellent Lehner. Il se montra aussi raisonnable dans son prix qu'il avait été dévoué et jovial pendant toute l'excursion. Cette course est tarifiée 30 francs et il ne nous demanda que 4 francs pour avoir porté nos sacs pendant le trajet de Louësch à Kandersteeg. Nous lui donnâmes 40 francs et il se montra très satisfait.

D^r CARRY.



UNE AUDACIEUSE ASCENSION AU FINSTERAARHORN.

LES NOUVEAUX TITANS.



PRÈS avoir fait deux tentatives infructueuses d'ascension par le mauvais temps, nous nous étions rendus dans le Valais, en compagnie de M. Charles Mentz, et nous avons atteint, le 14 août, par l'Eggishorn, la cabane du club alpin, au Faulberg. Là nous avons repris des forces grâce à une courte halte ; deux guides modèles, C. Fischer, de l'Eggishorn, et André Sulzer, de Gutannen, nous pilotaient, et à deux heures du matin, nous étions de nouveau en marche, dans le silence solennel d'une nuit étoilée.

Lorsque, vers trois heures et demie, nous avons atteint le Grunhornjoch, nous avons été témoins d'un rare phénomène. Les vastes champs de neige

qui nous entouraient s'éclairèrent tout à coup de lueurs éclatantes aux re-



IL N'Y A PAS UN SEUL HOMME A QUI CE SPECTACLE SUBLIME N'ARRACHE UN CRI
D'ADMIRATION (p. 188).
AU PAYS DES GLACIERS.

flets changeants ; et bientôt, au-dessus de nous et à une distance si rapprochée en apparence qu'elle en était fort menaçante, nous aperçûmes un globe de feu étincelant, d'une dimension considérable, pourvu d'une longue queue également brillante. Au bout de dix secondes, il éclata comme une fusée et jeta dans toutes les directions une quantité d'étoiles d'un bleu superbe.

Après nous être remis de cette soudaine émotion, nous avons continué notre marche devenue extrêmement pénible dans la neige tendre où nous enfoncions à chaque pas profondément ; mais le beau temps nous encourageait, et, après de grandes fatigues que nous imposa la nécessité de tourner les crevasses du glacier, nous sommes parvenus à cinq heures du matin au pied du Finsteraarhorn, d'où nous avons été témoins d'un magnifique lever de soleil.

Pendant une courte halte, nos regards étonnés contemplaient la pyramide colossale dont le flanc tourné vers nous s'élevait presque perpendiculaire vers le ciel, et nous nous demandions par quel secret sentier nous allions pouvoir escalader le géant ; mais, lorsque nous interrogeâmes nos guides, ils nous montrèrent un profil de rocs, coupés à pic, affreusement raide et déchiqueté, et dont la paroi immense était si près d'être absolument verticale que nous ne pouvions en chercher le sommet qu'en ramenant complètement notre tête en arrière de nos épaules : un frisson de terreur nous prit à cet aspect ; mais il ne s'agissait pas de reculer, et nous nous mîmes bientôt à grimper.

Les saillies anguleuses du roc offraient heureusement des points d'appui sûrs que l'on utilisait à la fois des pieds et des mains, en s'aidant réciproquement pour passer les ressauts dangereux.

Lorsque le rocher se refusait absolument par endroits à l'escalade, on se tirait d'affaire par des marches taillées dans le manteau de neige qui s'étendait à côté ; la gymnastique que nous faisons ressemblait à celle de gens qui auraient grimpé à la flèche d'un gigantesque clocher en s'accrochant à ses reliefs extérieurs.

Quittant ensuite ces premières assises de roc, nous avons escaladé des pentes de neige inclinées de soixante-dix à soixante-quinze pour cent, dans lesquelles nous avons dû tailler environ deux mille cinq cents marches ; sur notre chemin s'est offerte à nos regards une superbe caverne de glace d'un éclat resplendissant, vrai palais de fées où les rayons du soleil, pénétrant par une ouverture latérale, produisaient des jeux de lumière magiques.

Enfin vers midi nous étions arrivés au Hugi-Stattel ; mais ce n'était pas le plus commode de la route qui nous restait à parcourir.

De ce point on avait la vue effrayante du glacier de l'Aar, situé à plusieurs milliers de pieds plus bas, et que surplombait de sa gigantesque surface la paroi sur la crête de laquelle nous rampions. Une pierre que nous jetâmes dans la profondeur vola sans aucun bruit, jusqu'à ce que l'espace seul l'eût dérobée à nos regards.

Comme lieu de repos nous n'avons rencontré qu'un seul endroit où il ait été possible de s'arrêter un instant sans que l'un de nous eût d'autre point d'appui que la corde qui l'attachait à ses trois compagnons. Enfin à une heure trois quarts de l'après-midi, la dernière sommité était escaladée.

L'ascension, qui, dans des circonstances favorables quant à l'état des neiges, peut être exécutée en neuf heures, nous avait coûté douze heures de marche. Mais quel magnifique spectacle sur cette cime ! Pas un souffle d'air n'y passait. Sans trouver une parole, nous regardions ce monde immense, qui étalait sous nos yeux son indescriptible grandeur dans un silence dont la solennité dépasse toute expression humaine.

Au bout de quelques instants, le guide Sulzer nous présenta la bouteille dans laquelle les ascensionnistes mettent leurs noms, et nous apprîmes par elle que, le 28 juillet, un M. Dechy-Mor, de Pest, était arrivé au sommet du Finsteraarhorn avec plus de difficulté encore que nous-mêmes. Bientôt cependant un grondement sourd traversa les airs ; puis nos oreilles furent remplies d'un fracas soudain semblable à celui d'un concert de tonnerres. Nous nous demandions si c'était le bruit de quelque avalanche répercuté par tous les échos des gorges de la montagne, lorsque nos guides nous ordonnèrent de nous coucher rapidement à terre, de ramasser sous nos corps les parties flottantes de nos vêtements et de nous cramponner aux saillies du roc. A peine avons-nous obéi que le ciel se voilait subitement de nuages noirs comme l'encre, et qu'un ouragan dont la violence défie toute description passait sur nous ; il semblait qu'il se fût donné la tâche d'arracher de leurs bases toutes les pyramides de granit qui nous entouraient. Avec une inconcevable rapidité la température s'était en même temps abaissée ; au bout de vingt minutes le thermomètre marquait 15° au-dessous de zéro, et la neige qui fondait peu auparavant se trouva transformée en une croûte de glace. On peut se figurer aisément que cet incident nous causa une vive émotion ; mais dans ces régions il faut s'attendre à ces soudaines et brutales fantaisies de la nature ; à la première accalmie, nous fîmes rapidement

nos préparatifs de retour. Ce retour fut plein de périls. La neige fondante, subitement surprise par le froid, avait revêtu notre route d'un glacis infernal, et ce fut avec des précautions excessives qu'il fallut opérer la descente de la terrible arête de roc du Hugi-Sattel.

Néanmoins nous sommes arrivés à bon port, et, après une marche de vingt-deux heures, nous avons rejoint la cabane du club alpin, mais abîmés littéralement de fatigue. Aussi notre désappointement fut-il grand lorsque les engins de tout genre appuyés contre les parois nous annoncèrent qu'elle était déjà occupée ; elle renfermait en effet une société d'Anglais, avec son inévitable cortège de guides et de porteurs, qui avait aussi l'intention de faire l'escalade du Finsteraarhorn, mais qui, d'après les renseignements que nous avons eus plus tard, n'est arrivée qu'au pied du colosse. Nous finîmes par conquérir une modeste place pour y reposer notre tête ; le sommeil s'empara aussitôt de nous, et, malgré nos vêtements trempés, le lendemain le soleil était bien haut à l'horizon avant que nous nous fussions éveillés.

De retour à l'hôtel de l'Eggishorn, nous avons vu dans le livre des étrangers quelques lignes de ce M. Dechy-Mor dont avions trouvé le nom dans la bouteille du sommet du Finsteraarhorn. Il résulte de ces lignes que, le 28 juillet, notre devancier avait été assailli sur la cime, vers deux heures trois quarts, par un orage tout semblable à celui qui nous y avait surpris, et que les obstacles à la descente par la neige et les champs de glace avaient été tels que la caravane s'était vue contrainte de passer la nuit dans la région des neiges, et n'était arrivée à la cabane hospitalière que le lendemain.

H. BÉTRIX.



TROIS JOURS SUR UNE MONTAGNE INFESTÉE D'OURS.



LE 2 juillet 1881, je me trouvai installé au lac d'Oo (1,500 mètres), avec Firmin Barrau et Célestin Passet, par un temps déplorable. Heureusement qu'on est bien au lac d'Oo, en sorte qu'avec un livre, de la philosophie et un bon feu, on peut, sans peine et sans mauvaise humeur, y attendre le retour du beau temps.

Mon but était d'aller, par le col des Gours-Blancs, explorer les grandes crêtes inconnues qui, au fond du vallon de Pouchergues, unissent le Port de Clarabide au pic des Hermittans ou des Gours-Blancs : pays de glace et de mystères où il restait encore beaucoup à découvrir, la carte d'État-major étant en cet endroit plus défectueuse qu'en aucun autre.

Le 3 juillet, nous ne fîmes rien. Mais le lendemain, par un temps magnifique, nous partîmes, très chargés, pour le lac glacé d'Oo, d'où, obliquant à droite (à l'Ouest), nous arrivâmes sans peine sur le col des Gours-Blancs, qui me parut moins haut que de coutume. Il dépassait à peine le niveau du Port d'Oo (3,000 mètres). C'est qu'il avait très peu neigé pendant l'hiver, et comme ce n'est qu'un col de neige, où l'on ne voit jamais le sol à découvert, il en résulte que son niveau subit de grandes oscillations, et même que sa hauteur varie continuellement, sous l'influence du vent, du soleil et du froid. Sa courbe gracieuse et toujours blanche, se profilant sur le fond bleu du ciel, fait un effet superbe, surtout quand le soleil se couche derrière.

À peine entrés dans l'empire désolé des glaciers, nous eûmes une émotion des plus violentes. N'étant qu'au 4 juillet, nous devions croire que les crevasses étaient encore couvertes d'assez de neige pour nous donner la plus entière sécurité. Aussi n'avions-nous pas de corde. La neige, dont la blancheur était uniforme, et qui semblait aussi solide qu'une plaine de marbre, nous inspirait tant de confiance qu'aucun de nous n'eut même la moindre alarme, et nous filions comme des isards, en obliquant vers la rive gauche, où le glacier se terminait par des pentes moins abruptes, quand tout à coup la neige céda sous le piolet de Célestin, dont la jambe droite était déjà levée, prête à plonger dans un abîme horrible. Un pas de plus, et il aurait sombré, disparu dans l'autre monde ! Le fait est qu'excepté en hiver il n'est jamais prudent d'aller sans corde sur un glacier. Il y a des trappes partout, et l'homme le plus habile et le plus leste peut y trouver la mort.

Nous rebroussâmes chemin sans hésiter, en reprenant exactement nos traces ; retraite qui nous fit perdre une heure en nous forçant, pour sortir sains et saufs du glacier des Gours-Blancs, à descendre presque à pic, au N.-E. et au Nord, au bas d'un autre petit glacier qui lui est parallèle, et qui vient, Est et Ouest, du pic Noir. Une fois là, une longue suite de terrasses sillonnées de ruisseaux, mais arides, nous conduisit par des pentes insensibles au premier petit lac des Gours-Blancs, que nous laissâmes à droite, en en longeant les bords. Quelle solitude ! Mais le murmure des eaux dorées par le soleil, qui les faisait étinceler et scintiller comme un ciel

plein d'étoiles, nous consolait un peu de la tristesse et du silence qui régnaient autour d'elles.

Les jours étaient encore bien longs : mais il était déjà 5 heures, et il allait falloir songer à un gîte pour la nuit. C'est une affaire si grave dans les montagnes, quand on n'a pas de tente ! Or, sauf en Mongolie, je n'en ai jamais eu. J'aime beaucoup mieux mon sac, pourvu qu'il y ait moyen de se blottir sous un rocher. Malheureusement, c'est ce qui nous manquait : il n'y avait pas de combustible non plus ; nulle part le moindre morceau de bois ni de rhododendron ; et nous étions encore à un niveau où les nuits sont très froides (2,400 et quelques mètres).

La situation n'avait rien d'agréable. Ne voulant pas descendre si bas que le lac Caillaouas, qui n'était pas du tout sur mon chemin pour ma course du lendemain, il fallut s'arrêter pour la nuit dans un petit vallon affreusement nu, où nous trouvâmes une source et une cabane microscopique. Cette pauvre cabane était si exigüe qu'on ne pouvait ni s'y tenir assis, ni s'y installer plus de deux : et puis, elle était pleine de boue. Ayant mon sac en peau d'agneau, et mes guides n'ayant rien pour lutter contre le froid, je m'allongeai dehors, dès qu'il fit nuit, sur un sol moins humide que le leur, et où j'avais aussi plus de place qu'eux, tout le désert étant à moi, mais où j'étais à la merci de tous les vents. Enfin, j'aurais sans doute un peu dormi, bien que sans feu et sans abri, si j'avais été sûr d'une belle nuit : mais en voyant l'aspect fiévreux du ciel, comment compter là-dessus ? J'avais de noirs pressentiments..... D'abord très clair, il se couvrit soudain de petits nuages aux reflets électriques, et tourmentés par plusieurs vents contraires. Bientôt je m'aperçus qu'il y en avait aussi en bas : la gorge de Clarabide débordait de brouillards tumultueux et opaques, qui s'agitaient à d'immenses profondeurs. Jusqu'à 10 heures, la lune ne s'était pas voilée un seul instant : j'aurais pu lire à sa lumière, tant elle était brillante... Et voici qu'à 11 heures, elle s'éclipsait à tout moment, comme une lampe qui s'éteint. Des lueurs étranges allumaient mon vallon. A chaque nuage qui passait sur la lune, des lumières vagues et des ombres sans contours glissaient, fuyaient ou s'arrêtaient autour de moi, comme ces fantômes qu'on aperçoit en rêve ; tandis qu'au loin, sur les sommets pelés où la clarté régnait encore, on ne voyait partout qu'une effrayante pâleur. C'était la neige, ou quelque chose d'aussi blanc qu'elle.

J'étais inquiet : mais je l'aurais été bien plus encore, si j'avais su, ce qu'un berger m'apprit le lendemain, que ce pays était infesté d'ours.

A minuit, plus de lune. Le noir se fit partout, sauf au N.-O., où brillèrent des éclairs incessants et tout rouges, derrière une masse de nuages énormes et belliqueux qui bouillonnaient à l'horizon. Dans ce conflit des nuages, de la lumière et de la nuit, les montagnes avaient l'air de se tordre. Je ne sais s'il tonnait : mais que ce fût un vent lointain ou le tonnerre, on entendait déjà gronder ces bruits funèbres, confus et formidables, qui, au milieu des lueurs subites et des obscurités impénétrables d'une nuit d'orage sur les montagnes, jettent la consternation partout, et sont comme l'expression du courroux de Dieu.

Ces convulsions de la nature me rendaient le sommeil impossible : mes guides étaient inquiets aussi, car ils ne dormaient guère. Vers 2 heures 30, une longue et froide rafale me fouetta violemment la chevelure, en sifflant sur les pierres, et pour comble d'infortune, une décharge de grêlons s'abattit furieusement sur mon sac, rebondissant d'un pied sur les cailloux qu'ils bombardaient, et me forçant à me précipiter dans la cabane, qui eut bientôt à subir un déluge.

A 4 heures, il fit jour ; mais quel temps ! c'était une matinée d'hiver ; pluie battante, nuages partout, vent très froid... Un bien plus grave sujet d'angoisse vint s'ajouter aux autres. Vers midi, Célestin, l'idéal de l'homme solide, fut pris d'un éblouissement, s'affaissa et tomba évanoui dans mes bras, pâle et raide comme un mort ! Qu'on juge de notre stupeur, surtout en pareils lieux, si loin du monde civilisé, de tout secours possible, et par un temps affreux ! Quel drame nous avions là en perspective ! C'était la suite d'une sueur rentrée. Heureusement que sa force naturelle le sauva : elle fit presque un prodige. Il allait mieux au bout de quelques heures, et le soir même, laissant à droite le lac de Caillaouas, nous pûmes, en remontant de 300 mètres à gauche, franchir le col de Courtaou, qui, au Sud, le sépare du vallon de Pouchergues. Passant du Nord au Sud ce col facile, 45 minutes de descente assez raide au S.-E. nous menèrent sur les bords du charmant petit lac de Pouchergues. Là nous couchâmes, sous un superbe bloc de granit, avec deux braves bergers, et le lendemain, nous montâmes en 3 heures sur le grand pic de Clarabide, en le tournant par le N.-E.

Pour cela, laissant le lac à droite, nous nous élevâmes vivement à gauche de 3 ou 400 mètres, pour en finir immédiatement avec certaines parois presque verticales, qui continuaient à perte de vue vers le S.-E. Une fois sur les terrasses qui les couronnent, une simple promenade de 30 minutes au S.-S.-E. nous conduisit au pied d'un large et long ravin très évasé, qui,

montant du N.-O. au S.-E., aboutissait à l'imposant Port de Pouchergues. Ici je fis une petite halte, n'ayant jamais été si près de ce fameux glacier de Clarabide (*Clara vista*), que tout le monde connaît de nom, et même de vue, parce qu'il se voit d'une distance prodigieuse, et s'incendie plus qu'aucun autre au coucher du soleil, mais qui n'avait peut-être jamais reçu la visite d'un touriste. Il couvre tout le N.-O. du pic que nous allions gravir, et nous l'avions à droite. J'eus le regret de constater qu'il est mesquin, et que, de loin, il fait infiniment plus d'effet que de près. Il manque de distinction, de caractère et d'étendue, et ses fissures ne sont que des crevasses manquées, pas assez larges pour avaler un homme. C'est un glacier de seconde classe.

Laissant à droite aussi, avec le même dédain, le petit pic pyramidal de Clarabide (2,878 mètres), dont la cime est fendue, nous attaquâmes le grand ravin, plein de neige, de cailloux et de boue, qui montait rapidement au S.-E. Il est raide, mais facile. Moins de 3 heures après avoir quitté les bords du lac, nous entrâmes en Espagne par le Port de Pouchergues, qui s'ouvre entre le pic des Gours-Blancs à gauche (N.-E.) et le grand pic de Clarabide à droite (S.-O.), à une hauteur d'au moins 2,930 mètres ; et là, tournant à droite (S.-O.), nous arrivâmes en 15 minutes, par les pentes les plus douces, sur le sommet superbe auquel la carte d'État-major, sans le nommer, donne une hauteur de 3,024 mètres. C'est le *grand pic de Clarabide*.

Pendant que Célestin y construisait une tour (car nous n'y trouvâmes rien), je descendis d'environ 40 mètres au S.-O., et remontai de là au point coté 3,006 mètres. Rien de plus simple. Ces crêtes qui, vues du Nord, semblent un casse-cou, sont en réalité si larges, si continues, si arrondies, qu'un mulet les suivrait facilement. C'est une chaîne de mamelons d'un rouge sombre et cuivré ; leur sol est mou, et j'y trouvai des fleurs.

Mais ce qui me frappa le plus, en me causant autant de joie que de surprise, ce fut la découverte inattendue que du Port de Pouchergues une vache ou un gouteux pourraient faire en ligne droite l'ascension des Gours-Blancs (3,114 mètres), tant ce pic est facile par ici ! Était-ce donc lui qui autrefois m'avait donné tant de mal par le Nord ? C'était vraiment à n'en pas croire ses yeux. Le fait est que les pics, comme les hommes, ont presque toujours un côté faible et vulnérable ; et pour les vaincre sans trop de peine, il ne s'agit que de le découvrir. Seulement, il faut souvent beaucoup de temps pour cela.



L'ANIMAL BAISSA LA TÊTE ET REPRIT SA ROUTE. (P. 170).

Nous échangeâmes des cris stridents avec les pâtres du lac de Pouchergues, qui nous avaient évidemment vus arriver sur le sommet, d'où nous les dominions pourtant de 900 mètres, puis, enchantés de notre succès, surtout après tant de misères, nous revînmes en 5 heures au lac d'Oo, par le Port du même nom.

A part la joie qu'elle a fini par me donner, cette course a eu deux résultats utiles : d'abord la preuve bien établie que le pic des Gours-Blancs, si terrible par le Nord, est d'une facilité extrême si on l'attaque par le S.-O. ; puis, la conquête d'un nouveau pic de 3,024 mètres. Ajoutons qu'en partant du lac d'Oo, un bon marcheur pourrait gravir chacune de ces montagnes en un seul jour (aller et revenir), peut-être même toutes les deux, mais en passant par le Port d'Oo.

Quant à l'aiguille si sourcilleuse qui s'élance au N.-O. du Port d'Oo, elle est absolument inabordable par l'Est ; et c'est par l'Ouest que MM. Brulle et Bazillac y sont montés en 1881, guidés par Célestin Passet.

Pendant la nuit du 7 au 8 juillet, j'eus au lac d'Oo une telle tempête que je craignais pour la maison. C'était le vent d'Espagne. Avec quelle rage il souffle, même après un parcours de 2,000 kilomètres, ce vent fougueux et courroucé du Sahara ! Comme il dévore la neige en la brûlant ! Et comme il gronde ! Prise dans ses tourbillons, la grande cascade ne tombait plus verticalement : elle oscillait ; ses mugissements étaient entrecoupés, et souvent même son tonnerre se taisait ; celui du vent dominait tout. Le lac montait d'un centimètre par heure. Mais ce n'est rien ; après de gros orages, il monte trois fois plus vite que cela. Je rentrai à Luchon tout mouillé.

Le 31 juillet, j'étais à Gavarnie, ce cher endroit aimé de tout le monde. C'est le Zermatt des Pyrénées. Une lettre de mon ami M. Bordère, de Gèdre, venait de m'apporter la grande nouvelle que ma grotte du Vignemale n'était plus une chimère, mais qu'elle était cette fois réellement achevée. Était-ce bien sûr ? Je l'espérais trop pour y croire. C'était cependant vrai ! Les Pyrénées possèdent enfin un excellent abri creusé dans un rocher invulnérable, cubant 16 mètres, et capable de loger une famille, à l'altitude énorme de 3,200 mètres. Le grand obstacle qui avait fait échouer l'année précédente tous nos efforts et toutes nos volontés, l'impossibilité pour mes mineurs de remettre en état, sur les lieux, leur outils constamment émoussés ou brisés par la roche, ce redoutable obstacle n'existait plus. Un forgeron de Gèdre, nommé Pontet, fit un soufflet de circonstance, *ad hoc* : on monta du charbon et des vivres : une pierre servit d'enclume ; enfin, le

7 juillet, tout était prêt. La forge improvisée fut installée, ainsi qu'une tente sur le col de Cerbillonas, et là, mes ouvriers, après une ascension de 14 heures allaient passer leur première nuit, lorsque apparurent soudain à l'horizon les plus mortels ennemis des montagnards, le mauvais temps, la neige, la grêle, et enfin la tempête, accompagnée d'un froid d'hiver. Pendant deux jours, ce fut un ouragan. On attendit jusqu'au surlendemain, mais le 9, il fallut redescendre, la vie sur le Vignemale n'étant plus tenable. Il y avait plus d'un pied de neige nouvelle sur le glacier !

Le 10 juillet, le ciel s'étant calmé, mes mineurs remontèrent au Vignemale, et ne quittèrent leur poste que dans les derniers jours du mois, quand tout fut terminé.

Voilà en quelques lignes l'histoire de cet abri.

Quand on m'eut assuré que tout était fini, je quittai Pau pour aller prendre possession de mon gîte aérien ; et le 1^{er} août, en compagnie de M. Swan, jeune Anglais, lesté comme un isard et très affable, et des trois guides Henri Passet, Haurine et Pierre Pujo, j'entrepris ma huitième ascension du Vignemale, par un temps admirable. Comme nous voulions rester au moins trois jours au milieu des frimas, nous prîmes beaucoup de vivres ; nous étions très chargés. Aussi nous ne manquâmes de rien : nous vécûmes avec luxe : mais nous montâmes comme des tortues, et grâce aussi à l'état du glacier, dont je n'ai jamais vu les crevasses si perfides, nous mîmes près de 8 heures à arriver à la belle plaine de neige d'où il s'échappe à l'Est. C'est son berceau. A peine étions-nous là qu'à l'autre extrémité de cet horizon blanc, à une distance de 1 kilomètre, nous aperçûmes, au pied d'une paroi noire comme de l'ébène, et tout à fait à pic, une sorte de rideau rouge qui y semblait collé. C'était la porte de ma caverne (3,205 mètres). Elle est en tôle, peinte au minium ; et cette couleur de sang fait un effet des plus étranges et des plus saisissants, dans une région si morne, si morte et si décolorée : aussi c'est un épouvantail pour les isards : ce carré rouge les frappe tant qu'ils perdent la tête et prennent la fuite, du plus loin qu'ils le voient. Enfants des neiges et des rochers, ils ne connaissent que cela, et la couleur doit leur faire mal aux yeux.

Mon cœur battait (n'était-ce pas naturel) ? quand pour la première fois j'approchai de ma porte pour l'ouvrir. Qu'allais-je trouver derrière ? Mais une exclamation de joie sortit spontanément de nos poitrines dès que nous fûmes entrés. Elle nous captiva tous à première vue, cette petite chambre de marbre que tant de fois j'avais désespéré de jamais voir ailleurs que

dans mes rêves et mes désirs ; précieux asile que bénira plus d'un touriste surpris par la tempête ou par la nuit ! Cinq hommes, dont un très grand, s'y promenaient à l'aise sans se baisser ; elle dépassait mes espérances, et c'est en chœur que nous nous écriâmes : « Comme on est bien ici ! Comme c'est chaud ! Comme c'est propre ! Comme c'est sec ! Et quelle vue ! » etc.

Comme le soleil baissait beaucoup, nous nous hâtâmes d'aller le voir coucher au sommet du Vignemale, ascension qui nous prit 20 minutes !

Quel peintre pourra jamais mettre sur une toile, traduire par la couleur, les lueurs mourantes, la tristesse infinie, et la gloire dont se couvre la nature à la fin d'un beau jour, sur ces sommets vertigineux où l'homme est au milieu d'une telle immensité, se trouve si haut, et voit si loin, qu'il lui semble être sorti du monde, et dominer un hémisphère ? Quel écrivain saurait décrire ce qui se passe alors dans l'âme qui sait encore sentir ? Elle se recueille comme la nature, elle s'illumine et se passionne ; les nuages dorés qui s'assoupissent à l'horizon la font songer aux séraphins prosternés devant Dieu, et dans chaque brise qui passe elle croit entendre un chant du ciel. L'homme a beau faire, la terre est encore pleine de poésie.

Pendant tout notre séjour sur le Vignemale, les soirées furent les mêmes. La France était couverte de brumes jusqu'au niveau de 2,500 mètres ; mais l'Espagne était claire ; jamais la moindre vapeur ne passa la frontière. Ces nuages du Nord formaient une mer à perte de vue d'où surgissaient des centaines de sommets isolés, semblables à une longue flotte de cuirassés à l'ancre. D'un rouge ardent à l'ouest, où frappait le soleil, ils étaient noirs de l'autre côté, où leurs ombres s'allongeaient sur les nuages. Au moment du coucher du soleil, ces brumes immenses se hérissaient de vagues pourprées, comme on en voit le soir, entre deux tempêtes, dans les mers irritées du cap Horn ; on aurait dit un Océan de feu et d'or. Mais à peine le soleil avait-il disparu que ce monde s'éteignait subitement ; il faisait noir en 15 minutes, et à la place d'une mer de feu, on ne dominait plus qu'un horizon de bronze, qui avait quelque chose d'effrayant. Tous les soirs nous revîmes ce spectacle enchanteur ; mais il nous fascinait toujours ; et je ne croyais pas qu'on pût rien voir d'aussi beau sur la terre.

Redescendus en 10 minutes, et juste avant la nuit, dans notre « appartement », nous allumâmes nos bougies pour dîner. Quand le festin fut terminé, je fis flamber l'esprit-de-vin, qui nous fournit en 5 minutes du punch et du café bouillants. Nos pipes et nos cigares nous enveloppèrent bientôt d'un nuage, et comme la nuit était encore tout à fait tiède, j'ouvris la porte,

qui regarde l'Est, pour voir monter la lune sur l'horizon brillant de neige au bout duquel, comme une côte vaporeuse et lointaine, se profilait confusément les Pyrénées centrales et le groupe du pic Long. Comme il faisait très calme, j'allai fumer dehors, où je me trouvai seul sur le glacier, qui déjà commençait à durcir ; mes pas n'y laissaient plus de traces. C'était un beau et singulier spectacle grâce à la lune. Les falaises noires et délabrées faisaient l'effet de ruines inconsolables et, les ravins encore plus noirs qui déchirent le glacier ressemblaient aux asiles fantastiques de la nuit, que la mer et les siècles ont creusés sur les caps décharnés de l'Irlande. Mais le glacier lui-même resplendissait au clair de lune comme un golfe du Brésil. Il n'avait pas ces teintes blafardes que prend la glace dans les nuits sombres, et quoiqu'on n'y entendît pas un son, ses grandes neiges endormies et vermeilles n'avaient rien de lugubre. On y voyait trop clair pour cela.

Je rentrai vers 10 heures ; puis nous fermâmes la porte et son verrou ; il se fit un silence inconnu dans les plaines, et trois d'entre nous s'endormirent à l'instant.

Il y avait tant de place que nous n'eûmes pas de peine à nous caser : chacun se mit où il voulut. Ce que nous redoutions, à une pareille hauteur, et par une nuit si claire, c'était le froid. Je craignais, je l'avoue, que ce ne fût là le côté faible de ma caverne. Je crois pourtant qu'avec la porte fermée, on n'y souffrira guère de la température jusqu'au mois de septembre. Voici pourquoi. Nous y passâmes trois jours, et il gela si fort toutes les nuits à l'air libre que, pour avoir de l'eau et faire notre chocolat, il nous fallait attendre jusqu'à 8 heures que le soleil eût bien voulu dégeler, sur le glacier, les petits étangs bleus dont les uns nous servaient d'abreuvoirs, et les autres de cuvettes. Il gela donc beaucoup « dehors ». Eh bien, pendant aucune de ces trois nuits mon thermomètre ne descendit, à l'intérieur de ma caverne, au-dessous de + 7° centigrades.

La première nuit, je dormis mal, ou pas du tout, pour une raison des plus bizarres ; Henri Passet ne dormit guère non plus. Vers onze heures, j'entendis un grand bruit, qui ressemblait à une détonation. En pareil lieu, pendant la nuit, et sans un souffle de vent, un bruit quelconque étonne beaucoup, et produit même une sorte d'alarme. C'est un gros événement. Bientôt le bruit se répéta, et continua ainsi pendant des heures entières, changeant d'intensité, mais à des intervalles presque aussi réguliers que les coups d'une horloge. On aurait dit qu'un homme, un fou, frappait à tour de bras sur les rochers à grands coups de marteau. Et cependant l'ap-

parition d'un être humain à cette heure-là sur le Vignemale eût été une espèce de miracle. Ce n'était pas possible. Croyant au moins trouver un ours et l'effrayer, j'ouvris la porte et je sortis, mais sans rien voir, et j'entendais toujours les coups, sans même pouvoir comprendre d'où ils venaient. Je me mis à rêver. Qu'était-ce donc que ce bruit mystérieux et violent qui me tint éveillé toute la nuit ? Je me le demandais encore le lendemain, pendant une promenade que je fis seul sur le glacier, lorsque soudain j'entendis les mêmes chocs sous mes pieds : mais au lieu d'une détonation locale, il y en avait des centaines à la fois ; il y avait une bataille sous la glace, un tumulte incroyable, pendant qu'à la surface tout était calme : la neige fondait sans le moindre bruit au beau soleil d'août. C'est à des profondeurs énormes que j'entendais les explosions, bien plus violentes maintenant qu'elles ne l'avaient été pendant la nuit, mais sans aucun effet moral, puisque j'en comprenais enfin les causes. C'était un phénomène glaciaire. Appelons-le dislocation des glaces, congélation soudaine de l'eau emprisonnée dedans, travail subit ou lent des crevasses qui se forment dans le fond du glacier, avant d'en déchirer la masse entière.... que sais-je ? la glace recèle encore tant de mystères ! L'explication réelle, scientifique de ces détonations bizarres, je la laisse aux savants : pour moi, c'était assez d'en savoir l'origine : elles ne m'inquiétèrent plus, et les deux nuits suivantes je dormis à merveille.

Il saute aux yeux qu'avec une base si élevée que la nôtre, les plus grandes cimes devenaient de simples mamelons, et de longues ascensions, *ipso facto*, nous étaients impossibles. Même dans les Alpes, il est bien rare de partir de si haut pour une course. Nous ne pouvions monter que d'une centaine de mètres, la hauteur d'un clocher ! Aussi nous ne fîmes pas grand'chose. Le premier jour, chacun alla de son côté. Swan et son guide Pujo montèrent en quelques minutes sur les deux points sans nom qui sortent des neiges à l'Est du Grand-Vignemale, et qui paraissent si bien du lac de Gaube. La plus haute de ces deux pyramides atteint 3,171 mètres et plus ; à l'Est encore est le Petit-Vignemale, qui n'arrive qu'à 3,038 mètres. Henri Passet resta avec Haurine « à la maison », et moi je remontai au S.-S.-O. sur le Pic de Cerbillonas (3,246 mètres), mon vieil ami, ma colline favorite, d'où l'on voit jusqu'à l'Ebre d'un côté, et jusqu'à la Garonne de l'autre.

Nous déjeunâmes sur le col de Cerbillonas (3,210 mètres), et nous en fîmes notre restaurant. C'était notre Tortoni. C'est là que nous prenions tous nos repas, en vue des quatre cinquièmes des Pyrénées : Henri Passet

y construisit un cairn monumental. Nous prîmes ce col en affection, et nous l'aimions passionnément. Sans parler de la vue, qui s'étend de Biarritz à l'Andorre, et des poses théâtrales et pompeuses des sommets qui l'entourent d'une grandeur désolée, nous y étions fort bien. Des dalles parfaitement plates nous y servaient de table : il y avait quelques fleurs, pas de neige, et comme le col s'ouvre Est et Ouest, il y souffle un vent d'Ouest éternel, qui, en balayant, maintient le thermomètre à une hauteur moyenne de 10 à 12 degrés (à l'ombre). Quand on a passé là quelques heures, et surtout quelques jours, on croit vraiment boire l'air, qui semble avoir une puissance nutritive ; un anémique lui-même serait galvanisé par cette grande brise qui vient de l'Océan, qui sent la mer et chante toujours. Mais quel contraste à quelques pas de là, sur le glacier, où il n'y avait jamais un souffle ! A peine à l'Est du col, nous étouffions, même sur la neige. A chaque pas nous changions de climat.

On le voit donc, nous n'étions pas à plaindre : nous vivions comme des princes, et, ce qui vaut bien mieux encore, notre ciel resta toujours serein : pas un seul nuage ne monta jusqu'à nous pendant tout notre séjour sur le Vignemale. Swan écrivait des lettres à sa famille pendant nos longs loisirs : ma grotte se transformait en un petit cabinet de travail, et à mon tour j'utilisai sa plume et son buvard le dernier jour au sommet du Vignemale, où nous passâmes près de quatre heures. C'était le 3 août, journée resplendissante et d'une chaleur extraordinaire. Exposé au soleil sur la cime, mon thermomètre, à 3 heures 30, marquait 34° ; à 4 heures 30, il atteignit 40° ! La soirée fut magnifique. A l'Ouest, le ciel en feu se confondait avec les plaines pourprésées de la Navarre, dans une lumière élyséenne et veloutée, où les rivières semblaient incandescentes. Qui aurait dit que, quelques heures plus tard, l'hiver allait revenir avec la nuit ?...

Nous dînâmes à 6 heures 30, sur le col, comme toujours ; et à 7 heures 15, après dîner, tenté, par la splendeur de la soirée, de reprendre subitement le chemin des sommets, j'escaladai au Nord, avec Henri Passet et le jeune Swan, le pic nommé *Clot de la Hount* (3,280 mètres), le voisin immédiat du Vignemale au S.-O., on pourrait dire son rival ou son frère, car les deux pointes sont presque jumelles. Avant dîner, Swan et son guide Pujo avaient passé directement d'un pic à l'autre, par la perfide et périlleuse arête qui les unit. Celle qui descend au Sud sur le col de Cerbillonas, et que nous prîmes le soir, débute fort bien. Elle est d'abord très large, et en quittant le col elle monte à peine. Mais elle se rétrécit assez en un endroit, vers les trois

quarts de son parcours, pour exiger des précautions : elle se redresse aussi beaucoup ; et en redescendant par là au crépuscule, quelques minutes après je me sentais mal à mon aise. La roche n'est pas solide.

Nous ne restâmes sur le pic du Clot de la Hount que juste assez pour y voir disparaître le soleil, et sept ou huit minutes après j'étais de retour à ma « villa ». Ainsi cette ascension d'un pic d'au moins 3,280 mètres nous avait pris, aller et retour, vingt-cinq minutes ! Ma grotte sert donc à quelque chose.

Le dernier soir, nous allumâmes toutes nos bougies : ce fut une illumination, une soirée de gala, et le dîner se termina par un punch colossal.

Le lendemain (4 août), après notre troisième nuit, il fallut bien songer à la descente. Mais je tenais infiniment à varier mon retour, à ne pas suivre éternellement le même itinéraire par le glacier d'Ossouë, et à voir du nouveau. Il fut donc convenu que nous allions tenter la descente du Vignemale par l'Espagne, prenant au Sud la voie probablement suivie en 1834 et 1838 par les premiers explorateurs de cette montagne, mais tout à fait abandonnée depuis, oubliée même, et entièrement distincte de celle qui, du col de Cerbillonas, descend juste au N.-O. sur le col des Mulets, et de là à Cauterets. Entre ces deux routes il n'y a rien de commun, et elles ne se rejoignent nulle part, puisque l'une va au Sud, et tourne ensuite vers le S.-E. ; tandis que l'autre va presque en sens contraire, c'est-à-dire au N.-O., et finalement au Nord. Ceci est important pour les futurs cartographes du Vignemale, montagne encore fort mal comprise.

Aucun de nous ne connaissant à fond les précipices énormes du versant Sud, Henri Passet avait été la veille les étudier d'en haut, y promener un regard scrutateur, et il était revenu assez content. Nous partîmes donc le 4 août, à 8 heures 30, de la villa Russell.

Au col de neige, au Sud duquel s'ouvre un abîme de 600 mètres, il fallut faire des réflexions, et perdre beaucoup de temps. Et cependant il n'y a rien là de réellement dangereux, si on a le pied sûr et bonne tête. Ce n'est pas aussi mauvais que la descente de l'Astazou. Ces grands escarpements sont sillonnés dans tous les sens, soit de corniches solides et assez larges, soit de couloirs très praticables. Le seul danger sérieux, ce sont les pierres qui tombent : il faut rester très près les uns des autres, afin que celles que l'on détache n'écrasent personne, et ouvrir les oreilles pour entendre celles qui viennent, et pouvoir s'en garer. C'est le dégel qui fait partir la plupart de ces pierres ; mais il était encore d'assez bonne heure, et il en tomba peu.

En serpentant beaucoup, en rampant quelquefois, nous descendîmes sans trop de peine d'environ 300 mètres ; mais là nous nous trouvâmes arrêtés net par une grande nappe de neige triangulaire, et d'une pente alarmante ; du moins à cette heure-là, car le soleil n'y faisait rien encore ; elle était gelée du haut en bas, dure comme du fer, et il était palpable qu'une fois dessus, si on avait glissé d'un centimètre on aurait fait une chute aussi rapide, aussi vertigineuse que sur du verre, et certainement fatale.

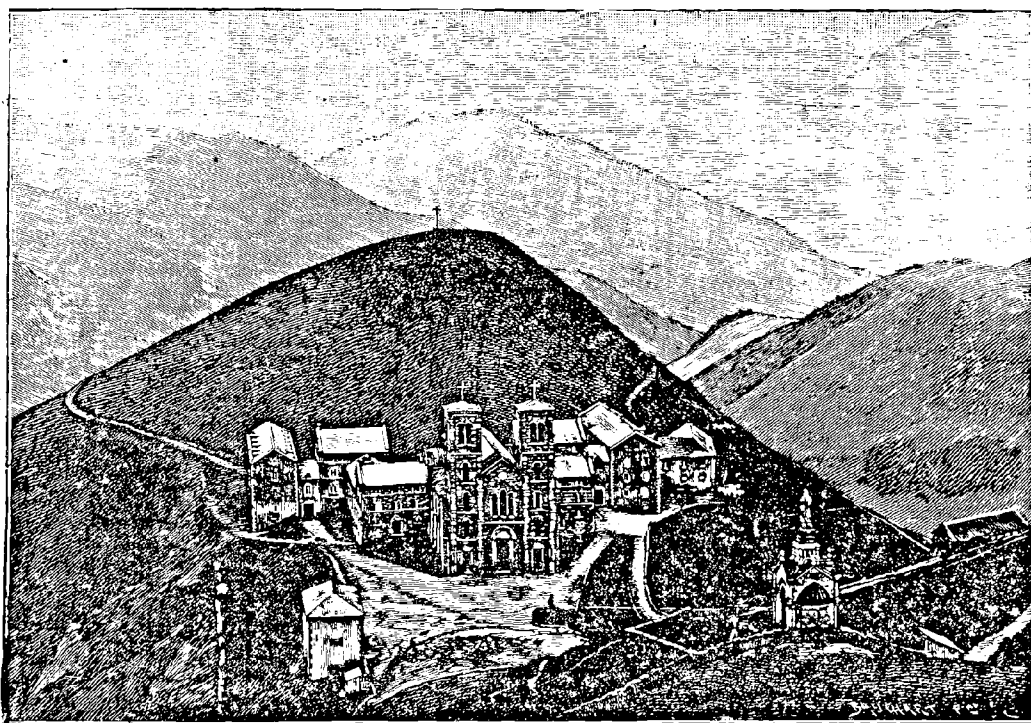
Il s'agissait de s'embarquer, en descendant, sur ce talus de neige glacée, très raide, très long, et lisse comme du cristal. Ce fut le seul « mauvais pas » de la course, mais il l'était assez ; car les rochers pulvérulents qui s'appuyaient presque à pic sur la neige n'offraient pas la moindre prise, et il fallait rester debout ; le sable dont ils étaient couverts fuyait comme du mercure dès qu'on était dessus, et on fuyait avec. Enfin Haurine parvint à faire très rapidement un trou avec sa hache dans ce névé rebelle qui volait en éclats. Cela facilitait beaucoup les choses. Une fois cette première marche bien faite, nous étions sûrs d'un point d'appui ; il n'y avait plus qu'à prendre son temps, et à attendre que chaque trou fût fini. Haurine nous fit un escalier superbe de glace, ce qui n'est pas facile en descendant ; et c'est ainsi que nous coupâmes en diagonale cette vilaine nappe de neige, qui n'est d'ailleurs dangereuse que le matin, ou quand il gèle ; car, vers midi, nous aurions pu la descendre en « glissades », et nous l'aurions peut-être trouvée trop molle ! Elle peut avoir 300 mètres de longueur absolue ; verticalement, elle aurait environ 200 mètres. On la voit de très loin.

Du col de neige ici, allant toujours au Sud, nous avons mis 1 heure 30 ; mais nous accélérâmes alors beaucoup le pas, n'ayant plus rien à craindre. Voici notre position : nous nous trouvions à une hauteur probable de 2,600 mètres, et au S.-O. du pic de Montferrat, là où commence le vallon espagnol de ce nom, vallon stérile qui, descendant au Sud, débouche plus bas dans celui de l'Ara.

Avant de revenir à Pau, saisissant une journée magnifique, je fis, avec Haurine, le tour complet du lac glacé du Mont-Perdu. Chose peut-être sans exemple, il n'y avait plus de glace dans le fameux couloir de Tuquerouye, sauf sur les bords, contre les rochers ! Le sol était découvert du haut en bas, si on peut appeler « sol » une masse mouvante de boue et de cailloux qui nous fatigua tant à la montée (et encore plus à la descente), que je ne sais si je n'aurais pas mieux aimé voir ce ravin rempli, comme il l'était depuis des siècles, de cette vieille glace solide et bleue, qui avait

tant épouvanté Ramond, mais qu'aucun montagnard de nos jours n'oserait appeler dangereuse.

Pas un glaçon ne flottait sur le lac. Nous nous promenâmes longtemps vers l'Astazou, dans la partie occidentale du grand glacier du Mont-Perdu, dont j'étudiai les proportions bien à loisir. J'avoue qu'elles m'étonnèrent. Il y a là une vallée, longue de 3 kilomètres et très large, dont on peut dire qu'elle est absolument remplie de glace. Quant aux glaciers superposés au Sud du lac, et sous lesquels disparaissent entièrement les précipices et les



LA BASILIQUE DE LA SALETTE. (P. 172.).

assises du Mont-Perdu, ils sont aussi grandioses, aussi épais que ceux des Alpes. Ce sont des cataractes solides, des *ice-falls* de toute beauté, où se hérissent à la fin de l'été une armée de séracs que l'on entend tomber après midi à chaque instant, et où ne paraît pas une île, pas un îlot. C'est aussi beau que le Mont-Blanc vu par le Nord, du Grand-Plateau. On a tellement facilité les grands voyages et certaines ascensions qu'on devient exigeant ; mais je ne vois pas ce qu'on pourrait honnêtement demander de plus à une montagne que d'être toute blanche et bleue du haut en bas, de fendre les nues, et de lancer à tout propos des blocs de glace si gigantesques

que dans leur chute de 800 mètres ils font autant de bruit que le tonnerre, et que la terre frémit quand ils se brisent. Le Mont-Perdu fait son devoir !...

Que de fois, lorsque le soleil disparaissait derrière les cimes et que, du sommet de la colline, nous respirions les brises les plus saines, l'amour de la nature m'a saisi au cœur et m'a exalté !

Un peu plus tard, quand la lune paraissait sur la scène, je ne me lassais pas de voir descendre silencieusement la nuit du haut des monts sur les vallées, dont les murmures avaient cessé ; les torrents seuls grondaient encore. Jamais poète ou peintre n'a rien rêvé d'aussi mystique. Aussi je m'arrête là, sans quoi je trahirais mes goûts sauvages.

Hélas ! faut-il que la montagne m'ait dégoûté de plus d'une chose digne de respect ? Je le crains bien, mais il y a quelque excuse. Je n'aime ni les cascades artificielles, ni les rochers groupés par l'homme, ni les lunes fabriquées. J'ai peu d'estime pour les orages de l'Opéra, et les plaines sur lesquelles a passé la charrue ne disent rien à mon cœur. J'ai sans doute tort ; j'ai peut-être mauvais goût... Mais quand je vois le majestueux désordre de la nature, les forêts vénérables des montagnes, et leurs neiges aussi vieilles que le monde ; quand j'entends leurs cascades en buvant leur lumière ; et quand, plus libre et plus heureux qu'un potentat, je m'y endors au clair de lune sous un sapin où pleure le vent d'automne, n'est-il pas naturel, ou du moins excusable, que je me dise et que je sois tenté de dire à ceux que j'aime : « C'est là qu'est le bonheur » ?

Cte HENRY RUSSELL.



LES PÉRIPÉTIES D'UNE ASCENSION AU BUET.

« JE NE RÉPONDS DE RIEN ! » — PROTECTION PROVIDENTIELLE.



ACCROITRE les forces physiques en les exerçant ; parcourir les belles vallées, admirer les sites pittoresques ; monter à certains sommets, non pas ceux-là sur lesquels on frappe du pied avec orgueil, comme sur un redoutable ennemi vaincu enfin, mais d'où le regard découvre et embrasse des panoramas splendides, ou de vastes horizons ; d'où l'âme, étonnée et ravie au spectacle des

sublimes œuvres de la nature, semble se ressouvenir tout d'un coup et veut s'élançer vers leur Auteur et le sien, voilà les motifs pour lesquels nous voyageons, mes amis et moi ; voilà ce que nous avons toujours voulu. Et voilà aussi pourquoi notre projet, pour ces vacances-là, était d'aller de Salvan à Meiringen, par la Dent du Midi, les cols de Coux et de Golèze, le Buet, le col du Chardonnet, le col du Mont-Rouge, la Pigne d'Arolla, le col d'Hérens, le Breithorn, le Petersgratt et le Faulhorn.

Ces cols et ces sommets sont connus et fréquentés. Durant la belle saison, ils ont des visiteurs tous les jours, et guides et touristes en vantent les « merveilleux belvédères ». Nous n'avons réalisé qu'une partie de notre programme ; le temps était décidément contre nous ; mais, par ce que nous avons vu du col d'Hérens, vu, admiré et senti, nous pensons que guides et touristes ont bien dit : On peut, il faut aller voir cela.

Eussions-nous pu accomplir tout notre voyage, je ne songerais pas à en rien décrire. On ne raconte pas ces ascensions-là, tant elles sont aisées ; ou bien on ne les raconte plus. Quant aux sentiments éprouvés, aux émotions ressenties, on en garde le souvenir, si l'on peut ; car, de les dire comme il convient, on ne le peut pas. Si donc je parle du Buet, c'est parce qu'on trouvera quelque intérêt à apprendre comment quatre touristes, prudents et... courageux, munis de piolets et d'une corde, assistés par trois guides, et quels guides ! n'ont pu, le 2 août de l'année 1888, arriver au cairn du sommet ; et comment, ayant monté longtemps, ils ont craint de ne pouvoir plus descendre. C'est enfin et surtout parce que de cette tentative et de ce danger un enseignement doit être retenu, instructif pour tous et utile.

Le mercredi, 1^{er} août, nous arrivions au chalet des Fonds. Nous étions cinq : trois voyageurs et deux guides. Nous étions forts, comme on voit. En vérité, dira-t-on, c'était prendre le Buet pour un Cervin !... Non ; nous prenions le Buet pour le Buet, à savoir pour une montagne de 3,109 mètres d'ascension sans fatigue et sans danger, montagne pour les enfants... Et nous voulions jouir, au sommet, de ce panorama que l'on nous avait dépeint si souvent comme un spectacle unique, féerique. Guides et bagage d'alpinistes étaient pour les ascensions moins faciles que nous devions entreprendre.

Un de nous répétait avec une sorte de passion : « Voilà vingt ans que je veux aller au Buet ; cette fois-ci je ne le manquerai pas. » Certes, quand bien même le Buet eût été le Mont-Blanc, nous n'eussions pas douté du succès de l'ascension. Et quand j'aurai nommé nos deux guides, personne

n'en doutera. C'étaient François et Gaspard Simond, de Chamonix. Il serait inutile de dire que l'un et l'autre avaient fait la promenade du Buet ; plus inutile encore de rappeler aux alpinistes les prouesses extraordinaires de François. Mais tout ce que nous avons lu ou entendu dire de sa prudence et de son audace, de son dévouement et de son invincible fermeté, a été surpassé par ce que nous en avons vu et admiré. Modeste avec cela, si modeste qu'il nous fallait le presser de questions pour obtenir de lui quelque récit de ses campagnes.

Au chalet des Fonds se trouvaient déjà un voyageur et son guide, venus eux-mêmes pour monter au Buet le lendemain. Il est aussitôt convenu qu'une seule caravane sera formée. Notre nouveau compagnon est un jeune Parisien qui en est à sa première course alpine. Il a voulu commencer par le Buet. Son guide est encore un Simond, de Chamonix : c'est Léon, le guide ordinaire d'Adolphe Joanne dans ces contrées. Il a fait, dit-il, plus de trente fois l'ascension ; il irait au sommet la nuit, les yeux fermés. C'est bien.

La journée de demain sera-t-elle belle ? Depuis deux semaines, la pluie et le brouillard se partagent les jours. Mais, voici le beau temps à n'en pas douter. Déjà, vers 8 heures du matin, aujourd'hui, le soleil a paru, et il est resté maître du ciel. La nuit est calme, le firmament étoilé. Tout est bien. Nous partirons demain, dès l'aube, car notre étape comprend le Buet franchi en col, la Pierre à Bérard et Argentière.

Le matin du jeudi, 2 août, à 4 heures 15 minutes, nous quittons le chalet. Mais, outre que cette brume n'est pas épaisse, nous sommes persuadés que, comme hier, le soleil, vers 8 heures, l'aura dissipée. Nous avons accompli la partie pénible de l'ascension sans avoir trop souffert de la chaleur. Tout est toujours bien.

Comme le savent les Alpinistes, on accède à l'arête terminale, qui relie le sommet au col de Techaud, 2,233 mètres, par trois arêtes secondaires ou contreforts, dont une, la plus occidentale, appelée arête de Lechaud, aboutit au col ; une autre, presque septentrionale, ou arête de Baupré, vient couper l'arête terminale à angle droit, près de son milieu ; une troisième court entre les deux autres et se confond bientôt avec la première. Celle-ci est l'arête centrale, que l'on ne prend ni pour monter ni pour descendre, car elle passe pour dangereuse. Nous voulons choisir le chemin le plus court et le plus facile. L'arête de Lechaud, en nous conduisant au col, nous obligerait à remonter dans toute sa longueur l'arête du sommet qui

n'est pas seulement longue, mais qui, en aucun temps, n'est facile. Or la neige tombée les jours précédents a dû en rendre les roches plus glissantes et plus malaisées.

Nous voilà donc longeant l'arête de Beaupré. A 2,000 mètres environ, la neige couvre la terre ; il en tombe même un peu, mais si peu, que, sans doute, c'est le brouillard qui se résout. Il ne se résout pas cependant ; au contraire, et il n'est pas chaud, le brouillard. Prenons de l'eau-de-vie et envoyons François s'assurer que nous sommes bien sur le vrai chemin. François revient, et nous reprenons la marche gaîment. A 8 heures, s'ouvre brusquement devant nous une sorte de dépression, semblable à un croissant formé dans une chaîne neigeuse d'où émergent, à gauche et à droite, des pointes de rochers. François l'avait reconnue quelques minutes plus tôt. Il nous le dit, en nous avouant que, par suite d'une légère déviation rendue facile par le brouillard, nous aboutissions au col de Lechaud. Eh bien, quoi ? Nous suivrions l'arête ; elle n'était pas difficile à la montée. En 1885, François, guidant M. Wiard, l'avait descendue rapidement, malgré que le temps fût très défavorable. Et même, n'avions-nous pas précisément une corde ? Nous allions nous attacher, tout en déjeunant. On placerait en tête Léon, qui avait vu « l'homme de pierre » plus de trente fois, et nous n'aurions qu'à le suivre tranquillement. François avait eu la sagesse d'apporter, pour nos excursions prochaines, plusieurs paires de gants. Il y pense alors et nous les remet. Nous sommes sept pour une corde de 15 mètres. Les distances seront trop courtes, mais c'est trop de précautions pour le Buet.

Cependant nous mangeons, peu et fort mal ; hâtons-nous ; au sommet, nous ferons un festin. J'avoue que j'ai grand froid aux pieds ; François les tapote avec ses poings, et je les heurte contre mon piolet. En tout, l'arrêt au col fut de 20 minutes. On s'ébranle, Léon en tête, Gaspard au centre, François en queue. Le brouillard est épais sans être impénétrable ; la neige tombe à flocons plus serrés ; un vent froid vient frapper l'arête et nous oblige d'assujettir nos coiffures avec nos mouchoirs. Je ne sais alors, un de nous conçu quelque inquiétude sur l'issue de notre tentative, Aucun ne manifesta de crainte. Peut-être n'aurions-nous que des éclaircies ; mais nous en aurions. Puis, il était déjà un peu tard pour reculer. Nous avançons donc de pente en pente, de roche en roche, de couloir en couloir ; nous hissant des pieds et des mains ; nous faisant hisser par la corde, tantôt à gauche, tantôt à droite de l'arête, mais nous montions tou-

jours. En somme, il s'agissait de monter seulement de 876 mètres depuis le col.

Mais il y avait plus de deux heures que nous travaillions à monter, et il semblait que nous n'avancions guère. La vue se restreignait de plus en plus ; le septième ne distinguait plus nettement le premier, et le premier ne reconnaissait pas ces pics rocheux plus élevés, qui, de temps en temps, ainsi que des « gendarmes » placés là, nous barraient le passage. Léon les avait vus plus de trente fois, bien comptés, et ils lui paraissaient tout aussi inconnus que la première. Mais ils avaient, cette fois-ci, un air bien méchant. Je suis derrière lui ; je le vois hésiter ; je l'entends murmurer entre ses dents qu'il n'a jamais rien vu de pareil, qu'il s'y perd. Aux conseils que François lui crie, il répond que c'est impossible, que ses yeux éprouvent un constant mirage, qu'il ne distingue plus les objets. On s'arrête, il se détache ; Gaspard le remplace. Aussitôt une impulsion plus vigoureuse est donnée à la marche. Mais les terribles minutes, que celles employées à passer d'un côté à l'autre de l'arête ! Elle est tranchante comme une lame ; c'est de la neige qui ne résiste pas au moindre effort ; il faut être prudent, et pendant que l'on est prudent, une bise, oh ! cette bise ! venait vous couper le visage ou plutôt l'insensibiliser. Durant une heure peut-être, j'eus l'œil droit fermé : les deux paupières étaient liées ensemble. Combien de temps dura cette montée ? nous ne le savons pas ; peut-être quatre heures. Il nous était devenu impossible d'entr'ouvrir nos vêtements pour consulter une montre : vêtements et sacs ne formaient plus qu'un bloc rigide, que l'on aurait cassé, mais qui ne pliait pas.

L'arête terminale, rocheuse dans sa plus grande partie, finit vers son sommet par une bande de pure neige qui surplombe au nord ainsi que les créneaux d'une tour. De ce côté-là, il y a un danger certain, mais connu. On sent qu'il faut être sage, plus qu'on ne se le dit. François seul pousse, par intervalles, une sorte de meuglement avertisseur. Enfin, d'après lui, dans cinq minutes, nous serons au « steinman ». On ne le voit pas ; on ne voit rien du tout ; mais puisque nous y serons ! Tout à coup, halte ! Plus d'arête ; nous sommes sur une sorte de petit plateau ; nous descendons déjà. Et l'homme ? Il doit être là, à gauche. — On tourne à gauche, point d'homme ! Nous avons dépassé le sommet puisque l'arête a cessé, puisque la pente va s'accroissant devant nous. Le « cairn » n'est-il plus où il était ? Est-il nivelé par la neige ? Avons-nous donc été les jouets d'une illusion ? N'était-ce pas l'arête ? Où sommes-nous enfin ? C'est la question que chacun se

pose et que personne ne peut résoudre, pas même François. Nous restons là immobiles, muets sous la neige qui semble redoubler, dans une sorte de nuit toute blanche.

François demande à se détacher, pour aller voir. Il va voir, il disparaît; nous le rappelons ; s'il allait ne plus revenir ! Il revient ; il n'a vu que le brouillard. A-t-on une boussole ? M. R.... en possède une ; à grand'peine il la retrouve. Mais à quoi bon puisque nous ne savons pas où nous sommes ? Entre le nord et nous n'est-il point de précipice ? Pour atteindre la Pierre à Bérard, ou les chalets de Villy, ou tel autre but, il nous faudrait, avec la boussole, un point de repère. Et alors une discussion s'engage entre les trois guides. Tournant le dos à l'endroit d'où nous venions, Gaspard croit entendre à droite, dans le lointain, le bruit d'un torrent. « C'est la Diozaz, dit-il, et nous sommes au-dessus des rochers d'où elle tombe en naissant. » Léon pense que nous devons avoir, en face, le col de Salenton, mais il n'ose l'affirmer. François songe ; puis, étendant le bras dans la direction où il venait de s'avancer, il dit : « Je crois que la Pierre à Bérard est là, à notre droite. Je n'en suis pourtant pas sûr. Si j'étais seul avec Gaspard, je n'hésiterais pas ; mais je ne puis vous tromper. Voulez-vous me suivre ? » Léon proteste. Le doute, la crainte de l'inconnu produisent parmi nous une hésitation visible ; on ne le suivra pas puisqu'il n'est pas sûr. Reste que nous retournions sur nos pas. Il semble que c'est là notre dernière espérance. Nous y mettrons le temps nécessaire; mais nous connaissons le chemin ; nos traces sont encore fraîches, une fois au col de Lechaud, nous serons hors de danger. « Léon, sommes-nous sûrs de retourner à Lechaud ? — Certainement, Monsieur. — Gaspard, retrouverons-nous le col de Lechaud ? — Non, je ne crois pas. — François, le retrouverons-nous ? — C'est impossible. — Vous ne répondez pas de nous y conduire ? — Je ne réponds de rien du tout. » Et toujours la neige, et le froid, et le brouillard. Que faire ? François pousse un cri lamentable, son cri d'appel, cri dont les modulations eurent je ne sais quoi de plaintif, de désespéré, de lugubre qui me fit tressaillir. C'étaient de puérils efforts ; nos appels ne pouvaient percer cette muraille qui nous enserrait. Mais c'est vous dire à quoi nous étions réduits. Oh ! Seulement un rayon de soleil, une minute d'éclaircie !... Et nous courbions de nouveau la tête. En ce moment solennel, que de souvenirs ! Quels regrets ! Je regardais François cependant, et je pensais : Cet homme a sauvé au Mont-Blanc, en la ramenant, la nuit, une caravane menacée de périr dans une tourmente ; il a foulé en un seul jour les Deux Dru ; il a vu six

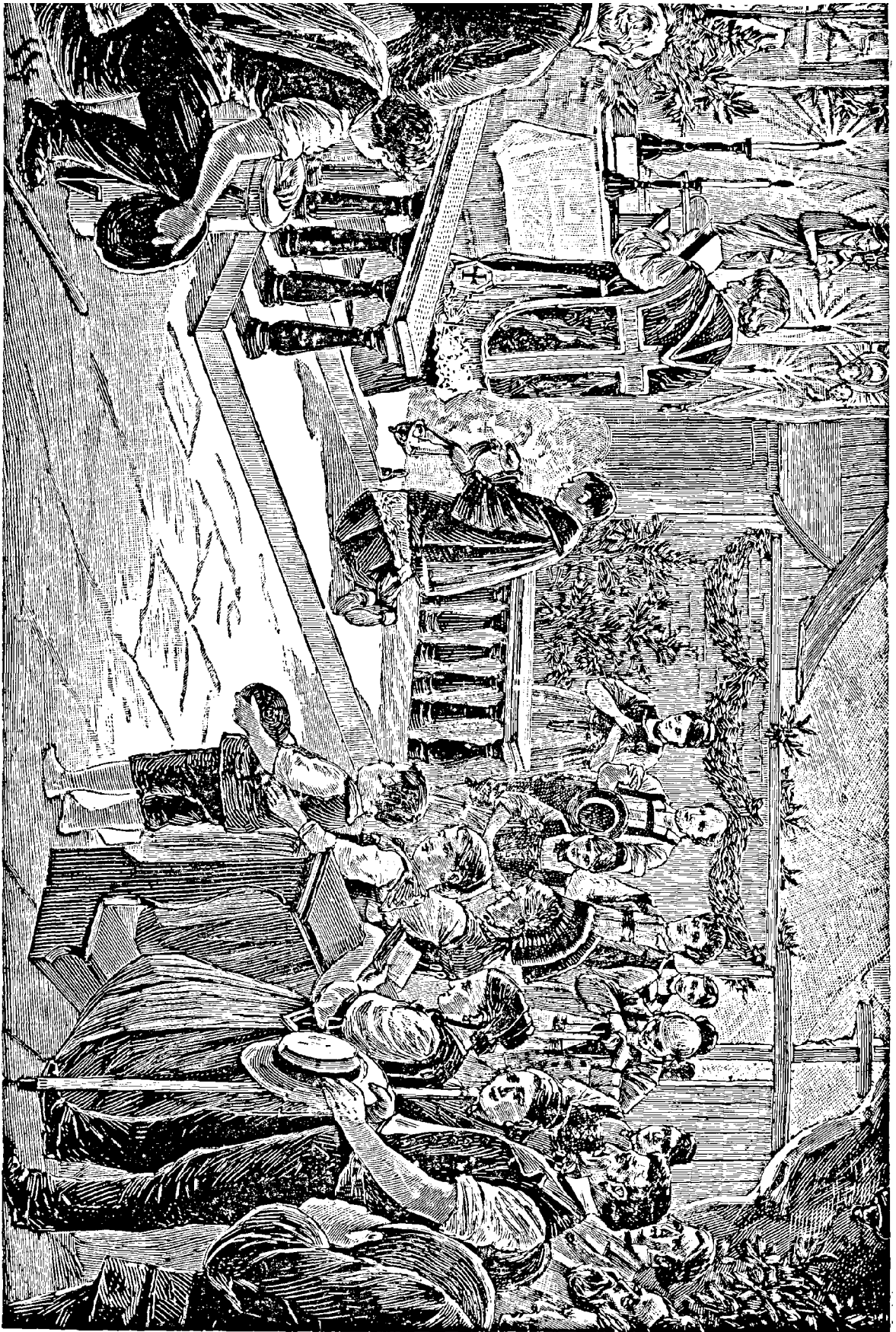
fois l'Aiguille du Géant ; il a grimpé au sommet du Cervin, du Weisshorn, du Rothorn ; pendant un mois il a lutté pour escalader le Grépon, et il l'a escaladé, avec cet autre qui est là, Gaspard, et il nous laisserait périr ici, au Buet ! Voilà ce qui est impossible ! A cela il répondit, mais plus tard : « Jamais je ne me suis trouvé en pareille situation, jamais. »

Il fallait prendre une décision pourtant. Soit qu'il ne vît aucune tentative plus sûre, soit qu'il n'eût pas perdu tout espoir de revenir au col de Lechaud, quoi qu'il nous eût dit, François céda et nous reprîmes l'arête. Nous ne pouvions nous faire illusion nous-mêmes sur les dangers qu'elle allait nous offrir et sur les efforts qu'il nous faudrait déployer ; mais peut-être que, malgré tout, nous pourrions la tenir. Or, nous n'avions pas fait cent mètres, et déjà nos traces étaient effacées ; les creux que nous avions faits en glissant, en tombant, n'étaient plus distincts ; les rochers étaient blancs, nulle aspérité pour les mains, nulle séparation entre ce pic et le suivant ; la neige couvre tout, dissimule tout. Impossible d'aller plus loin. A quoi bon ? Mieux vaut mourir là tout de suite...

François avait donc bien dit. Gaspard, placé à notre tête, répétait sans cesse que notre entreprise devenait insensée et serait fatale. Il fallait en finir. François le remplace et avec décision se jette à gauche, quittant l'arête pour chercher un chemin dans l'inconnu, cet inconnu qui nous avait tant effrayés tout à l'heure.

Nous ne savions ni où nous étions, ni où nous allions ; mais nous marchions, et le mouvement nous était nécessaire contre l'engourdissement. Puis, nous descendions et la montagne n'avait que 3,109 mètres. Une triple sorte de dangers nous menaçait. Nous pouvions être surpris par la nuit, et dans cette neige profonde, fondante, sans abri, sans feu, quelle nuit nous attendait ! Un de nous pouvait faiblir, quelle résolution prendre ! Enfin, nous risquions d'aboutir à un rocher « à pic » et de glisser, ou bien d'être obligés de retourner sur nos pas, de perdre du temps et nos forces.

Je ne vous dirai ni l'inclinaison des névés que nous avons descendus, ni combien de fois nous avons tour à tour roulé dans la neige : je n'en sais rien. Nos guides, toujours en éveil, nous ont toujours retenus ; et nous ne prenions garde à ces accidents que parce qu'ils nous retardaient. Il s'agissait pour nous de ne pas rester là. Or, voilà que notre Parisien, placé devant moi, prit bientôt une décision pleine de crânerie ; ce fut de ne plus se servir ni de son bâton, ni de ses longues jambes, si ce n'est quand on le jugerait nécessaire. Vous avez vu des sapins, dépouillés de leurs branches, glisser



IIS VIENNENT ICI EN PÉLERINAGE ; LE PRÊTRE DIT LA MESSE. (P. 171.)

du haut des monts vers leur base dans la rivière, ou bien sur le bord d'une route où ils se trouvent transportés par leur propre poids. Ainsi glissa lentement le touriste. Ainsi, plus d'une fois avons-nous glissé ensemble ou tour à tour.

Plus nous descendions, plus croissaient nos craintes ; car, si nous approchions sans doute d'une vallée quelconque, sans doute aussi, et bientôt peut-être, un obstacle se présenterait que nous ne pourrions surmonter. Et même rien de certain puisque nous ne suivions aucun des chemins connus. Comme s'il avait voulu justifier nos craintes, voici que François tout à coup s'arrête ; il est sur la pointe extrême d'une sorte de langue de terre schisteuse, mince et « tombant à pic ». De chaque côté le vide. Il regarde avec soin, mais ne voit point d'autre passage possible. Alors, se retournant, il dit à celui qui le suivait : « Nous allons passer ici : pourvu que nous « puissions descendre seulement de quatre ou cinq mètres, nous abor- « rons cette figure de rocher qui nous conduira probablement sur ce long « et facile névé que j'entrevois. » Le suivant approche et regarde : « On ne peut pas descendre là ! ce n'est pas possible ! » Pour qu'il reculât quand il s'agissait du salut, il fallait bien qu'en effet le danger fût grand et parût tel. Mais François, d'un ton impatient et ferme, presque irrité, s'écrie : « Voulez-vous donc périr ici ! » Silence. « Eh bien, il faut passer ! » Et le voilà qui taille des pas en se penchant sur l'abîme, qui nous aide, qui nous soutient et nous porte. Je ne sais comme il fit, mais il fit si bien que nous pûmes atteindre le névé entrevu. Ce fut pour nous un spectacle sublime que de voir cet homme luttant contre tous les éléments déchaînés. On dit que Pierre Gaspard, de l'Oisans, répond quand le temps n'est pas sûr : « Je ferai tout ce que vous voudrez, mais je ne veux pas me battre avec le temps. » Eh bien, François Simond s'est battu, pendant dix heures, battu avec des éléments qu'il n'avait jamais vus si implacables, et il les a vaincus. Ce fut, je le répète, un superbe combat.

Plus tard, tandis que nous interrogeons nos souvenirs, un de nous demanda : « Là-haut, et plus bas, à quoi pensiez-vous ? — Au bon Dieu, » reprirent les autres ensemble.

Depuis longtemps, François s'appliquait à pénétrer le brouillard, à voir au delà. Déjà nous avons cru nous-mêmes distinguer au loin des rochers ou des arbres ; mais nous n'osions pas en croire nos yeux. Or, le guide a vu des sapins, de vrais sapins, et il crie : « Nous sommes sauvés ! » Encore quelques pas et il reconnaît, sur le flanc de la montagne opposée, le sentier

du col d'Anterne ; oui, nous sommes sauvés ; et nous comprenons en même temps que nous retournons au chalet des Fonds. La lutte n'était pas finie pourtant. Nous eûmes à franchir, avec des fortunes diverses, sept fois, le plus vilain des torrents « franchissables ». Puis, quand nous pensions qu'il ne nous restait plus qu'à suivre un sentier frayé, il se trouva que nous étions engagés sur cette arête centrale que j'ai signalée au début. Mais Léon eut beau dire : « Malheur ! voici le plus difficile ! » nous ne pouvions plus craindre. Au surplus, il se trompait, et n'eût été cette longue herbe chevelue et mouillée, sur laquelle le pied restait timide, nous n'aurions pas remarqué que l'arête fût malaisée.

Nous arrivons au chalet, il est 6 heures et demie.

Telle fut cette journée du 2 août 1888.

UN ALPINISTE.



TENTATIVE D'ESCALADE DE LA POINTE DES ÉCRINS.



MOUS nous trouvions réunis le jeudi 10 août 1876, à 9 heures du matin, au village de Saint-Christophe en Oisans, au nombre de six, tous membres du Club Alpin : Paul Guillemain, Adolphe et Raphaël Benoist, venus de Lyon par le Bourg d'Oisans et la vallée du Vénéon, Jacques Berger, Sestier et Bachelard, arrivés la veille de la Maurienne et de la Grave par le col de la Lauze. Le guide Pierre Gaspard, de Saint-Christophe, avec les deux frères Roderon, les guides Gauthier, Jean Bonnataire, Reymond Pierre et Estienne de Vallouise, portaient au nombre de treize l'effectif de la caravane. Le beau soleil qui illuminait l'admirable vallée de Saint-Christophe aurait, le lendemain, donné courage et confiance aux plus hésitants. Aussi, acceptons-nous philosophiquement deux déconvenues assez importantes. La première, c'est l'oubli malencontreux dans la diligence de toutes les plaques photographiques. La seconde, c'est un amendement forcé au plan arrêté à Lyon. Nous devons, de Saint-Christophe, aller coucher au col des Écrins, où les guides de Vallouise devaient laisser des couvertures en venant nous prendre à la Bérarde ; le lendemain, faire l'ascension de la pointe des

Écrins, si heureusement accompli par Gauthier tout seul, quelques semaines auparavant, puis redescendre au Monestier en baptisant le col nouveau, découvert le 23 juillet par Gauthier et Pierre Reymond, entre le glacier Blanc et le glacier du Monestier. Nous ne pouvions prendre même quelques heures de plus, forcés d'être rendus à Annecy le dimanche matin. Or, d'après le rapport unanime de tous les guides, il est impossible de passer une nuit au col des Écrins qui ne présente aucun abri et se compose de quelques blocs de rochers peu stables, à 3,400 mètres, entre un glacier immense et un précipice. De plus, le guide Engilberge, chargé des couvertures, s'est trouvé malade sur le glacier Blanc et a dû rentrer à Vallouise sans pouvoir remettre son fardeau à ses confrères, déjà chargés au maximum. Le programme de notre première journée se trouve donc fort réduit, et nous pouvons longuement faire honneur à l'excellente cuisine d'un hôtel tout neuf de Saint-Christophe, qui mérite une mention flatteuse. Nous partons à midi.

Au sortir du village, on suit, sur la rive droite du Vénéon, un sentier de mulets coupé par de nombreux ruisseaux, et assez élevé pour que le voyageur puisse contempler dans leur ensemble les remarquables paysages qui se succèdent de l'autre côté de la vallée. Je note tout particulièrement deux points : à trente minutes de Saint-Christophe, en face du glacier et du torrent de la Mariande, puis à une heure de Saint-Christophe, en face du pic d'Olan, du glacier des Sellettes, et du col de la Muande. Au premier plan, des torrents écumants se précipitent au milieu de beaux arbres verts ; au-dessus, de vastes pâturages sur le flanc desquels on aperçoit parfois un intrépide campagnard chargé d'une énorme botte de foin. Mais le sentier tourne et s'abaisse pour s'engager dans la vallée désolée de la Bérarde, affreux désert de rochers où l'œil cherche en vain un brin d'herbe ou un tronc d'arbre. Nous pressons le pas silencieusement ; cependant, à partir des Étages, (trois ou quatre cabanes plus désolées que la nature environnante), les Écrins dressent devant nous une double cime élégante et fière que nous examinons avec intérêt.

A trois heures treize, nous arrivons à la Bérarde. Ce Zermatt de l'Oisans se compose de quelques pauvres huttes, au bord du vigoureux torrent des Étançons. Dans celle des Rodier, nous visitons, au premier étage, les deux belles chambres que la Société des Touristes du Dauphiné a cloisonnées et pourvues de six lits de fer, avec la literie complète et une batterie de cuisine. Nous nous restaurons dans la petite salle qu'ils ont fait blanchir, non

sans besoin, et nous consignons nos noms et projets sur le registre ; cinq ou six caravanes, anglaises ou françaises, s'y sont déjà inscrites cette année.

A cinq heures trente minutes, le guide Bonnataire ayant complété notre ferrage à glace, nous quittons la Bérarde ; et, nous engageant dans la vallée des Étançons, nous suivons pendant une demi-heure la rive droite du torrent pour le franchir au-dessus du point où il reçoit les eaux de Bonne-Pierre. Puis nous nous dirigeons à l'est, vers le glacier de ce nom ; les Écrins nous apparaissent de nouveau sous un aspect différent. A 6 heures 45, nous nous arrêtons auprès d'une source délicieuse, sur les pentes de la rive droite de la vallée, tapissées en cet endroit de rhododendrons et de genévriers.

Ce point doit être déterminé suffisamment en disant que l'on aperçoit déjà le fond de la vallée de Bonne-Pierre sans avoir encore perdu de vue celle du Vénéon, en dessous de la Bérarde. Nous le baptisons d'ailleurs, en raison de sa position symétrique en quelque sorte de celle de l'hôtel Tuckett par rapport au col des Écrins, du nom de Grand-Hôtel de Lyon. L'altitude en est de 2,120 mètres. A vingt pas au-dessous de la source, un gros rocher cubique forme une sorte de belvédère. Les ingénieurs de la bande y appuient une construction savante de plaids et de piolets : sous cette tente à demi-close, le sol est aplani, puis recouvert d'un lit d'arbustes. Satisfaits de notre œuvre, nous prenons un repas frugal auprès du grand feu entretenu par les guides ; bientôt l'ombre épaisse nous invite au repos.

Dès minuit on ne dort plus guère : émotions à la veille d'une bataille, matelas inaccoutumés, et puis, la vue est si belle au dehors ! Nuages et brouillards ont disparu. A peine, sous le ciel pur, une brume légère vient estomper l'âpre contour des monts. A l'orient, comme un phare, apparaît la cime des Écrins argentée par la clarté de la lune. Sous le pic, deux rochers aigus simulent les longues oreilles d'un maître Aliboron gigantesque ; un autre revêt l'apparence fantastique d'un sombre grimpeur armé de pied en cap.

Pendant qu'on lève le camp, une vive concurrence s'établit entre les divers appareils à thé et à café : des liquides quelconques, mais bouillants, sont prestement servis. Nous partons à deux heures, divisés en deux bandes que conduisent Gaspard et Gauthier, et remontons la vallée de Bonne-Pierre, séparée du glacier par une haute moraine médiane en forme de *taillante*. Rien de plus maussade que cette succession d'éboulis ravines ;

mais le matin, cela assouplit les jambes. A quatre heures, aux approches du jour, nous touchons à la partie supérieure du glacier. Nous sommes au centre d'un cirque presque complet, d'un kilomètre de diamètre, et dont la circonférence nous domine en tous ses points d'une hauteur de mille mètres, à peine interrompue par quelques brèches dont la plus marquée est le col des Écrins. Ces murailles à pic de rochers et de glaces que sillonnent à chaque instant quelques chutes de pierres ou de séracs, offrent un spectacle grandiose que les pâles lueurs de l'aube rendent encore plus saisissant. A quatre heures quinze minutes, à une altitude de 2,740 mètres, nous laissons à notre droite un petit lac dont les eaux sont bleuies par un lit de glace. A cinq heures, nous abordons le glacier de Bonne-Pierre, au-dessous du couloir des Écrins, et nous nous attachons à la corde. La bande que conduit Gaspard ouvre la marche.

On gravit une muraille rocheuse, séparée du glacier par une sorte de *bergschrund*, et formant la base du couloir. Celui-ci se présente à nous comme un triangle allongé, ayant son sommet au col où la pente va en se rétrécissant jusqu'à deux mètres entre les parois qui l'enserrent. Mais l'inclinaison croît en raison inverse de la largeur : elle est de 30 à 35° à la base et atteint 65 à 70° près du sommet. Quand le couloir est garni de neige, on le monte rapidement par la médiane ; mais grâce aux chaleurs excessives des dernières semaines, il ne reste plus qu'un lit de glace dure, à peine rayée çà et là par des chutes de pierres. Des deux masses imposantes de rochers qui forment les rives de ce torrent glacé, la rive droite seule semble pouvoir être gravie. Nous la gagnons, en traversant le couloir dans sa partie inférieure, aidés par de nombreux îlots de pierres incrustés dans la glace et qui, à cette heure matinale, ne se dérobent point sous les pieds.

Parvenus au rocher, une précaution indispensable s'impose à nous : les deux bandes ne doivent plus avancer en même temps. Celle d'arrière doit se maintenir dans un endroit protégé, tandis que la première détache sur son passage des fragments rocheux de toutes grosseurs et des blocs de glace qui vont tomber sur le glacier avec un ronflement sinistre. Cependant la première moitié de l'escalade s'effectue sans aucune difficulté : à tout instant le rocher nous offre pour nous reposer quelques surfaces planes formant d'étroits balcons au bord du précipice. Mais la seconde moitié présente des tendances de plus en plus accentuées à la verticale. Faisant partie de la seconde troupe, nous devons attendre pendant une heure, sur le dernier balcon abrité, le signal que nos camarades doivent

nous envoyer du haut du col. Nous les suivons de l'œil un instant dans un passage vertigineux : mais nous les perdons bientôt de vue, et la mitraille de pierres qui se précipite en sifflant dans le couloir nous révèle seule le travail qu'ils exécutent sur ces rochers peu stables. Enfin leur signal nous parvient, et nous achevons à notre tour l'escalade qui tient tout ce qu'elle promettait. C'est un de ces passages où toute réflexion sur les lois de la pesanteur pourrait être d'un effet irrévocablement fâcheux. Il faut jouer de ses quatre membres avec le calme du joueur d'échecs. Le piolet, cinquième membre du touriste, n'est ici qu'un embarras, car il faut vérifier chaque saillie avec soin avant de s'y cramponner, sous peine d'avoir rapidement la tête en bas. La corde nous sert parfois pour nous hisser les uns les autres quand les pieds ne peuvent se poser ; elle devient assez dangereuse d'autre part, lorsque, cachés les uns aux autres par des rochers surplombants, nous risquons de nous communiquer de fatales secousses. Quoique j'aie un souvenir fort précis de certains points, je crois inutile de les décrire ; chaque année modifie, en effet, cette route où, trois jours après, Gaspard et Roderon trouvaient des changements et des difficultés nouvelles.

A 9 heures 30, sans autre accident que deux légères blessures de Christophe Roderon à la tête et à la main, nous sommes tous réunis au col des Écrins, étroit amas de blocs ruinés entre la rive gauche du glacier de l'Encula et notre couloir qui apparaît de là comme une cheminée verticale. Le géologue de la troupe remarque d'abord que les rochers du col sont formés par un granit grisâtre ; il prend ensuite la température, 14° à l'ombre, puis la pression barométrique à l'aide du baromètre de Naudet de la sous-section de Briançon : il constate, après rectification, que le col est à 3,310 mètres et non à 3,415 comme l'a dit Tuckett. La vue du col des Écrins est assez bornée ; son austérité grandiose rappelle néanmoins à Berger l'aspect du col d'Hérens. Le glacier de l'Encula occupe presque tout le tableau ; au loin, et par-dessus le dos-d'âne formé par le glacier qui fuit au nord-est, on aperçoit à peine les sommités des pics Signalés, et plus au fond, quelques-unes des cimes vierges qui dominent les glaciers du Monestier et du Casset. L'horizon est formé au sud-est par les crêtes de l'Encula, et tout le sud est occupé par la masse des Écrins qui, illuminée par le soleil, élève seule et bien au-dessus des crêtes sombres ses étages de neige et de glace surmontés d'une sorte d'aigrette brillante. — Sur le col, nous retrouvons les vivres et l'outre de vin laissés par nos guides de

Vallouise, un sapin haut de quatre mètres que Bonnataire avait apporté sur l'invitation de Guillemain, mais qui fut abandonné sur le col; son transport sur le pic eût été dangereux.

Déjà dix heures ont sonné. Pouvons-nous espérer faire l'ascension complète et revenir en lieu sûr avant la nuit ? Telle est la question grave qui s'agite pendant que nous déjeunons avec un appétit modéré par la fièvre de l'incertitude, et troublé par les éboulements qui se produisent sous nos pieds pendant le repas. Toutefois, après qu'un breuvage chaud, composé de thé, vin d'outre à citron, a dissipé tout engourdissement, quatre de nous décident de tenter le grand coup. Berger et Raphaël Benoist, malades et voyant par suite avec moins d'optimisme nos faibles chances de succès, vont nous attendre au refuge Tuckett.

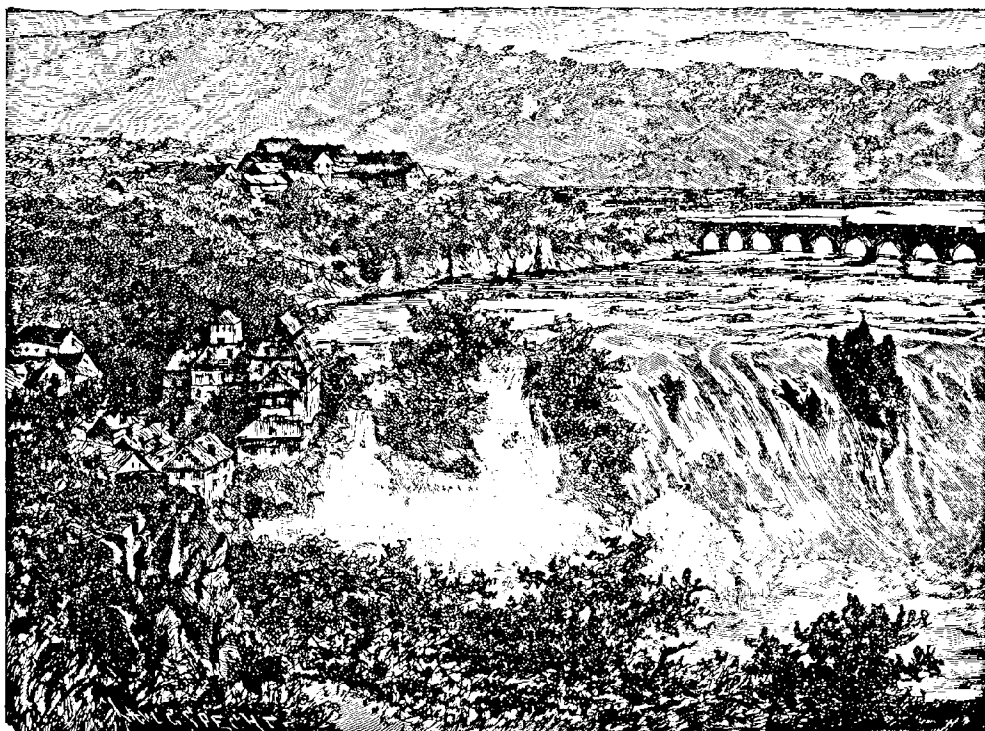
A onze heures quarante, nous commençons l'escalade des premières pentes de neige coupées par de gigantesques crevasses et dominées, surtout à droite, par des séracs et d'énormes murailles de glace qui semblent prêtes pour un écroulement formidable. Une seule chute se produit pendant notre ascension et à une bonne distance sur la droite. Nous formons deux bandes de quatre qui prendront la tête alternativement tant que le mouvement sera possible ; dans la première : Gauthier, Ad. Benoist, Guillemain et Reymond ; dans la seconde, Gaspard, Bachelard, Sestier et Roderon. Bientôt une discussion courtoise s'établit entre les deux guides. Le chemin proposé par Gauthier, évitant toutes les crevasses et les pentes excessives du centre, gagne d'abord l'arête de gauche, suit la base des Écrins sous la bergschrund, gagne l'arête de droite et achève l'ascension par cette arête. Mais il ne demande pas moins de quatre heures jusqu'au passage de la bergschrund, et nous sommes pressés. Force nous est donc de suivre le chemin de Gaspard qui est, autant que possible, une ligne droite dans la direction du sommet. Il est coupé par des crevasses que nous franchissons sur des ponts qui pourraient faire songer au Pont du Diable, car en les passant nous osons à peine regarder les abîmes béants au-dessous de nous. Enfin, après quelques séries de pentes qui atteignent 65°, mais d'un névé excellent qui s'entaille aisément, nous atteignons, à deux heures vingt, la fameuse bergschrund, au point central où tous nos prédécesseurs ont trouvé comme nous une sorte de pont. 150 mètres à peine nous séparent du sommet que rapproche encore la régularité d'une pente trop unie.

Car nous le voyons maintenant sans aucun doute possible, ce sont 150

mètres de glace pure, d'une inclinaison uniforme de 50° environ ; de loin en loin transparaissent quelques pointes douteuses de rocher. Quant au pont, c'est une sorte d'arc-boutant fort escarpé de glace pure qui relie, au-dessus de la crevasse béante, la pente de glace à la pente de névé où nous sommes. Pendant les réflexions que nous suggèrent les circonstances, je jette un coup d'œil sur le vaste horizon qui se déroule maintenant au nord, à l'est et à l'ouest. Sommes-nous à 3,960 mètres selon les mesures d'un de nos prédécesseurs ? ou à 4,010 mètres selon les observations minutieuses de Guillemin ? Quoi qu'il en soit, nous dominons tout ce qui nous entoure. Le Cervin, le Mont-Rose sont bien en vue ; le Mont-Blanc se dresse d'une manière saisissante ; tous les sommets de la Tarentaise se découpent avec une parfaite netteté ; enfin tous les pics de l'Oisans remplissent les premiers plans de leur enchevêtrement gigantesque, qui me rappelle les milliers de mâts des navires pressés dans un grand port. Quelques nuages commencent à s'élever. Cinq minutes se passent à contempler et à étudier. Il est parfaitement certain que, si la glace que nous avons devant les yeux n'est point une illusion, il y a trois cents marches à tailler, et à bien tailler. Dans ces conditions, achever l'ascension et redescendre en lieu sûr demande encore neuf heures sans halte : et nous n'en avons pas six avant la nuit ! De plus, cet état de la glace est un danger exceptionnel : un pied posé à faux serait la perte de toute une bande ; la simple prudence, si nous avons le temps, exigerait donc le choix du chemin qu'a suivi Gauthier. Malgré cette évidence, une tentative désespérée est essayée. Gaspard s'élance avec une vigueur surhumaine : il attaque le pont ; de marche en marche il l'escalade, il entame la grande pente. Mais en quinze minutes il ne taille pas dix marches passables ; la glace de la pente est pire que celle du pont ; elle s'écaille sous le piolet qui n'y peut mordre. Bachelard, qui suit Gaspard, est contraint, malgré son énergie, de se rendre à notre avis. Chacun de nous prononce en lui-même la conclusion irritante « Nous capitulons ! » Ainsi du moins se traduit exactement mon impression personnelle. Quand, en 1870, je vis arborer le drapeau blanc au clocher de ma ville natale bombardée sans relâche pendant dix jours, sans aucune résistance possible, je pleurai et me voilai la face, mais j'éprouvai comme un soulagement dans la cessation subite d'un danger continu. Eh bien, de même, au moment où Gaspard déclara qu'il était complètement inutile de faire un pas de plus, l'alpiniste gémit en moi en voyant la gloire s'enfuir à tire d'ailes ; mais ma pauvre humanité, qui depuis dix minutes protes-

taut sourdement contre le casse-cou où on voulait l'entraîner, ressentit un moment de basse satisfaction et triompha lâchement de l'ambition désarçonnée.

Partis de la bergschrund à trois heures, nous descendons rapidement malgré les crevasses. Elles forcent pourtant notre admiration ; plus d'une fois, assurés par la corde, nous nous penchons avidement et sondons du regard ces abîmes mystérieux qui, au-dessous de parois de glace bleue de cinquante pieds de hauteur, ouvrent, à perte de vue, leurs profondeurs remplies de formes confuses et baignées d'une lumière blanchâtre. A quatre heures quarante, nous nous retrouvons près du col.



LA CHUTE DU RHIN A SCHAFFHOUSE (P. 189.).

Après une légère réfection, nous descendons à grands pas le glacier de l'Encula, franchissant d'innombrables petites crevasses. Nous tendons vers la rive gauche pour ne pas aller aboutir à la chute de séracs du glacier Blanc ; sans nous attarder à trop considérer l'admirable vue que nous avons, aux dernières lueurs du soleil couchant, du haut de ce glacier, sur les hauteurs voisines, nous nous précipitons à travers rochers et éboulis et nous arrivons heureusement au refuge Tuckett, à sept heures précises.

Le refuge Tuckett est placé dans le Vallon, sorte de plateau au niveau du glacier Blanc dont les formidables séracs se développent à 300 mètres plus haut. C'est une très petite grotte ou excavation qui peut contenir trois dormeurs assez gênés, quand elle n'est pas envahie par les eaux. On y a adjoint un petit enclos en pierres sèches. Seul de nous, l'intrépide Guillemin peut s'endormir dans la grotte comme sur un lit de plumes. D'autres, avec les guides, restent accroupis autour d'un feu de broussailles. La nuit, exceptionnellement tempérée, est d'une pureté admirable ; de l'autre côté, le Pelvoux se dresse d'une seule masse, dans son harmonieuse majesté ; après lui, le Pic-sans-Nom et l'Ailefroide vont profilant leurs murailles inabordables. La Grande-Sagna, point culminant des crêtes de l'Encula, projette dans le ciel sa fine aiguille, et les sommets du Vallon ferment au loin l'horizon.

Dès l'aube nous partons ; et traversant rapidement au-dessous de la chute des séracs le plateau du glacier Blanc, glissant et très crevassé, nous débarquons sur le promontoire aminci que vient former l'arête de Serre-Soubéran qui expire entre le glacier Blanc et le glacier Noir. Un spectacle imprévu vient égayer ces fastidieux éboulis. Au moment où nous débouchons sur le versant opposé de la petite crête, en vue de la moraine du glacier Noir, immense vallée de sable et de débris, nous apercevons, à 400 mètres environ, un troupeau de douze à quinze chamois, léchant je ne sais quel produit minéral sur le flanc d'une digue de sable, au centre de la vallée. Un chasseur s'avance en rampant de l'autre côté, et, sans avoir été ni vu ni flairé, parvient à quelques pas de la bande, et tire un seul coup de feu. La bande se replie rapidement du côté du Pelvoux, nous la voyons disparaître au tournant du glacier. Cependant un blessé est resté en arrière ; le prudent chasseur laisse la pauvre bête s'épuiser avant de la poursuivre. Du haut de notre belvédère, comme au théâtre, nous suivons les douloureuses évolutions de l'animal, tandis que nos guides de Vallouise, tous chasseurs enragés, conspuent le maladroit qui a tiré un si maigre parti de cette belle occasion.

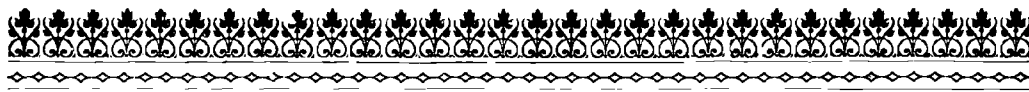
Après une tentative infructueuse pour franchir le torrent du glacier Blanc à sa naissance et gagner tout de suite la gauche de la vallée, nous devons revenir au glacier Noir dont nous franchissons le torrent au Rotoire, que l'on évite en général à cause de la chute de pierres continuelle. En ce point, un bloc lancé sur la pente allait atteindre Raphaël qui, étant fort souffrant, ne songeait à rien, quand Gaspard hurla : *Ah ! Malheureux !*

Raphaël, qui nous paraît devoir être décidément la première victime, put encore faire deux pas, et le rocher s'abîma dans le Rotoire en l'effleurant.

Après une petite halte au bouquet de mélèzes, que Guillemain signale à notre examen comme emplacement d'un refuge, nous achevons la traversée du Pré de M^{me} Carle, immense plaine de sable et de graviers blanchâtres, et nous descendons rapidement la belle vallée encore émaillée de rhododendrons en fleurs, que nous moissonnons pour la fête d'Annecy. A midi, nous atteignons Ville-Vallouise. Après avoir bien déjeuné chez Gauthier Jules, qui nous montre sur son registre la signature d'Éd. Whymper, passé deux jours auparavant, les voitures de MM. Abeil et Lagier nous transportent jusqu'à Briançon, où un dîner plantureux nous est servi à l'hôtel de la Paix. C'est là que nous devons, à notre grand regret, abandonner Guillemain, dont le programme alpestre est trop chargé pour lui permettre un congé. Nous nous entassons dans la diligence du mont Genève qui nous conduit à Oulx, station du chemin de fer italien. De là à Modane, Aix et Annecy.

Un mot sur nos guides. Il y a quelques années, on ne songeait même pas à tenter une de nos grandes ascensions du Dauphiné sans envoyer quérir à Chamounix ou à Zermatt des guides, qu'on ne saurait trop priser, mais qui sont, en grande partie, des étrangers. Aujourd'hui il faut déjà faire de notables exceptions à cette règle : sans parler de nombreux guides qui se forment en divers points et que nous avons déjà vus à l'œuvre, nous devons mentionner Pierre Gaspard et Jean Gauthier, Christophe Roderon, Raymond et Bonnataire, avec un légitime orgueil et une complète assurance. Quant aux deux premiers surtout, leur vigueur, leur sûreté, leur connaissance exacte de la région et leur intelligence de tout ce qui concerne la montagne, sont au niveau des qualités des guides suisses les plus vantés. Si nous devons mettre en première ligne Gaspard, que Guillemain appelait le géant des Alpes, c'est que la nature l'a doué d'une force physique exceptionnelle et d'un tempérament athlétique. On rencontre peu de montagnards plus exercés que Christophe Roderon, mais on n'en peut assurément trouver de plus intelligent, de plus complaisant. Pierre Raymond est une nature gaie et originale, doublée d'un pied d'une sûreté et d'une audace surprenantes. Bonnataire allie un caractère très doux à une belle prestance et à une force peu commune.

SESTIER.



PASSAGE DE LA BRÈCHE GIRAUD-LÉZIN. — LES GRIMPADES.

ENTRE CIEL ET TERRE.



la Bérarde, où je venais de passer deux jours, faisant des promenades pour m'entraîner, j'avais admiré ce splendide panorama de la Tête de la Maye d'où la Barre des Écrins paraît si merveilleusement belle. Mon guide Christophe Roderon vient me rejoindre le jeudi 7 juillet. Nous partons le 8 à 2 heures. La nuit est claire, l'air est doux. Nous montons la rive gauche du torrent des Étançons. C'est un charme que ce chemin dans ce silence et cette fraîcheur sous la clarté qui tombe des étoiles, entouré et dominé par les grands pics et les glaciers, sur lesquels la lune jette une lumière bleutée voilée de gaze, qui laisse distinctement voir murailles, aiguilles, arêtes et ressauts. A la grande coulée d'avalanches qui descend de la base de la Grande-Ruine nous quittons la vallée des Étançons, et, longeant cette coulée, nous la traversons au pied des roches moutonnées qui la resserrent dans le haut. Il faut ensuite mettre le pied sur un assez vaste glacier, celui de la Grande-Ruine ; on remonte des pentes fort redressées, mais la neige est bonne, et, n'était mon peu d'expérience sur ce terrain nouveau, ce ne serait qu'une promenade. Au pied du large ressaut qui supporte le col de la Grande-Ruine, nous tournons à droite. Là nous prenons la corde. De pente en pente, de mamelon en mamelon, nous approchons enfin de la partie supérieure du glacier. Il y avait là, je m'en souviens, une fort belle, large et profonde bergschrund. S'il nous avait fallu la passer, l'entreprise eût été délicate et longue. Mais nous pouvons, à droite, arriver au pied du rocher.

Devant nous se dressait la muraille de la Brèche, muraille d'abord peu engageante, d'aspect redoutable ; elle nous offre des roches polies et couvertes d'une couche de verglas. Dans le bas du couloir pend une corde abandonnée l'année précédente par MM. Benoît de Lyon qui, après l'ascension de la Grande-Ruine, ont effectué le passage en sens inverse avec Pierre Gaspard fils. Nous faisons halte, on déboucle les sacs, et l'on fait brèche dans les provisions ; nous serons délestés d'autant. Tandis que nous réparons nos forces pour l'assaut, nous étudions la muraille. Tout à l'heure, d'un peu plus bas : « Il n'y aura de très raide, disions-nous, que les 20 premiers mètres. » Au pied du mur, notre impression ne s'est pas modifiée :

ils ne sont pas commodes, mais on les grimpera, ces 20 mètres. Le pis est que tout le reste de la cheminée, du bas jusqu'en haut, sera aussi dur à escalader.

En route ! nous allons savoir ce qu'il en est. On se rattache à la corde, Roderon en tête. J'admire et j'envie l'aisance, la sûreté, la souplesse avec laquelle il grimpe sans hésiter, sans tâtonner. A mesure qu'il monte, il voit par où on peut continuer à s'élever. Je le suis avec moins de désinvolture, un peu comme un apprenti ; je fais mes premières armes. Mais vaille que vaille, je grimpe tout de même. Et grâce à la confiance, je me sens tout à fait à mon aise dans cette muraille, je jouis de mon escalade ; que cet exercice est intéressant ! Comme il met en œuvre et développe toutes les énergies vitales ! Suspendu entre ciel et terre, un abîme sous les pieds, enveloppé de cet air pur et de cette lumière étincelante, appliqué tout entier à cette forte gymnastique, on se sent vivre pleinement.

Je n'essaierai pas de raconter les péripéties de l'ascension. Figurez-vous une muraille de 3 ou 4 cents mètres, presque à pic ; en beaucoup d'endroits le rocher peu solide se dérobo sous les doigts. Les difficultés sont continues. Certains morceaux lisses, presque sans saillies, sont formidables. On n'y trouve qu'une seule plate-forme assez large pour s'y asseoir ; elle est à peu près à mi-chemin de la Brèche. Nous y fîmes une halte et un second déjeuner. Combien de fois nous dûmes recourir à la manœuvre de la corde, faire la transmission des piolets, je serais, en vérité, fort en peine de le dire. Ajoutez à cela l'agrément des canonnades. La Brèche Giraud jouit sous ce rapport d'une réputation méritée. Dans ce couloir, fréquemment, la Grande-Ruine lance ses projectiles. Heureusement pour nous elle fut ce jour-là d'humeur pacifique. Nous n'entendîmes siffler à nos oreilles qu'un petit nombre de bombes. Mais tout le temps de l'ascension ce fut le gros souci de Roderon ; il me le dit en haut. Aussi se tint-il, en montant, le plus près possible du rocher surplombant à droite. Le rocher partout brisé, couvert d'une poussière blanche, attestait la fréquence des chutes de pierres. Mais moi je dus à mon ignorance du danger de n'éprouver aucune inquiétude : je me souviens même que j'écoutais avec plaisir le bourdonnement rapide de ces cailloux qui passaient près de moi invisibles avec la vitesse d'une balle. Quand nous approchâmes du sommet du couloir, il nous fallut traverser en diagonale des pentes terriblement redressées, et j'avoue que mon inexpérience me les fit trouver quelque peu ennuyeuses.

Nous mettons enfin le pied sur le sommet (3,598 mètres). Mais cette co-

quine de cheminée nous a pris tant d'heures qu'il est trop tard pour, après avoir fait l'ascension de la Grande-Ruine, descendre coucher à la Grave. C'était d'abord mon intention : mais j'y renonce. Au reste, après la brèche Giraud-Lézin ce ne serait qu'une promenade. La peine que celle-ci nous a coûtée, elle nous en dédommage par une vue fort belle. Devant nos yeux, à droite, se développe le cirque immense de la Platte des Agneaux. Cette année, la neige abondante de l'hiver couvre très bas toutes les pentes : l'interminable glacier terminé par le col Émile Pic nous montre ses bosselures, ses crevasses ; plus proche de nous la brèche de Roche-Faurio, plus étroite, plus abrupte ; à gauche, les fières Aiguilles d'Arves, le Mont-Blanc ; en face les pics du Monétier ; vers le Sud Est, le Viso, Briançon avec sa couronne de forts, éclairé du soleil par endroits, paraît s'avancer hors de la montagne : vous diriez qu'il est posé dans les airs, sur le vide ; sous vos pieds, un beau glacier à épaulements arrondis ; là-bas, dans le fond, la vallée de la Romanche formée par les glaciers du cirque.

Après une courte halte, nous commençons la descente. Le glacier supérieur de la Platte des Agneaux est aisé : nous marchons vite ; quelques glissades abrègent la route. Il nous fallut pourtant traverser, en glissant assis, une crevasse ; la grande crevasse qui est au bas du plateau supérieur et qui va d'un bout à l'autre du glacier nous arrêta aussi un instant. Ses deux bords ne sont reliés que par un pont très mince ; nous le passons à plat ventre en rampant. Au sortir du glacier, nous prenons une arête à gauche, puis nous nous engageons dans une cheminée de rochers qui nous mène à une pente de gazon. J'étais fort aise de quitter la neige molle où, les jambes mouillées, le froid m'avait saisi. La marche sur le sol ferme dissipe le mal d'estomac que je sentais. Nous atteignons la vallée un peu au-dessus de la source de la Romanche, puis, d'abord à travers des champs de blocs, et ensuite sur le gazon des prairies de l'alpe, nous nous hâtons vers notre gîte. La nuit tombait quand nous passâmes au refuge. Il était 11 heures quand nous ouvrîmes la porte de l'hôtel Juge à la Grave. La journée avait duré vingt et une heures, dont dix-sept de marche effective.

Le 16 juillet, à 2 heures du matin, je quitte l'auberge Antoine Turc. La lune nous refusant sa lumière, nous sommes obligés de prendre une lanterne. Nous suivons le chemin qui conduit dans le vallon de la Selle ; au-dessus de Saint-Christophe, nous traversons les hameaux de l'Égrette et des Prés. Puis il faut tourner à droite et remonter les longues et raides pentes d'éboulis dans la direction de l'Aiguille du Plat. Le jour paraît au

moment où nous atteignons le grand plateau de pâturages qui domine Saint-Christophe ; nous laissons là la lanterne, et traversons le plateau, en inclinant vers la tête du Graou. Au pied des moraines qui nous séparent de ce sommet, halte, court déjeuner. Après la traversée des moraines, nous prenons la corde et mettons le pied sur le glacier du Plat : belle nappe qui s'étale en larges croupes arrondies ; la neige est bonne ; nous longeons la rive droite. Le glacier se termine en haut par un long couloir très redressé ; nous le montons en ligne droite jusque vers la moitié de sa hauteur. Là, tournant à gauche, nous nous engageons dans une cheminée de 30 ou 40 mètres. La cheminée gravie, nous sommes sur l'arête qui sépare le glacier du Plat de celui du Routier. Nous laissons à cet endroit les bagages.

La muraille à grimper, sans être très difficile, l'est plus que celles du Pelvoux. Les rochers y sont moins solides, les dalles glissantes plus nombreuses, le verglas y est plus fréquent. La corde, nécessaire pour la sécurité de la caravane, est maintes fois bien gênante. Nous atteignons enfin l'arête supérieure, et nous la longeons en nous tenant tantôt sur la droite, tantôt sur la gauche. Nous touchons un premier sommet :

« Voilà le terme de notre course, dis-je à Roderon.

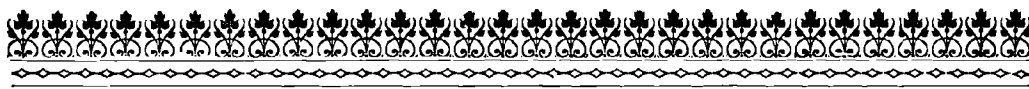
— Pas tout à fait : regardez à gauche, encore quelques pas. »

L'arête nous mène au vrai sommet : il est 10 heures 30.

Pas un nuage au ciel, pas une brume dans les vallées ; une lumière splendide enveloppe tous les pics de l'Oisans. Ils se rangent tous autour de nous dans un cercle immense, et répondent à l'appel de leur nom. L'un des derniers grands pics à l'Ouest du massif, séparée par la vallée du Vénéon de la masse la plus considérable de l'Oisans, l'Aiguille du Plat doit à sa situation l'avantage d'offrir un belvédère admirable. Sous ce rapport, je ne vois guère que la Roche de la Muzelle qui puisse rivaliser avec elle.

La boîte de sommet qui contient le registre des ascensions a été traversée par la foudre ; nous inscrivons nos noms, et commençons la descente. Avec des précautions, elle a lieu sans incident fâcheux, et, une fois arrivés au glacier, nous le traversons très vite, grâce à l'excellent état de la neige. Il était 3 heures 30 quand nous rentrâmes à Saint-Christophe. Le lendemain dimanche, repos. Je me souviens que je causai avec les braves habitants venus de tous les côtés de la vallée pour assister à l'office divin, et j'eus plaisir à constater que cette population est saine et robuste.

J.-M. FAVRICHON.



TROIS MOIS D'HIVER AU SOMMET DU FAULHORN.



PRÈS avoir visité en naturaliste un grand nombre de pays du Nord, un savant du grand monde, M. le vicomte de B., se mit en tête de passer les trois derniers mois de l'hiver de 1886 sur le Faulhorn, une des sommités des Alpes bernoises, afin d'y poursuivre ses observations sur tous les phénomènes se rattachant aux neiges et au froid.

Accompagné de sa jeune femme, de deux guides, de son secrétaire et de trois domestiques, il commença par se faire élever sur cette montagne une maison composée de poutres de sapins préparées à l'avance et amenées là avec des peines inouïes. On assembla les différentes parties de cette maison, maintenues entre elles par des boulons de fer, et l'on consolida le tout de manière à n'avoir rien à craindre des vents qui sévissent continuellement sur ces hauteurs avec une extrême violence, et en soulevant d'affreux tourbillons de neige.

Ce fut au milieu de cette tempête permanente, qui parfois renversait les travailleurs, que M. de B... parvint à dresser sa maison, dans laquelle il s'installa avec la conviction de se trouver enfin à l'abri et en sécurité. Mais à peine s'y était-il établi que l'action de l'air agit avec tant d'énergie sur les poutres de la construction qu'elle les fendit et y fit de larges crevasse qui s'ouvraient avec des craquements semblables à de petites explosions, auprès desquelles les bruits nocturnes que produisent parfois nos meubles ne sont que de légers soupirs. Les boîtes des instruments de physique se décollèrent ; une planchette qui servait d'échelle à un thermomètre se crispa tellement qu'elle rompit le tube contenant le mercure.

A peine eut-on allumé du feu pour préparer des aliments, que le bois, sans produire la moindre fumée, se prit à flamber avec une extrême vivacité et que l'eau contenue dans une bouilloire entra aussitôt en ébullition, quoiqu'elle n'atteignît que 69 degrés centigrades et que l'ébullition ne s'obtienne qu'à 100 degrés dans nos cuisines des bords de la mer. En revanche, un gigot de mouton, qu'on rôtit à Paris en une heure, en exigea près de six pour atteindre un état de cuisson convenable. Quant au pain, devenu dur comme le biscuit qu'on embarque sur les navires, on ne pouvait le manger qu'en le détremant dans l'eau chaude.

En outre, l'air, d'une extrême vivacité, rendait pénible la respiration de la petite colonie, dont chacun des individus sentait ses lèvres se gercer et noircir, ses ongles devenir cassants, et ses cheveux se tordre et prendre un aspect laineux.

La première journée et la première nuit se passèrent d'une façon pénible et presque sans sommeil. A chaque instant on craignait que la violence du vent ne renversât la maison, malgré son peu de hauteur, et ne la précipitât du plateau assez étroit sur lequel elle se trouvait. Rien de semblable ne survint, grâce à Dieu ; la frêle habitation résista bravement aux secousses et aux ébranlements de la tempête qui l'assailait sans relâche, et peu à peu



LA BÉRARDE SE COMPOSE DE QUELQUES PAUVRES HUTTES (p. 221).

chacun s'habitua aux phénomènes qui caractérisent cette pointe de terre perdue, pour ainsi dire, au milieu des airs.

Une fois installé et habitué à la furie permanente de l'air, et rassuré sur ses conséquences, on se mit à étudier la flore et la faune du plateau. A peine eut-on soulevé quelques pierres qu'on vit s'élancer de la terre qu'elles recouvraient des centaines d'insectes qu'on prit d'abord pour des puces, mais qu'on reconnut bientôt être des *desories glaciales*. La *desorie glaciale* appartient à la famille des podurelles, et les podurelles sont de petits insectes mous, couverts d'écailles peu serrées ; ils forment presque tou-

jours des amas noirâtres semblables à de la poudre à canon et rappellent la poussière vivante qui recouvre parfois les troncs des arbres malades et les feuilles de certains végétaux aquatiques.

Armé de six pattes, le corps cylindrique et velu de la desorie glaciale exécute, à l'aide d'un appareil placé sous le dernier segment de son ventre, des sauts à rendre jalouse la puce la plus alerte.

Ses congénères, qui habitent nos forêts et le bord de nos rivières, se nourrissent de détritius végétaux qu'elles ne cessent d'amener gloutonnement à leur bouche, à l'aide de leurs pattes et de leurs antennes. Cette bouche est armée de deux mâchoires supérieures, de deux mâchoires inférieures et de deux espèces de lèvres que les entomologistes appellent labres. Mais de quoi la desorie glaciale, au sommet du Faulhorn, se nourrit-elle, sous des pierres recouvertes de neiges et sur un sol où n'existe pas la moindre végétation ?

Ne vivrait-elle point aux dépens des infusoires qui hantent la neige de ces hauteurs et qui lui donnent parfois une teinte d'un rouge assez prononcé ?

Ces infusoires qui portent le nom de *discerie des neiges* et de *philodine rose*, se montrent au microscope sous la forme de petits corps ovales, entourés d'une carapace siliceuse, de laquelle sortent, par une des extrémités, deux trompes fines, du double plus longue que cette carapace. Ils mènent une joyeuse vie au milieu de la neige qu'ils parcourent en tous sens à travers ses cristaux, avec vivacité et même avec une pétulance extrême.

Il n'y a pas sur le Faulhorn que des êtres microscopiques. Les provisions de la colonie ne tardèrent point à être attaquées par une bande de petits rongeurs qui ressemblaient à des souris et qu'on reconnut bientôt pour des campagnols des neiges. Sveltes, d'un gris jaunâtre, longs comme la main (la queue comprise) ils se tiennent ordinairement assis sur leurs jambes de derrière, beaucoup plus longues que les deux autres ; ils caressent leurs longues oreilles transparentes, lissent les poils de leur moustache, et se montrent d'une propreté poussée jusqu'à la coquetterie. M. de B. a rapporté vivants plusieurs de ces rongeurs, que nous avons vus dans une grande cage, s'accommodant fort bien de notre température, si différente de celle du pic glacé où ils sont nés. Du reste, parfaitement apprivoisés, ils accourent à la voix de leur maître, et prennent délicatement entre ses doigts des larves de ténébrions et des bribes de gâteaux dont ils se montrent très friands.

On peut se demander de quoi se nourrissent ces campagnols des neiges sur un rocher, sans arbrisseaux, sans mousses et sans autre végétation que la parmélie des rochers ? Leur alimentation ne saurait consister que dans les araignées, dont différentes espèces hantent ces déserts aériens ; mais, quels insectes ces araignées trouvent-elles à prendre dans leurs toiles ?

On s'explique la présence de l'araignée rouge des neiges sous les pierres à côté des desories qu'elles peuvent saisir et croquer ; mais que fait au Faulhorn l'araignée charpentière, dont le dos gris, soit dit en passant, porte l'empreinte d'une lyre jaune, et la *lycosa blanda*, au corps presque noir et aux pattes recouvertes d'un poil épais ?

Le vent se charge de leur apporter leur pâture, et il remplit la toile de ces chasseresses en y jetant les desories qu'il arrache de terre et qu'il emporte dans ses tourbillons.

Si les campagnols des neiges vivent aux dépens des araignées, en revanche, ils ne paient que trop souvent un sanglant tribut aux corneilles qui viennent chasser sur le Faulhorn, et qui démolissent de leur bec jaune et de leurs pattes rouges les terriers où se tiennent blottis les pauvres mammifères, pour ne s'en éloigner qu'après le meurtre du dernier être vivant.

Un jour que M. de B. faisait des expériences sur une masse de desories, et qu'après les avoir soumises à un froid de douze degrés et gelées complètement, il les rendait à la vie et à leurs bonds désordonnés, en les ramenant insensiblement à une température de deux degrés, il vit s'approcher de lui un lézard à ventre rouge qui semblait vouloir prendre sa part des études de l'expérimentateur, et qui ne chercha même pas à fuir quand il se sentit touché par la main de l'étranger. Sa visite rendue et sa curiosité satisfaite, il se mit à happer une araignée charpentière, grimpa le long des poutres jusque sur le toit de la maison, et ne cessa point désormais, chaque matin, de reparaître avec la même confiance.

Une autre fois, un pinson des neiges, emporté sans doute par un violent coup de vent, vint tomber aux pieds du jeune savant. Celui-ci ramassa la pauvre petite bête meurtrie, la soigna, la guérit et voulut la rendre à la liberté quand il quitta le Faulhorn. Mais le pinson avait pris en amitié son sauveur, et il ne voulut jamais consentir à le quitter. Il descendit sur son épaule au pic de la montagne ; il s'obstina à aller partout où se rendait le maître qu'il avait adopté, et aujourd'hui il vit libre et heureux dans l'appartement qu'occupe M. de B. à l'extrémité du faubourg Saint-Honoré.

Cité par VULLIET.



LA CIME IMPRENABLE. — « VOUS M'EN DIREZ DES NOUVELLES. »

LES DIFFICULTÉS VAINCUES. — TERRIBLE CATASTROPHE.



SOUS un soleil ardent, courbés sous le poids des sacs et des cordes, le piolet résonnant sur les pavés, mon frère Georges et moi, dans la soirée du 13 juillet 1888, nous heurtâmes à la porte de l'auberge de la Meije, tenue par Antoine Turc à Saint-Christophe-en-Oisans.

Le père Gaspard était appuyé contre un mur, dans la rue, et, les mains dans les poches de sa veste, — pose qui lui est familière, — il fumait une énorme pipe. Avec lui causaient Christophe Clot, le porteur aux longues jambes, et Joseph Turc dont nous devions éprouver la valeur.

Je ne l'avais jamais vu qu'en *reproduction*, mais je crus retrouver un vieil ami : il nous regarda d'abord attentivement, des pieds à la tête ; puis, nous serrant la main, nous eûmes vite fait connaissance.

Bientôt, nous nous attablons tous les trois, et là, tout en dînant et riant, les coudes sur la table, nous étudions nos projets de campagne.

— Avant tout, messieurs, nous dit Gaspard, quel est votre plan et par quoi voulez-vous débiter ?

— Notre plan est de *faire* les Écrins, et ensuite, si vous nous en jugez capables, de... *nous escrimer* un peu (par curiosité !) *au pied* de la Meije. Mais il me semble qu'il faudrait d'abord exécuter une petite ascension pour nous entraîner. Nous avons bien gravi l'Étendard avant-hier : cela ne suffit pas, et du reste c'était la première montagne que mon frère voyait de près. Dans tous les cas, il est bon que vous connaissiez nos moyens. »

Gaspard eut un sourire énigmatique : « Oui, dit-il, il faut faire une course avant d'attaquer les Écrins. Mais profitons du beau temps ; vous me paraissez bien préparés ; nous pourrions donc de suite *prendre quelque chose de conséquent*, une bonne ascension de rochers, par exemple !

— Et quelle serait cette première course ?

Il hésita un instant : « Eh !... la Meije, si vous voulez ?

— La Meije ! » Nous nous regardâmes absolument ahuris, et dans ce moment je me sentis une grande défiance de moi-même.

— Mais dites donc, Père Gaspard, je ne sais pas si nous pourrons.....

— Oh ! que si !... Voyons ! avez-vous le vertige ?

Je répondis : non, et mon frère dit : je ne sais pas.....

— Mais enfin, vous ne nous connaissez pas, vous ne savez pas seulement si nous savons marcher.....

— A la Meije, fit-il en riant, on ne marche pas. Allons, vous m'avez l'air solides : je réponds du reste. »

La Meije était décidée.

Jusqu'à onze heures du soir, nous jacassons à tort et à travers, fouillant l'Oisans dans ses replis et obligeant Gaspard à nous dire toutes les vieilles histoires qu'il connaît, histoires d'avalanches, de chasse au chamois, de dangers courus, de dégringolades, quelquefois aussi... histoires de deuils et d'accidents mortels. Et Dieu sait s'il y en a, des histoires, dans le fond du sac de notre excellent compagnon.

Enfin chacun alla se coucher. Mon frère et moi, nous nous retirâmes, profondément épouvantés par les difficultés que nous allions rencontrer dans ce *mauvais pays*, difficultés qui devaient être terribles, bien sûr ! puisqu'on ne pouvait les affronter qu'après avoir *fait la Meije* comme entraînement !

Et voilà comment, après une matinée de repos à Saint-Christophe, le lendemain dimanche, dans la soirée, nous cheminions vers la Bérarde avec des projets de victoires, mais aussi remémorant dans nos têtes les terrifiantes lectures sur cette grande Meije.

Le mulet de Gaspard ouvrait la marche (pourquoi celui-ci l'avait-il emmené, nous ne le sûmes jamais, mais nous en profitâmes pour le charger de tout notre attirail). Son maître venait ensuite révélant de temps à autre sa présence au brave animal par de petits coups de piolet qu'il lui appliquait délicatement dans le bas du dos. Georges et moi venions après, ainsi que nos deux porteurs Joseph Turc et Claude Roderon avec lesquels nous ferons tout à l'heure connaissance.

En trois heures, nous sommes à la Bérarde, le hameau misérable auquel je rêvais depuis plusieurs années, le point central d'où rayonnent toutes les belles escalades; la Bérarde se montra à nous à la nuit tombante. Quelques fumées montaient des maisonnettes, le torrent roulait sa voix monotone, des clochettes tintaient sur les pentes raboteuses, et il semblait qu'une grande tristesse avait endormi le vallon, tristesse que d'autres ont appelée navrante, mais à laquelle je trouvais un charme indicible.

Le *châlet-hôtel* est admirablement installé, les chambres sont propres, les lits confortables, la cuisine excellente. M. Tairraz nous reçoit très ai-

mablement : une seule chose paraît l'attrister, c'est le peu d'empressement des touristes à venir en nombre s'installer chez lui. L'ancien hôtelier du Montanvers me rappelle vaguement la « Sœur Anne sur sa tour. » Il ne voit pas « l'herbe qui verdoie » : à la Bérarde il y en a si peu ! Mais il attend, il attend quelqu'un qui ne vient pas, il attend la foule innombrable des *touristes à l'eau de rose*, les gravisseurs du Righi, du Gornergrat et du Brévent, les jeunes couples en lune de miel, les familles en vacances ; et « le soleil poudroie »... dans le fond, sur les glaciers et personne ne vient. — Je me trompe : parfois une tête apparaît à l'horizon sur le sentier des Étages ou sur celui des cols, une tête pelée et couperosée, enlaidie d'un poil hirsute. C'est la tête de l'alpiniste sérieux.

Il arrive à pas lents avec son petit bagage et son lourd piolet. Prodigue de sa fatigue, amoureux de la solitude et de la désolation, seul il vient parcourir ces contrées désertes. L'absence d'arbres et de prairies ne l'émeut pas ; cette vallée sauvage le ravit ; cette nature bouleversée, ces amoncellements de rocs entassés dans les neiges, ces glaciers suspendus sur de hautes murailles ont pour lui des émotions inconnues, et la vue d'un pic noirâtre et rébarbatif lui met comme une douceur dans l'âme. C'est un fanatique, car il faut être fanatique pour aimer ce pays.

Jusqu'à ce jour l'Oisans est son domaine, il y est chez lui, il y est seul, il s'y plaît, il en est jaloux, il y trouve les plus grandes difficultés à surmonter qu'on puisse rencontrer dans les Alpes : en un mot, il peut se livrer corps et âme à sa passion incomprise de la montagne, rien ne viendra l'en distraire. Et quand il a atteint les sommets où la plante ne peut germer, alors, hypnotisé par l'infini qui se déroule à ses yeux, il perd la notion de son individualité, sa vie passée n'est plus qu'un rêve oublié et son esprit s'envole vers un monde qu'il croit entrevoir à travers les splendeurs des horizons illuminés.

Le soleil dardait d'aplomb le lendemain quand, les provisions préparées, nous partîmes pour le refuge du Châtelleret. Nous montions lentement, à la file, sautant de pierre en roc, dans cet affreux vallon des Êtançons.

Non, je ne sais rien de plus morne, de plus dévasté que ce ravin lamentable, encombré de débris de toutes dimensions, parmi lesquels le torrent, qui souffre mille tortures pour se frayer un passage, jette sa plainte tantôt sourde quand il est écrasé sous l'avalanche, tantôt furieuse quand il vient se broyer aux angles de granit.

A un détour du vallon, la Meije nous apparut. Elle était admirablement

éclairée, cette grande muraille, cette muraille immense, tachée de points blancs, profilant sur le bleu clair du ciel ses échancrures et ses dents acérées que domine le Grand Pic.

Le vallon des Êtançons devient de plus en plus silencieux et s'élargit pour faire place à ce splendide tableau. Plus rien n'attire ailleurs vos regards qui sont fixés sur la Meije et ne peuvent s'en détacher. Je m'attendais à la trouver noire et sombre et très effrayante ; mais non, elle avait des teintes jaune doré, elle me rappelait les Dolomites sous le soleil d'Italie, elle avait presque un air de gaieté, une attirance irrésistible qui vibrait en moi et me faisait désirer les grimpadés extraordinaires. Je me voyais déjà par la pensée accroché au milieu de ce mur et pour rien au monde je n'aurais donné ma part ! Néanmoins je disais à mon frère : « Pourvu que nous puissions monter... » A quoi il ne manquait pas de répondre : « Il y en a bien d'autres qui l'ont fait. » Et cependant le lendemain, durant un de ces mauvais moments où l'on ne sait réellement pas par où passer, il se tournait vers moi et me disait : « Eh bien, la *première* a été un joli tour de force. »

Nous sommes au refuge du Châtelleret situé à 2,200 mètres d'altitude : au centre du vallon, il se cache derrière un gros rocher, au bord d'une petite oasis d'herbe chétive que Gaspard décore du nom de *prairie*.

En arrivant, les porteurs mettent le couvert, mais avant de vous parler cuisine, permettez-moi de vous présenter le cuisinier et son aide. Turc, Joseph de son petit nom, a l'air d'un « bon jeune homme » ; barbe naissante et en retard, d'un blond rougeâtre, figure ovale, des yeux voilés, une timidité naturelle, cela lui donne un extérieur des plus doux et des plus affables. Je dirais même : il a presque l'air fragile. Erreur, erreur profonde. Sous des apparences délicates Joseph Turc a revêtu le *triple airain* du poète. Bien qu'il débute dans la carrière de porteur, il a des qualités étonnantes : d'abord il est le neveu de Gaspard et, puisque noblesse oblige, il *tient* sur le rocher comme une mouche sur une vitre. De plus il a fait un congé aux zouaves, ce qui le rend capable de gravir tous les sommets de l'Oisans avec douze ou quinze kilos sur le dos. Enfin c'est un maître-queux remarquable et jamais de notre vie nous n'avions mangé de soupes comme celles qu'il nous fit absorber pendant notre campagne. J'ajouterai qu'il a fait la Meije une fois et qu'il possède un piolet, véritable phénomène, qui doit peser quatre à cinq kilos.

Claude Roderon, notre second porteur, n'a pas fait la Meije, lui, mais il a certainement des talents ; ainsi, il sait très bien peler des pommes de

terre et faire chauffer de l'eau. Il a la prétention d'être un braconnier distingué, parce qu'il a tué un jour cinq marmottes. Avec cela il est muet comme une prison quand on l'interroge, et n'obéit que lorsqu'on le menace de mort. Ce qui fait son triomphe, son mérite, sa véritable valeur, c'est son chapeau. Quand Georges et moi avons vu arriver ce chapeau, nous avons été pris d'un fou rire qui s'est communiqué à Gaspard, à Turc et même à Roderon. Puis, plus tard, dans les découragements, dans les moments critiques, nous avons toujours levé les yeux vers ce chapeau inédit, et toujours il a versé en nous la gaieté et chassé les idées noires. Vous attendez la description de cet étrange couvre-chef ? C'est une photographie qu'il faudrait. C'était tout simplement un chapeau rond en feutre noir et dur, communément appelé chapeau melon, mais la calotte en était *très* élevée, les ailes très grandes et relevées par côté... Nous ignorâmes toujours à quel « décrochez-moi-ça » il avait soldé cet objet fantastique.

Nous dînons donc d'une soupe fumante, de viandes froides, etc., et nous prenons le café sur le gazon, au soleil. Oh ! la jolie prairie et quelle bonne après-midi nous y passâmes, ressassant avec Gaspard nos histoires d'hier. Là, il nous redit la mort d'Henry Cordier, récit simple et émouvant dans la bouche de celui qui avait ramené le cadavre du pauvre alpiniste, plus émouvant encore en face du glacier où périt l'imprudent.

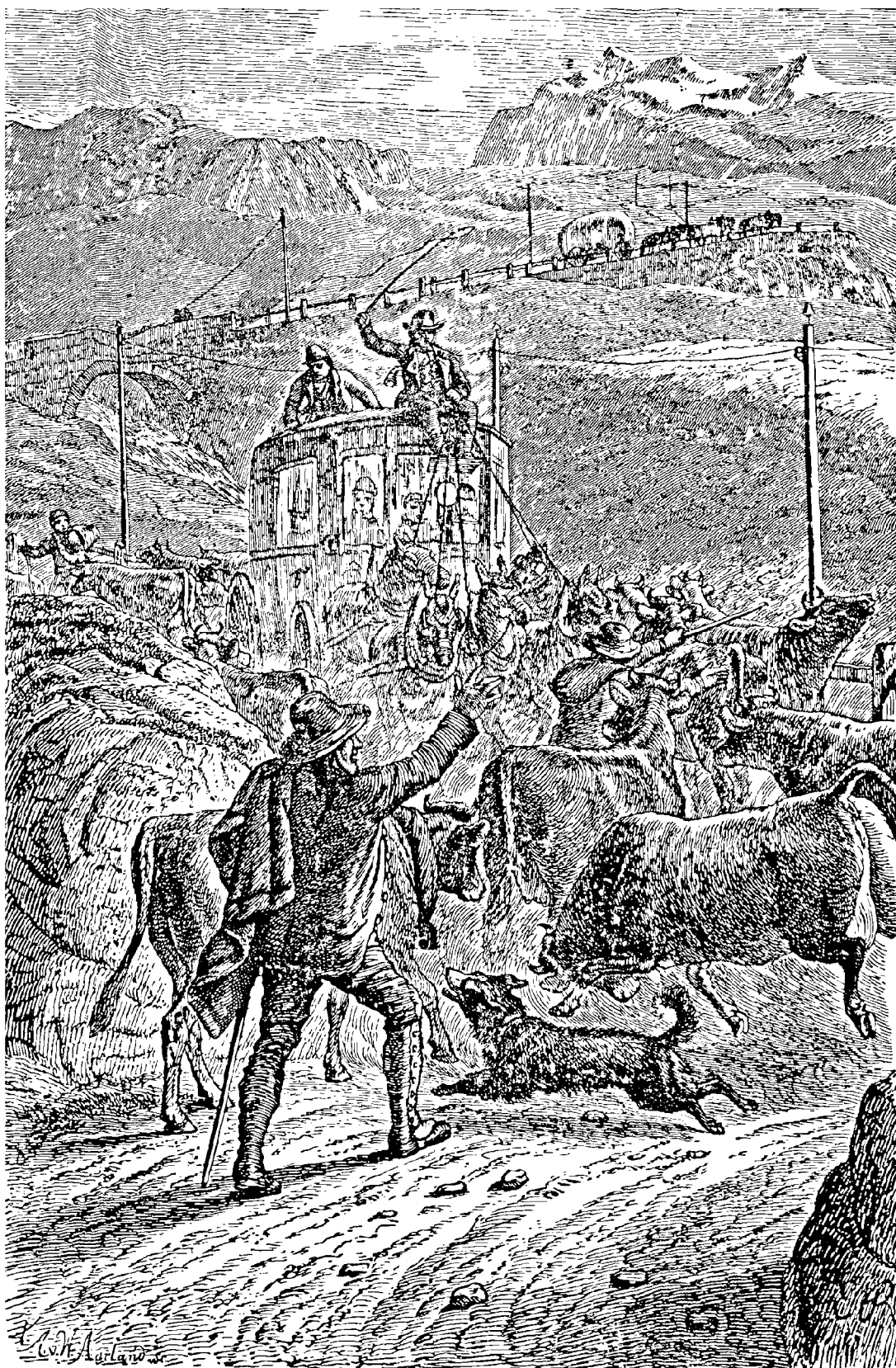
Notre guide nous montre ensuite le détail de la *route* à suivre sur cette muraille que Whympfer, le vainqueur du Cervin, déclarait inaccessible et que nous, touristes timides, nous allions affronter le lendemain.

« Entre les deux aiguilles rouges, disait-il, vous voyez, là, en bas, c'est *Grand Couloir* : ça, c'est rien du tout ! On arrive *puis* à la *Pierre humide* Duhamel, le chemin devient plus dur... on atteint le *campement de Castelnau*, on traverse *puis* l'arête pour passer à gauche le Pas-de-Chat, et on redescend, comme ça, sur le glacier Carré où on mange... »

Brave Père Gaspard ! Il nous racontait cela du même ton qu'on vous dirait à la Tour Eiffel : « Nous pouvons prendre l'ascenseur... mais si vous préférez monter à pied... »

Et quand il ajoutait : « A cet endroit-là, nous dînerons », il semblait réellement qu'on allait trouver une table servie, avec plusieurs entrées.

A sept heures nous gagnons la paille fraîche du Refuge et nous faisons nos lits. En vain j'essaye de dormir, en vain je ferme les yeux pour ne plus voir les derniers reflets du jour qui entrent par les fentes, en vain je me bouche les oreilles pour ne pas entendre les ronflements de mes voisins et



LA DILIGENCE DESCENDAIT ALORS AU FOND D'UNE VALLÉE. (P. 174.)

les craquements du toit sous les efforts de la gelée ; le sommeil ne vient pas. Je suis passablement ému et je préférerais livrer de suite la bataille du lendemain. A dix ou onze heures enfin je m'assoupis et je m'endors.

A minuit, Gaspard allume la bougie et nous réveille ; mon frère a dormi trois ou quatre heures ; il faut le tirer par les pieds pour le faire lever.

Dehors, le temps est magnifique, quoique un léger brouillard s'étende sur nous. Nous buvons du café et partons. La pleine lune nous éclaire à *giorno* et nous dispense des lanternes.

Un par un, silencieusement, nous défilons à travers le clapier en remontant le vallon, et lorsque, émergeant du brouillard, je vois au-dessous de nous, en arrière, cette nappe blanchâtre et moutonnée, enserrée entre les deux versants des Êtançons comme un lac vapoureux, plus que jamais alors je me sens pénétré par le charme de cette première marche matinale. Dans toute excursion je trouve que ce moment est un des meilleurs. Que c'est bon de respirer à pleins poumons cet air pur ! quelle joie de vivre, de vivre d'une jeunesse qui semble sans fin, tandis que tout est plongé dans la torpeur de la mort !

Les nuages descendent rapidement vers la Bérarde ; quelques-uns sont encore accrochés dans les hauteurs, ou flottent dans l'air pareils à des fantômes. Devant nous, la Meije qui se rapproche paraît dix fois plus grande et, sous cette lumière douce qui revêt les montagnes de formes étranges, les névés éclatent de blancheur et les ombres noires sont plus profondes.

Nous suivons la moraine et arrivons sur le glacier. Sans nous arrêter nous le traversons, presque dans la direction de la Brèche, et atteignons l'encaissement rocheux appelé le *Carrefour* (altitude 3,100 mètres environ). Nous avons mis deux heures et demie depuis le refuge du Châtelleret.

C'est ici que commence l'ascension proprement dite. « Voilà la route, dit notre guide en nous montrant sur nos têtes les rochers qui s'élancent à perte de vue dans les airs. Mais avant d'attaquer, nous allons déjeuner. » Nous grimpons quelques mètres et, nous installant à l'abri, nous procédons à un repas sommaire. Le thermomètre donne — 1° et un vent glacial se met à souffler.

Pas content le père Gaspard de voir le vent s'élever : là-haut cela peut devenir terrible et la Meije imprenable. Enfin, nous verrons bien ! — Le ciel pâlit vers le col du Clot des Cavales, quand nous entrons dans le *Grand-Couloir*. Nous sommes attachés à quatre mètres l'un de l'autre ; tout à

l'heure nous déploierons nos deux cordes et nous nous espacerons à sept ou huit mètres ; le couloir est peu verglassé et nous y sommes abrités du vent.

Jusqu'à présent les difficultés sont bien surmontables. A mon frère qui dit en aparté: « C'est pas malin, la Meije, » Gaspard répond : « Attendez un peu, *Mossieu*, et vous m'en direz des nouvelles. » Et nous montons toujours, autant avec les mains qu'avec les pieds. A certains endroits déjà, nos piolets commencent à nous embarrasser, mais en somme, jusqu'à la Pyramide Duhamel (altitude 3,580 mètres), l'ascension ne sort pas du domaine des choses permises. Nous y sommes en une heure et demie et nous y déposons les piolets. Gaspard et Turc seuls gardent les leurs pour le glacier Carré. « C'est déjà raide jusqu'à présent, » dis-je à Gaspard. Il se met à rire : « *Mossieu*, vous avez mangé votre pain blanc, vous allez puis maintenant croquer le pain noir. — Ah ! bien tant mieux ! il me tarde de voir ces fameux passages... »

En effet les difficultés vont commencer. Bientôt le jour se lève, le soleil va nous réchauffer, la matinée s'annonce radieuse dans un ciel pur de tout nuage.

De la Pyramide, pour atteindre le Campement de Castelnau, il y a une escalade des plus difficiles, la roche devient lisse, il faut « trouver » des saillies qu'on saisit avec peine d'une main crispée. Nous n'avancions plus que chacun à notre tour. Gaspard est en tête, mon frère vient après, Turc troisième, Roderon et moi. Les conversations se résument ainsi : « Ne bougez pas, je monte.

— Je tiens bon. Allez-y... Ça y est-il ?

— Non, pas encore. Attendez... Là, ça y est.

— Vous tenez bien ?

— Oui !

— Je monte. Attention.

— Oui, montez. Je suis solide. »

Et lorsque l'ami Turc, ancré sur ses talons ferrés, son formidable piolet scellé dans une fente, avait dit : « Je suis solide, allez-y... Quand je vous tiens, je vous tiens bien ! » alors rien n'aurait pu le déloger, le déraciner, quand même, selon son expression, il aurait eu au bout de sa corde toute la commune de Saint-Christophe.

Tantôt nous rampons sur des corniches à peine de la largeur de la main, tantôt nous nous hissons à la force du poignet sur des parois absolument

perpendiculaires : on franchit sur les genoux des dalles inclinées et polies où l'on ne tient que par la paume de la main ; enfin, de temps à autre, on trouve une place convenable, large d'un demi-mètre, pour reprendre haleine.

Tout cela semble bien extraordinaire à ceux qui n'ont pas pratiqué ce genre d'ascension. Beaucoup même n'hésitent pas à taxer d'exagération de tels récits. Eh bien ! moi aussi, avant de « faire la Meije », j'avais lu des descriptions analogues, des escalades à l'Aiguille d'Arves, au Dru, dans lesquelles il était question « d'aspérités qu'on ne peut saisir qu'avec la première phalange et où le bord du soulier a peine à mordre » et je pensais : évidemment c'est une manière de dire ; il n'est pas possible de se tenir « collés au rocher comme des sangsues » sur des à-pics d'un millier de mètres.

Non, il n'y a là rien de surfait. J'irai même plus loin en vous disant que ces aspérités sont quelquefois très difficiles à apercevoir, que souvent il n'y a place que pour le bout d'un doigt et l'angle de la semelle et que souvent aussi vous vous cassez les ongles sur des rainures de quelques millimètres.

Mais un point important à considérer, c'est que vous passez sans hésiter et sans beaucoup de peine dans de pareils endroits, parce que vous vous sentez attaché. Vous avez une confiance absolue dans votre bonne corde de manille, et si vous n'aviez pas de corde autour de la ceinture vous ne passeriez peut-être pas ! C'est à la descente surtout que j'ai fait cette remarque.

Que ceux qui ne se sont jamais livrés à de tels exercices ne s'effrayent point outre mesure, car l'idée qu'on s'en fait est toujours pire que la réalité. La Meije n'est pas méchante : jamais elle ne vous jette de pierres sur la tête, et quand vous lui prenez la main pour vous aider à monter, vous pouvez être sûr qu'elle est solide et qu'elle ne vous lâchera pas.

Peu à peu toutes nos appréhensions disparaissent. Nous sommes en très bonne disposition d'esprit quand nous arrivons au Campement de Castelnau, petite terrasse en pente, large d'un mètre, où nous pouvons nous réunir. Il était temps, j'avais une main presque gelée. Gaspard la prend dans les siennes et par des frictions il ramène la circulation au prix de quelques élancements douloureux. Certes, le Campement de Castelnau n'est pas gai : ce mot de *campement*, qui a toujours évoqué une idée de repos et de jouissance calme après la fatigue, ne présente ici à l'esprit qu'une

vision dantesque, celle de trois hommes, accroupis sur une dalle étroite, raidis par un froid de onze degrés au-dessous de zéro, et dans la nuit noire forcés de lutter contre le sommeil sous peine de ne pas se réveiller.

Ce n'est jamais sans une profonde émotion que Gaspard parle de cette veillée horrible qu'il passa là, il y a douze ans, avec M. de Castelnau et Pierre, les vêtements recouverts d'une couche de glace (car il avait plu dans la soirée) et sans autre nourriture qu'un petit flacon de cognac.

Du Campement on suit une corniche qui court à droite vers le Glacier Carré. Mais il est à une belle hauteur, à 175 mètres environ, au faite d'une muraille noircie, ce glacier qu'il faut atteindre à tout prix ! Sa frange de stalactites, dentelle aérienne que nous apercevons verticalement au-dessus de nos têtes, nous menace comme une rangée d'épées de Damoclès.

La route est barrée, il faut revenir à l'ouest jusqu'à l'arête parmi des difficultés toujours croissantes. On domine alors le Campement de Castelnau : une heure s'est écoulée depuis que nous l'avons quitté et nous ne sommes qu'à une trentaine de mètres au-dessus de lui.

Encore une longue heure sur l'arête elle-même et nous atteignons le fameux Pas-du-Chat. Le Pas-du-Chat est excessivement intéressant, mais je le crois plus difficile à décrire qu'à traverser. On y accède par une marche de flanc sur une corniche qui va en s'amincissant et se transforme en une simple fente horizontale.

Figurez-vous être à mi-hauteur d'une énorme tour que vous devez contourner extérieurement sur un rebord étroit : soudain le rebord cesse, il est remplacé par une *saillie en creux*, par une fissure qui coupe horizontalement la paroi et dont l'ouverture doit être large de cinquante centimètres environ, autant que je me rappelle... La longueur de ce mauvais pas est peut-être de six ou huit mètres, mais du point de départ on ne peut apercevoir l'autre extrémité, car le rocher tourne à l'ouest, dans la direction de la Brèche de la Meije. Au-dessous... le vide.

Gaspard passe le premier, ensuite mon frère et Turc... je ne saurais dire comment ils firent. Quand ils ont disparu, je m'engage à mon tour ; mais la fissure me semble trop étroite pour que je puisse ramper entre les deux rebords ; alors je reste dans une station verticale, et me tenant avec les bras sur le rebord inférieur j'avance insensiblement en plaçant mes pieds sur des saillies microscopiques.

Les bras font ainsi tout le travail, et en franchissant ce passage, il me revient à l'esprit une vieille réminiscence de gymnastique de collègue qui

pourrait donner une idée de la chose. C'est le souvenir de ce *tour* bien connu, qu'on intitulait pompeusement « la marche du lion » et qu'on exécutait sur une barre de suspension, en allant d'un bout à l'autre de la barre par des rétablissements successifs sur les poignets. Finalement nous passâmes.

Immédiatement après la corniche, il y a une dalle très raide à gravir, sur la crête de laquelle on peut se mettre à cheval et tout en reprenant son souffle admirer le coup d'œil invraisemblable que l'on a, en dessous, sur la Brèche de la Meije. On attaque alors une cheminée, quelques couloirs et enfin, après une petite descente à l'est, on tombe sur le Glacier Carré..... C'est là qu'on doit manger, Gaspard l'a dit. Aussi nous débouclons les sacs avec un plaisir intense, causé non seulement par la perspective du repas, ou par celle du repos, mais par ce moment de répit qui nous est accordé au bout de trois heures d'une escalade insensée et aussi par la satisfaction d'avoir passé le plus mauvais : il reste bien, là-haut, sur le Grand Pic le vilain « Chapeau de Capucin », mais nous ne doutons plus de rien !

La plateforme ou terrasse du Glacier Carré situé à 3,787 mètres d'altitude est large de deux mètres et bien abritée du Nord et du Nord-Ouest par le grand mur qui la surplombe de ce côté. Elle est bordée sur les autres faces par des à-pics de huit cents mètres.

Nous y restâmes une heure et demie pour attendre que le soleil eût donné sur le versant occidental du Grand Pic qui devait être selon Gaspard tapissé de verglas. Après le repas, mes compagnons s'endorment profondément ; j'essaye sans succès d'en faire autant, mais la vue est trop belle sur cette chaîne des Écrins que je vois de près pour la première fois. Je ne puis fermer les yeux : comme en un rêve je gravis par la pensée toutes les cimes perdues dans le ciel. Tout est pétrifié dans l'immobilité absolue. Par instants règne un silence solennel, parfois aussi le vent siffle au loin et mugit sur les cols, ou bien il claque sourdement dans les anfractuosités. Cependant deux corneilles m'arrachent à ma somnolence par leurs cris rauques ; elles décrivent d'abord quelques courbes hésitantes et finissent par se poser à quelques mètres de nous, convoitant les reliefs de notre festin...

Malgré la pente fort raide du glacier (plus de 45°) nous n'avons pas de marches à tailler : il y a une bonne neige dans laquelle nous entrons à mi-jambe, et en trois quarts d'heure sans arrêts, nous touchons la base du Grand Pic. En suivant la rime, mon frère, qui *guignait* la « renoncule

glaciaire», a fini par en apercevoir une presque imperceptible sur le rocher nu : la découverte d'un trésor ne l'eût pas comblé de plus de joie.

— « Allons, mes enfants, dit Gaspard, un dernier assaut » ! Par la Brèche du Glacier Carré le vent déferle terriblement, hurlant des notes vibrantes comme des sons d'orgue. Impossible de rester debout nulle part sans se cramponner des deux mains et, quoique cette escalade finale soit plus facile que la précédente, nous avons beaucoup de peine à gagner le Chapeau de Capucin. Nous grimpons, nous grimpons avec enthousiasme, déjà ivres de notre victoire prochaine ; nous brisons parfois le verglas d'un coup de piolet et précipitons des pierres sur le glacier.

Le chapeau de Roderon sur lequel le vent s'acharne subit d'étonnantes aventures. Deux fois il s'envole avec une légèreté qu'on ne pouvait soupçonner à un pareil monument, mais par bonheur il va toujours s'aplatir dans une fente de rocher, d'où on l'extrait comme on peut. Enfin, son propriétaire se décide à le ligotter fortement. « Tu as peut-être tort de l'attacher, lui dit Turc, le vent va t'enlever avec ». Roderon fait la grimace.

Enfin nous chevauchons sur l'arête coupante. Tout à coup le roc se redresse violemment dans un ressaut qui surplombe de tous côtés. C'est le « Chapeau de Capucin » ou « Cheval-Rouge », la dernière défense, la plus effrayante de prime abord, de la Meije désormais vaincue ! Il faut se glisser sur le versant de la Grave, puis monter sur les mains, les genoux, comme on peut, ce mur qui n'est d'abord *que perpendiculaire*. Mais au-dessus, le roc se penche vers vous, alors vous devez vous hisser, avec les mains seules, les pieds battant dans l'air..... Et tenez bon ! Ce n'est pas le moment de lâcher prise : l'à-pic est de quelque mille mètres.

Nous nous hâtons vers le sommet : les derniers pas sont un jeu. Nous courons presque sur la dernière arête toute brisée par la foudre ; enfin nous poussons un hurra triomphant, nous foulons aux pieds la superbe Meije !

Quelle vue grandiose et sublime ! quel éblouissement ! Certes, « la Meije, a dit M. Coolidge, est une montagne qui doit être gravie pour elle-même » et l'excitation ressentie, les joies du triomphe sont des émotions déjà suffisantes. Mais, quand sur cette cime on est en présence du spectacle qu'il nous fut donné de contempler, alors l'ivresse n'a plus de bornes.

En face, au milieu, les Écrins, trônant dans leur gloire, vêtus de leur grand manteau blanc et écrasant les autres pics de leur masse orgueilleuse ! Comme des déchirures tracées par la griffe d'un fauve apocalyptique, les vallées de l'Oisans se creusaient, rongant l'écorce terrestre. Les hauts

sommets, les crêtes dont l'équilibre donne le vertige jaillissaient à des hauteurs que ne peut imaginer le malheureux qui les voit d'en bas ; mais malgré leurs allures hardies la plupart étaient au-dessous de nous. Quant aux montagnes de 3,000 mètres, elles étaient des buttes misérables ; le mamelon de Taillefer, les collines de Belledonne, le honteux monticule de l'Obiou, les dunes à peine estompées du Vercors, tout cela ressemblait à une terre labourée, du plus piteux effet.

Voici les glaciers de la Vanoise, le Mont-Pourri, le Mont-Blanc énorme qui nous dépasse de 820 mètres ; dans le fond, le Combin, le Cervin, le Rosa et plus près, à l'est et au sud des Alpes françaises, le Viso, le Pelvoux, le pic d'Olan, tous les sommets, tous les champs de glaces et de neiges, tous les horizons lointains qui se fondent dans la brume bleuâtre à une distance incroyable.

Mais la contemplation qui nous attire le plus et où nous revenons toujours, c'est celle de notre montagne elle-même, de notre grande Meije qui nous porte sur sa tête chenue, à 4,000 moins 13 mètres d'altitude. Ceci défie toute description ; je ne puis vous montrer ce que j'ai vu, je ne puis même vous donner une idée de ces abîmes, de ce chaos de précipices qui s'étagent au-dessous de nous dans des proportions gigantesques, de ce Pic Central surtout qui se penche d'une manière effroyable sur les Fâtançons. A nos pieds vient aboutir la fameuse arête à ce vertigineux Pic Central, arête suivie dans toute sa longueur par MM. Zsigmondy et Purtscheller, qui ont vaincu ce jour-là les plus grandes difficultés des Alpes.

Gaspard me dit qu'il est trop vieux maintenant pour tenter une telle route ; il laisse cela aux plus jeunes. C'est qu'il a cinquante-cinq ans bien sonnés, ce brave Gaspard, et vraiment, sur notre piédestal élevé, où il est assis fumant sa pipe, plus fier et surtout plus heureux qu'un roi, on lui donnerait la moitié de son âge ! Dans son collier de barbe, il rit d'un bon rire qui éclaire sa figure bon enfant ; ses yeux gris, qui sont parfois féroces dans les mauvais pas, ont une expression joyeuse. Ah ! la Meije est sa montagne, c'est lui qui l'a conquise, et quand il l'a domptée une fois de plus, il la traite en amie et lui sourit.

Le père Gaspard est le type parfait du montagnard ; il en a toute cette rudesse extérieure qui vous repose si bien des stupides conventions sociales, mais il fait bon le connaître et le pénétrer intimement. Beaucoup l'ont jugé trop vite et n'ont pas su fouiller en lui pour y découvrir les qualités qu'il cache. Aujourd'hui mon frère et moi nous sommes de ses amis.

Plus que tout autre, il a une passion pour son sol sauvage ; les absences de quelques jours lui sont pénibles. Enfin il *voit* les splendeurs de l'Oisans et, chose rare chez un guide, il admire. Peut-être n'admire-t-il pas avec tout le monde : les sentiments les plus délicats sont souvent les plus renfermés. Il me disait au sommet de la Meije : « Dans quelques jours, Monsieur, vous irez à Paris voir l'Exposition : eh bien, je vous le jure, vous ne verrez rien d'aussi beau. Regardez ! » Et, le bras tendu, il me montrait la Barre des Écrins.

Vous aviez raison, père Gaspard, les ouvrages de la main des hommes sont à cent lieues de tout cela !... Seulement, pour le savoir, et pour le dire il faut encore comprendre la montagne. Il faut avoir au cœur ce quelque chose d'innommé que les foules n'ont pas, qui fait que nous cueillons des fleurs où d'autres n'ont foulé que des cailloux ! Que de gens préfèrent, en Suisse même, visiter les grandes cités, Genève, Fribourg, Lausanne, plutôt que de jouir du spectacle incomparable des monts les plus célèbres !

« ... Écoutez ! la musique ! » crie tout à coup Roderon qui depuis Saint-Christophe n'avait pas ouvert la bouche. Il s'est dressé, mû par un ressort, il a l'œil hagard, l'air inspiré : nous croyons qu'il devient fou... Pas du tout : par les couloirs vertigineux qui plongeaient au Nord sur le Glacier de la Meije, les bouffées du vent nous apportaient des éclats de fanfare, une marche militaire ; et sur la route de la Grave, nous apercevions au bout de nos jumelles les pantalons rouges qui défilaient là-bas, gros comme des microbes, devant l'hôtel de M. Juge.

Nous les dominions à une distance à vol d'oiseau de près de cinq kilomètres. J'attache un mouchoir au bout d'un bâton et je le fais flotter : peut-être les soldats nous virent-ils, mais le télescope de l'hôtel resta inoccupé sur sa terrasse. Vraiment ce n'est pas la peine d'être télescope, pour ne pas regarder... Oh ! du reste nous tenions si peu de place là-haut sur ce grand Pic, et notre gloire faisait si peu de fumée..., que nous n'eûmes pas le droit d'être vexés de l'indifférence des gens de la Grave ; nous préférâmes même la froideur de cet accueil à la voix tonitruante de l'emphatique canon de Chamonix.

— « Eh ! mes enfants, *nous sommes pas d'ici*, dit soudain Gaspard, et faut un moment pour rentrer. » Je regarde une dernière fois tout ce panorama prodigieux, je voudrais en emporter quelques lambeaux que je m'efforce de fixer dans ma mémoire : dans ces moments-là les facultés sont surexcitées, les impressions sont plus vives, plus intenses.

Aujourd'hui, pendant que j'écris, cette dernière vision repasse devant mes yeux, claire et admirable. Ainsi que dans un diorama très net, je revois bien, au-dessous de moi, le grand Glacier du Mont-de-Ians, tout sillonné de raies bleuâtres, puis les trois Aiguilles d'Arves, les toutes petites



LE PONT DU DIABLE (P. 225.).

maisons de la Grave, le ruban de la grande route, mince comme un fil, et ... toujours reviennent les Ecrins avec leurs gardes-du-corps, la Grande Ruine, le Pic Bourcet, les Roches d'Alvau et Faurio, le Pelvoux, le Dôme de Neige, le sombre mur de l'Ailefroide...

Selon l'habitude nous mettons nos cartes dans la bouteille (où elles sont en noble compagnie) ! et commençons la descente, la terrifiante des-

cente de la Meije, qui est bien, on l'a répété souvent, le revers de la médaille. Alors me revient à l'esprit la phrase peu rassurante d'un grand alpiniste qui fait autorité parce qu'il a gravi tous les sommets des Alpes : « Je n'ai jamais rien fait de pareil à la descente de la Meije. »

Que de précautions ! quelle lenteur désespérante ! quelles hésitations avant de poser le pied sur des saillies qu'on ne voit pas ! Cependant le Chapeau de Capucin est là ; nous le franchissons presque pareils à des colis qu'on envoie à fond de cale ; peu à peu nous prenons de l'assurance, et plus nous allons, plus ces contorsions des reins, ces mouvements de reptiles nous paraissent naturels.

Le vent ne s'est pourtant pas calmé. Dans un passage périlleux, Gaspard pose son piolet contre le rocher sans songer à l'assujettir ; mais un fort coup de vent nous prend en écharpe, renverse le malheureux piolet, qui « pique une tête » cent mètres plus bas, rebondit comme une balle pour rebondir encore et finalement arrive en trois sauts insensés jusqu'au Glacier Carré. Inutile de dire qu'il est en morceaux et que nous n'aurons à rapporter que la hache et la pointe.

Sans autre incident nous finissons par atteindre le pied du Grand Pic. Nous traversons le glacier, assez effrayant à la descente parce qu'il est bombé au milieu et que la partie inférieure, invisible, semble tomber et tombe réellement dans le vide. A la Plateforme, Roderon reprend son sac qu'il y avait laissé et nous attaquons la descente de la grande muraille.

Nous retrouvons presque avec plaisir notre ami le Pas-du-Chat : il n'a plus de secrets pour nous. Nous passons... et une fois passés, je me retourne et je regarde encore l'étroite corniche qui fuit sous le rocher. C'est ainsi qu'on quitte à regret toute chose qu'on n'a fait qu'entrevoir, après l'avoir longtemps désirée.

Voici maintenant le plus terrible : ces maudites roches très lisses qui tombent à pic sur le Campement de Castelnau.

Nous sommes dans le même ordre que pour la montée ; seulement Gaspard est le dernier et Roderon ouvre la marche. Arrivés à un rocher qui se penche sur l'abîme, il faut se couler vers la gauche, mais Roderon manque le tournant et continue à descendre tout droit ; bientôt on ne voit plus que le dôme de son chapeau phénoménal.

— Y êtes-vous ?

— Non, me répond-il, donnez de la corde.

Roderon a parlé, ça devient grave.

— De la corde ? mais je n'en ai plus.

— Alors, avancez un peu.

Je fais signe à Turc de se rapprocher et je puis m'avancer jusqu'au bord, mais plus nous rendons la corde, plus Roderon nous en demande.

— Mais où vas-tu donc ? crie Turc qui s'aperçoit de l'erreur.

— Donnez toujours ! donnez toujours !

— Animal ! tu t'es trompé : veux-tu bien remonter !

On entend la voix de Gaspard qui arrive à la rescousse.

— Eh bien ! Roderon, où es-tu ? et les injures de pleuvoir sur l'invisible Roderon dont la voix étranglée semble sortir du fond de la vallée. Veux-tu revenir, canaille, et rapidement !

— Mais j'y suis presque, donnez encore un peu de corde !

— Il est têtù, tout de même... Roderon ! si tu ne remontes pas, je coupe la corde ! » crie Gaspard d'une voix tonnante !

Aussitôt on voit réapparaître l'infortuné chapeau qui se hisse aussi vite qu'il peut. Gaspard alors fait retentir la plus verte semonce que jamais redirent les échos de la Meije... « Et marche droit, vilain, et si tu bronches, je te détache. » Ahuri des malédictions du grand Chef, Roderon s'applique à ne plus broncher, aussi on ne le détache pas.

Vers un des plus mauvais passages, nous apercevons à quelques mètres de nous deux morceaux de corde accrochés à une saillie. Gaspard nous dit que c'est la corde abandonnée par les Zsigmondy ; elle est en manille, à filet vert ; elle est devenue tout à fait blanche sous l'action de l'oxygène. Mon frère s'empare d'un des morceaux et le roule autour de lui : il veut le faire figurer dans nos souvenirs d'ascensions.

Nous reprenons pied au Campement de Castelnaud, et buvons un peu de cognac. Puis, encore une *petite heure de muraille verticale* et nous serons à la Pyramide Duhamel.

La Pyramide, c'est le port, c'est la fin des difficultés, de ces difficultés interminables, énervantes, qui sont le côté mauvais de l'ascension ; c'est surtout le repos de l'esprit qui commence à être harassé de fatigue sous cette tension forcée, ennemie de toute distraction.

Impossible donc d'admirer le soleil couchant qui fait chatoyer les cimes sous des lueurs violacées ou dorées ; impossible de contempler sur nos têtes le ciel pâlisant qui s'assombrit en des nuances exquisés.

Enfin nous sommes à la Pyramide, sans accident, sans un faux pas ; mais cette attention continuelle qu'il faut apporter à chaque mouvement du corps m'a donné un mal de tête qui ne passera que sur le glacier.

A présent le Grand Couloir est pour nous une promenade, un peu longue il est vrai, car nous procédons très lentement : nous savons qu'en montagne les malheurs arrivent presque toujours là où ils ne sont plus à redouter.

Trop de précautions ne nuisent jamais, de sorte que nous arrivons intacts sur le Glacier des Etançons, nous le descendons au plus vite ; l'obscurité fond sur nous et la nuit nous prend sur la moraine.

Quelle joie de quitter la corde que nous avons gardée *dix-huit heures!* Nous gambadons ainsi que des chèvres échappées.

A huit heures et demie nous entrons au refuge du Châtelleret, ravis, enchantés, jetant en arrière des regards dédaigneux vers la Meije qui se détache obscurément sur le noir du ciel où s'allument les étoiles. Elle cherche à se cacher dans l'ombre, honteuse de s'être laissée vaincre encore une fois.

Nous sommes en bon état et sans aucune fatigue. Mon frère s'est très bien comporté et Gaspard est content de nous.

Nous repartons de suite pour la Bérarde où nous attendent un bon dîner et de bons lits. Aussi nous courons, nous volons plutôt sur les pierres de l'affreux vallon, et en 1 heure 10 minutes nous arrivons au Chalet-Hôtel dont l'accueil nous semble meilleur que jamais. L'excursion a duré vingt-deux heures en tout.

Ce ne fut pas un des pires moments de cette journée du 16 juillet que celui où nous nous assîmes à table !

— « Eh ! on prétend qu'on ne peut pas manger au retour des *grandes* ascensions, me dit mon frère en montant nous coucher, juge un peu si la Meije était moins haute!... »

Peu après, je souffle la bougie et m'endors d'un profond sommeil.

UN ALPINISTE.

* * *

Après la relation enjouée et amusante du vaillant ascensionniste, le lugubre récit d'une douloureuse catastrophe.

Le mardi 18 août 1896, une caravane composée de six personnes (deux voyageurs, deux dames et deux porteurs), venant de la Grave, arrivait au refuge du Châtelleret, après avoir franchi la Brèche de la Meije.

Vers minuit un quart, les deux voyageurs, M. Thorant et M. Payerne, alpinistes grenoblois aussi expérimentés qu'intrépides, faisaient leurs adieux à leurs femmes, qui devaient regagner la Grave par le col du Clot des Cavales avec les deux porteurs. L'un de ceux-ci, Joseph Savoye, accompagna cependant MM. Thorant et Payerne jusqu'au pied du Promontoire, base des formidables escarpements de la muraille méridionale de la Meije. A 3 heures et demie du matin, MM. Pearce et Heard, accompa-

gnés des guides suisses Almer père et Pierre Bravan, ainsi que des guides dauphinois Hippolyte Rodier et Jean-Baptiste Rodier, qui tous avaient également passé la nuit au refuge du Châtelleret, rejoignaient au Promontoire MM. Thorant et Payerne, après avoir rencontré, à la cime de la moraine du glacier des Étançons, M. Stutfield, monté de la Bérarde avec les guides suisses Hans Almer fils et Christian Jossi, dans l'intention de gravir eux aussi le Pic occidental de la Meije.

Il convient de rappeler dès maintenant que l'ascension de la Meije a présenté, en 1896, de telles difficultés, surtout pour sa traversée en col par l'itinéraire suivant les arêtes, que, seule, la caravane de M. Victor Lefranc, de Paris, conduite par Hippolyte Pic et son frère, guides de la Grave, a pu effectuer cette course, assez fréquemment réussie pendant ces dernières années. Encore doit-on ajouter que M. Lefranc, parti le 14 août du refuge du Châtelleret, mit neuf heures pour atteindre le sommet de la Meije, et sept heures pour parcourir les crêtes aiguës qui séparent le Grand Pic occidental du Pic central ; il dut même passer la nuit dans un trou de glace au pied du Pic central de la Meije.

Après avoir marché ensemble quelque temps sur l'arête du promontoire, les caravanes firent vers 5 heures une halte d'une dizaine de minutes, et MM. Thorant et Payerne demeurèrent en arrière.

A 5 h. 55 minutes, suivant l'horaire écrit par M. Payerne au verso d'une carte du massif de la Meije, la Pyramide Duhamel était atteinte. MM. Payerne et Thorant en repartaient à 6 heures 47 pour gagner à 7 heures 55 le Campement Castelnaud, où les caravanes les précédant les aperçurent du pied du glacier Carré qu'elles abordaient.

Les deux touristes grenoblois franchissaient à 8 heures 54 le Dos d'Ane, et parvenaient à 10 heures 53 au glacier Carré, qu'ils abordaient à 11 heures. Ce chiffre est le dernier écrit de la main de M. Payerne.

Bientôt ils rencontraient Jean-Baptiste Rodier, à la tête des caravanes redescendant de la Meije, dont elles avaient atteint le sommet à 8 heures trois quarts.

— Monsieur, vous êtes bien en retard, dit Rodier à M. Thorant. Vous feriez bien mieux de redescendre.

— Nous sommes en route, répondit M. Thorant, et déjà très haut ; nous continuerons notre marche.

— Vous êtes une mauvaise caravane, à deux, ajouta Rodier, il aurait mieux valu être trois.

— Nous n'avons pas trouvé le troisième.

Et M. Thorant continua :

— Vous n'avez pas traversé ?

— Nous avons trouvé que ça ne serait pas prudent.

— Nous ferons comme vous, répliqua M. Thorant.

— Tâchez de venir coucher au pied du glacier Carré, il y a un joli campement.

— Nous avons déjà choisi notre gîte, mais que dites-vous du temps ?

— Pour aujourd'hui, pas de mauvais temps, mais il a l'air de se gâter pour demain. Tâchez de descendre le plus bas possible, conseilla Rodier.

— Si nous voyons le temps se gâter, nous descendrons pendant la nuit.

Telle fut la dernière parole adressée par M. Thorant aux dernières personnes qui le virent.

Au dos de la même carte sur laquelle M. Payerne avait écrit le commencement de l'horaire de l'ascension, on peut lire encore de la main de M. Thorant :

Sommet du glacier Carré.....	12.35
Arrivée au sommet de la Meije	2.42
Départ.....	2.55

Là finissent les renseignements précis. Cependant, de la Grave, on distingua les deux grimpeurs sur le sommet de la Meije et, vers 6 heures du soir, les deux caravanes descendues de la Meije quittaient la corde au pied du glacier des Étançons, lorsqu'elles aperçurent MM. Thorant et Payerne abordant le haut du glacier Carré, en descendant de la pyramide terminale du Grand Pic.

Le ciel, de plus en plus chargé de nuages, devenait menaçant ; vers minuit, la neige commença à tomber sur la montagne.

Il était environ 10 heures du matin, le jeudi 20 août, lorsque l'orage se calma. Les guides s'inquiétaient de ne point voir arriver les deux malheureux touristes, et leurs voyageurs prirent les dispositions nécessaires pour aller porter des secours.

Pendant qu'un exprès était envoyé à Saint-Christophe pour demander télégraphiquement à la Grave si on avait des nouvelles de MM. Thorant et Payerne, vers 3 heures de l'après midi MM. Stutfield et Spencer partaient avec les guides Jean-Baptiste Rodier, Joseph et Christophe Turc, Christian Jossi, et Hans Almer. Arrivés au Châtelleret, Joseph et Christophe Turc se détachèrent pour examiner si on distinguait des traces du côté de

la Brèche de la Meije, ou si on voyait les deux alpinistes dans les parties inférieures de la Meije.

Parvenus à l'extrémité du Promontoire, les deux guides aperçurent un point noir au pied du grand couloir descendant de la Pyramide Duhamel sur la branche du glacier des Étançons qui s'étend au pied sud de la Brèche. Ils se dirigèrent de ce côté en lançant des appels, et bientôt ils reconnurent dans ce point un cadavre tombé évidemment du grand couloir. Deux paquets de cordes supplémentaires, deux chapeaux, un soulier et des gants jonchaient la neige. La corde à laquelle le corps était attaché se trouvait fortement tendue vers la rimaye, dans laquelle on supposa aussitôt que le second corps devait être tombé.

Effrayés, les deux guides redescendirent, en trois quarts d'heure à peine, au refuge du Châtelleret, où ils retrouvèrent la caravane prête à monter porter secours.

M. Spencer, accompagné de Hans Almer, alla annoncer la nouvelle à la Bérarde, pendant que M. Stutfield et les guides Jean-Baptiste Rodier, Christophe Turc et Jossi partaient à 8 heures s'assurer si réellement les infortunés voyageurs étaient morts.

Arrivés à 10 heures du soir près du corps, qui semblait endormi la face tournée vers la neige, ils reconnurent à la lueur des lanternes et de la lune le cadavre de M. Payerne. L'absence de toute neige semblait démontrer que la chute s'était produite après la fin de l'orage, c'est-à-dire au plus tôt vers 10 heures du matin.

A l'extrémité de la corde plongeant dans la rimaye, on distingua, à l'aide d'une lanterne qu'on y descendit, le cadavre de M. Thorant, dont les pieds touchaient un peu le fond.

En attendant le jour, on regagna le Châtelleret où, vers 6 heures du matin, de nombreux guides et touristes se joignirent à la première caravane pour aller chercher les corps.

Quand tout fut disposé pour procéder à la descente des restes de MM. Payerne et Thorant, M. Paul Montandon qui, en compagnie de sa femme et de M. Rieckel, avait effectué les jours précédents plusieurs grandes ascensions sans guides, invita tous les assistants à faire une prière pour le repos de l'âme de ses deux malheureux collègues. C'est dans le plus grand recueillement que chacun se joignit à lui. « Monsieur, nous raconta un témoin de cette scène profondément émouvante, chacun pria séparément, le chapeau à la main, sans qu'aucune voix se fit entendre. »

A la Bérarde, M^{me} Paul Montandon et M^{me} Pearce mère lavèrent les figures et les mains ensanglantées des cadavres qui, pendant toute la nuit, furent gardés par des femmes de la Bérarde dans la chapelle arrangée par les soins de M^{me} Jean-Baptiste Rodier, de M^{me} Tairraz et de ses bonnes.

Le lendemain matin, divers amis et parents des défunts accompagnaient le funèbre cortège, conduit par les deux veuves qui avaient pu monter à la Bérarde le vendredi soir.

A Saint-Christophe-en-Oisans, pendant que M. Thorant était enterré dans le cimetière de cette commune, non loin de la tombe du D^r Emil Zsigmondy, lui aussi mort à la Meije, au mois d'août 1885, le corps de M. Payerne était déposé à l'église, où avait lieu un service religieux au milieu d'un grand concours de la population. A la traversée du Bourg-d'Oisans, des bouquets de fleurs furent déposés sur le cercueil de M. Payerne au nom des touristes de la ville.

On peut dire que tout Grenoble prit part le lendemain à l'enterrement de M. Payerne.

Il faudrait pouvoir expliquer les causes de cette catastrophe. Or, sur ce point, un seul fait semble démontré : c'est que la chute s'est produite dans le grand couloir ou sur ses flancs. D'autre part, il paraît certain que c'est de nuit que la descente de la grande muraille a dû être faite ; car, avec la neige qui la tapissait le lendemain, il eût été impossible de la franchir.

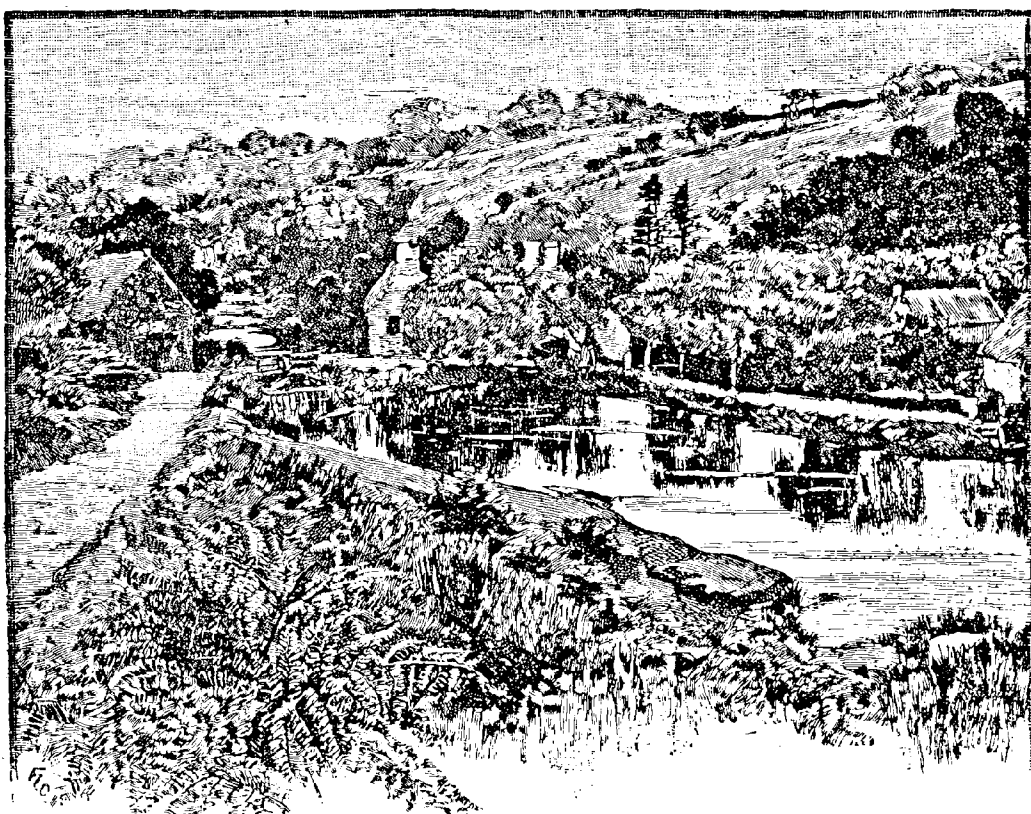
Enfin, dans le havresac retrouvé au dos de M. Payerne, les manteaux *mouillés* prouvent qu'ils ont été utilisés dans une halte prolongée. Deux reconnaissances faites dans le couloir huit jours après la catastrophe n'ont abouti à aucun résultat.

Un des crampons vissés à la semelle du soulier gauche de M. Thorant a dû se trouver pris dans une anfractuosité du rocher au moment de la chute ; car sous un effort considérable il a déterminé un arrachement partiel de cette semelle, presque neuve et extrêmement solide. Le choc a dû occasionner l'enlèvement du soulier après rupture du cordon et même du cuir, et la fracture ainsi que la luxation effroyable de cette jambe. Sur le même côté gauche, la tête présentait au temporal une profonde fracture et le maxillaire inférieur était brisé. Enfin les mains avaient perdu leurs gants, retrouvés comme les objets sur la neige au bas du couloir, et la chair de l'annulaire de la main droite était complètement détachée de l'os, comme par suite d'un frottement excessif de la corde. D'autres fractures communes aux deux corps ont été reconnues sur les régions pariétales et

occipitales : elles semblent avoir été produites pendant le parcours dans le grand couloir.

On a aussi constaté que MM. Payerne et Thorant s'étaient attachés à 9^m,50 l'un de l'autre à une corde mesurant 13^m,50, et qu'ils étaient porteurs d'une seconde corde de 9 mètres qui ne paraît pas avoir servi et d'une petite corde de secours mesurant 15 à 20 mètres.

Quelques jours plus tard, une sympathique manifestation réunissait devant la tombe de M. Thorant une quarantaine de délégués des Sociétés



LA BELLE VALLÉE EST ENCORE ÉMAILLÉE DE FLEURS (P. 229).

alpines de Grenoble et de Lyon. Au nom du Rocher-Club, dont M. Thorant était le fondateur et le président, M. Couvat du Terrail, vice-président, a fait l'éloge de ce véritable apôtre des courses sans guides. Puis M. Félix Viallet, président de la Section de l'Isère, a rappelé le nom de guides fameux tels que Michel Croz, Louis Carrel, Devouassoud, Emile Rey, etc., victimes eux aussi de la montagne, et disculpa ainsi jusqu'à un certain point Thorant du reproche de témérité ou d'imprudence.



LÉGENDAIRE SÉJOUR AU MONT BLANC. — CINQ ASCENSIONS
A SON SOMMET.



Le Mont Blanc est une véritable mine de recherches scientifiques, bien loin d'être épuisée. On en a étudié la flore, la faune, la géologie, la météorologie. Observatoire magnifique, il a servi à des études sur la physique du globe, la marche des glaciers, la physiologie humaine, et il n'a pas encore dit son dernier mot, car la science se renouvelle au moins une fois par siècle.

Le Mont Blanc a cela de particulier que, terminé par un dôme de neige, on ne peut songer à y établir une construction durable ; de plus, l'ascension étant très longue, on ne peut s'y arrêter que fort peu de temps ; on comprend donc que la moindre étude sérieuse exige plusieurs ascensions. Je l'avais déjà gravi trois fois, dans le but d'étudier l'état de l'homme aux grandes altitudes ; cinq nouvelles ascensions et un séjour au sommet m'ont permis de pousser ces études beaucoup plus loin.

Lorsqu'on aborde les hauteurs, on est quelquefois sujet à un malaise spécial, auquel on a donné le nom de mal de montagne. Ce mal, assez analogue au mal de mer, se manifeste par des nausées, des maux de tête, un sommeil invincible, et quelques autres symptômes moins importants, qui n'ont été observés qu'isolément. Le mal de montagne a été étudié par plusieurs savants ; il a été souvent nié par les alpinistes endurcis, mais cependant on peut affirmer qu'il existe. Véritable protée, il est différent selon les individus, selon les localités, les heures, les jours, l'altitude, la vitesse de la marche, etc. On peut même dire sans paradoxe qu'il est différent selon les siècles, car les guides de Saussure en ressentaient les effets au Buet, où aujourd'hui les voyageurs eux-mêmes n'en sont pas incommodés.

Les causes du mal de montagne sont encore mal connues, car elles sont souvent masquées par une fatigue extrême, qui est confondue avec le mal lui-même. On accuse ordinairement, et avec raison, la raréfaction de l'air, mais sans indiquer par quel moyen elle agit.

Un autre savant, M. Lortet, a assigné une autre cause au mal de montagne, c'est la diminution de la température humaine dans les hauteurs. On sait que la température de l'homme se maintient dans les environs de 37 degrés : M. Lortet, dans deux excursions qu'il a faites au Mont Blanc pour

ces recherches, a constaté une diminution de température augmentant avec l'altitude, et atteignant 4 à 5 degrés au sommet du Mont Blanc. Depuis, M. Forel, le glaciériste bien connu, a repris les mêmes recherches par un procédé un peu différent, et est arrivé à cette conclusion inattendue que la température du corps augmente lorsqu'on monte, au lieu de diminuer. En présence de ces conclusions opposées, de nouvelles expériences étaient nécessaires. Ce sont ces expériences que j'ai entreprises dans mes deux ascensions au Mont Blanc de l'année dernière, et dans les cinq que j'ai faites cette année. Le détail de ces recherches ne serait pas ici à sa place, mais je puis donner les principales conclusions, avec la partie alpine et anecdotique des ascensions.

Il a été facile de constater que, comme l'a dit M. Forel, la température du corps monte pendant l'ascension, quelle que soit l'altitude. J'ai vu aussi que, lorsqu'on ne marche plus, le thermomètre baisse ; mais où s'arrêtera-t-il ? Descendra-t-il plus bas au Mont Blanc qu'à Chamonix ? On ne pouvait le savoir qu'en séjournant assez longtemps à une grande altitude : c'est ce qui m'a décidé à passer plusieurs jours au Mont Blanc.

Un séjour prolongé à une telle altitude était-il possible ? J'avoue que je me suis immédiatement répondu oui : j'ai le caractère ainsi fait, qu'une chose me semble toujours possible lorsqu'elle est utile. D'ailleurs il y avait des précédents : Saussure, dans sa célèbre ascension au Mont Blanc, a couché sous la tente au Grand-Plateau, à environ 3,900 mètres d'altitude. Bravais, Martins et Lepilleur sont demeurés quatre jours au même endroit. Enfin, M. Tyndall a passé la nuit, avec neuf guides, au sommet même du Mont Blanc. Il n'en fallait pas tant pour me décider.

Outre les thermomètres médicaux, je devais emporter divers instruments de physiologie, pour étudier la circulation du sang et la respiration. Connaissant les principes des sciences météorologiques, je résolus d'utiliser mon séjour à une telle altitude pour faire quelques expériences intéressantes, et, à force d'ajouter quelques éléments à mon programme, je finis par projeter une installation de trois jours, avec une cargaison d'instruments, au lieu d'une nuit avec un simple thermomètre. Bien plus, j'emmenai un compagnon, M. F.-M. Richard, l'un des constructeurs de mes appareils météorologiques. Je lui avais parlé de mon expédition avec tant d'enthousiasme que, quoique n'ayant jamais mis le pied sur un glacier, il m'offrit de m'accompagner pour régler ses instruments.

Voici le programme de mes expériences, qui a été suivi à peu près exac-

tement. Une série d'instruments enregistreurs, construits par M. Richard, thermomètre, baromètre et hygromètre, a été installée à Chamonix ; une série semblable aux Grands-Mulets, et une troisième série au sommet du Mont Blanc. Tous ces instruments sont restés en station pendant deux mois. La nécessité de les remonter et de changer les papiers m'a obligé à faire l'ascension des Grands-Mulets tous les huit jours, et celle du Mont Blanc tous les quinze jours.

Outre ces enregistreurs, j'emportais un certain nombre d'instruments à lecture directe, dans le but de faire des expériences simultanées au Mont Blanc et à Chamonix, pendant mon séjour au sommet.

Le 8 juillet, j'arrivais à Chamonix, avec M. Richard, suivi par un camion portant mes dix-neuf caisses d'instruments. La journée suivante fut employée à l'installation de l'observatoire de Chamonix, que M. Cachat, propriétaire de l'hôtel du Mont Blanc, me permit de placer au milieu de son jardin. Un abri pour les enregistreurs fut solidement fixé, et une clôture construite pour entourer les supports des appareils à lecture directe. Ces derniers devaient être observés pendant trois jours par mon collaborateur, M. Henri Vallot.

Tout étant préparé, il ne restait plus qu'à partir pour le Mont Blanc ; mais les obstacles se dressaient de tous côtés.

J'avais déjà triomphé du principal, la résistance de ma famille. M. Richard, appelé à Paris, fut obligé de me quitter pour quelques jours ; puis le temps, jusqu'alors favorable, se mit à la pluie ; enfin, il restait à convaincre mes guides.

Le Mont Blanc, dont l'ascension est assez facile, mais très fatigante et parfois dangereuse par le mauvais temps, est considéré à Chamonix comme une sorte de minotaure qui dévore de temps en temps quelques voyageurs, comme pour les punir de leur témérité. Les guides sur lesquels je comptais, Michel Savioz et Alphonse Payot, étaient tout disposés à m'être agréables ; mais ils avaient pris des informations dans le pays, et, de tous côtés, on cherchait à les détourner de cette expédition, leur disant que nous ne reviendrions pas vivants, et que, si nous n'étions pas asphyxiés par le manque d'air, nous serions certainement pelés par le froid de la nuit. On avait retrouvé les anciens guides de M. Tyndall, qui racontaient qu'après la nuit passée au sommet ils étaient tellement malades que, loin de songer à faire les expériences projetées, ils avaient dû descendre à grand'peine ; M. Tyndall lui-même était, suivant sa propre expression, « incapable de

penser ». Ceux qui étaient revenus bien portants en apparence avaient contracté des maladies graves ; d'ailleurs il serait impossible même de dresser la tente, car on n'a pas la force de travailler au sommet ; nous ne pourrions faire ni café ni thé, car on ne peut faire fondre la neige à cette hauteur, le feu ne chauffe pas assez. S'il survenait un orage pendant la nuit, nous serions perdus, la tente serait enlevée comme une plume ou frappée de la foudre, etc.

Je ne pouvais répondre à tout cela que par le mot « espoir ». Ce qu'on disait de M. Tyndall et de ses compagnons était vrai. L'étouffement qu'ils avaient ressenti provenait sans doute de l'air vicié accumulé dans la tente trop exactement fermée. Je pensais pouvoir éviter cet inconvénient en laissant la tente entr'ouverte ; mais alors quel serait le froid ? Que dire de la solidité de la tente ou d'un orage possible ?

Pour triompher des hésitations des guides, je pris le meilleur parti : je résolus de faire une ascension préparatoire, pour placer les enregistreurs. Je montrerais alors qu'on peut chauffer de l'eau au sommet, et qu'un abri peut résister au vent et n'être pas frappé par la foudre. Si je parvenais à prouver qu'une partie des objections étaient mal fondées, on ne penserait plus aux autres : c'est ce qui arriva.

Le 15 juillet, je monte aux Grands-Mulets, avec les deux guides et sept porteurs. L'après-midi est consacrée à l'organisation de l'abri des enregistreurs qui doivent me donner les éléments météorologiques de cette station. Le lendemain, nous sommes immobilisés par le mauvais temps. J'ai renvoyé à Chamonix trois porteurs ; les quatre autres, dirigés par Payot, profitent d'une éclaircie pour faire la trace jusqu'au Grand-Plateau, dans la neige fraîche. Le 17, malgré un vent violent, nous atteignons le sommet du Mont Blanc à 8 heures du matin. A grands coups de marteau, nous enfonçons de forts piquets dans la neige pour y boulonner l'abri des enregistreurs : c'est une sorte de grande boîte, dont les côtés sont faits à la façon des persiennes, afin de laisser circuler l'air. Une toile métallique le recouvre, pour empêcher la neige de s'introduire à l'intérieur ; enfin une toile est tendue au-dessus de la boîte, pour empêcher le soleil de l'échauffer directement, et un petit paratonnerre est dressé derrière l'abri. Les instruments montés et mis en marche, nous faisons du bouillon sur le fourneau à pétrole que j'ai apporté, et je fais remarquer aux guides qu'il est facile de travailler et de manger chaud au Mont Blanc. Dès lors ils sont absolument décidés à tenter l'expédition projetée.

Le lendemain, nous pouvons voir, de Chamonix, un orage épouvantable se déchaîner sur le Mont Blanc, et ce n'est que quelques jours plus tard que le sommet se découvre enfin, et que, l'œil à la lunette, je puis voir, avec une joie facile à comprendre, que mon abri a résisté à la tourmente. Le 24, je monte aux Grands-Mulets pour régler les enregistreurs, et je puis m'assurer de leur bon fonctionnement.

Le mauvais temps, notre grand ennemi, persiste quelques jours ; mais enfin le soleil se montre, mes amis H. Vallot et Richard, mandés par télégramme, arrivent à Chamonix, et, le 27 juillet, nous pouvons enfin nous mettre en route pour notre grande expédition.

Première journée. — Nous partons dans des conditions de fatigue déplorable : M. Richard a voyagé vingt-quatre heures en chemin de fer ; quant à moi, je passe la matinée à faire les paquets, à organiser les charges ; les guides les répartissent entre les porteurs, qu'ils font partir par escouades, pour éviter l'encombrement. Ce n'est qu'à Pierre-Pointue que nous pouvons nous compter : nous sommes dix-neuf. Malheureusement, le ciel s'est couvert à mesure que nous montions, et il commence à pleuvoir. Après avoir attendu quelque temps, nous nous décidons à redescendre. J'apprends alors que plusieurs porteurs sont déjà sur le glacier ; ce sont de tout jeunes gens, et on craint qu'ils ne se perdent dans le dédale de la Jonction. J'envoie Payot les rejoindre, laissant sa charge à Pierre-Pointue.

Nous descendons quelque temps, puis Savioz ayant fait remarquer que l'horizon est rouge, signe de beau temps, nous reprenons espoir, et nous remontons. Je prends sur mon dos la charge laissée par Payot, et bientôt nous sommes engagés sur le glacier. La nuit nous surprend un instant après ; comme nous n'avons pas de lanterne, la marche est lente, et ce n'est qu'à dix heures du soir que nous pouvons enfin atteindre les Grands-Mulets et prendre un repas bien gagné. Nous repartons à 3 h. 30 minutes du matin, bien peu reposés de la journée précédente.

Au Grand-Plateau, nous déjeunons solidement ; après un long repos aux rochers des Bosses, nous prenons l'arrêt. M. Richard, qui n'a pas l'habitude des montagnes, est très fatigué et glisse continuellement ; j'ai l'idée de piquer, à chaque pas, le manche de mon piolet sous son pied, et de le maintenir vigoureusement pendant qu'il lui sert d'échelon ; cette manœuvre l'aide beaucoup, mais malgré cela il est pris de nausées par instants et obligé de s'arrêter souvent. Aux rochers de la Tournette, Michel Savioz prend la charge d'un des porteurs, qui ne peut plus avancer. Jusqu'à

l'arête finale j'ai continué d'aider M. Richard de la même manière ; aussi, épuisé de fatigue, je commence à me sentir pris de nausées, surtout lorsqu'on s'arrête. Voyant cela, je me détache, et je monte d'une traite jusqu'au sommet, où je suis pris de vomissements et obligé de m'asseoir sur la neige, anéanti.

Les porteurs s'en retournent aussitôt arrivés, laissant les ballots sur la neige, et je reste au sommet avec M. Richard, Michel et Payot. M. Richard a retrouvé sa vigueur et aide les guides à dresser la tente. Celle-ci est faite sur le modèle décrit par M. Whymper dans les *Escalades dans les Alpes*, mais en matériaux plus solides. Elle mesure 2 mètres de long sur 1 mètre 80 de large. Sa forme est celle d'un toit, trop bas pour qu'on puisse s'y tenir debout ; le plancher est formé par une toile goudronnée, cousue aux parois et recouverte d'un feutre épais. Une corde solide, attachée à deux forts piquets enfoncés dans la neige, suffit à maintenir tout le système : c'est sur la solidité de cette corde que repose tout notre espoir de ne pas être emportés par le vent.

J'ai apporté un excellent petit fourneau à pétrole, dit *fourneau-vitesse* ; pendant que Michel fait fondre de la neige, et que Payot place des drapeaux en vue de Chamonix, M. Richard s'est endormi, épuisé par les efforts qu'il a faits pour monter la tente. Bientôt, je sens mes forces renaître ; je ne conserve qu'un assez fort mal de tête et une légère tendance aux nausées ; je sors, et je commence à déballer les instruments et à monter quelques appareils, mais bientôt le vent m'oblige à rentrer.

Nous avons pris une cargaison de conserves, pensant, naïfs, que nous pourrions manger ; je le croyais d'autant plus que, dans mes ascensions précédentes, j'avais déjà fait plusieurs repas au sommet du Mont Blanc ; mais, pour cela, il faut y arriver sans fatigue. Il fallut nous contenter d'une soupe, l'estomac se refusant à accepter autre chose. Une tasse de thé, que nous prenons plus tard, produit un effet désastreux ; je suis repris de vomissements, et M. Richard suit mon exemple ; quant aux guides, leur état est plus satisfaisant. Nous nous installons alors pour la nuit. J'ai emporté mon sac en peau d'agneau et cinq plaids, mais il en aurait fallu au moins deux de plus pour ne pas avoir froid. Heureusement, nous avons tous des chaussons qui nous garantissent du froid aux pieds. Les pains déjà gelés, les sacs nous servent d'oreillers ; nous sommes serrés comme des harengs ; j'ai les pieds dans la batterie de cuisine, qui produit un bruit de ferraille au moindre mouvement. Les boîtes de conserves sont rangées

tout autour de la tente, les chaussures sont suspendues à une corde tendue au plafond, en compagnie des lunettes, des guêtres, des lanternes, etc.

Dans cette tente étroite, on peut se demander si on campe réellement au Mont Blanc. Au dehors, on entend un mugissement continu, tel que celui d'une mer démontée se brisant sur le rivage : c'est l'océan aérien qui est en mouvement. Un vent furieux secoue la toile de la tente qui se tend comme une voile de navire ; les cordes chantent comme une harpe éolienne. J'ai laissé à la porte de la tente une petite ouverture, pour ne pas manquer d'air, et je me suis couché de ce côté, pour être plus sûr que l'idée d'éviter le froid ne la fera pas fermer : l'air nous est utile avant tout. Sur l'avis de M. Richard, nous plaçons à terre une lanterne allumée, dont l'extinction nous indiquerait l'accumulation de l'acide carbonique. Réchauffés par tous ces préparatifs, nous nous endormons vers 8 heures du soir, non sans une vague inquiétude...

Notre sommeil est loin d'être profond ; la neige est un dur matelas, et la température se refroidit de plus en plus ; aussi la nuit nous semble longue, et nous attendons le jour avec impatience. Nous avons tous eu froid, mais, quoique n'étant couvert que d'un manteau et de mon sac en peau d'agneau, je n'ai pas grelotté autant que mes compagnons, dont les plaids ne conservaient pas suffisamment la chaleur.

Deuxième journée. — Je m'éveille définitivement à 4 heures du matin : « Qui est mort ? dis-je en riant. — Personne, répondent trois voix joyeuses. — On voudrait passer beaucoup de nuits comme celle-là, s'écrie Payot, qui avait grelotté toute la nuit ; c'est égal, il fait tout de même bigrement froid ici. » Le thermomètre marque dans la tente 6° au-dessous de zéro ; malgré cela, la température du corps, mesurée sur moi, est au-dessus de la normale. Nous avons tous mal à la tête, excepté Michel, qui s'est bien porté pendant tout notre séjour ; mais nous sommes de bonne humeur, contents de voir notre expédition réussir à notre gré. Comme toujours à cette altitude, nous avons un grand nombre de pulsations, environ 100 au repos.

Au dehors, le soleil va se lever ; il fait un froid piquant, 9° au-dessous de zéro sous l'abri, et un thermomètre mis à plat sur la neige, exposé au rayonnement nocturne, marque 19° au-dessous de zéro. Pour résister à ce froid extrême de la neige, j'ai mis par-dessus mes chaussons de ces bottines de caoutchouc appelées *snow-boots* ; M. Richard a fait de même, et, grâce à cette précaution, nous n'avons jamais eu froid aux pieds.



SUR LEURS FLANCS ON APERÇOIT UN INTRÉPIDE CAMPAGNARD CHARGÉ D'UNE ÉNORME
BOTTE DE FOIN. (P. 221.)

269-270

Au lever du soleil, j'appelle mes compagnons, pour les rendre témoins du magnifique phénomène appelé *le spectre du Mont Blanc* : du côté opposé au soleil, le Mont Blanc se projette sur le ciel, comme un immense cône violet, qui s'abaisse peu à peu à mesure que le soleil s'élève.

Michel, préposé au fourneau, fait fondre de la neige et nous fait du café. Je continue le montage des appareils, et je commence les observations d'heure en heure, à mesure qu'ils sont prêts.

Les instruments sont observés toutes les heures ; M. Richard s'est chargé des actinomètres statiques, de l'anémomètre et du radiomètre ; je fais tout le reste. L'actinomètre absolu de M. Violle est particulièrement pénible à observer ; chaque détermination, que je fais toutes les deux heures, dure trois quarts d'heure, pendant lesquels il faut observer toutes les minutes et orienter constamment l'appareil.

Le déballage seul de nos vivres et de tout le matériel a pris beaucoup de temps. Nous prenons du café, ensuite M. Richard s'assoupit, vaincu par le mal de tête. Le vent a cessé, et je puis travailler assez facilement. Les enregistreurs sont en bon état dans leur abri, mais l'hygromètre n'a pas marché ; M. Richard essaie vainement de le réparer ; il faudra le renvoyer à la fabrique, et me passer de ses indications pendant un mois.

Le soleil brille toute la journée. Dans notre solitude glacée, aucun bruit n'interrompt le silence imposant, sauf parfois le craquement des avalanches. Une corneille, habitante des Grands-Mulets, a découvert notre campement, et vient voler autour de nous toute la journée. Dans la matinée, arrive une caravane, un Allemand et deux guides italiens, montés de Courmayeur et se rendant à Chamonix. Nous leur offrons des aliments chauds, bouillon, café, conserves, que les guides acceptent avec plaisir, mais que le voyageur refuse : est-ce parce qu'il est Allemand ? Pour moi, j'estime que toute nationalité s'efface à ces altitudes excessives. Cependant, il se charge volontiers d'une lettre pour ma femme.

A mesure que la journée s'avance, notre mal de tête diminue, et M. Richard, qui était resté étendu toute la matinée, souffrant horriblement, peut faire quelques observations, et me décharger ainsi un peu du terrible travail auquel je suis astreint. A 6 heures du soir, le brouillard nous envahit, et je rentre dans la tente pour faire des observations physiologiques.

A 9 heures nous allumons un feu de Bengale qu'on aperçoit de Chamonix comme une étoile, puis nous nous arrangeons pour la nuit et nous dormons passablement.

Troisième journée. — Je me lève à 4 heures 30 pour revoir le lever du soleil et le spectre du Mont Blanc, puis je commence les observations. Les douleurs de tête nous ont repris pendant la nuit, mais moins intenses, de sorte que M. Richard peut observer les actinomètres toute la journée, pendant que je fais les autres observations. Les nausées reparaissent quelquefois faiblement, lorsque nous faisons un effort musculaire, mais quelques gouttes d'élixir de la Grande Chartreuse suffisent à les calmer. Nous n'avons aucun appétit : nos repas se composent, matin et soir, d'une purée de pois dans laquelle nous coupons du pain, de fromage, et d'une tasse de café noir ; seul Michel a assez d'appétit pour manger des conserves. Les guides boivent du thé ; quant à nous, nous n'osons nous y risquer, après les effets désastreux du premier jour. Je donnerais beaucoup pour ravoir une gourde pleine de bière qu'un des porteurs a laissé tomber dans une crevasse.

Ici, un incident : « Monsieur, » me dit Michel, « le fourneau ne marche plus. — Comment, j'ai mouché la mèche ce matin ! — Je viens de la moucher de nouveau, et... — Malheureux, qu'avez-vous fait ! Elle était trop courte, et j'ai oublié la provision à Chamonix ! Que deviendrions-nous sans fourneau, nous ne pourrions plus manger ni boire ! » Je remets en état la précieuse mèche tant bien que mal ; nous sommes tous penchés sur ce petit fourneau, dans l'angoisse ; serons-nous obligés de descendre pour une cause si minime ? Enfin, il marche à peu près ; il fume horriblement, remplissant la tente d'une odeur nauséabonde, mais il chauffe suffisamment pour fondre la neige nécessaire à nos repas.

Une autre caravane arrive de Courmayeur, un Anglais, homme charmant, qui accepte avec plaisir notre hospitalité, visite avec intérêt notre installation, et se charge de notre courrier pour Chamonix. En partant, il nous laisse une bouteille de bière, que nous buvons avec délices.

Les observations se poursuivent toute la matinée par un beau temps ; dans l'intervalle, nous photographions notre campement. Malheureusement, des nuages noirs montent du côté de l'Italie, puis de Chamonix, et remplissent bientôt toutes les vallées autour de nous. Le brouillard nous envahit, le tonnerre gronde de tous côtés ; c'est un orage qui monte vers nous.

Nous tenons conseil : devons-nous descendre, ou rester jusqu'au lendemain ? L'orage peut dégénérer en tourmente de neige, la tente être emportée par le vent, frappée de la foudre ou ensevelie sous la neige. Chacun est invité à donner son avis : M. Richard, ne voulant pas interrompre mes

expériences, s'en remet à ma décision ; Michel, avec sa tranquillité habituelle, répond qu'on peut s'en aller ou rester, que cela lui est bien égal. Quant à Payot, il s'écrie : « Descendez si vous voulez, moi je reste ! » Je vois que nous avons tous confiance dans la solidité de la tente ; néanmoins, assumant la responsabilité du sort de mes compagnons, tous pères de famille, comme moi, je décide, quoique à regret, qu'on descendra. Mais auparavant, nous ferons dans la tente une série d'observations physiologiques sur toute la caravane. Voici les déductions les plus saillantes qu'on peut tirer de l'ensemble de ces expériences.

La température du corps n'est pas inférieure au Mont Blanc à ce qu'elle est dans la plaine. Elle peut s'abaisser d'un degré lorsqu'on est exposé au froid, comme elle s'abaisserait si on sortait en hiver sans paletot ; mais elle est aussi élevée lorsqu'on est bien couvert. Ce n'est donc pas à l'abaissement de la température du corps qu'on peut attribuer le mal de montagne, mais bien, comme l'a indiqué Paul Bert, à une imparfaite oxygénation du sang. Un litre d'air ne contient, au sommet du Mont Blanc, que la moitié environ du poids d'oxygène qu'il contiendrait au niveau de la mer ; on comprend que cet air soit moins « nourrissant ». Ce dernier fait est bien connu ; mais ce qu'on ignorait jusqu'ici, c'est le rôle des poumons dans la respiration sur les hautes montagnes ; j'ai pu l'étudier assez complètement à l'aide d'un spiromètre de précision qui m'a donné d'excellents résultats.

Dans la respiration habituelle, la capacité pulmonaire n'est pas utilisée tout entière à chaque inspiration ; ainsi, au repos, j'inspire environ 60 centilitres d'air seulement, tandis que mon poumon peut en contenir 300 centilitres. Le sang se trouve donc en contact avec une assez grande quantité d'air, qui n'est renouvelée que par parties. Au Mont Blanc, la diminution de pression produit une congestion diminuant la capacité du poumon, qui ne contient plus que 220 centilitres d'air au moment de l'arrivée au sommet ; de plus, chaque inspiration n'est plus que de 50 centilitres. On se trouve donc en présence d'une diminution, à la fois, de l'oxygène contenu dans l'air, de l'air contenu dans le poumon, et du renouvellement de cet air ; c'est cette triple diminution qui cause l'état morbide. On objectera, il est vrai, que les inspirations sont plus fréquentes dans les grandes altitudes ; mais leur nombre est bien loin d'être doublé, et cette fréquence anormale constitue elle-même une fatigue ; d'ailleurs elle n'est pas en rapport avec la diminution d'oxygène.

Par quel mécanisme d'accommodation les habitants des hautes régions du globe peuvent-ils s'habituer à l'air raréfié des grandes altitudes ? Là encore, mes expériences peuvent donner la clé du mystère: trois journées d'habitation au sommet du Mont Blanc ont suffi pour modifier entièrement le régime de ma respiration ; le dernier jour, ma capacité pulmonaire avait notablement augmenté et mesurait 250 centilitres ; le nombre des inspirations était de 17 par minute, au lieu de 14 dans la plaine ; quant à la profondeur des inspirations, elle avait doublé, étant devenue de 100 centilitres. Ainsi, l'air était deux fois moins dense que dans la plaine, mais il en entraînait deux fois plus dans ma poitrine, ce qui rétablissait l'équilibre ; aussi je ne ressentais plus aucun des symptômes du mal de montagne.

Au bout de deux heures, les expériences ne sont pas terminées. L'heure s'avance, le tonnerre se rapproche et la neige tombe, épaisse. « Moi, » dit Payot avec une visible satisfaction, « je crois bien que nous coucherons ici. — Je le crois bien aussi, » dis-je à mon tour. « Après tout, si nous restions pour voir l'orage ? C'est peut-être curieux ! Voyons, est-ce décidé, restons-nous ? — Oui, » à l'unanimité.

D'ailleurs, chacun donne d'excellentes raisons pour ne pas quitter le sommet : « Si on nous voit descendre, on croira à Chamonix que nous sommes à moitié morts... On est bien mieux ici, à l'abri, que dehors, sous la neige... Avec le vent qu'il fait, on pourrait dégringoler des Bosses... Avec la neige qui tombe, on pourrait se perdre au Grand Plateau... » Pour un peu, nous dirions que c'est par prudence que nous restons ! Puis viennent les objections, que chacun émet pour les pulvériser à l'envi : « La route peut être coupée pendant plusieurs jours ? — Nous avons cinq litres de pétrole pour le fourneau, et des vivres indéfiniment, puisque nous ne mangeons pas. — Et la mèche du fourneau qui ne marche plus ? — On en taillera une dans un bas de laine. — Et la foudre ? — Elle n'aura pas l'idée d'aller nous chercher si haut. — S'il tombe deux mètres de neige ? — Et les Esquimaux, ne vivent-ils pas sous la neige ? Cela nous chauffera... »

Payot est le plus enragé : « Nous sommes montés pour trois jours, il faut rester trois jours ! » — D'ailleurs, ajoute judicieusement Michel, je crois qu'à présent on ne pourrait plus passer. » Nous sommes tous joyeux de cette résolution, que chacun n'osait prendre à cause des autres. D'ailleurs, nous allons bien, les maux de tête s'étant dissipés dans la journée. Pendant que j'attache solidement sur leurs supports les instruments extérieurs, afin de les empêcher d'être emportés par le vent, M. Richard se charge de

la direction de l'hivernage. Il rectifie la forme de la tente, fait tendre la corde et amonceler de la neige sur le bas de la toile, pour lui donner du poids. Ensuite on dîne, et on se prépare pour la nuit.

Au bout d'un instant, Michel, qui était sorti, rentre vivement effrayé, disant qu'il y a dans l'air une électricité extraordinaire. Je sors à mon tour, pour m'en assurer, et je constate en effet des phénomènes électriques d'une intensité alarmante. De la tente, de l'abri des instruments, de moi-même part un bruissement strident, causé par des milliers d'étincelles. Mes cheveux se dressent sous l'action de l'électricité, il semble qu'on me les tire chacun séparément. Sur tout le corps, on sent les étincelles ; on ne saurait rester dehors sans souffrance : nous sommes littéralement baignés dans cette électricité. Cependant on n'entend que faiblement le tonnerre, l'orage semble avoir cessé autour de nous, mais la neige tombe toujours.

Contre l'électricité atmosphérique il n'y a rien à faire ; je rentre, et je rassure de mon mieux mes compagnons, bien que fort peu rassuré moi-même. Nous sommes obligés de fermer hermétiquement la tente, car la neige filtre à travers la moindre ouverture. Nous supprimons cette fois la lanterne, qui userait notre air : j'ai calculé que nous en avons assez pour respirer trois heures.

Après quelque temps d'un sommeil lourd, je m'éveille en proie à un violent mal de tête ; nous étouffons dans l'air vicié, et, si nous demeurions ainsi, nous ne tarderions pas à être asphyxiés. J'éveille mes compagnons, et nous ouvrons la tente un moment, pour renouveler l'air ; la neige a cessé, et nous pouvons désormais laisser l'ouverture réglementaire. La nuit s'achève sans incident, et nous dormirions paisiblement, si ce n'était le froid, et M. Richard qui ronfle bruyamment.

Quatrième journée. — Je m'éveille bien portant pour la première fois. Les douleurs de tête ont complètement disparu, et je me sens aussi dispos qu'à Chamonix ; je commence même à sentir un peu d'appétit : évidemment je suis à peu près acclimaté, et malheureusement il va falloir descendre ! M. Richard est aussi bien portant que moi. Seul Payot, qui, au fond de la tente, a sans doute été asphyxié plus que nous, reste étendu, incapable de faire un mouvement, en proie à un violent mal de tête.

Le vent est vif et froid. Je fouille la neige de tous côtés pour retrouver mes instruments, et je commence les observations, tout en m'occupant d'emballer les appareils que je dois laisser au sommet. Nous mettons tout en ordre, nous rentrons les instruments dans la tente, tout cela avec facilité.

té, sans fatigue, sentant seulement un peu d'essoufflement lorsque nous allons trop vite. Vers 10 heures, Payot peut enfin marcher ; Michel prend une charge d'instruments, j'en prends une autre, nous fermons la tente, et nous quittons le sommet du Mont Blanc, non sans quelque regret.

La descente s'accomplit sans encombre. A Pierre-Pointue, je trouve ma femme venue au-devant de moi avec mon ami Henri Vallot, qui a observé jour et nuit les instruments de Chamonix correspondant à ceux du sommet. A la cascade du Dard, nous sommes reçus par une députation de guides qui nous escorte, drapeaux en tête. A Chamonix, les habitants nous font une ovation enthousiaste, que je soupçonne l'excellent M. Venance Payot d'avoir organisée. A l'entrée du bourg, nous sommes reçus par le maire, le conseil municipal, le juge de paix, le guide-chef, qui nous couvrent de fleurs et nous font cortège ; la fanfare de Chamonix ouvre la marche ; la population, les étrangers remplissent les rues, les places, les fenêtres ; de tous côtés partent des acclamations enthousiastes. La Mairie est pavoisée, un arc de triomphe est dressé devant le bureau des guides, avec une inscription que la modestie m'empêche de reproduire. Le curé, les vicaires viennent nous féliciter. A la porte de l'hôtel, tout pavoisé, le propriétaire, M. Cachat, entouré de sa famille, nous offre le vin d'honneur. Étonnés et confus d'un tel triomphe, nous commençons à nous rendre compte qu'en allant faire des recherches scientifiques à cette altitude nous avons fait, sans le savoir, un exploit d'alpiniste...

Après quelques jours consacrés aux rhumatismes rapportés du sommet, je vais aux Grands-Mulets, le 7 août, régler mes instruments, et, le 12 août, je remonte au Mont Blanc, cette fois avec ma femme. Le temps est superbe, et personne ne ressent le mal de montagne ; nous mangeons même au sommet avec assez d'appétit. Les enregistreurs sont en bon état ; nous comptons passer la nuit sur la cime pour faire des observations sur le rayonnement nocturne ; malheureusement, dans la soirée un orage se prépare, et nous nous voyons obligés de descendre, après avoir passé six heures au sommet.

Le 25 août, nouvelle ascension. J'en profite pour mesurer les pentes les plus fortes de la route parcourue.

Le sommet du Mont Blanc est méconnaissable ; il est tombé 1 mètre 50 de neige à l'endroit du campement, aussi la tente et l'abri ont disparu ; nous les retrouverons en creusant, mais la neige a filtré à travers les moindres ouvertures et a tout rempli. J'ai apporté l'hygromètre réparé, mais

quelles indications donnera-t-il au fond du trou de neige où est enfoncé l'abri ?

Le 3 septembre, je retourne aux Grands-Mulets ; malheureusement le mauvais temps m'empêche de monter au sommet.

Enfin, le 10 septembre, je fais ma dernière ascension au Mont Blanc, emmenant des porteurs pour reprendre mes instruments. Craignant que le temps ne devienne mauvais, et sachant que la montée sera longue et pénible dans la neige fraîche, nous décidons de ne pas nous coucher, de partir des Grands-Mulets à 10 heures du soir et d'arriver de bonne heure au sommet. Nous avons emmené Riquet, le petit chien de Michel, qui grimpe vaillamment. Il fait un froid terrible ; à la montée du Dôme, le manque de sommeil nous fait dormir en marchant, ce qui nous enlève des forces et nous fatigue beaucoup. Nous nous arrêtons aux roches des Bosses pour battre la semelle, car nous sentons nos pieds se geler. Personne ne peut manger par une température pareille ; le vin est gelé comme un sorbet. Un porteur est pris de vomissements ; c'est pourtant un homme d'une vigueur exceptionnelle. Nous sommes déjà sur la dernière arête, lorsque le soleil se lève et nous rend témoins une fois de plus du spectre violet du Mont Blanc. A 7 heures, nous atteignons la cime, où nous pouvons enfin nous réchauffer aux rayons du soleil. Nous avons apporté des pelles pour déblayer la tente et l'abri, de nouveau ensevelis sous la neige. Malgré le soleil, il fait toujours un froid piquant, car à 9 heures 30 le thermomètre marque encore 8°, 5 au-dessous de zéro. Le chien paraît ressentir les effets de la raréfaction de l'air ; très vif d'habitude, il est abattu et reste tout le temps sans bouger, enveloppé dans une couverture. Nous emballons le matériel, et, à 11 heures, nous quittons le sommet pour descendre à Chamonix.

Le séjour que j'ai fait au sommet du Mont Blanc, en dehors des documents scientifiques que j'en ai rapportés, montre qu'on peut vivre à cette altitude et s'y acclimater, même avec une installation rudimentaire. Si on avait une cabane en bois, avec un fourneau, des matelas et des couvertures, on pourrait certainement s'y livrer aux recherches scientifiques aussi facilement que dans la plaine. Une telle installation à 4,500 mètres, sur les derniers rochers, rendrait de grands services à la science, en même temps qu'elle faciliterait les ascensions des touristes et pourrait servir de refuge en cas de mauvais temps. J'ai l'espoir que cette idée pourra être réalisée avant peu d'années.

J. VALLOT.



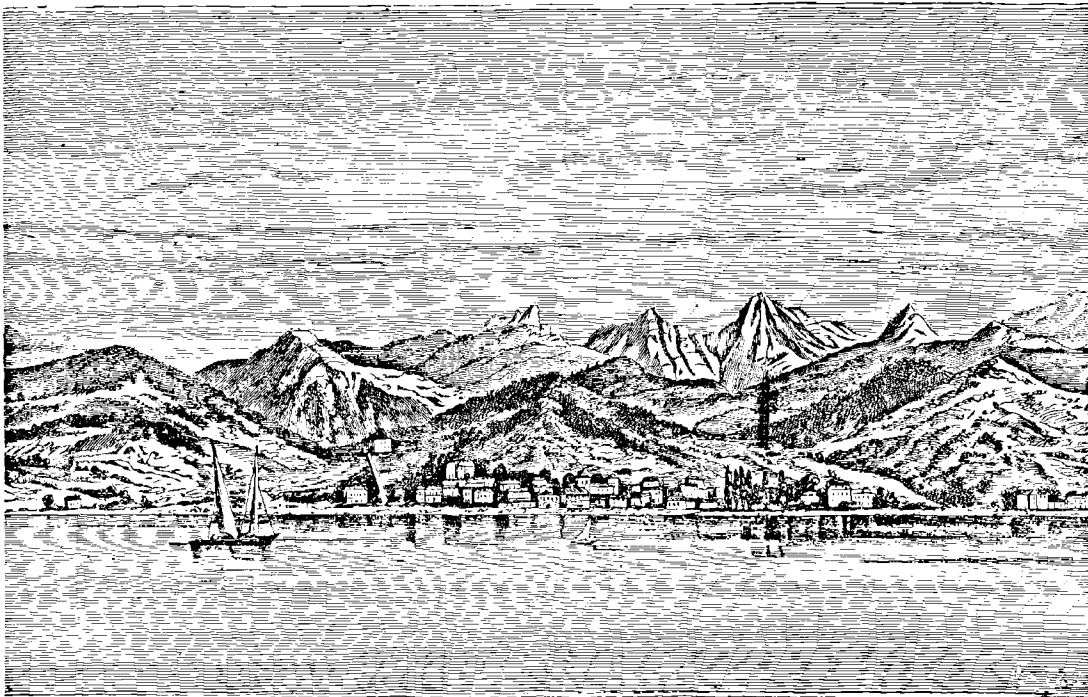
LE CHEMIN DE FER DU SAINT-GOTHARD.



A grande attraction des Alpes, en l'an de grâce 1882, a été la traversée du mont Saint-Gothard. Tous les touristes pour la Suisse ou l'Italie ont tenu à jeter au moins un coup d'œil sur le tunnel du nouveau chemin de fer et les admirables travaux d'art qui l'accompagnent. Depuis les bords du lac des Quatre-Cantons jusque sur les rives du lac Majeur, les prodiges du travail humain rivalisent avec les merveilles de la nature pour captiver l'attention du passant. Aussi nos lecteurs nous permettront-ils de laisser pour un instant l'ascension des hauts sommets, afin de leur raconter [modestement comment tout le monde peut traverser des montagnes que les plus forts d'entre nous sont seuls en état de gravir ! J'ai été conduit en Italie deux fois, d'abord pour aller goûter quelques jours de repos sur les plages ensoleillées du golfe de Naples, pendant les vacances de Pâques ; puis pour explorer, en automne, les formations glaciaires de la région des lacs. Au printemps, la voie du Saint-Gothard n'était pas encore ouverte, et, faute de loisirs assez longs, j'ai dû prendre le chemin du Mont-Cenis et revenir par le passage du Brenner. En automne seulement, les trains rapides à travers le Saint-Gothard commencèrent leur marche régulière, vous conduisant, dans l'espace de trente-six heures, de Strasbourg à Rome, avec un trajet de 1,080 kilomètres. Mon désir serait de vous décrire en quelques traits le plus récent des trois chemins de fer des Alpes, au moyen des notes crayonnées sur mon carnet. Allons, la locomotive siffle à la station de Flüelen où le train s'ébranle sur le territoire libre du vieux pays d'Uri. Vite en voiture : *Avanti !*

Par le beau temps, les trains du Saint-Gothard sont actuellement au complet. Mains jours, pendant la saison des vacances, le nombre des billets délivrés dépasse celui des places disponibles. Il en a été ainsi lors de mon passage. Comme la foule des voyageurs se disputait les places, un digne Anglais, à la face florissante et à l'expression placide et satisfaite, s'était avisé de s'assurer un coupé complet, en faisant placer, moyennant pourboire apparemment, un placard sur la portière avec l'inscription : *Compartiment réservé*. Un compartiment réservé avec des sièges disponi-

bles, quand dans les autres voitures les places manquent, c'est parfait. Aussi je m'y installe, non sans déranger quelques bibelots, comme les insulaires de bonne famille en emportent toujours une cargaison. Scandalisée de mon procédé, une jeune dame, compagne de route de l'Anglais, me rend attentif à l'inscription du placard : *Compartiment réservé*. — Je l'ai vue, milady. Les wagons voisins étant complets, je prends ici un des sièges libres. — Milady fait une moue dépitée, rongant son frein entre ses dents blanches. Tant pis pour elle, car, malgré tous les pourboires dont la bourse d'un riche Anglais est susceptible, on ne reconnaît pas chez nous, même entre



LE LAC DE GENÈVE (P. 252).

gens comme il faut, le droit de réserve en chemin de fer, où chacun a la prétention d'occuper une place libre dont il a payé le prix.

Aucune voie ferrée en Europe ne présente autant et d'aussi remarquables travaux d'art que la ligne du Saint-Gothard. On constate le fait pendant le parcours du train. On le reconnaît mieux en faisant à pied, au retour, le trajet accompli d'abord en voiture. Nous sommes transportés comme par un coup de baguette magique au-dessus des abîmes où la Reuss mugit à une profondeur vertigineuse, au-dessus des forêts et des pâturages, où les habitants des chalets épars ou groupés nous sourient

gaiement. Plusieurs fois, le chemin de fer revient sur lui-même par des passages en spirales. Avec quelle sûreté d'allure et de mouvement il glisse, il roule sur les ponts suspendus, pareil à un aigle au milieu des airs ! Les villages d'Amsteg, de Gurnellen, de Wasen, le Pont-du-Diable, cent sites pittoresques et charmants se succèdent comme les changements à vue dans un décor de théâtre. Voici déjà l'entrée du grand tunnel, à Gœschenen, où le train s'engage dans la nuit perpétuelle de la montagne. Attention et silence, pendant ce parcours de 14,912 mètres ! Les conversations s'interrompent et chaque passager recueille ses pensées. Mais quoi, entrés à peine, nous sommes déjà rendus à la lumière et au jour, avec le sifflement triomphant de la machine qui nous dépose à la station d'Airole, sifflement répété par tous les échos des grandes Alpes, comme un défi, comme un chant de victoire, fier, bref, strident, lancé à la face d'une nature dont les résistances longtemps souveraines sont domptées désormais et assouplies à la volonté de l'homme. En vingt et une minutes à peine, vous traversez le tunnel principal, sans effort ni fatigue, pendant qu'une tourmente de neige sévit peut-être au sommet du col et barre le chemin là-haut. Au-dessus de nos têtes, l'ancienne route, le plus souvent, monte dans les brouillards, impénétrables pour l'œil, au milieu des rafales, où la tempête mugit, où la pluie, la neige, le grésil fouettent le visage du passant. Avec la route ordinaire, il faut trois à quatre jours aux piétons pour aller de Flüelen à Bellinzona par-dessus le col. Encore n'arrivent-ils pas toujours. Les croix plantées au bord du chemin en témoignent, jalonnant les points où les tourmentes de neige ou les avalanches ont enseveli des victimes, dont les survivants ont conservé le souvenir. Si les chroniqueurs du XVI^e siècle rapportent comme un prodige de rapidité le fait que, le 22 octobre 1531, le pape Clément VII reçut la nouvelle de la victoire de Kappel, remportée le 11 octobre précédent par les cantons catholiques sur les Zuricois protestants, et dans laquelle le réformateur Ulrich Zwingli tomba les armes à la main ; aujourd'hui, par les trains directs, vous mettez 4 heures 30 pour un trajet de 130 kilomètres, entre le lac des Quatre-Cantons et Bellinzona, y compris l'arrêt pour dîner à table d'hôte, au buffet de Gœschenen.

Airolo est une petite ville suisse du versant italien, qui se présente à la sortie du tunnel principal par 1,145 mètres au-dessus de la mer, à l'altitude du col de la Schlucht dans nos Vosges d'Alsace. Dévoré en 1877, le 17 septembre, par un violent incendie, ce centre peuplé domine les lacets étagés de la route, qui descend sur les flancs âpres et sauvages du val Tre-

mola. A partir de Faïdo, on voit apparaître, à plus de 700 mètres d'altitude, le châtaignier sur les pentes chaudes exposées au midi, en contraste avec la végétation plus sévère du côté septentrional. Forêts, champs cultivés, villages riants se suivent alors, alternant avec une succession de paysages grandioses, de fières montagnes, de chutes d'eau écumeuses, d'éboulements de rochers, d'escarpements et de précipices. Rien de suisse ne se manifeste, à vrai dire, dans toute la vallée du Tessin, rien, sinon les couleurs de la Confédération et la forme républicaine du gouvernement. Sur le versant Sud des Alpes, les cultures, comme la nature, présentent déjà l'aspect des pays du Midi. A défaut de l'ardeur du soleil, le visage brun et hâlé des hommes, les mûriers et les pieds de vigne au milieu des champs de maïs, en place des plantations de seigle et des prés plus verts du Nord, suffiraient déjà pour caractériser une dépendance de la Lombardie.

Sur aucun chemin de fer de l'Europe, ai-je dit, vous ne voyez autant de travaux d'art qu'à la traversée du Saint-Gothard. Ni la ligne du Mont-Cenis, ni celle du Brenner, dans les Alpes, ni le passage de la sierra de Guadarrama, qui monte en Espagne à 1,400 mètres d'altitude, ni en Italie la voie des Apennins, entre Bologne et Ferrare, ne présentent un ensemble d'ouvrages aussi digne d'attention. D'abord le tunnel principal, entre Gœschenen et Airolo, mesure une longueur de 14,912 mètres. Son point culminant atteint une élévation de 1,154 mètres au-dessus du niveau de la mer ; l'entrée de Gœschenen, 1,109 mètres ; la sortie d'Airolo, 1,145 mètres. Le développement total de la voie ferrée, entre les stations extrêmes de Chiasso, près de Côme, et de Rothkreuz, près de Lucerne, atteint 214 kilomètres. Outre le grand tunnel de Gœschenen à Airolo, nous en comptons, sur la ligne propre du Saint-Gothard, 55 autres de moindre importance, dont 27 sur le versant Nord et 28 sur le versant Sud. Ensemble, ces 55 tunnels ont une longueur totale de 41 kilomètres passés, soit les trois quarts de la longueur de tous les tunnels de l'Allemagne, placés bout à bout les uns à la suite des autres.

Sur les deux versants du Saint-Gothard, avant l'accès du tunnel principal, il a fallu établir des tunnels en spirale, où la voie revient sur elle-même, dans les passages où les différences de niveau ne peuvent être rachetées par des tracés en ligne droite ou par des courbes ordinaires.

Les tunnels en spirale du versant Nord traversent tous le gneiss et des schistes cristallins, présentant par-ci par-là des passages de granit. On y a trouvé des bélemnites fossiles étirées sur une longueur d'un pied, quand

pourtant leur taille naturelle ou normale atteignait à peine deux pouces. Dans l'intervalle des tunnels, de superbes viaducs traversent les passages dangereux, tandis que des galeries spéciales et des murs garantissent la voie ferrée contre les avalanches et les chutes de pierres. Quelques-unes de ces galeries atteignent un développement de 61 et même 98 mètres dans l'Entschigthal ; d'autres, près de la station de Gurtellen, mesurent 25 à 29 mètres seulement.

Parmi les viaducs, construits moitié en fer, moitié en pierre, signalons ceux de Brennstanden, avec ses cinq ouvertures de 8 mètres, au bord du lac de Zug ; du Kellerbach, avec deux ouvertures de 31 mètres entre Wasen et Goeschenen. Les ponts dont la portée dépasse 20 mètres sont au nombre de 42, tous en fer : celui de la Verzasca, près Gordola, mesure 100 mètres, ainsi que celui jeté sur la principale branche du Brenno. Quelques-uns, franchissant les torrents d'un saut, avec un tablier unique, atteignent 35 mètres de portée, comme à Goeschenen et à Inschi. D'autres s'appuient sur un seul pilier, en ligne droite, comme au Ried, ou bien dessinent des courbes comme sur le Rohrbach. Au Leggistein et devant le piton rocheux couronné par la blanche église de Wasen, au confluent de la Meien-Reuss du Gothard, vous voyez à la fois trois ponts de chemin de fer, étagés les uns au-dessus des autres, dressés immédiatement devant l'entrée ou la sortie des tunnels en spirale, dont la double boucle enveloppe l'ancienne route et enlace les deux courants d'eau. Vous êtes transporté, comme par enchantement, du sein ténébreux de la montagne au milieu des airs, où vous entendez la Meien-Reuss mugir à 80 mètres de profondeur verticale au-dessous du tablier du pont moyen. Impossible de se figurer, si l'on n'en a pas été témoin, quel effet pittoresque, imposant, font dans le paysage ces passes à la fois hardies et légères, suspendues ou lancées par-dessus les abîmes où les flots brisés sur les rochers grondent et se précipitent blancs d'écume, réduits en poussière humide, dans un vide vertigineux.

Qu'il suffise de rappeler que le travail de percement du grand tunnel a été accompli en l'espace de huit ans, moyennant une dépense de 56,750,000 fr., sans occuper jamais plus de 3,400 ouvriers à la fois. Les travaux de la voie ont été commencés seulement six ans après le début de la percée du grand tunnel. Le nombre des ouvriers occupés au tunnel principal s'est élevé successivement de 841, pendant l'année 1873, à 3,400 au mois de juin 1880. Sur l'ensemble des chantiers de toute la ligne, il y a eu jusqu'à 17,658 hommes occupés simultanément dans le courant d'août 1880.

Parmi les difficultés d'exécution, on a beaucoup parlé de la zone d'écrasement, *Druckstelle*, rencontrée sur une longueur de 72 mètres à 2,766 mètres de l'entrée du grand tunnel, et qui écrase les revêtements de maçonnerie sous la poussée d'une masse de kaolin provenant de la décomposition du gneiss normal. Ce kaolin, de couleur jaunâtre ou grisâtre, assez dur à l'état sec, devenait plastique et mou sous l'effet de l'humidité, de manière à détruire la maçonnerie ordinaire par suite de la pression exercée. L'écrasement des parois a pu être arrêté au moyen de substructions plus solides et par l'emploi de blocs de gneiss de 1 mètre à 1 mètre 50 de puissance dans la voûte du tunnel. Une autre difficulté du travail est le malaise causé par l'élévation de la température.

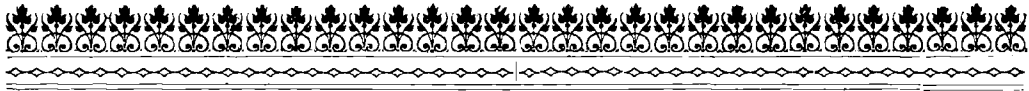
Avant la construction du chemin de fer, les neiges interceptaient souvent la traversée du Saint-Gothard. Plus d'une fois le mauvais temps nous a surpris à l'hospice, en venant d'Italie, au point de nous obliger de redescendre en traîneau vers le lac des Quatre-Cantons, alors que nous avons quitté l'Italie avec un ciel bleu, regrettant comme Mignon le pays

Où la brise est si douce
Et l'oiseau si léger.

La neige commence à joncher le sol du passage à partir de la mi-octobre, pour intercepter les communications six mois durant. Aussi longtemps que l'air reste calme, on peut encore se frayer une voie au moyen du chasse-neige. Un service spécial de cantonniers fonctionnait à cet effet sur la route du Saint-Gothard, non sans frais considérables. Rude service que celui-là et qui exige des hommes au corps d'acier, plus endurcis que nos conducteurs de locomotives ! Je les vois encore à l'œuvre, partagés en plusieurs équipes, chacune avec sa tâche propre. Quand la route est encombrée par un épais linceul, les frayeurs, ou les voyers, attellent au pesant traîneau en forme de coin une douzaine de bœufs ou de chevaux à la file, un à un. Derrière le sillon ouvert le long de la route, comme sous le soc d'une charrue, une équipe de cantonniers suivent le traîneau, munis de pelles, pour élargir le sillon, pour le transformer en sentier au fond d'une tranchée. Cette opération a coûté, en 1879, au canton d'Uri seul, 56,680 fr. pour le passage du Saint-Gothard. Sur les points de la route et du chemin de fer exposés aux avalanches, des ouvrages spéciaux, appelés *galeries*, sont construits pour faciliter le passage des masses de neige en mouvement et pour protéger la voie. La percée du grand tunnel soustrait le chemin de fer à une quarantaine de ces passages, dont la trace est marquée à travers

les forêts, comme une rainure sur le roc à nu. En allant d'Amsteg à Andermatt, en traversant le beau pont en fer jeté par-dessus la Reuss, vous remarquez tout particulièrement sur les flancs du Bristen, à des hauteurs prodigieuses, les couloirs à pic des Bristenlauri, Langlauri, Teuflauri, par où descendent en été de petits filets d'eau, mais dont l'activité violente, pendant les tourmentes de l'hiver et du printemps, s'atteste par les énormes blocs de gneiss précipités et accumulés à vos pieds au fond de la rivière. Quand la neige d'une avalanche remplit un chemin sur une grande hauteur, elle reste longtemps en place, en sorte que les communications ne peuvent être rétablies qu'en perçant un tunnel à travers sa masse compacte, très cohérente, impossible à entamer avec le traîneau ordinaire.

UN ASCENSIONNISTE.



SURPRIS PAR LA TEMPÊTE SUR LE FLANC D'UNE MONTAGNE.



A vallée de Servoz est la première qui se présente au sortir de celle de Chamonix. Si les neiges ont disparu des cimes voisines, si les prés ont repris leur verdure, si le soleil du soir dore les rochers qui l'enserrent, cette vallée est riante, bien que sauvage. Quelques cabanes y sont éparses, et, parmi elles, une petite auberge, où j'arrivai le 12 juin au soir.

On peut sortir de cette vallée de bien des façons. Quelques-uns en sortent par la grande route : c'est le plus simple ; mais, dans ce temps-là, et de plus étant touriste, je dédaignais cette plate façon de sortir des vallées. Un touriste veut des cimes, veut des cols, veut des aventures, des dangers. Pourquoi ? c'est dans son tempérament.

Dès que je fus arrivé dans la petite hôtellerie de Servoz, je m'informai de la nature des cols et passages. On me parla du col d'Anterne: c'est une gorge étroite, resserrée entre les pics de Fiz et les bases du mont Buet ; le sentier est difficile, la cime âpre et décharmée... Je vis que c'était mon affaire, et je résolus de m'y engager le lendemain, sur les traces d'un bon guide. Par malheur, il n'y a point de guides dans l'endroit, et l'on ne put

que m'indiquer un chasseur de chamois qui pourrait, disait-on, m'en tenir lieu ; mais il se trouva que cet homme était déjà engagé par un touriste anglais, qui voulait se rendre à Sixt par la même route que je me proposais de prendre.

Ce touriste, je l'avais vu sur le seuil de l'auberge, à mon arrivée. C'était un gentleman de bonne mine, d'une mise aussi propre que recherchée, et de manières très distinguées, car.... il ne me rendit point le salut que je lui adressai en passant: c'est, chez les Anglais bien élevés, un signe de bon ton, d'usage du monde. Toutefois, quand j'eus appris que le seul homme de l'endroit qui pût me guider au col d'Anterne se trouvait déjà engagé par ce touriste, je revins auprès de celui-ci, fort désireux de l'amener à me permettre de me joindre à lui pour passer le col, en payant de moitié le chasseur de chamois.

L'Anglais était assis en face du Mont-Blanc, que d'ailleurs il ne regardait pas. Il venait de bâiller ; je bâillai aussi en signe de sympathie ; après quoi, je crus devoir laisser s'écouler quelques minutes, pendant lesquelles milord ayant eu le temps de se familiariser avec ma personne, je me trouvais ensuite comme présenté à lui. Lorsque le moment me parut propice :

— Magnifique ! dis-je à demi-voix, et sans m'adresser encore à personne, sublime spectacle !....

Rien ne bougea, rien ne répondit. Je m'approchai : — Monsieur, dis-je fort gracieusement, arrive sans doute de Chamonix ?

— Uï.

— J'en suis moi-même parti ce matin.

L'Anglais bâilla une seconde fois.

— Je n'ai pas eu, monsieur, l'avantage de vous rencontrer en route ; il faut que vous ayez passé par le col de Blanc ?

— No.

— Par le Prarion peut-être ?

— No.

— J'y arrivai hier par la Tête-Noire, et je me propose de passer demain le col d'Anterne, si toutefois je puis trouver un guide. Vous avez pu, me dit-on, vous en procurer un ?

— Uï.

— Uï ! no ! le diable s'en mêle ! disais-je au dedans de moi-même. Je n'obtiens rien de cet original.

Puis, me décidant à brusquer l'affaire : — Y aurait-il de l'indiscrétion,

monsieur, dans le cas où je ne pourrais me procurer un guide, à vous demander la permission de m'associer à vous, en payant le vôtre de moitié ?

— Uï, il y avé de l'indiscrétion.

— En ce cas, je n'insiste point, lui dis-je. Et je m'éloignai, tout ébahi de ce colloque intéressant.

C'est une heure charmante, en voyage, que celle du soir, lorsque, dans une contrée solitaire et sauvage, on erre doucement, à l'aventure, sans autre soin que de voir ce qui se présente, que de converser avec le passant, que d'amener à point un appétit que la marche a déjà aiguisé, et que le repas qui s'appête va bientôt satisfaire. Tout en me promenant, je me dirigeai sur un rocher couvert de ruines ; on l'appelle le Mont Saint-Michel. Deux chèvres y broutaient, qui s'enfuirent à mon approche, me laissant maître de la place, où je m'assis auprès de jeunes aunes qui croissent çà et là.

Ce n'est point ici une aventure dont je dispose les circonstances. Ne vous attendez à rien, je vous prie, lecteur. J'étais assis, c'est tout ; c'est beaucoup, je vous assure, à cette heure et dans ce lieu. La vallée est déjà dans l'ombre ; mais, du côté où elle s'ouvre sur le Mont-Blanc, qui est tout voisin, une resplendissante lumière éclaire et colore les glaces de cette cime majestueuse, dont les dentelures se découpent avec magnificence sur un sombre azur. A mesure que le soleil s'abaisse, l'éclat se retire par degrés des plateaux de glace, des transparents abîmes ; et quand de la dernière aiguille disparaît la dernière lueur, il semble que la vie a cessé d'animer la nature. Alors les sens, jusqu'à ce moment charmés, attentifs, et comme enchaînés à ces sommités, se ressouvient de la vallée ; la joue sent fléchir le souffle du vent, l'oreille retrouve le bruit de la rivière, et des hauteurs contemplatives l'esprit redescend à songer au souper.

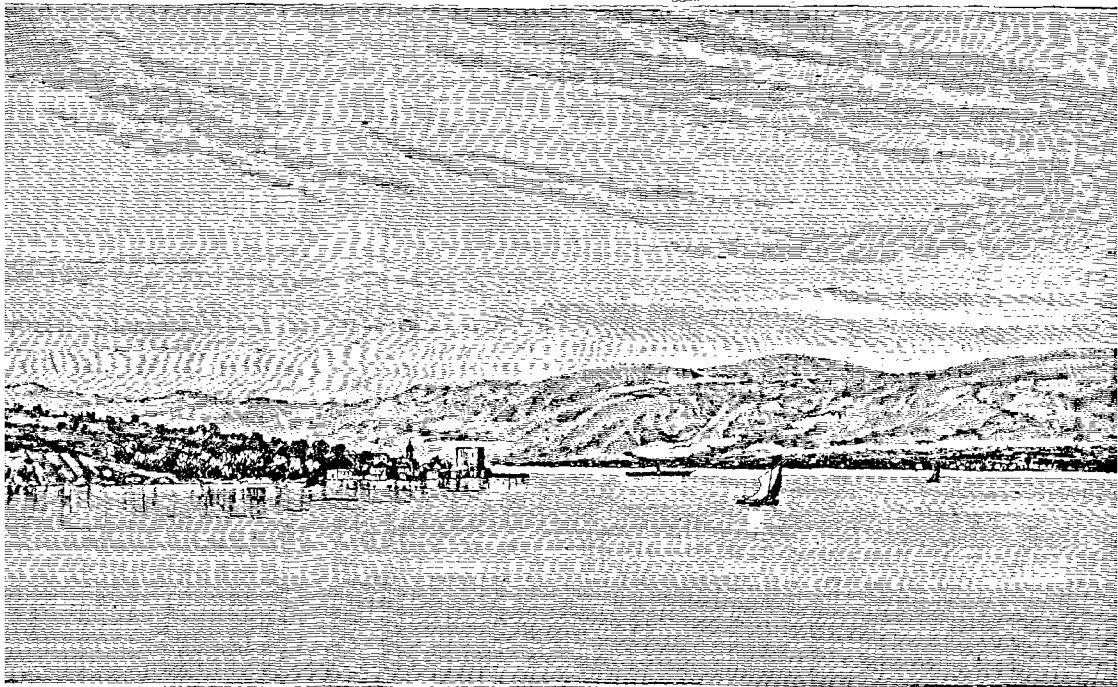
Un pâtre était venu chercher les chèvres. Au retour, je fis route avec lui. Ce bonhomme avait certaines notions sur le col d'Anterne, et je lui eusse certainement proposé de me servir de guide le lendemain, sans l'extrême pusillanimité que je croyais remarquer en lui.

— La neige est haute, en dessus ! disait-il. Pas huit jours qu'il y a péri deux cochons : ceux de Pierre, et sa femme aussi, qui les ramenait de la foire de Samoins. Deux cochons tout élevés ! Encore, si elle les avait vendus, l'argent en serait trouvé ! Je vous dis que c'est un mauvais passage en juin.

Je lui soutins, sur la foi de mon Itinéraire, que le col d'Anterne est au

contraire un passage très facile, puisqu'il n'est élevé que de 7,086 pieds au-dessus du niveau de la mer, tandis que la limite des neiges éternelles est à 7,812 pieds. Et, comme la force de mon argumentation ne me parut pas avoir convaincu le pâtre, je pris mon crayon, et faisant sur la couverture même de l'Itinéraire une soustraction victorieuse, je démontrai que nous avions encore, à partir du sommet du col, 726 pieds de roc nu, par conséquent sans neige ni glace.

— Mâ s'y fiaz (1) ! dit-il dans son patois. Vos chiffres, je ne m'y connais pas ; mais, tenez, il y a deux ans d'ici, dans ce même mois, un Anglais



. SUR LES BORDS DU LAC DES QUATRE-CANTONS (P. 278).

y est resté. C'était le fils. Je vis son père tout en pleurs et en deuil. On lui fit fête chez Renaud, on mit devant lui des noix sèches, de la viande ; rien n'y fit. C'est son fils qu'il voulait. On l'eut trente-six heures après, mais c'était le cadavre.

Il me parut évident que cet homme faisait quelque confusion de noms car l'Itinéraire était positif, et la soustraction péremptoire. Au surplus, je voulais un peu de dangers, et en supposant que le pâtre n'eût fait que représenter, avec l'exagération d'un esprit timide, des choses au fond

(1) Il ne faut pas s'y fier.

vraies à quelque degré, il se trouvait que le col d'Anterne était le col qui me convenait tout particulièrement entre les cols. Je persistai donc dans mon projet de le traverser sans guide, puisque je n'en trouvais point, mais avec le secours de mon excellent Itinéraire, et en ayant soin de partir peu de temps après l'Anglais, de manière à suivre de loin ses traces.

En rentrant à l'hôtel, je trouvai le souper servi. Une petite table était dressée pour moi ; plus loin, milord avait la sienne, où il mangeait en compagnie d'une jeune demoiselle, sa fille, que je n'avais point encore vue. Elle était d'une haute taille, et ses manières présentaient ce mélange de grâce et de raideur qu'on rencontre souvent chez les jeunes Anglaises qui appartiennent aux classes aristocratiques. Comme je sais l'anglais, j'aurais pu profiter de leur conversation, sans toutefois y prendre part ; mais elle se borna à l'échange de quelques monosyllabes qui exprimaient un dédain rempli de dignité, au sujet du service des gens, de la qualité des mets, ou de l'équivoque propriété des ustensiles. Ces mets eux-mêmes étaient singulièrement choisis, et plus singulièrement répartis. Mademoiselle s'était fait servir un large bifteck, et ses lèvres ne dédaignaient pas de livrer passage à quelques rasades d'un vin que je jugeai devoir faire partie de la provision de voyage. Pendant ce temps, milord s'occupait de se préparer un thé qui devait constituer tout son repas. Il mettait à cette opération ce soin minutieux, cette importance grave que sait y mettre un Anglais comme il faut ; et, bien que toute la maison fût sur pied à l'occasion de ce thé, prête à tout faire, prête à se mettre au feu pour que ce thé fût parfait, milord accueillait toute la maison avec cette humeur raide qui, souvent aussi, caractérise l'Anglais de qualité, en voyage, à l'auberge, et sur le continent. Sur la fin du souper, le guide entra.

— Holà ! hé ! dites donc, monsieur, il nous faut partir de grand matin. Je viens d'examiner le temps : vers midi nous pourrions avoir de l'orage. C'est mauvais par là-haut à cause des neiges. Et puis, c'est pas l'ombrelle de cette demoiselle qui la tirerait de là !

Cette façon cavalière de s'exprimer choquait visiblement milord. Avant de répondre, il entama avec sa fille un colloque en anglais. Pour la clarté du récit, je reproduis ce colloque dans cette sorte d'idiome qu'emploient entre eux les Anglais lorsqu'ils conversent en français.

Milord à sa fille. — Cette guide avéi une très irrévérencieuse manière.

— Il me paraisé iune stiupid. Disé à lui que je ne voulé paartir que si la ciel n'avé pas iune iunique niuage.

— Eh bien ! c'est pas ça ; repartit le guide. De grand matin il y aura des nuages, je vous en préviens ; et tout de même il faut partir de grand matin. Laissez donc ; nous connaissons le temps et les endroits, nous autres !

Milord à sa fille. — C'éte iune fourbe.

Au guide : — Je disé à vos que je ne voulé partir que quand la ciel n'avé pas iune iunique, iunique niuage.

— Comme vous voudrez, ça vous regarde. Je parie que le ciel sera découvert vers neuf heures ! Une supposition : vous partirez à neuf heures, mais je vous dis que vers midi il va faire de l'orage, et à midi nous serons justement au milieu des neiges ; au lieu de cela, si nous partons de grand matin, à midi nous sommes à Sixt, et vienne la tourmente alors !

Milord à sa fille : — C'éte iune fourbe. Canprené-vous le chose, Clara ? Il connaissé qu'il faisé mauvais temps démain, et il voulé nous engager à commencer le journée de grande matin, parce que plus tard il faisé le pluie, et il perdé son argent.

— Je croyé aussi.

— Ces hommes éte tute remarquablement voleurs.

— Tute. Cordonné-lui votre volonté ; il éte bien attrapé !

Milord au guide : — Mon ami, je distigué parfaitement bien votre estratagem ! Je ne voulé partir que quand le ciel il n'avé pas plus de niuage que siur cette plate.... — à Clara : *How do you say plate, Clara ?*

— Clara : Assiette.

— ... Que sur cette assiette...Entendez-vous ?

— J'entends, j'entends ; mais c'est une bêtise. Tenez, laissez-moi vous amener Pierre. Avec ses deux cochons que ça lui a coûté !...

— Je défendé vos d'amener des cochons...

— C'est pour faire voir à monsieur...

— Je défendé vos !

— Comme vous voudrez.

— Je défendé, diabel !

Le guide sortit, et de cette façon je ne pus, contre mon usage, décider dès la veille l'heure du départ. Je penchais à croire le guide sincère dans ses assertions ; mais, n'ayant pas voix au chapitre, je dus me contenter d'associer ma destinée à celle de milord, et c'est dans cette résolution que j'allai me coucher.

Les guides ont leurs idées. Malgré les ordres qu'il avait reçus, celui-ci vint au petit jour faire vacarme pour réveiller milord et le presser de

partir. Milord, déjà blessé dans ses plus intimes susceptibilités par la façon bruyante dont s'y prenait le chasseur pour réveiller son monde, sortit du lit, vint mettre le nez à la fenêtre, et, voyant le ciel tout couvert de nuages, ne put contenir sa vive indignation :

— Vos été iune fourbe, mosieur ! iune fourbe ! criait-il au guide de derrière sa porte ; je connoissé votre estratadgem ! je connoissé !... Je déclaré encore iune fois que je ne parté pas s'il y avé iune sieule iunique niuage dans tute la circonférence de la firmamente !... Allé-vos-en ! Tute suite ! Tute !...

Le guide se retira en grommelant, mais sans trop comprendre le motif d'un si brusque accueil. Du reste, ses prédictions météorologiques ne tardèrent pas à se réaliser. Dès huit heures, le soleil perça le dais de nuages qui avait jusque-là plané sur la vallée, et bientôt, ayant dissipé les vapeurs devenues plus légères, on le vit briller dans un ciel parfaitement pur. Alors seulement milord et sa fille, se décidant à partir, montèrent sur leurs mulets, qui, sellés et bridés, attendaient depuis plus de deux heures devant l'auberge, en compagnie du guide. Un troisième mulet portait leur valise à Sixt par une route moins longue et plus facile. Environ vingt minutes après leur départ, ayant chargé sur mon dos mon petit havresac, je partis à pied sur leurs traces.

Cette montagne que nous gravissions est pittoresque. Jusqu'à mi-hauteur, ce sont des croupes magnifiquement boisées : d'abord des noyers, puis des hêtres mêlés aux sapins, bientôt les premiers bouleaux, dont le tremblant feuillage couronne des troncs sveltes et argentés ; enfin, les roches des Fiz. Ce sont des roches qui s'élancent vers la nue, plus élevées, plus menaçantes à mesure qu'on s'en approche, et formant une vaste chaîne qui court du côté de Sallenche, où elle se termine par la majestueuse aiguille de Warens. Ces roches sont vermoulues, minées par les eaux ; elles ont formé, par des éboulements successifs, dont le plus récent eut lieu dans le siècle passé, ces croupes aujourd'hui boisées, parsemées de riants pâturages, mais qui recouvrent des corps d'hommes, des ha-meaux, des pays entiers. De loin en loin quelques hardis chasseurs ont escaladé les Fiz ; ils disent que sur cet âpre sommet on a trouvé un lac sombre, profond, dont on raconte, dans la contrée, des choses merveilleuses.

Le dernier village que l'on dépasse, c'est le village du Mont. J'y fis halte auprès d'une fontaine ; j'en admirais le cristal, les mousses éclatantes ;

je me figurais que ces bonnes gens que je ne voyais pas sous le porche des maisons, autour des étables, travaillaient dans la forêt, ou faisaient paître au loin leurs nombreux bestiaux. Comment, dans ces lieux écartés, sous ces aimables ombrages, se peindre une peuplade dévorée par ces plaies qui rongent la populace des grandes villes ? Comment renoncer, au sein des hautes Alpes, à ce charme d'innocence que l'on vient y chercher comme dans un inviolable asile ? Et pourtant, bien des fois déçue, l'illusion renaît sans cesse, parce que, pour nous hommes des villes, cette grande nature nous émeut, ce silence des montagnes nous parle ; notre cœur s'élève, s'épure ; il semble reprendre sa primitive innocence, et bientôt, ne concevant plus le mal, les vices, les abjectes passions, il va prêtant à toutes choses ce charme qui l'enivre.

Je l'éprouvais, ce charme, dans toute sa pureté, et davantage à mesure que je m'élevais. Cependant, vers onze heures, quelques nuages planaient au-dessus des gorges profondes ; le Mont-Blanc avait cet aspect mat qui laisse les arêtes du roc se dessiner toutes noires sur une blancheur terne ; et du côté du sud le vent soufflait par froides bouffées. Je songeai aux prédictions du guide, mais seulement pour rire du bon milord qui, afin de ne pas donner dans un piège imaginaire, s'en était tendu un très réel à lui-même. De temps en temps, quand le taillis était moins épais et la pente plus escarpée, je voyais les deux mulets au-dessus de ma tête. Milord et sa fille cheminaient sans mot dire, lorsque le guide, qui conduisait à la main le mulet de la jeune miss, s'étant arrêté pour lui montrer quelque chose, il s'ensuivit une sorte d'altercation.

Il faut savoir que les guides, en cet endroit, montrent au voyageur une tache de couleur ferrugineuse, qui se voit à une grande hauteur contre la paroi des Fiz. Ils appellent cette tache *l'Homme des Fiz*, parce qu'ils prétendent qu'elle a la forme et l'aspect d'une culotte jaune, tandis que, tout autour, d'autres apparences complètent, selon eux, la figure du géant. C'est cette curiosité que le guide indiquait du doigt à la jeune miss, mais en désignant la culotte. Ce mot est fort inconvenant pour des oreilles anglaises ; aussi une expression de dégoût se peignit-elle sur le visage de la jeune personne, tandis que milord témoignait son indignation.

— Ici en haut, à gauche, répétait le guide, une culotte jaune !

— Je défendé vos, guide, de dire cette mote !

— C'est que monsieur ne la voit pas. Tenez, juste au bout de mon bâton.... une culotte jaune !

Ici la jeune miss redoubla de malaise, et milord, outré de cette récidive :
 — Vous été iune malproper, mosieur ! j'avé dite à vos de ne pas prononcer cette sale mote ! Je payé vos, c'éété vos d'avoir de l'obédience ! (A sa fille.) Piquéé la mulette, Clara.

La caravane reprit sa route. Le guide, simple chasseur de chamois, guide seulement par occasion, et point au fait, comme le sont ceux de Chamonix, des *mœurs et coutumes*, comprenait toujours moins à qui il avait à faire. Mais au fond, soucieux seulement de son salaire, il n'insista pas, et mit à sa bouche une énorme pipe bien bourrée de tabac, qu'il venait de sortir de sa poche ; quand il prit une allumette :

Clara à milord : — Oh ! le détestabel parfume, si cette garçon voulé fumer son pipe !

Milord à Clara : — Je n'avé pas connoissé iune si intolérabel homme !

Au guide : — Je défendé vos, guide, de fumer, pourquoi mon file il craigné la parfume...

— C'est pas du *parfum*, c'est du bon tabac, et puis du bon !

— C'est une parfume mauvaise, je défendé vos.

— Eh bien ! tenez, la bête est sûre, je marcherai derrière...

Clara : — Oh ! oh ! ne quitté pas la mulette !

Milord : — Ne quitté pas !... Ohé ! *what fellow we have there* ! Je défendé vos de fumer ! Si vos fumé, je refusé absoliument de payer vos !

— Ah ben ! ceux-là !... vaut mieux mener les bêtes à la foire, dit le guide en remettant sa pipe dans sa poche. Voyons, avançons ! ajouta-t-il. Le temps se brouille, il s'agit de passer les neiges.

Effectivement le ciel s'était de nouveau entièrement chargé de nuages ; toutes les cimes étaient cachées, et le vent, déjà plus violent, faisait tourbillonner la poussière des ravins. Nous montions depuis près de trois heures, et néanmoins le haut du col paraissait encore éloigné. Depuis que nous avions atteint le bas des rochers des Fiz, en même temps que nous laissions derrière nous les dernières traces de végétation, ces rochers, que nous commencions à tourner, nous dérobaient la vue de la vallée de Servoz. La scène était donc changée : à gauche, des rocs verticaux ; à droite, les bases du Buet, toutes de glaces et de pierres nues ; autour de nous, une contrée déserte et morne, dont l'aspect n'était varié que par les blanches plaques de neige à chaque instant plus nombreuses.

Milord à Clara : — J'avé la suspicion que cette drôle ne connoissé pas le *true* chémin ?

Au guide : — Vos mené nous dans iune mauvaise chemin, guide ?

— Ici ! c'est pas de quoi se plaindre. Attendez donc d'être en haut. Avançons, avançons !

Clara à milord : — Oh ! je craigné beaucoup, mon père !

— Avançons, avançons ! Vous n'avez pas voulu m'écouter hier ; c'est à savoir maintenant comme nous nous en tirerons.

— Je voulé ritorner, ritorner absolument ! s'écria la jeune miss très effrayée.

— Impossible, mamselle. Mais c'est sûr qu'il vaudrait mieux pour nous que nous fussions à cette heure de l'autre côté.

— Arrêtez la mulette, guide, arrêtez ! dit milord.

Le guide, tout préoccupé, ne tint compte de cette injonction.

— Arrêtez, répéta la jeune miss.

— Arrêtez ! répéta milord, tute suite ! tute !

Le guide, sans s'arrêter et sans répondre, regardait attentivement le ciel en arrière de nous.

— C'est mauvais, dit-il.

Puis, arrêtant brusquement les mulets : — Monsieur, mamselle, il faut descendre.

— Descendre ! s'écrièrent-ils tous les deux à la fois.

— Et vite ! Retourner, c'est impossible. Voici la tourmente qui nous prend à dos ; le vent nous l'amène grand train. Nous n'avons qu'une chance, c'est qu'elle ne nous attrape pas. Le col est loin encore ; si nous y voulons passer, nous sommes *péris* avant d'y arriver. Il faut grimper cette rampe à gauche, elle abrège ; au delà nous sommes en dehors du vent. A bas ! Les mulets trouveront leur route. A bas donc !

Le sang-froid de cet homme imposa à milord, en même temps que ses paroles lui causaient une grande inquiétude. Il descendit sans mot dire ; en ce moment critique j'arrivai ; je m'approchai. La jeune miss était toute tremblante. Sans demander permission, je l'aidai à descendre de sa monture, tout en lui adressant quelques paroles rassurantes. Quand son père vit ses pieds délicats s'enfoncer profondément dans la neige, un mouvement d'effroi se peignit sur son visage.

— Guide, dis-je aussitôt à l'homme qui accrochait en toute hâte les étriers à la selle des mulets, c'est à vous de nous tirer d'ici. On m'a parlé de votre courage, de votre force ; vous êtes Félisaz, le plus habile chasseur de la vallée ; nous nous confions à vous.

Me tournant ensuite vers milord :

— N'ayez pas de crainte, monsieur. Je suis aussi habitué aux montagnes. Entre ce brave homme et moi, nous soutiendrons mademoiselle, vînt-elle à fléchir sous l'excès de la fatigue.

— Oblidgé, me répondit-il tout distrait par une vive émotion.

Moins troublé que l'Anglais, je n'étais pas moins inquiet. Les récits du pâtre que j'avais à peine écoutés la veille se présentaient à mon imagination et me faisaient juger notre situation très périlleuse. Cet homme m'avait raconté dans tous leurs détails les circonstances qui avaient accompagné la mort du jeune Anglais, celle de la femme de Pierre ; il me semblait les voir se reproduire toutes avec une effrayante vérité ! La malheureuse, arrivée près du sommet avec sa compagne, avait manqué de force pour s'enfuir, et, au bout de quelque temps, elle avait péri enveloppée dans la tourmente : c'est un vent qui, s'engouffrant dans les anfractuosités de ces gorges étroites, y tourbillonne avec violence, en déplaçant d'énormes masses de neige, qui recouvrent comme d'un linceul tous les objets sur lesquels il promène ses fureurs. Or, c'était un tourbillon de cette sorte qui, s'élevant derrière nous, comme du fond de la vallée, semblait devoir nous atteindre avant peu d'instant. Dès que le guide l'avait aperçu, et bien avant que nous pussions nous douter du danger, il ne l'avait plus quitté des yeux, mesurant avec sagacité sa distance, pressentant sa direction, et jugeant, avec un coup d'œil aussi sûr que prompt, qu'il fallait, pour ne pas périr, escalader au plus vite la pente qu'il venait de nous montrer.

Nous nous y engageâmes. A peine libres, les mulets s'étaient enfuis avec vitesse, la tête haute et les naseaux au vent. Guidés par leur instinct, ils avaient quitté le sentier par lequel nous étions venus ; et, se jetant sur la gauche pour s'éloigner de la trombe, ils s'enfonçaient dans une gorge obscure, où bientôt nous les perdîmes de vue. « Avançons ! arrivons ! » criait sans cesse le guide. Mais la pente était si raide que, sans la neige qui se tassait sous les pieds, il eût été impossible au plus habile chasseur de s'y tenir debout. Malgré cette circonstance favorable, nous avançons à peine, troublés plutôt que soutenus par les pressantes injonctions du guide. La jeune miss, comprimant sa frayeur pour ne pas ajouter à l'effroi qui semblait enchaîner son père, faisait des efforts inouïs pour s'élever ; mais ses forces s'y consumaient, et déjà elle en était à se suspendre à mon bras, à me laisser le plus souvent le soin de la soutenir, de la porter pers-



LAUSANNE. (P. 252.)

295-296

que. Épuisé moi-même, et me croyant à chaque instant arrivé au dernier terme de mes forces, le danger extrême qu'elle courait ranimait mon courage, et je tentais encore un effort. Enfin elle atteignit au haut de la pente. Nous l'y laissâmes, car son père réclamait tous nos secours.

Une circonstance singulière avait ajouté à la détresse de ce pauvre monsieur. Pendant qu'il cherchait à diminuer la raideur de la pente en faisant des contours en zigzag, ses pas l'avaient conduit sur un bloc de roche caché sous la neige, et posé, comme il arrive quelquefois, en équilibre. Le poids du corps avait fait un peu basculer cette masse énorme, et la frayeur de milord avait été si soudaine et si vive qu'incapable de la surmonter, il s'était laissé tomber sur ses genoux tremblants. Son visage était pâle et défait ; sa fille, qui, du haut du col, venait de l'apercevoir dans cet état, poussait des cris de désespoir, et nous-mêmes nous ne savions que résoudre.

— Laissez-moi, nous dit-il, et sauvez mon enfant !

— Alors le guide : « Courage ! mon brave monsieur, ce n'est rien. » Et s'adressant à moi : « Portons-le ! » Nous réunîmes nos efforts, et avec des peines infinies nous atteignîmes au sommet.

Il y avait sur ce sommet un espace de quelques pieds, qui, sans cesse balayé par le vent, se trouvait dépouillé de neige. C'est là que nous nous trouvions réunis tous les quatre. La tourmente approchait toujours.

— Il ne faut pas vieillir ici, dit le guide. Je prends le monsieur, c'est le plus lourd ; vous, soignez sa fille. Nous n'avons plus qu'à descendre, mais par-dessus vingt pieds de neige ; vous autres, mettez vos pas où j'aurai mis les miens. N'oubliez pas ça, c'est pour éviter les trous qui sont à l'entour des rocs... Courage, mon brave monsieur ! courage, mamselle ! C'est rien ! Voici qui va vous revenir.

En disant ces mots, le guide avait tiré de sa poche une vieille gourde en cuir, qui contenait encore quelques gouttes d'une mauvaise eau-de-vie du pays.

— A la guerre comme à la guerre, dit-il. Et en même temps il présentait la liqueur aux lèvres de la jeune miss. Celle-ci goûta la liqueur, et rendit la gourde avec un sourire de reconnaissance. Le guide y fit ensuite boire milord ; puis il me la passa. Elle était légère.

— A vous, guide, lui dis-je.

— Buvez seulement, répliqua-t-il en s'appêtant à partir ; c'est à peine si vous y trouverez de quoi.

Puis, regardant au-dessus de sa tête :

— En route ! s'écria-t-il soudain et comme surpris de l'état du ciel.

La trombe, en effet, semblable à une immense colonne, s'avavançait obliquement, et déjà sa partie supérieure, surplombant sur la place où nous étions, nous masquait les sommités des Fiz à notre gauche.

La petite goutte de liqueur avait un peu ranimé nos forces ; nous commençâmes à descendre. Mais, dès les premiers pas, il se présenta des obstacles insurmontables. La neige, sur ce revers, abritée contre le vent froid qui régnait de l'autre côté, était amollie ; nous y enfoncions jusqu'à la ceinture. Pour milord, le soin de sa fille le préoccupait tout entier.

— Oblidgé ! me disait-il à chaque pas, oblidgé ! Mon Dieu ! mon Dieu ! guide, été-ce encore longtemps comme cela ?

— Tenez, lui repartit le guide, nous sommes sauvés ; mais regardez donc là où nous devons passer !

A ces paroles du guide, nous nous séparâmes les uns des autres comme par un commun mouvement, et, tournant nos yeux de ce côté, nous regardâmes en silence. La trombe s'y brisait avec un fracas épouvantable. D'immenses traînées de neige, frappant sur les rocs, rejaillissaient dans les airs, et le vent, ressaisissant ces gerbes égarées, les heurtait les unes contre les autres, en sorte qu'on voyait comme une vaste nuée soudainement déchirée par tous les vents déchaînés. Au spectacle de ces horreurs, milord, croyant à peine sa fille échappée à la plus affreuse mort, se retourna vers elle pénétré d'une émotion profonde, et comme pour la serrer dans ses bras... mais, émue elle-même, et saisie par le froid, cette jeune fille venait de perdre connaissance.

Son père tira de mon havresac quelques hardes dont nous entourâmes ses pieds glacés, et nous l'emportâmes.

— Puisque c'est comme ça, dit le guide, tirons à droite ; je sais une baraque.

Effectivement, au bout de vingt minutes, ce brave homme nous trouva un mauvais chalet, dont la cheminée seule perçait l'épaisse couche de neige sous laquelle il était enterré. Ces cabanes sont fort basses ; le guide débaya la neige, fit un trou à la toiture, descendit le premier, reçut la jeune fille, et bientôt nous fûmes tous ensevelis dans cette demeure, qui, pour parois, avait des poutres noires, enfumées, et pour plancher un humide terreau, dont la nature indiquait assez le séjour qu'y avaient fait les troupeaux l'été précédent.

Sans cette misérable demeure, qui nous fut si précieuse, il est difficile de prévoir ce que serait devenue notre jeune compagne. A la tourmente, qui avait éclaté avant de nous atteindre, avait succédé une pluie froide, mêlée de neige, dont les gouttes serrées piquaient le visage, gênaient la vue, et bornaient notre horizon à quelques pas, en sorte que le guide lui-même n'avait plus d'autre indice pour nous conduire que la pente de la montagne : c'était le reste de la tempête qui passait sur nos têtes. D'ailleurs, bien que la jeune miss fût légère, il eût été absolument impossible de la transporter plus loin, le guide ne pouvant se charger d'elle sans abandonner la conduite de notre petite caravane au milieu d'une route dont les difficultés et les dangers réclamaient toute son attention et toute la liberté de ses mouvements. C'est ce que ce brave homme avait pressenti avant nous, quand il s'était écrié brusquement : Je sais une baraque. Dès que nous y fûmes entrés, il en ébranla la porte, la souleva sur ses gonds, puis, l'inclinant convenablement et de façon qu'elle nous présentât le côté le moins humide, j'étendis par-dessus tout ce que recélait mon havresac, et on y déposa la jeune miss. Milord, silencieux, mais en proie à une forte agitation intérieure, soutenait la tête de sa fille, pour qu'elle ne se reposât pas sur le bois.

Pendant ce temps, Félisaz avait choisi parmi les tavillons intérieurs de la toiture le petit nombre de ceux que n'avaient pas encore atteints les dégels du printemps, et, les ayant mis en tas sur quelques brins de paille recueillis un à un entre les poutres, sous les solives du chalet, il tira une allumette de sa poche et se prit à dire en regardant milord :

— Craignez rien. C'est pas pour ma pipe, cette fois !

A ce mot, qui, à l'insu du pauvre chasseur, renfermait un cruel reproche, un trait de vif regret, pénétrant jusqu'au cœur de l'Anglais, fit refluer la rougeur sur ses joues. Sa bouche resta muette, mais son regard exprimait la honte, toujours touchante chez un homme d'âge, et je pus y lire qu'il ne se pardonnait pas d'avoir été dur envers cet homme, à qui il se voyait maintenant redevable de la vie de sa fille.

Déjà la flamme pétillait au foyer ; nous nous approchâmes. A cette douce chaleur, la jeune miss semblait revenir à elle, les couleurs repaissaient sur son visage ; peu à peu ses membres lui permettaient de plus faciles mouvements et ses premières paroles furent toutes remplies de reconnaissance pour nos soins. Milord, assuré désormais que sa fille lui était rendue, passait de l'angoisse la plus vive à l'émotion de la plus puis-

sante joie, et les larmes ruisselaient sur son visage avant qu'il eût encore pu prononcer une seule parole. De temps en temps, quittant la main de sa fille, il serrait la mienne, il serrait celle du guide, et cet homme lui répondait avec simplicité : « Je vous disais bien, mon bon monsieur, c'est rien !... » Non, courir de grands dangers, voir pendant deux heures comme prochaines, comme présentes, les atteintes de la mort, ce n'est point acheter à trop haut prix ces moments sans pareils où l'espérance renaît au sortir de l'angoisse, où le bonheur reparait soudainement dans toute sa chaude vivacité, où la joie du cœur déborde, se répand en dehors, se confond dans la joie de tous et de chacun. J'oublierai bien des folles joies, des riants plaisirs que j'ai cueillis sur le sentier de la vie, mais jamais mon cœur ne perdra le souvenir de cette heure passée avec trois étrangers, dans un chalet enfumé, au sein des neiges, et au milieu des grondements de la tempête !

Le guide, toujours actif et prévoyant, avait fabriqué auprès du feu une sorte d'étendage où il suspendait et retournait nos vêtements ; ceux de la jeune miss s'étaient séchés sur sa personne, et, déjà remise sur son séant, elle assurait pouvoir partir. Par le trou que nous avions fait à la toiture, et que Félisaz avait agrandi pour fournir à l'entretien de notre feu, un rayon de soleil, qui se fit jour en cet instant, acheva de nous rendre la sécurité.

— Signe de froid, dit le guide ; la neige portera. C'est égal, mes souliers ne seront pas de trop sur les pierres !

Il désignait ainsi une sorte de semelles en bois qu'il venait de tailler avec son couteau pour l'usage de la jeune miss, dont la chaussure délicate, et déjà fort endommagée, n'était en état de résister ni à l'humidité des neiges, ni, plus bas, aux aspérités du sentier. Pendant que nous achevions nos préparatifs de départ, il se mit à les lui ajuster lui-même, et bientôt nous quittâmes le chalet, après avoir éteint le feu avec de la neige.

La soirée était belle ; mais quel attrayant éclat lui donnaient à nos yeux les heures qui venaient de s'écouler ! Combien la douce splendeur du soir était en accord avec cette sérénité qui succédait dans nos âmes à tant de sinistres agitations ! Nous marchions ensemble, heureux de ne plus craindre, et néanmoins unis encore par le récent souvenir d'un danger commun et d'un commun dévouement.

Au bout de trois quarts d'heure, nous fûmes hors des neiges.

— Maintenant, s'écria milord avec transport, j'étais heureux, bien beau-

coup heureux! et je rendé grâces à Dieu !... Puis, s'adressant à moi : — Vos été mon ami, monsieur ! Je n'avé pas d'auter chose que je pouvé dire à vous !... Vos, la guide, demandez à moi, et vous obtenez tute de mon gratitude et de mon affection. Vos été iune excellente, iune digne homme. J'avé mal judgé vos hier, et j'en avé iune grande remords !... Fiumez le pipe, mon ami, pour oblidge moi !

— Qu'à cela ne tienne ! répondit Félisaz. Et aussitôt il se mit à l'œuvre.

Le reste de la descente fut facile ; nous arrivâmes à Sixt avant la nuit. Là, l'Anglais et la jeune miss retrouvèrent leur valise, et purent enfin changer de vêtements. Ils exigèrent que je soupasse avec eux, écoutant en ceci le mouvement de leur cœur bien plus que l'extrême fatigue qui devait leur faire un besoin du repos. Sur la fin du souper, le guide fut appelé ; milord porta un toast en son honneur, et, tout en lui glissant dans la main quelques pièces d'or, il sut lui témoigner qu'il est des services qui s'acquittent moins avec de l'argent qu'avec une affectueuse reconnaissance.

TOPFFER.



ASCENSION DE LA PIGNE D'AROLLA EN VALAIS.



Le Valais ne le cède guère à l'Oberland en sites variés et grandioses. Il est pourtant moins connu et moins exploité. J'avais visité les environs d'Évolena en compagnie de mes élèves. Ils se reposaient de l'escalade du Pic d'Arzinol. J'éprouvais le désir de faire une course plus longue sur les glaciers. La pureté de l'air nous promettait encore une série de belles journées. Le guide Pralong me vantait la Pigne d'Arolla comme supérieure à tous les sommets de la région pour l'étendue de la perspective sur un océan de plateaux neigeux, de rochers, de monts, d'abîmes et de pics, qui se mêlent, se croisent et forment un enchevêtrement bizarre et merveilleux.

« Puis-je y monter avec un seul guide ?

— Il est d'usage de prendre aussi un porteur ; mais puisque vous marchez bien et que vous êtes prudent, je crois que nous pourrons nous en passer.

— Alors, soyez prêt à 3 heures. »

C'est un dimanche, le 10 août 1884. Le soleil est chaud ; nous cheminons d'abord lentement, puis nous nous engageons dans les sapins qui gardent l'entrée de la gorge d'Arolla. Rien n'est pittoresque et sauvage comme ce val étroit, dominé à gauche par le Visivir, les Petites-Dents et la Maja, à droite par les derniers contreforts des Aiguilles Rouges. La lumière bleue inonde et baigne tout : sommets, vallons, glaciers, forêts.

Je ne sais si je m'abuse, mais souvent il m'a paru qu'indépendamment de leurs formes, de leur encadrement et de leurs perspectives, les montagnes ont chacune une physionomie à part, un air véritablement spécial, qu'elles empruntent à l'atmosphère ambiante ou plutôt qu'elles lui donnent. Comme les châtelaines des antiques manoirs, elles ont teinte favorite et couleur préférée. Il en est de roses et de blanches, de brunes et de blondes. Leurs noms mêmes indiquent parfois ces nuances. Elles ne sont pas seulement l'effet de la roche schisteuse ou granitique, mais le résultat de causes multiples et combinées. Le val d'Hérens se voile d'une gaze diaphane bleue qui frappe le regard et étonne la pensée.

Le soleil dore les cimes de ses derniers feux quand nous atteignons le charmant lac de Lucel. Ses eaux, d'une transparence parfaite, sont littéralement bleues. Elles ont une saveur particulière assez agréable, et une température de six degrés au-dessus de zéro. Je lève à la main le plan du bassin. Il est à 2,200 mètres d'altitude. Il a 98 pas de long, 45 de large, une profondeur de 4 à 10 mètres. Il ne contient aucun poisson. Il est alimenté par deux cascates d'un débit de 4 à 5 mètres cubes par seconde. Elles jaillissent d'un roc bleu et vert comme deux anses cristallines sur un verre de Bohême.

La vue est superbe. Au fond du val d'Arolla, sur un tapis de neige que les crevasses rayent de bandes noires et blanches, se dresse le Mont-Collon. Je l'aperçois dans toute sa hauteur, de la base au sommet. Estompé au soleil couchant de teintes vaporeuses, il prend peu à peu un aspect fantastique. L'ombre noire se couche à ses pieds ; sa tête blanche, illuminée de reflets roses et noyée dans l'azur, ressemble au premier degré de la porte du ciel, dont elle cache la splendeur. A ma droite s'allonge l'immense muraille des Aiguilles-Rouges. Elle se courbe en hémicycle et forme comme un gigantesque amphithéâtre, d'où se précipite en sillons écumeux, d'une hauteur de 140 mètres, la formidable cascade des Ignes.

Nous descendons sur les mayens de Satarme. Un rocher attire mon at-

tention par sa position et sa forme. C'est une grande pierre jaune et rouge, tachetée de mousse, mince comme une lame et qui, d'aplomb sur un socle de granit orné de lichen, s'élançe dans les airs et figure l'aile déployée d'un aigle. Elle a plus de vingt mètres d'élévation sur une longueur proportionnelle.

Nous arrivons à 8 heures à l'hôtel du Mont-Collon. Il est situé à la jonction du val d'Arolla à la combe sauvage et tourmentée du Zinareffien. Un fil télégraphique le relie à Evolena durant la belle saison. La Pigne d'Arolla le surplombe de 1,600 mètres et étincelle là-haut, près des étoiles, dans le ciel bleu.

Le lundi, 11 août, Pralong m'éveille à 2 heures. A 3 heures précises nous commençons à gravir la vieille et gigantesque moraine du glacier de Siggiorenove. L'air est doux ; l'atmosphère, d'une pureté sans tache. Une lune comparable à celle de Venise jette ses tons bleus, transparents et veloutés sur tous les objets, en adoucit les angles et les contours et me donne la sensation d'un monde nouveau, idéal, divin.

La moraine est raide, son arête aiguë. Encombrée d'énormes blocs, elle nous oblige à une grande attention, pour ne pas glisser dans les ravins profonds qui s'ouvrent de chaque côté. Nous montons droit vers le sommet de la Pigne, qui resplendit sur nos têtes. Je remarque une aigrette blanche, à forme allongée comme la queue d'une comète, et qui, placée entre le firmament et la montagne, couronne cette dernière d'une auréole. D'où vient cette lueur ? Est-ce la neige du glacier qui chassée par le vent du Nord poudroie et étincelle aux rayons de la lune ? Mais comment peut-elle atteindre une pareille élévation ? N'est-ce pas plutôt la lumière de l'astre qui, réfléchiée vers le ciel par le glacier, nous est renvoyée par des cirrus et des couches d'air plus froides et plus denses ? Quelle que soit la cause du phénomène, c'est la première fois que je le constate dans les montagnes. L'intensité de cette lueur est telle que je la prendrais pour l'aube, si elle ne se trouvait par rapport à nous à l'opposite du soleil.

A 4 heures 45, nous abordons le glacier. Le guide dénoue sa corde et me la passe autour des reins.

« Faudra-t-il marcher longtemps ainsi attachés ?

— Jusqu'à ce soir », dit Pralong.

La glace est dure et rugueuse. Nous avançons d'abord sans difficulté. Bientôt la pente devient plus prononcée; les pieds ne mordent pas; il faut tailler des marches. Plus loin, le glacier tourne à gauche. Une chaîne de

rochers rouges le surplombent. Nous nous tenons sur l'extrémité de l'arête supérieure. Un faux pas à gauche et nous glissons dans l'abîme ; un mouvement malencontreux à droite, et nous passons dans la noire fissure qui s'ouvre entre le glacier et la paroi de granit polie comme un verre. L'air est d'un calme complet. Le moindre bruit se perçoit nettement. Le silence imposant de la nature n'est troublé que par la chute de quelques pierres, le cri plaintif de l'oiseau des neiges ou le clapotement lointain des cascades.

Tout à coup le glacier se relève en dos d'âne et semble nous barrer le passage. Sa surface est lisse. Je le dis à ma honte ! le pied m'a déjà manqué deux fois et je me suis abattu ; la corde me retient heureusement ; elle reste toujours tendue entre le guide et moi. Je me demande comment je pourrai escalader ce roc glissant. Pralong creuse des entailles plus profondes. Il me recommande de planter fortement mon bâton, de m'accroupir et de tenir solidement la corde pendant qu'il montera. Je suis ses conseils et je le vois grimper. Arrivé sur le talus, il fixe son piolet, s'arc-boute et me tire.

Nous avons atteint le haut du couloir et je n'ose guère tourner mes yeux en bas, tant l'inclinaison est forte, l'abîme profond et fascinateur. La muraille de granit forme maintenant une espèce de cirque ; elle est surmontée d'une corniche sur laquelle s'avance en festons et en stalactites une longue ligne d'énormes séracs.

Le soleil s'est levé derrière la Dent-Blanche et colore les névés d'une teinte violette et rose d'un effet magique.

Son action ne tarde pas à se faire sentir ; de tous côtés, mon oreille perçoit de légères crépitations. Pendant que nous passons sous ces arceaux menaçants qui pendent sur nos têtes, je me sens légèrement ému et je voudrais avancer plus vite. Les minutes sont longues comme des heures. Mais il faut encore tailler des pas, garder le silence et l'équilibre, et ne marcher que l'un après l'autre. Une chute sur la pente escarpée et glissante serait irréparable. On roulerait jusqu'au fond du précipice. D'autre part, je ne suis pas tranquille sous ces masses, que le génie de la montagne tient suspendues, mais qui peuvent d'un moment à l'autre s'écrouler dans l'abîme. Les coups de piolet, que Pralong cherche visiblement à amortir, retentissent douloureusement dans tout mon être. Je profite d'un instant où je suis près du guide pour lui dire à voix basse : « Si l'avalanche se produit, faudrait-il me coucher ? — Cela dépend », dit Pralong, et il se remet à tailler des pas. « Cette réponse est bien peu précise, pensé-je. Si je me jette contre le rocher, je glisserai sous le glacier ; si je me penche à gauche, l'avalanche

m'entraînera. D'autre part, j'ai déjà de la peine à me tenir dans les deux petites entailles où je pose mes pieds. Avancer ou reculer pour fuir, c'est perdre l'équilibre. » Je me représente l'effet que je produirais bondissant, la tête d'un côté et le buste de l'autre, au milieu des énormes tronçons de l'avalanche. Cette lugubre vision ne fait que traverser mon esprit. Pralong au bout de la corde me fait signe d'avancer.



TOPFFER (P. 301).

Après vingt minutes de cette angoisse, nous atteignons enfin l'extrémité de l'escarpement. Nous prenons le glacier en écharpe pour nous éloigner de la fatale corniche et gagner l'ombre du rocher de Pièce. Nous marchons vivement. Soudain, un craquement sec comme un coup de canon nous fait retourner et lever la tête. La bande de séracs qui nous dominait tout à

l'heure vient de se rompre sur une longueur de plus de 100 mètres. Un premier bloc se détache et vole en sifflant ; puis nous voyons la gigantesque masse tout entière chanceler, s'incliner, s'effondrer enfin avec un bruit de tonnerre, comme si la montagne elle-même s'écroulait. Elle se casse, se broie, se pulvérise sur le glacier, au milieu d'un nuage de poussière blanche, d'où s'élancent comme des boulets des centaines de blocs, qui roulent, bondissent, vibrent, tournoient et produisent un épouvantable fracas que tous les échos exagèrent et se renvoient. Cette infernale mitraille balaie le fond du couloir, se perd dans les crevasses avec un grondement pareil à celui d'une charge de cavalerie. Le guide et moi restons stupéfaits d'admiration et d'horreur. Mais un coup de vent froid nous frappe en plein visage avec une telle violence qu'il nous fait chanceler et chasse, comme une poignée de feuilles mortes, les cailloux épars sur la surface du glacier. Je n'ai jamais éprouvé en moins de temps une émotion plus poignante ni vu de spectacle plus terrible et plus imposant. Cinq minutes de retard dans notre course causeraient infailliblement notre perte. J'ai senti, je l'avoue, un vif sentiment de reconnaissance pour Dieu qui nous a protégés, et de bon cœur j'ai serré la main de mon guide.

Déjà nous apercevons la chaîne dentelée des rocs qui dominant le glacier de Zigiorenove et le séparent de celui de Pièce. Les crevasses se multiplient ; plusieurs sont très larges ; d'autres sont cachées par des ponts de neige. Il faut sonder la croûte qui nous porte. A 7 heures 35 nous atteignons les pointes rocheuses qui émergent de la glace. Elles forment la barrière qui rejoint l'Arolla à Pièce et au Vuibert. L'endroit est propice à un arrêt. Le coup d'œil est splendide. A ma droite le Grand et le Petit Collon sont si près qu'on penserait les atteindre en cinq minutes. Étrange illusion ! Il faudrait trois heures. Le Vuibert est en face ; plus loin, derrière, se montrent en saillie les Bouquetins, la Tête-Blanche et la Dent d'Hérens.

Comme la faim nous tiraille, je me mets à cheval sur une pierre pour n'avoir plus les pieds en contact avec la neige, et nous déjeunons avec appétit sous le regard bienfaisant du soleil. Au bout d'un quart d'heure, nous reprenons l'ascension par le glacier de Pièce. Nous avons trois ou quatre passages difficiles à cause des crevasses ; mais la prudence de Pralong m'aide à les franchir sans trop de peine. Nous entrons ensuite sur l'immense champ de neige qui s'étend du Vuibert au Jardin des Chamois. Nous le coupons à angle droit pour revenir sur la droite et suivre la croupe de l'Arolla.

La neige s'amollit et nos pieds enfoncent jusqu'à la cheville. Comme la pente est raide, le pas se dérobe souvent ; la marche devient pénible. Le soleil darde d'aplomb ses rayons éblouissants. La réverbération nous brûle le visage et nous aveugle, malgré nos voiles et nos lunettes. J'éprouve un peu d'oppression ; je suis obligé de multiplier les arrêts et de me tourner vers le bas des monts pour recevoir et donner à mes poumons un air plus dense. Enfin, un dernier effort nous porte au sommet.

Il est 9 heures 30. L'ascension a duré six heures et demie. Un cri d'admiration et de reconnaissance pour Dieu s'échappe de nos lèvres. Je frappe du pied la tête de l'Arolla. J'ai devant moi le plus idéal et le plus sublime panorama que l'esprit puisse concevoir et l'imagination rêver. C'est comme une vision de l'infini.

Le premier coup d'œil sur ces champs de neige, sur ces géants de pierre, sur cet horizon tourmenté et sans limite, sous ce ciel lumineux, vous plonge dans une sorte de ravissement mêlé de la douleur de ne pouvoir tout remarquer, tout retenir. L'admiration augmente à mesure que le regard se rend mieux compte des principaux détails de cette incommensurable perspective.

L'altitude est de 3,810 mètres. La Pigne figure, dans le sens étymologique du mot (1), un mamelon dont la partie Nord a été coupée à pic, tandis que les autres côtés présentent une inclinaison relativement modérée. Elle n'a pas de corniche surplombante. Je puis m'approcher du bord et apercevoir, là-bas, au fond du val, l'hôtel d'où je suis parti. On domine à l'Est le Grand et le Petit Collon d'une hauteur de 250 mètres. Derrière eux, le Mont-Brûlé lève sa corne roussie. L'immense glacier d'Otemna s'étend vers le Sud et fait ressortir la ligne noire de la Valpelline, semblable à une énorme fissure dans la croûte terrestre. Au delà, dans une buée grise, l'œil distingue le Bec d'Arbien, le Bec de Sole, le Mont-Redessau et le Château-des-Dames que vous prendriez pour un formidable amas de tours crénelées. Au Levant, derrière la Tête-Blanche et la Dent d'Hérens, le Cervin montre son échine pelée et son bec de corbeau. Le Mont-Rose et le Monte-Moro ferment l'horizon et paraissent se confondre avec le ciel.

La Jungfrau, le Wildstrubel et les Diablerets semblent appartenir à notre massif. La vallée du Rhône n'est plus qu'un large fossé. La notion des distances s'efface complètement. Si l'on se tourne vers les sommets de

(1) La *Pigne d'Arolla* signifie la *pomme de pin*. Le mot *pigne* désigne le cône ou fruit du pin, et *arole* ou *arolla* est le nom donné en Suisse au pin cembre (*Pinus cembra*).

l'Occident, très nettement éclairés, l'œil erre en liberté du Cheval-Blanc et des Aiguilles-Rouges d'Argentière au Mont-Blanc. La chaîne du Saint-Bernard, le Mont-Dolent, le Grand-Combin et le Mont-Vélan ont l'air de se toucher. L'Aiguille des Charmoz, la Dent du Géant, les Grandes-Jorasses et l'Aiguille-Verte dressent leurs pointes au-dessus des autres cimes. Plus près de nous la Ruinette et la Serpentine ressemblent à deux cailloux qu'un géant aurait oubliés sur un tapis de neige. Le Mont-Blanc de Cheillon étale au soleil sa corniche taillée en biseau.

Un plaid fixé à l'aide de nos bâtons nous garantit contre le vent du Nord. Il y a déjà trois quarts d'heure que je contemple ce panorama, et mes yeux ne sont pas rassasiés, et des sentiments nouveaux surgissent dans mon âme. Mes pieds sont glacés, mais je n'y pense point. Pralong déclare que sur les trente ascensions qu'il a faites, aucune n'a été favorisée d'une vue plus belle. En même temps, il me rappelle à la réalité des choses et m'avertit qu'il serait imprudent de rester davantage. Je dépose ma carte dans une bouteille, et nous partons. Au lieu de descendre par le même chemin, nous prenons le glacier de Breney et de Cheillon. C'est le passage ordinaire ; il est moins dangereux, moins difficile que l'autre, mais aussi moins varié et moins intéressant.

Le guide me fait aller devant, la corde tendue pour me retenir en cas de glissade. La neige amollie rend la marche aisée jusqu'au-dessous du Mont-Blanc de Cheillon où l'inclinaison est telle que la moindre chute nous entraînerait dans une crevasse ou dans l'abîme. Il faut ralentir le pas et appuyer fortement sur le talon. Le passage du glacier de Breney à celui de Durand s'opère en cascades. Les crevasses sont larges, noires, profondes. Nous les franchissons l'un après l'autre, de façon que l'un de nous, solidement campé, tienne la corde tendue pendant que l'autre se risque sur des ponts d'une résistance douteuse.

Enfin, nous rencontrons une trace de chamois. Le guide déclare qu'elle est du matin même et m'ordonne de la suivre sans hésitation. Tout à coup, je m'aperçois que l'animal a exécuté des sauts, s'est rejeté en arrière, puis à droite par un bond prodigieux. Cependant rien ne paraît anormal à la surface du glacier. Pralong appuie sur ma corde, me dit d'arrêter, de fixer mon bâton et d'enrouler plusieurs fois la corde près du fer. Ainsi retenu, il s'avance avec précaution, sonde et je vois son piolet enfoncer dans le vide. Nous revenons en arrière, faisons un détour et rejoignons plus loin la trace de l'intelligent quadrupède. Alors nous découvrons une crevasse au fond

noir et béant, large au moins de trois mètres et qu'un pont de neige fraîchement tombée nous dérobait. Sans l'instinct qui a guidé le chamois et lui a signalé le danger, j'aurais sûrement fait la culbute. Pralong aurait-il pu me retenir ? Ce n'est pas aussi certain, et l'eau que j'entends couler au fond du gouffre n'a rien d'attrayant.

Enfin, nous atteignons le col de Riedmatten. Nous sommes à la naissance du val d'Hérémente. Une longue muraille, armée de roches en saillie et d'une hauteur de 20 mètres nous sépare de la combe d'Arolla. C'est le *Pas des Chèvres*.

« Je défie bien la chèvre la plus agile de passer là.

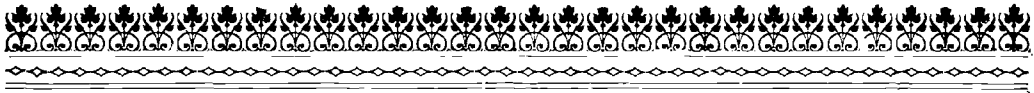
— Sans doute, dit Pralong ; mais l'homme y passe en faisant la chèvre ; et vous allez voir. »

Il me donne son sac, plante son piolet sur une saillie et s'élève par la force des bras. Il recommence deux fois l'opération jusqu'à une pierre assez large où il prend pied. Je lui jette la corde et il me tire comme un ballot. Je cherche à m'aider des mains et des genoux ; mais mes mouvements sont gênés par le frottement de l'abdomen contre la paroi rocheuse. Nous faisons trois fois ce manège et en 20 minutes nous gagnons le bord du col. Nous retrouvons le gazon avec volupté. Il est 3 heures ; il y en a dix que nous marchons sur la glace. Nous enlevons nos voiles. Mon nez a la rougeur d'une cerise mûre et dans quelques jours mon visage fera peau neuve. Un véritable sentier de chèvres à travers un chaos de rocs éboulés du Zinareffien nous conduit jusqu'aux pâturages.

En achevant la dernière partie de mon étape parmi les myrtilles sauvages, je me demandais pourquoi, malgré le danger et la fatigue, une course pareille est pleine d'un charme si pénétrant et d'une émotion si enivrante. N'est-ce pas que l'homme y exerce à la fois toutes les facultés de son âme et toutes les énergies de son corps ? L'attention, l'intelligence, l'imagination et la volonté sont en éveil, pendant que des sensations diverses, agréables ou pénibles, arrivent à la sensibilité par tous les sens, la vue, l'ouïe, le toucher, et se font valoir par leur opposition même. L'activité organique est en jeu et s'élève souvent jusqu'au maximum de l'effort. Dans ce déploiement de forces intellectuelles, morales et physiques, rien ne trouble la conscience, la paix de l'âme. Rien d'amer ne jaillit du fond de cette jouissance. A ces conditions, ajoutez la pureté de l'air, la liberté de l'espace, la magie d'une perspective toujours nouvelle et par-dessus tout les beautés de la nature, image visible de cette invisible splendeur

qu'elle reflète, que nous admirons en elle, comme dans son symbole, et dont les premiers linéaments, cachés au fond de notre conscience, y constituent la notion même de l'idéal et du beau, et vous aurez, je crois, les principales raisons qui mettent au nombre des sentiments les plus nobles, les plus purs, l'amour de la montagne. Le Club Alpin, qui allume dans les cœurs jeunes et vaillants le feu sacré de cette sublime passion, mérite bien de la France, des hommes et de Dieu !

R. P. BAURON.



LE LAC NOIR. — POÉSIE DE LA MONTAGNE. — CONCLUSION.



DANS les campagnes catholiques, les beaux dimanches ont un caractère noble. Ce repos des champs, cette solitude, ces fleurs nouvelles devant les madones des chemins, pieuses offrandes d'une main inconnue, les restes d'encens qu'on respire au seuil des églises, tout cela est inexprimablement doux. Mais au milieu des montagnes, au fond des ravins, sur les berges chargées d'arbres dont les racines mises à nu forment de hardis escaliers à travers les mousses et les feuillages, dans les sentiers à peine frayés où l'on marche des heures entières sans rencontrer forme humaine ni trace d'habitation, quoi donc peut donner au dimanche une physionomie si solennelle et si marquée ? On ne voit pas de paysans en habit de fête, on ne sent pas l'absence du cultivateur dans ces espaces qui n'ont point de moissons, le bruit des cloches n'arrive plus à l'oreille, les chapelles sont rares et dépourvues de bouquets nouveaux ; cependant, le dimanche n'est pas moins reconnaissable qu'aux abords des cités. La nature a-t-elle aussi son jour de repos et de prière ? Ce jour-là, le ruisseau a-t-il une autre voix, la feuille un autre ombrage, la fleur un autre parfum, quelque chose de mystérieusement perceptible qui nous dise : C'est le jour du Seigneur ? Il est facile de le croire, lorsqu'on chemine seul en rêvant parmi les gazons verts, peu soucieux des pas que l'on fait et du but où l'on tend, seulement préoccupé de ce grand ordre qui révèle à la pensée son ensemble miraculeux.... Si c'est une fiction, tant d'autres qui ne la valaient pas ont naguère bercé mon esprit que je puis,

m'y livrer sans rougir. L'âme chrétienne va, de cours naturel, à l'ordre et à l'unité ; elle aime à se trouver en harmonie avec toutes les choses de la création. J'aime à me dire que Noël marque la fin de l'année comme la naissance du Sauveur marque la fin du vieux monde et l'aurore des temps nouveaux ; que la commémoration des jours d'épreuve remplit la saison humide et glacée que n'égaie jamais un ciel pur ; que Pâques annonce la résurrection de la nature ; que l'Ascension arrive avec les premières fleurs ; que la douce Marie monte au ciel quand la terre prodigue tous ses trésors ; qu'avant la faute et la punition de l'homme, l'orage n'attristait jamais le jour où Dieu, regardant son œuvre d'un œil de père, dit : Cela est bien.

J'avais encore un guide, mais ce n'était plus Jean, et la conversation languissait. Celui-ci se contentait de me dire : — Vous voyez bien cette montagne qui est si haute ? — Oui. — Eh bien, nous allons la traverser, puis nous en traverserons encore d'autres après. Au bout d'une heure il renouait l'entretien : — Vous êtes Français ? — Oui. — Je m'en étais douté. Il n'y a que des Français qui entreprennent la route que nous faisons à midi, dans le mois de juillet. Vous avez chaud, n'est-ce pas ? — Oui. — C'est égal, vous ne marchez pas trop mal pour un Français. Mais je vais vous faire prendre un petit chemin qui va joliment vous éreinter, et puis nous en prendrons encore d'autres après. Avez-vous soif ? — Oui. — Eh bien, vous ne pourrez boire que quand nous serons arrivés ; dans quatre heures. — Est-ce qu'il n'y a pas de sources d'ici là ? — Tiens ! vous buvez de l'eau !... Ah ! il ne faut pas boire de l'eau ! C'est bon pour se laver les mains.

Mais les petits chemins qui devaient m'*éreinter* me reposaient vraiment, tant ils avaient de frais détours et d'aspects divers. Les mélèzes sveltes, s'élançant à une hauteur double de celle qu'atteignent nos plus beaux peupliers, formaient d'odorantes colonnades sur les rives d'un torrent que nous entendions à la fois murmurer au-dessus de nos têtes et sous nos pieds. Nous gravissions à grandes enjambées ces étranges escaliers de racines et de blocs de pierre arrêtés dans leur chute. Nous passions l'eau sur des planches vacillantes et sur des débris de rochers luisants et veinés ; l'écume d'une cascade nous mouillait au passage ; nous traversions d'étroits vallons, fermés comme des forteresses, sans que nos yeux pussent distinguer ni le sentier par où nous étions entrés, ni celui par où nous devions sortir ; nous atteignions quelque faite privé d'arbres, mais revêtu d'une belle housse verte parsemée de petits buissons arrondis, tout char-

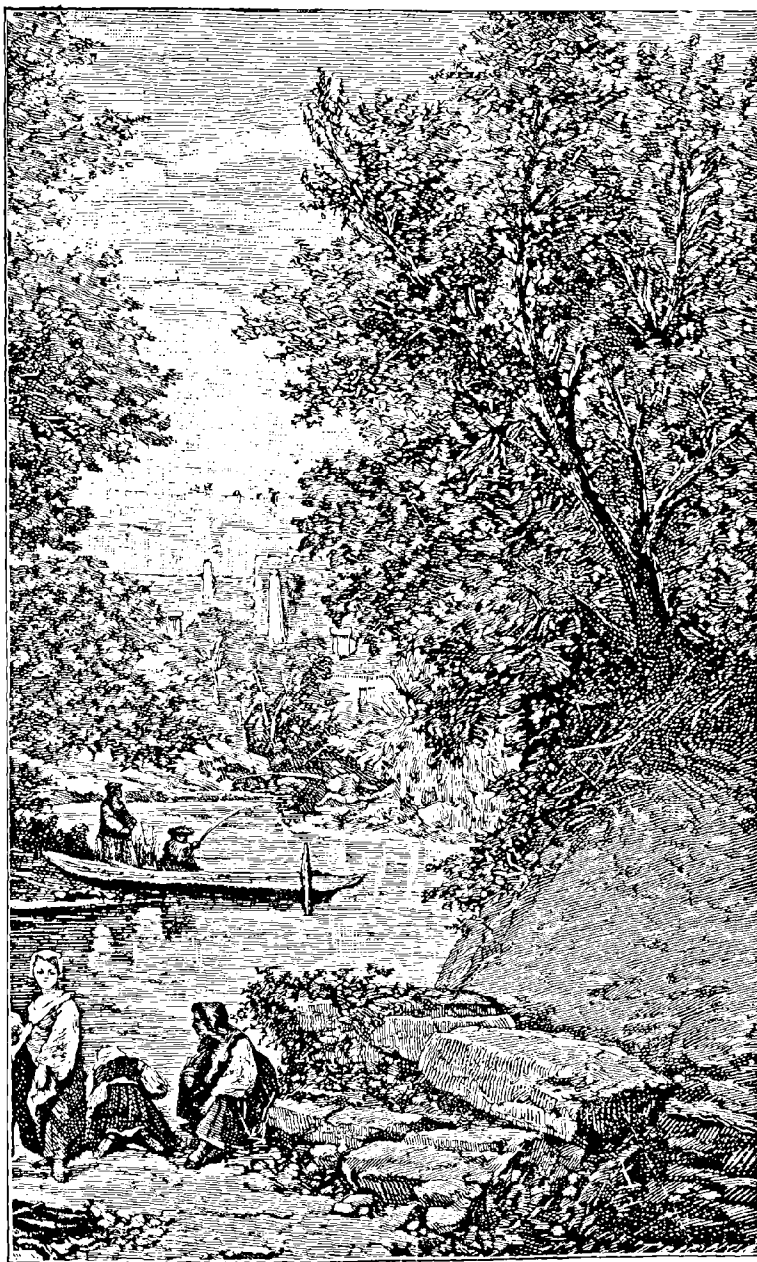
gés de roses des Alpes en pleine floraison. De là, nous apercevions d'autres bois, d'autres cimes, d'autres ravins, et quelques restes de neige figurant comme une blanche écume dans cet océan de verdure dont chaque vague était une montagne. Du reste, nul bruit, nul mouvement, ni passants, ni troupeaux, ni chalets.... et pourtant ce n'était pas le désert : c'était le repos !

Ces beaux lieux n'ont point de réputation, partant peu de visiteurs. Leur aspect n'a rien de terrible, leur histoire n'a rien d'héroïque : elle se borne à quelques souvenirs de la Val-Sainte, paradis maintenant fermé, où, comme dans un beau verger ouvert à tous, le pauvre allait cueillir les fruits de la charité. Pourtant ces montagnes ont aussi leur tradition poétique. Un rocher des Hautes-Combes, où l'on voit l'empreinte d'un soulier, s'appelle le *pas du moine* ; voici pourquoi. Les serpents fourmillaient autrefois dans ces parages : un religieux d'Hauterive vint les exorciser, et par la force de ses anathèmes les obligea de se jeter dans le lac. En souvenir de sa victoire remportée au nom de Dieu, l'exorciste imprima la marque éternelle de son pied sur le roc où il était monté pour accomplir le prodige. L'histoire est racontée je ne sais où, par je ne sais quel savant qui s'est cru obligé d'observer qu'aux yeux *de l'homme sage*, le pas du moine n'est qu'un jeu de la nature. J'y consens de bon cœur. Mais la tradition est-elle aussi un jeu de l'esprit, ou un souvenir symbolique du bien que faisaient partout les ordres religieux ?

Enfin, après bien des sommets franchis, bien des vallons passés, nous posons le pied sur un mamelon aride, et la terre promise se déroule à nos yeux. Voici le lac Noir. A cela près qu'il est bleu comme le ciel et vert comme les prés, il tient toutes ses promesses. C'est une glace ovale, de cinq quarts de lieue de tour, au fond d'une corbeille évasée. Tout ce qui germe, s'agite et passe sur les bords, se reproduit dans ce miroir fidèle : le troupeau, la branche, le nuage, le soleil, l'oiseau. Mais quand le ciel est chargé, quand l'orage étend ses ailes sombres, tout disparaît, les flots luisants et noirs ne réfléchissent plus que des éclairs de feu ; le lac mérite son nom. Ainsi, tour à tour, la poésie de ces rives charmantes est gracieuse ou sévère. Un coup de vent change du tout au tout la physionomie de l'onde tranquille, maintenant Aréthuse, et Styx une heure après.

Une source thermale dont j'ignore les propriétés attire ici quelques personnes tous les ans. A voir à table les baigneurs, j'aurais cru que la seule infirmité dont ils eussent à se défaire était un énorme appétit. Bonnes gens

d'ailleurs, car les eaux du lac Noir ne sont pas à la mode, et l'on n'y voit ni fashionables, ni Anglaises liseuses de romans. Une route pour faire arriver



AU-DESSUS DES FORÊTS OU LES HABITANTS DES CHALETS
SONT ÉPARS OU GROUPÉS. (P. 279).

les herbes, à mi-côte d'une montagne qui ferme tout un côté du plus joli

AU PAYS DES GLACIERS.

vaille que vaille les voitures est jusqu'à présent la seule atteinte portée aux beautés encore primitives de ce délicieux recoin.

— *Lettre écrite du lac Noir, à minuit.*
— Je viens de penser à vous bien longtemps. Il faut que je vous parle. Il me semble que j'ai à vous entretenir de choses que vous ne savez pas; lorsque nous nous quittâmes, il y a six mois, je les ignorais moi-même, et je les aurais apprises de vous, si vous les aviez sues.

Tout à l'heure j'étais encore couché sur

vallon où vous ayez jamais rêvé de cacher vos jours. Sous mes yeux s'étendait un lac limpide comme votre cœur, mais plus calme que lui ; près de moi, un filet d'eau tombait en cascade légère, entre des rochers qu'un bouquet d'arbustes me cachait et me laissait voir ; sur ma tête planaient des pics aigus qui semblaient soutenir la tenture immense du ciel. La nuit m'avait pris à cette place, et j'y étais resté, regardant comme, avec l'ombre naissante, tout prenait des teintes plus douces et des accents plus mystérieux. J'avais vu les hauts sommets s'embellir des derniers rayons de lumière, les étoiles poindre au ciel et dans l'eau, les distances s'étendre à des limites que mon œil n'atteignait plus ; j'écoutais les aboiements des chiens, les chansons des paysans, la douce musique des clochettes errantes ; j'écoutais surtout ce souffle de Dieu qui passe le soir à travers les feuillages et qui les fait parler si majestueusement. Les heures fuyaient ; mais j'y songeais à peine. Et lorsque enfin je m'éveillai de cette extase où j'entendais vaguement mon âme causer avec la nuit, les étoiles et la brise, savez-vous de quoi je m'étonnai ? Ce ne fut pas de la beauté du lieu, ce fut de m'y trouver sans fatigue et sans ennui : pareille chose en effet ne m'était jamais arrivée.

Vous me comprenez bien. Nous nous sommes dit cent fois que, pour voir le plus beau paysage, ce n'était pas assez de deux yeux et d'un cœur. Quant à moi, il m'était arrivé si souvent de bâiller devant l'aurore, la mer, les forêts et les plaines, que j'avais fini par renoncer à ces splendeurs de la nature ; elles me paraissaient incomplètes, quand je ne pouvais les admirer auprès d'un ami. Si c'est une infirmité de mon âme, je n'en rougis pas, car je suis sûr qu'il en est ainsi de la vôtre, que j'estime tant. Mais quoi, lors même que l'on entend le langage de toutes ces merveilles dans le son d'une voix amie, est-on satisfait ? Ne manque-t-il pas quelque chose, et ne sentez-vous pas qu'en dépit de tous les efforts, vous n'êtes point au diapason des inspirés qui ont parlé si noblement des œuvres de Dieu ? Quand la Bible appelle les montagnes des *coteaux d'éternité*, vous devinez dans la nature des beautés que vous n'y pouvez voir. C'est que l'amour de Dieu donne seul l'intelligence des choses de la création, sans laquelle nous ne déchiffrons qu'à peine, çà et là, des mots épars au grand livre de l'Univers. Nous avons beau nous mettre à deux pour remplir un seul cœur, il y a un vide que le monde entier et toutes les affections humaines ne peuvent combler, et nous tombons sans cesse dans cet effrayant abîme de nous-même. Vainement nous cherchons à l'éviter, chaque sensation nous y pousse, et

toujours il en sort des soupirs amers, même aux heures les plus pures, même au faite des joies les plus longtemps désirées. Oui ! sous l'aile bénie de la famille, sur les grandes montagnes, au milieu des plaines embaumées, en tout et partout, quelque chose nous manque tant que nous ne connaissons et n'aimons pas Dieu ! Ce vide affreux, c'est l'amour de Dieu qui seul le comble et qui le comble par surcroît.

Avec quel ravissement inexprimable je viens de le sentir ! Vous me savez faible dans l'isolement, et je ne connais personne ici, je n'entends pas la langue qu'on y parle ; cependant, j'y suis heureux, car j'y suis avec le Seigneur. Le voile est tombé, j'ai l'intelligence ! Deux ou trois mots enfermés au fond de mon âme me peuplent les espaces déserts, me tiennent lieu de tout, je possède la clé des trésors cachés. Mon cœur est plein, il ne s'en échappe rien qui soit en désaccord avec l'harmonie universelle. Les regrets du passé, l'insuffisance du présent, l'inquiétude de l'avenir, ne sauraient plier une seule des feuilles de rose dont la Providence s'est plu à semer mon lit.

Et vous, pour qui je vais prier ; vous à qui la bonté céleste a fait des grâces infinies, mais qui vous obstinez à ne pas demander la grâce suprême, sans laquelle tout n'est rien, où êtes-vous, que faites-vous ? Hélas ! je n'ai pas besoin de le savoir pour être sûr que vous souffrez. Vous avez l'esprit et vous n'aimez pas le monde ; vous êtes sensible, et vous n'aimez pas la solitude ; votre âme est bienfaisante, et vos biens semés sur toutes les infortunes vous ont à peine laissé récolter une passagère et faible joie ; votre vie est pure, et vous ne jouissez pas de votre vertu ; vous savez beaucoup, et vous ne voyez que ténèbres ; l'étude vous est aussi stérile que l'aumône ; enfin, pour votre âme fatiguée, l'affliction est sans ressort comme le calme est sans repos.

Voilà ce qu'a lentement deviné mon amitié fidèle ; car vous souffrez trop réellement pour aimer à vous plaindre ; nul ne vous entend gémir, et comme le dit notre fier Corneille, dans un vers souvent admiré de nous : Vous cherchez *le silence et la nuit pour pleurer*.

Pauvre âme déroutée ! avec l'œil du peintre et l'âme du poète, s'il vous avait fallu comme moi passer quelques heures dans le silence au bord de ce lac enchanté, vous auriez versé autant de larmes stériles qu'il y a eu de mots dans mes prières ; vous auriez, d'une voix pleine de colère, demandé à la nature pourquoi elle ne vous suffisait pas, ainsi que plus d'une fois, sans doute, vous l'avez demandé à la richesse, à la louange, au savoir, à

l'amitié, à la vertu. Je ne dis pas au plaisir, puisque, par miracle et par faveur du ciel, vous n'avez jamais frappé à cette porte-là.... Mais comment donc se fait-il que vous n'ayez pas supplié Dieu de fertiliser tant de nobles dons ? Comment ne comprenez-vous point que vos belles facultés ne peuvent pas vous avoir été données comme une irrémissible souffrance, ne doivent pas être perdues, qu'il en faudra rendre compte, qu'il ne nous suffira point de dire alors qu'elles n'ont rien pu pour notre bonheur ? Songez-y donc et guérissez !

Que si, depuis notre séparation, votre bon sens s'était laissé prendre (je ne le pense guère) à cette religiosité dont nos romanciers et nos poètes font grand débit, ne vous découragez pas de n'y avoir trouvé que misère et dégoût. Je n'ai nul besoin de vous dire que ces messieurs ne sont pas des pères de l'Église. Ils enjolivent leurs phrases de mots qu'ils ne comprennent pas. Tout cela n'est que mensonge, fard et sacrilège. Mais laissons-les faire leur métier comme ils l'entendent. Votre devoir à vous, qui planez haut dans la sphère des intelligences, est d'aborder franchement la seule science que vous n'ayez pas étudiée, la science des humbles et des croyants, la prière, le sacrifice, la pénitence. Faites-le. Je vous jure que Dieu vous comblera. Vos yeux, votre cœur, votre âme seront bien surpris de ce qu'ils verront alors. Vous lirez couramment où vous n'épelez qu'à peine, vous porterez bravement le poids sous lequel vous pliez, vous verrez apparaître autour de vous mille miracles que vous ne soupçonnez pas, vous vous étonnerez de tout le bonheur qu'on rencontre dans les arides chemins de cette vie.

Je vous le répète, votre cœur est plein de merveilles, mais il n'y fait pas jour. Ouvrez-le aux rayons qui viennent y frapper en vain, et tout s'illuminera. C'est la lumière qui donne aux fleurs leur éclat et leur parfum.

Adieu. Que l'ange du Seigneur qui veille auprès de vous accueille mes prières en attendant les vôtres !....

Louis VEULLOT.



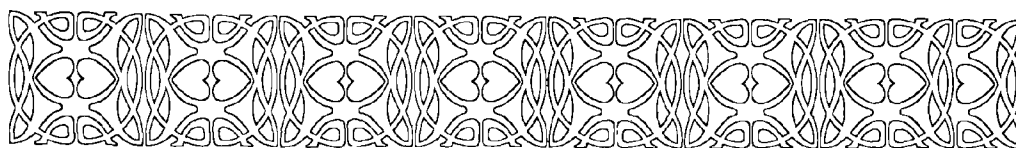


TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE	9
Sur le Bristenstock. — Douze heures entre la vie et la mort	13
Au bord de l'abîme. — Spectacles inoubliables. — De glacier en glacier.	20
Péril sur péril. — Un sommet rocailleux pris d'assaut	31
L'Aiguille de la Za. — « Gare à la dégringolade ! » — Épisodes intimes et pittoresques	39
Un siècle de cinquante minutes. -- Angoissantes péripéties. — Dénouement inespéré	54
Une course mémorable à travers les Alpes	59
La catastrophe du Cervin. — Scènes lugubres et douloureuses	66
Une aventure d'enfants au Col du Loup	73
La mer de glace. — D'étonnement en étonnement	81
Le grand Saint-Bernard. — Dramatiques épisodes	90
Une excursion scolaire dans les montagnes. — Les surprises, les déceptions	103
Le rocher du diable. — Rencontre d'un mystérieux personnage	113
Un monde de merveilles au sein des glaces. — Explorations périlleuses de John Tyndall	121
Terrible bourrasque au Mont Blanc.— Un bizarre attelage au milieu des glaciers.	131
Une semaine de malchance dans les vallées vaudoises	137
Désastres épouvantables qu'occasionnent les avalanches	149
Impressions éprouvées par une voyageuse sur le sommet du Montanvert	158
Sur les flancs de l'Aiguille verte	161
Souvenirs d'un voyage nocturne dans les Alpes	168
Un peu de fatigue et d'immenses jouissances. — De Kandersteeg à Lauterbrunnen	179
Une audacieuse ascension au Finsteraarhorn. — Les nouveaux titans	190

Trois jours sur une montagne infestée d'ours.	194
Les péripéties d'une ascension au Buet. — « Je ne réponds de rien ! » — Protection providentielle	210
Tentative d'escalade de la pointe des Ecrins.	220
Passage de la brèche Giraud-Lézin. — Les grimpadés entre ciel et terre	230
Trois mois d'hiver au sommet du Faulhorn	234
La cime imprenable. — « Vous m'en direz des nouvelles. » — Les difficultés vaincues. Terrible catastrophe	238
Légendaire séjour au Mont Blanc. — Cinq ascensions à son sommet	262
Le chemin de fer du Saint-Gothard.	278
Surpris par la tempête sur le flanc d'une montagne	284
Ascension de la pigne d'Arolla en Valais	301
Le Lac Noir. — Poésie de la montagne. — Conclusion	310



